Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/personnagesceleb12gour

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

I.

OUVRAGES NOUVEAUX, en vente chez le même Libraire, Cour du Commerce.

VOYAGES DU CAPITAINE COOK DANS LA MER DU SUD, AUX DEUX PÔLES ET AUTOUR DU MONDE. Premier, second et troisième accompagnés des RELATIONS DE BYRON, CARTERET ET WALLIS, et d'une NOTICE ou Nouveaux Détails extraits de différens Voyages plus récens, sur la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Zélande, les îles de la Société, les îles des Amis, les îles Sandwick, l'Indien OMAÏ, et la révolte de l'équipage d'un vaisseau pour se fixer à Taïti. — De 1764 à 1804.

TRADUCTION NOUVELLE (1811), réduite à la partie historique; précédée d'un COUP D'ŒIL GÉNÉRAL sur l'intérêt des Voyages qui composent cette Collection, et d'un PETIT VOCABULAIRE des termes de géographie et de marine. Par M. G.....T.

Édition complète et à la portée de tout le monde: 6 volumes in-12, ornés de la carte générale et de 30 figures. — Prix, 20 fr.

Histoire des Révolutions et de la Conquête du Pérou, par Alphonse DE BEAUCHAMP. 2 vol. in-8°. ornés de figures et de portraits. Prix : 9 fr.

Mémoires de mademoiselle de Montpensier, petite-fille de Henri IV, contenant ce qu'elle a vu et ce qui lui est arrivé pendant les dernières années de la vie de Louis XIII, la minorité et le règne de Louis XIV, 4 vol. portr. Prix : 10 fr.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS,

DEPUIS UNE HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS;

Ouvrage rempli d'Anecdotes curieuses, d'Aventures extraordinaires et de hautes Infortunes; avec des détails sur les premiers Comédiens ambulans et leurs Pièces dramatiques, appelées *Mystères*, *Moralités*, *Sottises*, *Farces*, etc.

PAR J.-B. GOURIET.

TOME PREMIER.

PARIS,

LEROIGE, LIBRAIRE, COUR DU COMMERCE,
QUARTIER SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS.

1811.

INTRODUCTION,

OU

CHAPITRE PREMIER,

COMME ON VOUDRA.

Voici des Personnages célèbres qui peut-être échappaient à l'attention du lecteur. J'ai pensé qu'il lui serait agréable de pouvoir contempler d'un coup d'œil tous ceux qui s'immortalisèrent ou s'immortalisent encore dans les rues de Paris. Immense réunion de titres à l'admiration! Force du corps, souplesse des nerfs, agilité des mains et des pieds, industrie spéculative et expéditive, prescience des événemens, saillies incomparables.... L'entreprise est beaucoup plus importante qu'elle ne le semble au premier abord. Mes héros, à leur appari-

tion en France, excitèrent un enthousiasme qui pensa faire tourner toutes les têtes; les rues de la capitale se remplirent aussitôt d'orchestres et d'échafauds. Ce furent nos premiers comédiens. Si le lecteur a parfois, sur nos places publiques, prêté attention à quelques-uns de ceux qui leur ont succédé, il a dû remarquer dans leur langage quelque chose de *traditionnel*; ce quelque chose le reporte à ces temps d'un bonheur pur et délectable, où nos bons aïeux se pâmaient d'aise en écoutant les Confrères de la Passion, les Enfans Sans-Souci, et par suite les Gaultier Garguille et les Turlupin. Honneur donc à ces illustres chefs d'une postérité méritante! à ces vénérables patriarches de l'art dramatique, dont les droits à l'immortalité sont aujourd'hui presque entièrement méconnus d'un public inconstant et vraiment ingrat.

Ces grands génies furent proclamés

alors les oracles du bon goût, et sans doute le parterre de leur temps, quoiqu'il fût debout et en plein air, dut être un juge aussi infaillible que celui de nos jours, qui prononce à couvert et assis sur des banquettes. Je l'avouerai pourtant; dès que j'ai remarqué ce changement d'attitude dans les spectateurs, je me suis empressé de tirer une ligne de démarcation entre les personnages errans et ceux qui voulaient décidément se claquemurer pour commencer comme une nouvelle carrière. N'en déplaise à tous les aimables artistes dont les talens brillent aujourd'hui sur la scène, je n'ai plus considéré comme les vrais descendans desdits patriarches, que ceux qui conservaient les mœurs et la langue primitives. Je ne puis me rendre bien compte à moi-même de ce mouvement spontané; il a dû cependant avoir une cause: sans doute elle sera l'objet des méditations du lecteur.

Pour bien juger de l'importance de cet Ouvrage, il faut donc commencer par réfléchir profondément aux innombrables ressources de l'esprit humain, et se disposer ainsi, peu à peu, à en admirer tous les résultats. Quant à moi, qui ai médité sérieusement sur ce point, il me semble qu'en effet le génie a besoin d'être en plein air pour être vraiment libre de prendre son essor. Telle est, au moins, l'idée qui m'a porté à choisir mes héros au milieu même des rues; seulement, je comprends dans cette expression les carrefours, les culs-de-sac, les ponts, les quais, les places publiques et même les boulevards; mais là se borne ma juridiction: je n'entrerai sous aucun toit; tout abri supporté par quatre murs solides ne peut, à mon avis, qu'étouffer les talens d'un artiste.

Mes Personnages sont connus sous la dénomination générale de *Bateleurs*, de *Jongleurs* et de *Charlatans*. Ces titres

en valent bien d'autres, mais l'envie ne cesse de chercher à leur imprimer une sorte de ridicule. Plutarque lui-même, que je suis fâché d'être contraint d'accuser ici, n'est pas exempt de tout reproche à cet égard, et il parle avec assez peu de ménagement de plusieurs de ses grands hommes qui aimaient beaucoup les miens. Leurs talens ne sont pas seuls traités avec cette injustice, il en est de même de leur génie, auquel on a donné le nom burlesque de *farce*; et voici, maintenant, qu'un auteur encyclopédiste ose prétendre que la *farce* n'est autre chose qu'un comique grossier, absolument indigne de plaire à la bonne compagnie.

Ici tant d'idées veulent se précipiter à la fois de mon imagination, que ne pouvant plus en distinguer aucune, je me trouve figurément dans ce même embarras qu'éprouva un jour le bon Montaigne. « Autrefois, dit-il, estant en

lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoiqu'on m'y traictast avec toute liberté, j'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usaige du païs ; mais il y eust du plaisir, car cette menasse et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de manière le gosier, que je ne sceus avaler une seule goutte et feus privé de boire, pour le besoing mesme de mon repas. » C'est ainsi que mon trop grand desir de répondre m'*estoupe* la pensée ; mais le mieux à faire est, je crois, de citer ici les propres expressions de notre auteur encyclopédiste : le lecteur verra bien que tout ce raisonnement se réfute de lui-même.

« Ceux, dit-il, qui protègent la *farce*, en donnent pour raison que puisqu'on y va, on s'y amuse ; que tout le monde

n'est pas en état de goûter le bon comique, et qu'il faut laisser au peuple le choix de ses amusemens.

» Que l'on s'amuse aux spectacles de la *farce*, c'est un fait que l'on ne peut nier. Le peuple romain désertait le théâtre de Térence pour courir aux Bateleurs ; et de nos jours, *Mérope* et *le Méchant*, dans leur nouveauté, ont à peine attiré la multitude pendant deux mois, tandis que la *farce* la plus monstrueuse a soutenu son spectacle pendant deux saisons entières.

» Il est donc certain que la partie du public dont le goût est invariablement décidé pour le vrai, l'utile et le beau, n'a fait dans tous les temps que le très-petit nombre, et que la foule se décide pour l'extravagant et l'absurde. Ainsi, loin de disputer à la *farce* les succès dont elle jouit, nous ajouterons que dès qu'on aime ce spectacle, on n'aime plus que celui-là, et qu'il serait aussi sur-

prenant qu'un homme qui fait ses délices journalières de ces grossières absurdités, fût vivement touché des beautés du *Misantrope* et d'*Athalie*, qu'il le serait de voir un homme nourri dans la débauche, se plaire à la société d'une femme vertueuse.

» On va, dit-on, se délasser à la *farce*: un spectacle raisonnable applique et fatigue l'esprit; la *farce* amuse, fait rire et n'occupe point. Nous avouons qu'il est des esprits qu'une chaîne régulière d'idées et de sentimens doit fatiguer. L'esprit a son libertinage et son désordre où il est plus à son aise; et le plaisir machinal et grossier qu'il y prend sans réflexion, émousse en lui le goût de l'honnête et de l'utile; on perd l'habitude de réfléchir comme celle de marcher, et l'âme s'engourdit et s'énerve comme le corps, dans une oisive indolence. La *farce* n'exerce ni le goût, ni la raison; de là vient qu'elle plaît à des

âmes paresseuses ; et c'est pour cela même que ce spectacle est pernicieux : s'il n'avait rien d'attrayant, il ne serait que mauvais.... »

Je m'arrêterais ici, pour soulager le lecteur, si maintenant notre morose encyclopédiste ne faisait tout-à-coup l'éloge de ce même genre qu'il vient de déprimer : contradiction bien étonnante, mais qui n'est pas, comme on voit, sans exemple chez les auteurs. « Dans le temps, dit-il, que le spectacle français était composé de moralités et de sottises (ce mot n'est point du tout ici une injure : il atteste l'extrême modestie des premiers auteurs dramatiques dans le titre de leurs ouvrages), la petite pièce était une *farce* ou comédie populaire, très-simple et très-courte, destinée à délasser le spectateur du sérieux de la grande pièce. Le modèle de la *farce* est l'Avocat Patelin, *non pas tel que Brueys l'a remis au théâtre*, mais *avec autant*

de naïveté et de vrai comique. Toutes ces scènes, qui, dans la copie, nous font rire de si bon cœur, se trouvent dans l'original *facilement écrites* en vers de huit syllabes, et *très-plaisamment dialoguées.* » Le voilà donc qui s'est empressé de réparer son tort envers mes Personnages; et il cite un morceau de la scène de Patelin avec le Berger, petit échantillon assez rare, que je vais lui dérober avec empressement, pour le présenter au lecteur.

PATHELIN.

Or vien çà, parle.... qui es-tu,
Ou demandeur ou défendeur?

LE BERGER.

J'ai à faire à un entendeur,
Entendez-vous bien? Mon doux maistre,
A qui j'ai long-temps mené paistre
Les brebis, et les lui gardoye.
Par mon serment, je regardoye
Qu'il me payoit petitement.
Dirai-je tout?

PATHELIN.

Dea sûrement,
A son conseil on doit tout dire.

LE BERGER.

Il est vrai et vérité, sire,
Que je les lui ai assommées,
Tant que plusieurs se sont pâmées
Maintefois, et sont cheues mortes,
Tant fussent-elles saines et fortes:
Et puis, je lui faisois entendre,
Afin qu'il ne m'en peust reprendre,
Qu'ils mouroient de la clavelée.
Ha! fait-il, ne soit plus meslée
Avec les autres, gette-la.
Volontiers, fais-je. Mais cela
Se faisoit par une autre voie,
Car, par Sainct Jehan, je les mangeoye,
Qui savoye bien la maladie.
Que voulez-vous que je vous die?
J'ai ceci tant continué,
J'en ai assommé et tué
Tant, qu'il s'en est bien apperçu;
Et quand il s'est trouvé déçu,
M'aist Dieu, il m'a fait espier,
Car on les ouist bien crier....
Je sais bien qu'il a bonne cause;
Mais vous trouverez bien la clause,
Se voulez, qu'il l'aura mauvaise.

PATHELIN.

Par ta foi, seras-tu bien aise?
Que donras-tu, si je renverse
Le droit de ta partie adverse,
Et si je te renvoye absouz?

LE BERGER.

Je ne vous payerai point en soulz,
Mais en bel or à la couronne.

PATHELIN.

Donc, tu auras ta cause bonne.
. . . . . .
Si tu parles, on te prendra
Coup à coup aux positions;
Et en tel cas, confessions
Sont si très-préjudiciables,
Et nuisent tant, que ce sont diables.
Pour ce, vecy que tu feras,
J'a tost, quand on t'appellera,
Pour comparoir en jugement,
Tu ne répondras nullement
Fors *bée*, pour rien que l'on te die?....

L'esprit de la *farce* est donc fort digne aussi que l'on recueille ses productions, et j'ose me flatter que, dans le cours de

cet ouvrage, j'en citerai de beaucoup plus admirables encore que celle-ci. Mes Personnages ont enrichi le discours d'un grand nombre de locutions infiniment originales, et qui sont devenues autant d'adages qui suffiraient seuls pour immortaliser leurs auteurs. La plupart d'entre eux ont fait plus, ils se sont dépouillés de leurs noms en faveur de notre langue, qui s'en est aussitôt enrichie en y adaptant seulement une terminaison uniforme. Ainsi, de PASQUIN elle a fait *pasquinade;* d'ARLEQUIN, *arlequinade* : accepte-t-on des présens de gens que l'on n'estime point? Mais comment peindre, comment interpréter la distinction vraiment hors d'exemple, accordée par elle à TURLUPIN? Enthousiaste de cet illustre patriarche des *farceurs,* et peu satisfaite encore de transformer son nom en substantif et en verbe, elle a voulu, en recueillant son génie, personnifier son caractère, et,

après avoir dit *une turlupinade, turlupiner,* elle a décidé qu'un espiègle serait figurément un *vrai Turlupin.* Or, après tant de services rendus à notre langue, et que l'Académie a consacrés dans ses archives, dirai-je que le détracteur de mes Personnages était académicien ? voilà une révélation qui fait frémir ! Sans doute il écrivit dans un moment d'humeur ; ou, sans cela, ce serait un monstre d'ingratitude.

Au surplus, comme dit encore Montaigne, que j'aime par-dessus tout : « Je ne sçay faire valoir les choses plus que ce qu'elles valent ; ma façon n'ayde rien à la matière : voilà pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prinse et qui luise d'elle-mesme. Au demeurant, voici comment j'ai disposé mon Ouvrage. Je l'ai divisé en quatre parties, comme il suit.

La première présente les PERSONNAGES INVENTEURS. J'entends par là ceux qui

furent la souche de mes héros, et qui créèrent tous les genres. On y verra briller successivement LES CONFRÈRES DE LA PASSION, LA BAZOCHE, LES ENFANS SANS SOUCI GUIDÉS PAR LE PRINCE DES SOTS, et nommément les divers patriarches des Baladins, des Bateleurs, des Chanteurs, des Joueurs, des Jongleurs, des Escamoteurs et des Voltigeurs. Cette partie est infiniment piquante par la description des premiers théâtres et l'analyse des premières pièces dramatiques. Elle se termine au moment où de nouveaux comédiens se claquemurèrent et formèrent ainsi un ordre distinct.

La seconde partie contient les PERSONNAGES IMITATEURS. Celle-ci est la plus vaste. C'est vraiment ici la confusion des langues, la dispersion des enfans de Noé; tout est créé, chacun va de son côté, suivant son inspiration, son génie. L'un vend son baume, ou excellente pommade à faire croître les cheveux;

l'autre se livre à la carthonomancie, à la chiromancie, à la nécromancie, à l'art des convulsions, à la recherche de la pierre philosophale, en un mot, à toutes les sciences naturelles et occultes. Là se montrent les brigands fameux, là les plus habiles escrocs; puis les charlatans de tout genre, les bouffons, les joueurs de gobelets, les êtres extraordinaires par leur force ou par leur faiblesse, par leur beauté ou par leur laideur, les monstres, en un mot, les divers phénomènes. Mais ce qui l'emporte encore sur tous ces tableaux, ce sont les hautes infortunes, mélodrames à grand spectacle, avec apparitions, coups de poignards, triomphe de la vertu, punition éclatante du crime, etc. Cette section est chargée d'épisodes, d'anecdotes; je ne finirais pas de l'analyser.

Viennent, en troisième lieu, les PERSONNAGES D'IMAGINATION. Ce sont les différens caractères comiques, êtres chi-

mériques, il est vrai, mais fameux par leurs inventeurs, qui se cachèrent sous ces noms supposés, tels que Mezetin, Scaramouche, Janot, Jocrisse, etc. Cette section a peu d'étendue, mais elle se distingue par sa haute importance.

Arrivent enfin les Personnages Vivans. Cette partie est le véritable complément de toutes les autres : car on y reconnaît tour à tour des Personnages d'imagination, des Personnages imitateurs et des Personnages inventeurs. L'un est poète et musicien en criant ses petits pâtés, ses fourneaux, ou ses lunettes ; l'autre rivalise d'insensibilité avec ceux qui avalèrent de l'huile bouillante ; l'autre imagine de se disloquer pour se resserrer en boule, et exécute ainsi une nouvelle danse à caractère. Ici ce sont des virtuoses, tous admirables et tous différant entr'eux pour le mode de l'exécution : celui-ci met à la fois en œuvre sa bouche, ses mains

et ses pieds ; celui-là se contente de frotter les bords harmoniques d'un verre ; cet autre se borne à faire claquer ses doigts. Partout on passe de surprise en surprise. Que de variations, d'inflexions inimitables n'ai-je pas eu à saisir ! Indépendamment des mémoires secrets, des observations communiquées, combien de fois n'ai-je pas dû me rendre sur les lieux, y rester aux écoutes et le crayon en main ! Aussi verra-t-on, dans cette partie, qu'au défaut des expressions du langage, j'ai souvent eu recours aux notes de musique, et c'est surtout en faveur des personnes qui n'habitent point la capitale. Je ne dis rien des aventures merveilleuses d'une chanteuse voilée, qui entraîne le lecteur au-delà des mers et même au milieu des airs : c'était là le comble du merveilleux, j'ai cru ne pouvoir aller plus loin. Chaque section est recommandable, mais cette dernière est vraiment un petit prodige.

Je ne puis trop avertir le lecteur que ce n'est point ici un Dictionnaire, un simple tableau chronologique; c'est un ensemble suivi, approfondi, un ouvrage dont toutes les parties sont liées entre elles, et perdraient nécessairement à être vues isolément. Comme Plutarque, j'ai souvent dû comparer entr'eux mes personnages: l'un accroît son mérite du mérite de l'autre. D'ailleurs, quand on écrit l'histoire, il ne s'agit pas seulement d'amuser, il faut instruire:

> Qui le plaisir à l'utilité joinct
> En ses escrits, le gaigne de tout poinct,

dit Amyot, d'après Horace. Je ne pouvais, certe, choisir un sujet qui réunît mieux ce double avantage. J'ai seulement quelquefois tempéré l'extrême franchise de mes Personnages, par égard pour un siècle où l'on ne veut plus qu'il soit honnête de dire tout ce que l'on pense; du reste, je n'avais qu'à les suivre pour atteindre le but.

Puissé-je l'avoir atteint! Je le dis avec toute l'humilité d'un homme qui connaît la grandeur de son entreprise: malgré tous mes efforts, tous mes soins pour élever mon style à la hauteur de mon sujet, je ne puis qu'être resté infiniment au dessous de mes Personnages; je serais confus de m'entendre dire que j'étais vraiment digne d'être leur historien.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES INVENTEURS.

Antiquités.

L'ENFANCE des arts, comme celle des nations, ne peut s'éloigner du chaos, sans porter momentanément l'empreinte du désordre. Je devais peut-être, ainsi que le plus grand nombre des historiens, ne pas remonter à la plus haute origine de mes Personnages. Une scrupuleuse exactitude m'a fait percer la nuit des temps, et j'avoue n'avoir fait que d'assez tristes

découvertes, au moins sous le rapport de la morale. Après tout, la gloire du Capitole perdit-elle jamais rien aux mœurs fort suspectes qui avaient environné son berceau ?

Sous ce point de vue, mes Personnages, à leur apparition en France, firent aussitôt pressentir combien leur descendance devait être illustre. Cette souche que les monumens me découvrent sous la première race de nos rois, se compose d'un ramas de vauriens, dont l'audace et l'indécence s'accrurent à un tel point, que Charlemagne, à son avénement au trône, crut nécessaire au moins de les intimider. Nos héros, en effet, restèrent quelque temps plongés dans la stupeur; mais leur imagination impétueuse avait pu sommeiller, et non s'éteindre. Ils reparurent avec plus d'ardeur encore; les quais et les rues ne suffirent plus à l'essor de leur génie : ils dressèrent des théâtres au milieu même des églises; et pour célébrer la fête des Saints, que dans leur enthousiasme ils nommaient la *Fête des Fous*, ils firent tous les ans de pieuses folies, qu'on s'avisa de trouver sacriléges et de traiter d'obscénités. « Et au sortir de là, dit Mézeray, se « promenoient dans des chariots par les rues,

« et montoient sur des eschafauts, chantant « toutes les chansons les plus vilaines, et fai- « sant toutes les postures et toutes les bouf- « fonneries les plus effrontées ». On voit que je n'avais pas outré les choses.

Cette effervescence dura plusieurs siècles. Un vénérable prélat, Eudes de Sully, évêque de Paris, essaya enfin d'arrêter ce débordement; mais un mandement épiscopal fut bien loin d'être une digue assez forte. Il était réservé à la Faculté de Théologie de savoir anéantir ces audacieux : elle conjura les élémens qui forment les tempêtes; la foudre se fit entendre, et nos héros disparurent pendant l'orage, comme le fils de Rhéa-Sylvia. Cet événement eut lieu en 1444. La police pourrait bien avoir été ici pour quelque chose.

Si l'on en croit les détails qui nous sont transmis par l'Histoire de Dijon, qui se montre ici beaucoup plus soigneuse que celle de Paris, ces fous célèbres avaient leur guidon, leur étendard. Le cortége s'avançait en grande pompe vers l'église cathédrale; là, un âne revêtu d'une brillante chappe, était assis dans le chœur, et les chanoines lui faisaient tour-

à-tour la révérence, en chantant cette antienne :

Orientis partibus,
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus, etc.

A quoi le peuple répondait :

Eh ! eh ! eh ! sire âne, chantez,
Car belle bouche vous avez.
Eh ! eh ! sire âne,
Eh ! eh ! sire âne,
Eh ! eh ! sire âne, chantez.

Maintenant que cette race criminelle est détruite, à quelques rejetons près, réservés sans doute pour épurer leur génie, et le transmettre aux siècles les plus reculés, contemplons des tableaux plus satisfaisans.

Tout le monde sait que le milieu du douzième siècle avait vu paraître ces poètes aimables qui furent connus sous le nom de *Trouvères* ou *Troubadours*. Je voudrais bien que ces poètes appartinssent à mon histoire ; mais j'aurais beau dire, ce ne furent point des personnages célèbres dans les rues de Paris. Habitans de nos provinces méridionales, et la plupart aussi illustres par leur naissance que par leurs ou-

vrages, un prince, Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, ne dédaigna point de se placer à leur tête; les chevaliers, les ecclésiastiques, les grands seigneurs, des souverains mêmes s'empressèrent de les imiter. On vit aussi plusieurs dames, non moins recommandables par leur beauté que par une brillante imagination, prendre part à ce nouveau genre de célébrité. Ce fut un enthousiasme général. On reconnaîtra bientôt que s'ils ne furent pas les véritables modèles de mes héros, au moins donnèrent-ils l'impulsion qui ranima leur génie, et rallia les débris épars de cette tige infortunée. Recueillons donc encore sur eux quelques détails importans.

Les œuvres des Troubadours, dit Jean Nostradamus, frère du célèbre Astrologue que, par reconnaissance, je placerai au nombre de mes Personnages et en tête de tous les Diseurs de bonne aventure, se composaient de chansons, de tensons, ou jeux mi-partis, de pastourelles, de novelles ou contes, et de sirventes; c'est-à-dire, selon moi, de poésies galantes, historiques, satiriques et didactiques. Quelques-uns firent aussi des comédies, et toujours ils jouaient dans leurs pièces, ce

qui leur fit donner le nom de *comiques*, autrement *comédiens*. Ce double talent de représenter ce qu'ils avaient composé, les mettait en grande considération; ils débitaient également eux-mêmes toutes leurs autres productions : ce qui finit par leur donner fort à faire. Les rois les attiraient à leur cour, les honoraient de leur amitié, leur faisaient présent de chevaux, d'armes et d'habits magnifiques; les grands seigneurs voulaient toujours aussi les avoir près d'eux, et rivalisaient à qui les comblerait de plus de bienfaits. Soit que nos Trouvères ne pussent enfin suffire à tous ceux qui voulaient les entendre, soit peut-être que toujours ils ne réunissent pas les dons de la nature à ceux de l'esprit, peu à peu ils s'habituèrent à faire débiter leurs ouvrages par un organe étranger. Ainsi parurent les CHANTEURS, ensuite les JONGLEURS; puis vinrent les JOUEURS, et enfin les BATELEURS : nouvel essaim qui ramène mes Personnages sur l'horizon, et montre à la fois, en plusieurs groupes illustres, autant de tribus distinctes, qui, partant du même point et conservant la même physionomie, auront pourtant un caractère différent, comme un autre genre de génie ».

On verra peut-être avec peine que mes héros n'occupent plus ici que le second rang. Laissons-les un instant respirer ainsi plus librement : un peu moins de gloire est souvent compensé par une bien plus grande sécurité, et l'événement qui doit les rendre à toute leur ancienne splendeur, leur donnera en même temps un grand et nouvel exemple des vicissitudes humaines. J'ai dit que les Trouvères brillaient aussi par des poésies satiriques ; ce talent causa leur perte : la foudre s'avisa encore de se faire entendre ; toutefois ils ne disparurent pas tout à coup, ainsi que les impies dont j'ai parlé, mais les vents destructeurs les assaillirent avec tant de rapidité, qu'ils cédèrent enfin, et se dispersèrent, comme les feuilles tremblantes et desséchées que l'automne voit s'enfuir avec bruit. Tel fut le sort des malheureux Trouvères.

Pendant ce temps, qu'était-il advenu de nos Personnages ? N'ayant pas eu le premier choc à supporter, ils étaient restés inébranlables, comme autant de pics frappés en vain par les vagues agitées. Au résumé et sans figure, les Chanteurs continuèrent paisiblement à chanter sans accompagnement ; les

Jongleurs et les Joueurs à s'accompagner en chantant, et les Bateleurs à faire des tours de passe-passe et à promener des singes.

Le tableau se déroule, et déjà les divers talens se montrent caractérisés. On voit maintenant si je devais négliger de parler des Troubadours. Cette époque recélait le germe de bien des merveilles. Ce n'est pas que mes héros n'aient eu encore quelquefois plusieurs bourrasques à essuyer. Par exemple, Philippe Auguste, prince très-peu appréciateur de leur mérite, ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il fit souffler sur eux le vent de l'adversité; mais ils ne se laissèrent point abattre, et peu à peu ils se fortifièrent au point de n'avoir plus rien à redouter: la France entière avait reconnu leur importance et leur utilité. Je dois dire ici, en l'honneur et gloire des Bateleurs, et pour les personnes qui auraient passé par-dessus mon Introduction, que l'art de faire des tours surprenans et périlleux avec des épées ou autres armes, était connu et même fort aimé des Romains. Plutarque ne fait pas attention qu'en voulant le déprimer, il prouve en même temps sa haute origine. Les Jongleurs eux-mêmes s'étaient montrés bien avant les Troubadours;

ceux-ci étaient encore dans le néant, que les premiers faisaient déjà l'admiration de l'univers. J'ignore si pour la voix et les accompagnemens, ces Orphées ambulans valaient les chanteurs-violonistes de nos jours; mais il est certain qu'ils furent très-célèbres, puisqu'une de nos rues s'honora du nom *des Jongleurs*, qu'elle ne quitta que pour celui de *S. Julien des Ménestriers;* dénomination peut-être un peu plus recherchée, mais qui conserve en soi son étymologie. J'ai dit encore préliminairement que le dictionnaire de notre langue s'accrut des noms de plusieurs de mes Personnages; il s'enrichit aussi du mot *jonglerie*, monument de la reconnaissance académique envers les Jongleurs. Il n'y eut pas jusqu'aux singes de ces derniers pris collectivement avec les Bateleurs, à qui nous dûmes un proverbe, et voici comment. Sous le règne de Saint Louis, tout marchand qui apportait un singe pour le vendre, devait payer quatre deniers à l'entrée de Paris sous le petit Châtelet. Le roi daigna s'occuper de mes Personnages, et établit dans le tarif des droits, « que si le singe appartenait à un Joueur, celui-ci en jouerait devant le péager, et que, par ce jeu,

il serait quitte du péage, tant du singe que de tout ce qu'il aurait acheté pour son usage ». De là notre proverbe : *Payer en monnaie de singe*, c'est-à-dire, en gambades.

Voilà sans doute un titre respectable, et qui prouve si les talens de mes héros furent d'une utilité reconnue ; mais il me semble qu'il ne sera pas non plus infructueux de lire ici leur histoire ; car, sans reproche, les traits historiques, les étymologies se succèdent, et ce sera bien encore autre chose dans le paragraphe suivant. *Crescit eundo.*

CONFRÈRES DE LA PASSION.

J'AI dit que la tige de mes héros était restée inébranlable et pleine de vie : voici comme une greffe qui va long-temps s'accroître en se confondant avec le tronc adoptif, et qui, s'écartant tout d'un coup, laissera l'arbre originaire élever seul et librement vers les cieux sa cime majestueuse. On reconnaît à cette branche qui s'éloigne et qu'aussitôt j'aban-

donne, mon dessein bien prononcé de n'admettre dans mon ouvrage que les mœurs et la langue primitives. Ce rameau délaissé figure donc le théâtre tel qu'il est de nos jours, et la cime majestueuse les précieux rejetons du théâtre tel qu'il fut dans l'origine. Joignons à ce petit préambule, qu'ici va se déployer un nouveau genre de génie, que je présente moins à l'humeur caustique du lecteur, qu'à sa profonde vénération. Les productions un peu diffuses de mes acteurs, et leur zèle novice pourront le faire sourire; mais ce zèle fut tendre, ces productions furent admirées: c'est assez d'avoir souri,

Gardez-vous bien de rire en ce grave sujet.

Maintenant nos aimables Françaises seront agréablement surprises, en apprenant que la mode du jour leur donne quelque similitude avec les Confrères de la Passion. Voilà une remarque intéressante, et que tous les romans ne leur eussent point présentée : tant il est vrai qu'à lire l'histoire il y a toujours à gagner! Au surplus, cette découverte me vient tout naturellement, et sans m'écarter de mon sujet, car je considère ici nos dames en pèle-

rines, et l'on saura que nos Confrères parurent d'abord en pèlerins. Le lecteur a peut-être autrefois rencontré en France de ces hommes aux épaules recouvertes d'un large mantelet parsemé de coquilles et d'images peintes de diverses couleurs, qui, le bourdon en main, se promenaient en chantant des cantiques. Je me souviens moi-même d'en avoir vu dans mon enfance ; les bambins de mon âge se riaient de leur chant un peu nasillard : quant à moi, naturellement observateur, je ne m'occupais que de leur costume, où déjà je définissais quelque chose d'antique et de vraiment recommandable.

C'est ainsi que nos Personnages commencèrent. Revenant de la Terre-Sainte, ils imaginèrent d'aller par troupes dans les rues et carrefours de Paris, en récitant l'histoire de leur pieux voyage. J'ignore si ces premiers pèlerins nasillaient ou non, mais certainement ils eurent le talent de plaire, et ne l'eurent point à moitié : petits et grands, riches et pauvres, les entouraient en foule, et restaient plongés dans le ravissement. C'était une nouveauté. Ce mot veut tout dire, et mérite, surtout ici, qu'on le pèse : seul, il suffirait

peut-être pour répondre à ce poète satirique auquel j'ai plus haut emprunté un vers, et qui cette fois a dit, non dans son *Lutrin*, mais dans son *Art Poétique :*

Chez nos dévots aïeux, le théâtre abhorré
Fut long-temps, dans la France, un plaisir ignoré;
De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
En public, à Paris, y monta la première,
Et sottement zélée, en sa simplicité,
Joua les Saints, la Vierge et Dieu, par piété.

Bon! me dit mon lecteur d'un ton inquiet, sont-ce nos pèlerins en question qui en agirent ainsi? — Oui, vraiment, ce sont eux; mais il me semble que Boileau aurait bien dû considérer le siècle où ils parurent. Les historiens du Théâtre Français sont plus justes dans le passage suivant : « La France désolée par des guerres intestines et étrangères, disent-ils, gémissait dans une ignorance presque totale. On donne une forme dramatique au mystère de la Passion de Jesus-Christ; on élève un théâtre pour en donner la représentation, le peuple y court en foule; la vue d'un Dieu mourant pour le racheter des peines de l'Enfer, le touche, l'attendrit : il pleure avec effusion de cœur, et les épisodes burlesques

qui accompagnaient un Mystère si respectable, loin de distraire sa dévotion, ne font que l'augmenter; car enfin, ajoutent-ils, les choses qui nous paraissent le moins en place, sont peut-être celles qui ont fait le plus d'impression : l'image de l'Enfer, et les discours comiques que les Diables débitaient, faisaient rire les spectateurs; mais ces derniers n'étaient pas moins effrayés des châtimens réservés aux scélérats. » D'après ce raisonnement, sachons gré à nos pèlerins de leur bonne intention. Cette idée, au surplus, ne leur vint que progressivement et fut le résultat de diverses circonstances.

Les seuls désagrémens qu'aient peut-être à éprouver les artistes en plein air, c'est d'être à l'injure du temps, et d'y exposer les spectateurs. Quelques riches bourgeois, que toujours ravissaient les cantiques de nos voyageurs, s'étant vus souvent surpris par la pluie au milieu de leurs extases, résolurent de faire en sorte qu'au moins les uns pussent se faire entendre et les autres écouter, sans risquer d'être mouillés jusqu'aux os. Ils louèrent une salle à ces illustres chanteurs. Ceux-ci, électrisés par ce bienfait, imaginèrent de mettre

leurs cantiques en action. Ce fut sans doute à peu près comme lorsque de nos jours une jeune et joyeuse réunion, après avoir longtemps joué dans un salon aux charades et aux proverbes, tout à coup s'avise d'en représenter : des paravens pour coulisses; des fichus, des jupes de soie transformés en turbans ou en manteaux; les instrumens qui tisonnent ravis au foyer et changés en armes redoutables : peu importe, l'impromptu fit fortune, et cela devait être; nos acteurs furent applaudis à outrance. Ce succès agrandit encore leur génie, et voilà qu'ils ne méditent rien moins que de représenter quelque vaste ensemble dramatique, divisé en plusieurs parties qui cependant soient essentiellement liées entre elles. Ceci était le *non plus ultrà*, et annonçait une combinaison vaste et profonde : théâtre régulier, costumes préparés et assortis aux rôles; véritable spectacle de société. C'est presque toujours là ce qui succède aussi au désordre impromptu de nos charades en action; les meilleures têtes se sont communiqué leurs vues; les jolies femmes ont donné leur mot; tout a été arrêté : un costumier est averti; huit jours après, il ne s'agit de rien

moins que d'une tragédie en cinq actes, suivie d'un petit vaudeville. De tout temps les hommes furent les mêmes, et je doute qu'ils changent jamais. Tout en eux est inné, ils cèdent sans le savoir à une puissance secrète et invincible....

Avons-nous fait notre âme, avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine.

Nos Confrères avaient plus que d'autres des obstacles à vaincre. Je cite ici mes auteurs bien commodément; ces artistes n'en connaissaient aucun. L'idée d'une pièce dramatique leur appartenait entièrement; il leur fallait créer leur répertoire. Ils ne savaient même ce que c'est qu'un acte, et cependant ils sentaient bien qu'il faudrait au moins reprendre haleine. Leur génie pourvut à tout. Décidés à représenter toute la vie de Notre-Seigneur depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et un si long drame ne pouvant se jouer entièrement en un jour, ils le divisèrent par journées; cette division était fort naturelle. Incertains si les spectateurs voudraient toujours pleurer ou toujours rire, ils prirent encore un parti ex-

trêmement simple, celui de faire rire et pleurer alternativement; ce qui était d'autant plus raisonnable, que leur spectacle avait également pour but l'amusement et l'édification des fidèles. Voilà comment, auprès des personnages les plus respectables, ils introduisirent des bouffons, et les rôles de ces derniers n'étaient certainement pas étrangers à l'action, puisqu'ils étaient ordinairement remplis par les Diables, farceurs s'il en fut, dans les momens même les plus critiques. Rien n'empêchait encore que toute la suite des héros du premier rang n'entremêlât chaque scène de lazzis et de quolibets parfaitement convenables à la condition de ceux qui les débitaient; c'était une fidèle représentation de la société humaine. Nos artistes s'efforcèrent toujours que leur jeu, comme leurs ouvrages, fût plein de naturel et de vérité, et ce fut au point que plusieurs fois un acteur faisant un personnage qui finissait par être pendu, manqua lui-même d'être tout de bon étranglé.

Le lecteur est curieux de juger du style et de la marche du poëme; cela nous conduirait ici un peu loin, je lui réserve une analyse de tout ce que les Confrères produisirent de

plus saillant. Je décrirai aussi la disposition de leur théâtre, pour lequel ils n'avaient point eu de modèles. Ne nous occupons maintenant que de l'étonnement des spectateurs la première fois qu'on leva le rideau.

Ce fut une ivresse universelle, un véritable délire. On ne parla bientôt plus que de ces représentations; les rois eux-mêmes quittaient leurs royaumes pour accourir en France jouir de cette nouveauté ravissante. Le roi d'Angleterre, Edouard II, passa exprès la mer avec la reine sa femme, Isabeau de France, et un grand cortége de noblesse. « Tout y brilla, est-il dit dans l'Histoire de la ville de Paris, par la magnificence des habits, la variété des divertissemens et la somptuosité des festins. Pendant huit jours entiers, les seigneurs et les princes changeaient d'habits jusqu'à trois fois dans un seul jour; et le peuple, de son côté, représentait divers spectacles, tantôt la gloire des bienheureux, et tantôt la peine des damnés, et puis diverses sortes d'animaux; et ce dernier spectacle fut appelé *la Procession du Renard* ».

Ces fêtes se passaient sous Philippe-le-Bel. Ce fut bien autre chose, lorsque Charles VI

fit son entrée dans Paris. Long-temps encore après, on verra les représentations des mystères être les principaux ornemens des réceptions des princes. Les rues et les places se remplissaient alors d'échafauds, et véritablement la disposition particulière du théâtre des Confrères avait besoin de ces vastes emplacemens pour déployer toute sa magnificence. Nos acteurs se surpassèrent pour le jeune roi. Ils firent plus encore à l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, épouse de Charles. Il y eut un combat simulé des Français et des Anglais réunis contre les Sarrazins. « Toutes les rues étaient tendues de tapisseries : on trouvait en divers lieux des fontaines d'où coulaient le vin, le lait, et d'autres liqueurs délicieuses ; et sur différens théâtres, on avait placé des chœurs de musique, des orgues, et des jeunes gens y représentaient diverses histoires de l'Ancien-Testament ». On voit si nos Personnages ne figurent pas glorieusement dans l'histoire de la ville de Paris. Leur célébrité croissait en raison de leurs succès ; il serait difficile d'exprimer l'enthousiasme qu'ils faisaient naître ; et cet enthousiasme devint tel, qu'il allait peut-être dégénérer en fanatisme, si M. le

prévôt de Paris ne se fût à son tour avisé d'un moyen prompt et fort sûr pour prévenir toutes suites funestes; il fit fermer ces spectacles. Ce revers fut éprouvé le 3 juin 1398, dix huit ans après les fêtes en l'honneur du roi, treize après celles en l'honneur de son auguste épouse. Le temps s'est écoulé ici un peu vite.

Eh quoi! dira le lecteur attristé, les louables intentions de ces hommes intéressans ne purent les préserver du sort de leurs coupables prédécesseurs? Il est vrai; cette mesure rigoureuse parut indispensable, et il fallut bien s'y soumettre; mais consolez-vous, rarement la vertu reste confondue avec le crime; toujours elle triomphe, et reparaît avec plus d'éclat encore.

Nos artistes éperdus coururent déposer au pied du trône le poids de leur affliction, et s'écrièrent, en implorant la justice de Charles:

Nous sommes innocens! nous sommes innocens!

Plus heureux que les chevaliers infortunés, dont l'histoire tragique me fournit ce beau vers, ils émurent le monarque qui résolut de leur faire droit et tint à sa résolu-

tion. Charles ne voulut pourtant pas les croire sur parole. Au moment des réjouissances publiques il n'avait encore que douze ans; se défiant du jugement qu'il avait porté dans un âge si tendre, il voulut alors juger mûrement des effets produits par le jeu de ces artistes et se fit donner une représentation. Ce prince en sortit tellement satisfait, qu'aussitôt, par des lettres et chartes bien et duement *scellées en lacs de soie et cire vertes*, il constitua nos acteurs en société régulière sous le titre de CONFRÈRES DE LA PASSION, avec ordre à sergens de la douzaine et sergens à verges d'être présens aux représentations; « Voulons, spécifie le monarque; afin qu'un chacun par dévotion se puisse et doibve adjoindre et mettre en leur compagnie, à iceux maistres, gouverneurs et Confrères de la Passion Nostre Seigneur, avons donné et octroyé, donnons et octroyons de grâce espécial, pleine puissance et autorité royal, ceste fois par toutes et à toujours perpétuellement par la teneur de ces présentes lettres, autorité, congé, et licence, de faire joüer quelque mystère que ce soit, soit de ladite Passion et Résurrection, ou autre quelconque, tant de saincts, comme

de sainctes qu'ils voudront eslire, et mettre sus, toutes et quantes fois qu'il leur plaira, soit devant nous, devant notre *commun* (peuple) et ailleurs, tant en *recors* (musique) qu'autrement, etc. » et plus bas : « et un chacun d'iceux, durant les jours desquels ledict mystère qu'ils joueront se fera, soit devant nous ou ailleurs, tant en recors comme autrement, ainsy, et par la manière que dit est, puissent aller, venir, passer, et rapasser paisiblement, vestus, habillez, et ordonnez un chacun d'eux en tel estat ainsi que le cas le desire, et comme il appartient, selon l'ordonnance dudit mystere, sans distourbier et empeschement..... » et enfin : « Si donnons en mandement *au prevost de Paris* et à tous nos autres justiciers et officiers présens et à venir, ou à leurs lieutenans et chacun d'eux, si comme il luy appartiendra, que lesdicts maistres gouverneurs et confrères, et un chacun d'eux fassent, souffrent, et laissent joüyr et user pleinement, de notre présente grâce, congé, licence, don et octroy dessus dict, *sans les molester*, faire, ne souffrir, empescher, etc., etc., PAR LE ROI. »

Nos artistes ne pouvaient certainement être

réhabilités d'une manière plus glorieuse. Ils poursuivirent donc la gradation de leurs succès, et les choses en vinrent au point que MM. les curés, pour faire plaisir à leurs paroissiens et ne pas les priver du spectacle, avancèrent l'heure des vêpres ; conduite bien différente de celle d'aujourd'hui où l'on n'avance pas même l'heure du dîner, pour faire commencer plutôt, et rentrer un peu moins tard.

Le lecteur s'intéressait à ces personnages, je n'ai pas voulu les quitter qu'ils ne fussent arrivés dans un port sûr et absolument à l'abri des tempêtes ; mais il est certain que je me suis un peu écarté de ma route. Leur premier théâtre fut élevé, dit-on, à St.-Maur, bourg peu distant de Vincennes. Charles VI leur assigna l'Hôpital de la Trinité, sis hors la porte Paris. Je crois cependant qu'alors même ils ne cessèrent point d'appartenir à mon histoire, car s'ils ne jouaient plus précisément en plein air, il est à présumer qu'ils jouaient toujours *gratis*, ou au moins pour une rétribution libre et bien légère, puisque deux cents ans après, les premières places n'étaient encore qu'à six blancs. S'il faut dire

toute la vérité, afin d'atténuer en quelque sorte le procédé un peu brusque de M. le prévôt de Paris, il les avait soupçonnés d'exiger un paiement des spectateurs. Ce magistrat était pourtant au fond un excellent homme.

MACHINES, ART DE LA VOLTIGE, ASCENSION SUR LA CORDE.

Avant de donner les détails littéraires que j'ai promis, je ne dois pas oublier que j'ai montré tous les genres de talens prenant à la fois leur essor. La plupart d'entre eux se signalèrent aux fêtes données en l'honneur de la reine Isabeau. J'ai parlé des joueurs d'orgues : « et il y eut, dit l'historien de la ville de Paris, des machines par le moyen desquelles des enfans habillés comme on représente les anges, descendaient et posaient des couronnes sur la tête de la reine. » Voilà un petit avant-goût de notre grand opéra, les machinistes verront sans doute avec plaisir qu'ils figurent aussi dans l'histoire. Mais un art qui déjà faisait rivaliser ce siècle avec le

nôtre, c'est l'art de la voltige, c'est l'art des ascensions sur la corde. Tout le monde a, de nos jours, à Tivoli ou aux fêtes impériales, admiré l'aimable madame SAQUI, lorsqu'au milieu de l'épouvantable détonation des grosses pièces d'artifice et de leurs tourbillons enfumés, calme, à la lueur des feux de Bengale, et debout sur la corde tendue obliquement à soixante pieds de hauteur, elle suivait la route étroite et périlleuse qui la conduisait au faîte du grand mât. Souvent dérobée à tous les regards par les ondulations épaisses qui s'accumulaient autour d'elle, et toujours reparaissant, vive, légère, brillante et imperturbable, on eût dit, à sa robe flottante, à sa démarche assurée, une Immortelle au milieu des nuages agités, regagnant paisiblement sa céleste demeure; et cependant, trop certains que ce n'était qu'une simple mortelle, nous frémissions : le col tendu, la bouche béante, n'osant ni respirer ni nous mouvoir, nous craignions toujours que le jaloux maître des dieux ne vît avec humeur ces nouveaux efforts des enfans de la Terre. Eh bien! quatre cent vingt-cinq ans auparavant, SAQUI avait eu un rival. Que dis-je! son illustre ancêtre

avait peut-être osé plus encore. Il ne fit que glisser, il est vrai, sur son étroit et fragile sentier, mais aucune enceinte ne borna son essor : vraiment digne d'être célèbre parmi les plus célèbres des personnages ambulans, il s'éleva au-dessus de tous les échafauds, et passa par dessus les rues et les maisons. Malheureusement son nom ne nous a pas été transmis. Ce fut encore en l'honneur de la reine Isabeau, en 1385; cette époque est vraiment recommandable. Ecoutons les historiens. « Mais, disent-ils, le spectacle le plus surprenant qu'il y eut à cette entrée, fut l'action d'un homme qui se laissant couler sur une corde tendue depuis le haut des tours de Notre-Dame jusqu'à l'un des ponts (le pont au Change) par où la reine passait, entra par une fente ménagée dans la couverture de taffetas dont le pont était couvert, mit une couronne sur la tête de la reine, et repartit par le même endroit, comme s'il s'en fût retourné au ciel. L'invention était d'un Génois qui avait tout préparé depuis long-temps pour ce vol extraordinaire; et ce qui contribua à le rendre encore plus remarquable, même loin de Paris, c'est qu'il était fort tard,

et que l'homme qui faisait ce personnage, avait à chaque main un flambeau allumé, pour se faire voir et admirer la beauté d'une action aussi hasardeuse que celle-là. »

Si ce n'était pas un SAQUI, c'était certainement un FORIOSO.

DISPOSITION DU THÉATRE DES CONFRÈRES DE LA PASSION.

L'avant-scène était à peu près ce que nous la voyons aujourd'hui; mais le fond mérite une attention sérieuse. Il se trouvait encombré d'échafauds placés les uns sur les autres et nommés *établies*, qui tous figuraient différemment. Par exemple :

Le plus élevé était censé le paradis;

Celui de dessous marquait l'endroit le plus éloigné du lieu où la scène se passait;

Le troisième représentait un palais;

Le quatrième, une maison; et ainsi de suite selon le sujet de la pièce. Souvent aussi la décoration était bien plus compliquée.

Voici, d'après un auteur contemporain, la description des établies dans un mystère in-

titulé : l'*Incarnation et Nativité de Notre Sauveur Jésus-Christ* : « laquelle fut monstrée par personnaiges, l'an M. CCCC. LXXIV, les festes de Noël, en la ville et cité de Rouen : et estoient les établies assises en la partie septentrionale d'iceluy, depuis l'hôtel de la Hache couronnée jusqu'en l'hôtel où pent l'enseigne de l'Ange. »

1er. ÉTABLIE. — LE PARADIS.

« Ouvert faict en manière de throsne, et reçons d'or tout autour ; au milieu duquel est DIEU, en une chaiere parée, et au costé dextre de lui PAIX, et soubz elle MISÉRICORDE : et au senestre JUSTICE, et soubz elle VÉRITÉ : et tout autour d'elles, neuf Ordres d'ANGES les uns sur les autres. »

IIe. ÉTABLIE. — NAZARETH.

« 1. La maison des parens de Nostre-Dame.
2. Son oratoire.
3. La maison de Elizabeth en montaigne. »

IIIe. ÉTABLIE. — JÉRUSALEM.

« 1. Le logis de Symeon.
2. Le temple de Salomon.
3. La demeure des Pucelles.
4. L'ostel de Gerson, scribe.

5. Le lieu du peuple payen.
6. Le lieu du peuple des Juifz. »

IVe. ÉTABLIE. — BETHLÉEM.

« 1. Le lieu de Joseph et de ses deux cousins.
2. La crache ez beufz.
3. Le lieu où l'en reçoit le tribut.
4. Le champ aux pasteurs, contre la tour Ader. »

Ve. ÉTABLIE. — ROME.

« 1. Le chasteau de Sirin, prevost de Syrie.
2. Le temple Apollin.
3. La maison de Sibille.
4. Le logis des princes de la Synagogue.
5. Le lieu où l'en reçoit le tribut.
6. La chambre de l'Empereur.
7. Le throsne d'icelluy.
8. La fontaine de Romme.
9. Le Capitole. »

Ce n'est pas tout. Se voyaient encore : *six Etablies* « qui estoient hors des autres, en diverses places et parties d'iceluy neuf marchiez. » C'étaient les places des six Prophètes : « Balaam, David, Ysaye, Hiérémie, Ezéchiel et Daniel. »

Puis : « le Limbe des Pères faict en ma-

nière de chartre, et n'estoient veus sinon au-dessous du faux du corps. » Ce lymbe contenait : « Adam, Eve, Abraham, Jacob, et Hély, père de Joseph, mary de Nostre Dame. »

Etait pratiqué enfin, sur le bord du théâtre, à peu près à l'endroit où l'on place maintenant une trappe : « ENFER, faict en maniere d'une grande gueulle, se cloant, et ouvrant quan besoing est. Et estoit, dit une chronique manuscrite, la bouche d'Enfer très bien faicte, car elle ouvrait et clooit quand les diables y voloient entrer et yssir, et avoit deux gros eulx (yeux) d'acier. »

Le lecteur reconnaît, à cette description, que le théâtre des Confrères de la Passion avait réellement besoin d'un emplacement vaste, d'une place publique en un mot ; un local circonscrit ne pouvait que mettre tout dans la confusion. Il a dû remarquer aussi, qu'indépendamment de différens édifices fort distincts, chaque Établie représente une Ville ou un Village, et qu'ainsi se trouvent rapprochés divers pays souvent fort distans les uns des autres : moyen fort ingénieux, selon moi, et qui au besoin placerait à la fois sous

les yeux des spectateurs, les quatre Parties du Monde, sans préjudice du Firmament. Tout cela devait, ce me semble, produire au lever du rideau, un magnifique coup d'œil. On demandera maintenant comment pouvait se faire une exposition claire et précise des lieux et du sujet? La chose était prévue; l'on y procédait par une manière bien simple. Non seulement à chaque ville, mais encore à chaque édifice était attaché un petit écriteau, ainsi que l'attestent ces deux vers du prologue :

Présens des lieux, vous les pouvez congnoistre
Par l'escript tel que dessus voyez estre.

Il n'y avait donc pas la moindre difficulté à cet égard, et l'on peut dire même que cet usage était infiniment commode. Par la même raison, les différens peuples qui formaient les personnages, étaient aussitôt désignés aux spectateurs, car le lever de la toile montrait présens tous ceux qui devaient jouer dans la pièce, et chacun était à son poste. De manière que les acteurs qui se trouvaient sur un Établie étiqueté VILLE DE JUDÉE, étaient

certainement des Juifs, et ceux qui habitaient ROME, évidemment des Romains. Il n'y avait jamais à se méprendre sur le Père Éternel.

Le public se trouvant ainsi parfaitement mis au fait, avant même que l'on eût parlé, les acteurs descendaient sur le théâtre et la pièce commençait. Il y avait sur les côtés, des espèces de gradins sur lesquels s'asseyaient ceux dont ce n'était pas le tour de parler, car aucun ne quittait la scène que son rôle ne fût fini; il suffisait de s'asseoir pour être censé absent. Je regrette un peu moins cet expédient qui sans doute prêtait peu à l'illusion, puisqu'Hérode, par exemple, pouvait fort bien avoir entendu que les trois Mages ne reviendroient pas le trouver; mais c'était la loi invariable de ce temps-là, et il faut croire que cet usage était reconnu pour être le meilleur, puisqu'en dépit de quelques écrivains qui le blâmèrent, il se soutint jusqu'au moment où des novateurs, d'après je ne sais quel Aristote, défigurèrent entièrement le théâtre primitif.

Maintenant que tout le monde est en scène, occupons-nous de la représentation. J'oubliais de dire qu'il était pourtant une circons-

tance où certains personnages disparaissaient, au moins pour quelques instans. Cette exception avait lieu en faveur de Ste. Anne ou de la Vierge, lorsqu'il s'agissait de l'accouchement. A cet effet, était pratiquée sur le théâtre une petite niche en forme de chambre, où l'actrice (ou plutôt l'acteur, car les rôles de femmes étaient toujours remplis par des hommes) entrait au moment des douleurs supposées, et l'on tirait aussitôt les *custodes*, c'est-à-dire les rideaux.

POÉMES DRAMATIQUES, REPRÉSENTÉS PAR LES CONFRÈRES DE LA PASSION.

LE MYSTÈRE DE LA CONCEPTION ET NATIVITÉ DE LA GLORIEUSE VIERGE MARIE, avec LE MARIAGE D'ICELLE, LA NATIVITÉ, PASSION, RÉSURRECTION ET ASSENCION DE NOSTRE SAUVEUR ET RÉDEMPTEUR JESU-CHRIST; jouée à Paris l'an de grâce mil cinq cens et sept; imprimée audict lieu, pour Jehan Petit, Geuffroy de Marnef et Michel Le Noir, libraires jurés en l'Université de Paris, demeurans en la grant rue S. Jacques.

Je commence par ce poëme préférablement

à celui dont j'ai parlé au paragraphe précédent, parce qu'il justifie mieux le titre des *Confrères de la Passion;* c'est d'ailleurs les contempler dans un moment où l'expérience et de nombreux succès ont dû, s'il est possible, ajouter encore à leur génie. Ce Mystère était cependant connu dès l'an 1402, mais je le présente ici avec des « addicions et corrections faictes par très-éloquent et scientifique docteur maistre Jehan Michel. » Il fut joué aussi « à Angiers moult triumphantement. » L'original de cet ouvrage est, dit-on, un petit in-folio, avec des figures en bois, contenant 352 feuillets, c'est-à-dire 704 pages à deux colonnes, chaque colonne à 48 vers. Je devrai la réunion de mes matériaux aux historiens du théâtre français; seulement je vais tâcher d'analyser en quelques pages ce qu'ils ont analysé en plusieurs volumes.

Ce Mystère est divisé en cinq Journées, et ce n'est certainement pas trop pour le développement de tout le sujet; il est vrai que la première est elle-même divisée en deux, ce qui, de bon compte, porte la somme totale à six Journées. Ne nous occupons d'abord

que de la *première des deux premières;* je préviens même le lecteur que ce sera la seule que j'examinerai de point en point : il faut bien qu'il ait une idée précise de ces productions qui jouirent d'une si grande célébrité. Ce sixième est intitulé : *Le Mystère de la Conception de la Vierge Marie, la Nativité d'icelle, avec la Naissance de Jésu-Christ.*

Cette première subdivision n'a pas moins de 104 personnages pour sa part. Sans les énumérer tous ici, je me contenterai de dire qu'après le Paradis, qui présente DIEU LE PÈRE, JÉSUS-CHRIST, LE SAINT-ESPRIT « en forme de Coulomb blanc, » LA SAINTE VIERGE MARIE, et une demi-douzaine D'ARCHANGES, plus un chœur d'ANGES et cinq VERTUS; le reste se compose de toute la Sainte Famille, de Bergers et Pauvres, descendans de David; d'une Prophétesse, d'un Prêtre, d'un Grand-Prêtre, de dix ou douze Pucelles, de Docteurs de la loi, de Juifs habitans de Jérusalem, des Mages, de Chevaliers de leur suite, de Bergers des environs de Bethléem, de plusieurs Hommes et Femmes de cette même ville; d'Hérode avec son Fils, sa Sœur, sa Nourrice, son Trompette, son Messager, un Chevalier, un Capi-

taine de sa suite et divers autres de ses Satellites; d'un Prévôt de Judée, de deux Idolâtres, et enfin, de Lucifer, roi des Enfers, accompagné de six de ses sujets du nombre désquels est Cerbère. Après avoir désigné par leurs noms tous ces différens personnages, les historiens du Théâtre-Français avertissent qu'il est impossible de marquer le lieu où se passe la scène, parce qu'elle change trop souvent. Véritable genre Shakespéarien.

Avant de m'occuper du style, je vais donner une idée rapide de la marche de l'action. Le début n'occupe que le Paradis, c'est-à-dire que tous les autres personnages sont assis et censés ne rien entendre. Cette scène a pour texte : *la Supplication pour la rédemption humaine;* c'est annoncer que les Anges implorent la miséricorde divine en faveur de l'homme coupable. Paix et Miséricorde se jettent aussitôt aux pieds de Dieu le Père, qui se laisserait toucher, si Justice et Vérité ne représentaient vivement qu'il ne peut pardonner sans faire tort à chacune d'elles. Dieu gémit de ne pouvoir dire qu'elles aient tort. Adam mourra donc, mais il est décidé de chercher un homme sans péché qui, par une

mort volontaire, rachète le genre humain. Les quatre Vertus susnommées descendent alors sur terre pour chercher le rédempteur. Celle qui reste auprès de Dieu le père, est SAPIENCE.

Arrivent les Diables qui, après plusieurs soubresauts, se promettent bien de porter obstacle à un pareil projet. Les quatre Vertus tardent peu à revenir sans avoir pu trouver l'homme juste qu'elles cherchaient, et remontent au ciel. Chœur d'Anges. Suit toute l'histoire de S. Joachim, premier mari de Ste. Anne et père de la Sainte Vierge. Joachim arrivè avec ses bergers et fait diverses aumônes; il n'est alors âgé que de quinze ans. Deux scènes plus loin, il est parvenu à sa vingtième année, et ses oncles Barbapanter et Arbapanter veulent absolument le marier. Il est dit que de Joachim ou de sa race doit naître le roi promis aux Juifs, et les violences des soldats d'Hérode annoncent le prochain avènement du rédempteur. Devant chercher à leur neveu une épouse qui soit de sa tribu, ils vont trouver Ysacar; celui-ci, précisément à leur arrivée, s'entretenait avec sa fille Anne, de la naissance d'une vierge qui, selon les pro-

phéties devait enfanter le Messie. Le mariage est donc aussitôt conclu et même formé, car tout le monde à l'instant marche au temple. Pendant ce temps quelques personnages subalternes occupent la scène en débitant des lazzis. Les époux à leur retour se promettent de vouer à Dieu l'enfant qu'il fera naître d'eux.

Hérode arrive avec son fils Antipater et exile ses deux autres fils Alexandre et Aristobule accusés de chercher à l'empoisonner. Son messager Rapporte-Nouvelle est chargé d'aller à Rome leur porter cet arrêt; on sait que Rome n'est pas loin. Murmures des Juifs. Il faut dire que, dans la pièce, Hérode est *Payen*, et Cirinus, le prévôt de Judée, *Mahométan*. Déjà vingt ans se sont écoulés depuis qu'Anne et Joachim sont mariés. Chagrin de ces époux de n'avoir point d'enfans. Deuil de Joachim dont l'oblation a pour cette cause été refusée du grand-prêtre. Les deux époux implorent l'assistance de Dieu; un ange leur apparaît et leur prédit la naissance de Marie qui sera mère de Jésus. Ils ont peine à le croire, après une si longue stérilité; mais aussitôt Anne sent des douleurs : elle se cou-

che, tire les custodes et enfante Marie, qui, la scène d'après, se trouve âgée de trois ans. On décide sur-le-champ de la présenter au temple, et non seulement la petite va fort bien à pied de Nazareth à Jérusalem, mais elle monte même toute seule et plus vite que ses parens, les quinze degrés du temple; ce qu'à peine, observe un de ses cousins, aurait pu faire un homme de vingt-quatre ans. Dieu ordonne à ses anges de prendre soin d'elle. On la voit ensuite qui « besongne avecques les Pucelles, et ont chacune ung petit mestier. » Mais Marie quitte tout à coup ses compagnes pour aller lire dans un petit livre qui renferme les écrits du saint homme Isaye, et « elle tombe justement sur le chapitre où ce prophète parle d'une vierge qui devait concevoir et enfanter le Messie. » Pendant ce temps l'ange Gabriel vient la visiter. Tout cela, joint au bruit de ses vertus, intrigue beaucoup Satan qui court en faire un rapport à son roi.

Sur ces entrefaites, Joachim s'avise de mourir. Anne est aussitôt remariée à Cléophas; mais ce n'est pas pour long-temps, ou le temps passe extraordinairement vite, car deux scè-

nes après, Anne est encore veuve. Remarions-la vite, disent ses parens, et on lui donne pour troisième époux Salomé. De son côté, Hérode fait toujours murmurer les Juifs, qui cependant restent dans une paisible indolence; mais Marie emploie mieux son temps, car elle a pour lors atteint ses quatorze ans. Elle demande à rester au temple pour y vouer à Dieu sa virginité. Le grand-prêtre, trouvant la proposition délicate, va prendre l'avis des anciens, et l'on se met en prière pour connaître la volonté du Très-Haut. Gabriel vient alors annoncer aux Juifs que tous les descendans de David aient à se rendre au temple, chacun une verge à la main, et déclare que celui dont la verge fleurira, devra être l'époux et le gardien de la jeune vierge. Joseph devient l'époux de Marie et tous deux se promettent de vivre dans la continence.

Gabriel est venu annoncer à Zacharie la nativité de S. Jean-Baptiste. Le procès de l'homme coupable recommence en paradis, et Sapience déclare qu'il faut que ce soit un Dieu fait homme qui meure pour les humains. Dieu le père consent au mystère de l'incar-

nation, et Gabriel est aussitôt renvoyé vers la Vierge Marie. Suit la salutation angélique. Marie va voir sa cousine Elizabeth. Elles se félicitent mutuellement. Tous ces mouvemens font revenir les Diables à qui les oreilles tintent d'un Messie et qui complotent entre eux de le faire tenter dès qu'il paraîtra. Satan est chargé de rester aux aguets. Suit l'accouchement d'Elizabeth, puis « le doubte de Joseph touchant l'incarnation du fils de Dieu », mais l'ange lui apparaît pendant son sommeil et ses soupçons s'évanouissent.

Mandement impérial publié en Judée pour que chacun se fasse enregistrer dans sa ville natale. Marie et Joseph vont à Bethléem. La crêche. Scène de bergers. Oraison de Siméon. Nativité de Jésus. L'ange apparaît aux bergers. Les rois Mages et l'étoile qui les guide. Présens des uns et des autres à l'enfant Jésus. Cantique de Siméon. Fureur d'Hérode. Dieu ordonne à Joseph de fuir en Egypte avec Jésus et Marie. Nouvelle irruption des Diables à la nouvelle de tout ce qui s'est passé. Lucifer s'en prend à Satan auquel il fait donner un *punivimus* pour être venu l'avertir trop tard. Il lui pardonne enfin, et l'envoie

conseiller à Hérode de faire massacrer les Innocens.

Jésus passe en Egypte, et son approche fait tomber les idoles. Ce pays sacrifie *au grant Dieu Mahommet.* Grand étonnement de tous les Payens en voyant chacun de leurs dieux se renverser tout-à-coup et se briser. Pendant ce temps les Innocens sont mis à mort. Il arrive même par une méprise que le fils d'Hérode est du nombre, mais le roi s'en console pourvu qu'on n'ait point «laissé échapper *Christus.* » Hérode meurt. Jésus revient de l'Égypte; il est conduit au temple, et étonne les docteurs par son éloquence. Joseph et Marie, qui ne savaient ce qu'il était devenu et le cherchaient avec une vive inquiétude, le retrouvent enfin. Telle est cette première des deux premières Journées qui se termine par un *prologue finable*, autrement dit un épilogue.

Maintenant faisons juger au lecteur du mérite de l'exécution.

Dans la Supplication pour la rédemption humaine :

DIEU.

Par quoi fault en conclusion,
Affin d'appaiser leur discord,

Que soit faict une bonne mort :
C'est que Adam meure ainsy le fault,
Pour obtenir par son deffault
Miséricorde à tous humains.

Scène des Diables, qui d'abord *se pourmainent faisant semblant de chercher le Martyre.*

LUCIFER.

Diables d'Enfer, horribles et cornus,
Gros et menus, ors regardz basiliques,
Infâmes chiens, qu'estes-vous devenus?
Saillez tout nudz, vieulx, jeunes et chanus,
Bossus, tortus, serpens diaboliques,
Aspidiques, rebelles tyraniques,
Vos pratiques de jour en jour perdez.
Traîtres, larrons d'Enfer, sortez, vuidez.....

SATHAN.

Que te faut-il, mastin inraisonnable?
Abominable puant, vilain, infaict,
Pensa, goulu, esperit insaciable,
Increpable, infâme, damné diable,
Villénable.....

BÉLIAL.

Orde trongne, sac plein de pourriture.....

Tandis qu'Anne et Joachim sont au temple pour se marier :

UN BERGER.

Femmes ont les testes ligères,

Et ne peut-on trouver manières
Leur faire garder la maison.

UN AUTRE BERGER.

Aucunes usent de blazon,
Et mettent de leur foy promise,
Après qu'ils ont fait mesprison,
Selon le temps et la saison.....

Le Grand-Prêtre réfléchissant à l'état présent de la race des rois de Juda, établit la généalogie de Joachim.

RUBEN.

Il me semble, pour faire fin,
Qu'encore le bon Joachin
En est extraict, qu'il soit ainsy,
Je trouve en escrypt sur cecy
Que David eut (cela noton)
Deux fils, Nathan et Salomon:
C'est ce qui me rend assouvy.
De Nathan est venu Levy;
Lequel engendra Panthera,
Et Panthera Barpantera,
Dont Joachim est descendu.
Ainsy doncques, bien entendu,
Joachin est de la lignée
Royaulx.

Joachim n'ayant point d'enfant, ce même Ruben refuse son offrande, parce qu'il est, dit-il,

Excommunié, interdit.

JOACHIN.

Las ! qu'esse que vous avez dit ?

L'ange étant venu annoncer à Anne qu'elle allait être mère, les deux époux, tout joyeux, se parlent avec effusion de cœur :

ANNE.

Joachin, mon amy très-doulx,
Honneur vous fais et révérance.

JOACHIN.

Anne, ma mye, votre présence
Me plaist très-fort, approchez-vous.

ANNE.

Hélas! que j'ai eu de courroux,
Et de soucy pour vostre absence.
Joachin, mon amy très-doulx,
Honneur vous fais et révérance.

JOACHIN.

Dieu a huy besongné sur nous,
Et monstré sa grant préférance;
Cueur saoul ne scet que le jun pense,
Leurs souhais n'ont les hommes tous.

ANNE.

Joachin, mon amy très-doulx,
Honneur vous fais et révérance.

JOACHIN.

Anne, ma mye, votre présence
Me plaist très-fort, approchez-vous.

« *Icy baisent l'ung l'autre* ».

Des Bergers, pressentant la mère du Christ, voudraient pouvoir hâter le moment de sa naissance :

Les pastourelles chanteront ;
Pastoureaux getteront œullades ;
Les Nymphes les escouteront,
Et les Driades danseront
Avec les gentes Oréades.

Pan viendra faire ses gambades
Revenant des Champs-Elisées ;
Orpheus fera ses sonnades,
Lors Mercure dira ballades,
Et chansons bien auctorisées.

Bergères seront oppressées.....

Tandis que Anne accouche :

LA CHAMBRIÈRE, *à Joachim.*

Joués de retraicte,
Monsieur, s'il vous plaist, car madame
D'elle-mesme est tendre femme ;
Et n'est point requis qu'on tempeste
A l'accouchée ainsi la teste,
Et n'a que faire de blazon.....

Aussitôt qu'elle est accouchée :

ANNE, *à Marie.*

Tu es tant belle,
Jamais de telle

Ne fut au monde ;
Gente pucelle
De Dieu ancelle *,
Très-pure et monde ;
Tu es féconde,
Nulle seconde
Et n'auras, doulce columbelle :
Car la grâce de Dieu redonde
Jouc aux cieulx, et superabonde :
Anges chantent de la nouvelle.

LA CHAMBRIÈRE.

Ainsy que une luysante estoille,
Sa face reluit, ma maitresse :
Mais donnez-luy vostre mamelle.....

Marie, âgée de trois ans, va au temple.

UTAN.

Vous porteray-je ?

MARIE.

Je suis forte
Assez pour cheminer ung an.

Se voyant au temple avec les Pucelles, et songeant à lire Isaïe :

MARIE.

Mes compaignes, je vous emprie,
Allez devant, car j'ay affaire

* *Ancilla*, servante.

Icy pour un cas nécessaire
Que suis contente de parfaire.

Le bruit de ses vertus effraie Satan qui court faire son rapport au roi des Enfers.

SATHAN.

El est plus belle que Lucresse,
Plus que Sarra dévote et saige ;
C'est une Judic en couraige,
Une Hester en humilité,
Et Rachel en honnesteté ;
En langaige est aussi bénigne
Que la Sibille Tiburtine ;
Plus que Palas a de prudence,
Que Minerve a de loquence ;
C'est la nompareille qui soit.....

Joachim vient de mourir. Apprenant cette nouvelle,

BARBAPANTER.

Remède n'y a, il est mort :
Velà nous sommes tous mortelz.....

ABIAS.

Qui me croyra, on mariera
Anne de rechef.

ANNE.

Cuidez-vous que j'aye le couraige

D'estre mariée ? nenny non ;
Las ! j'avais ung mary si bon,
Si courtoys, et si aimable.....

On lui propose aussitôt Cléophas ;

ANNE.

Nonobstant que je n'aye couraige
D'estre mariée ; mes amys,
Faictes ainsy qu'il est permis
Selon la loy.

Cléophas venant de mourir à son tour :

BARBAPANTER.

Sans un chief
Masculin en une maison,
Il n'y a ne rime ne raison ;
Qu'il soit ainsy, je vous le preuve :
Il y a mainte femme veufve
Qui perd ses biens à la volée
Par faulte d'estre mariée :
Une femme seule n'est rien.

ANNE.

Vous savez que je doy entendre
A faire votre bon plaisir ;
Pour ce, selon votre desir
Soit faict.

L'Ange révèle aux Juifs que Jésus naîtra de Marie :

GABRIEL.

Egredietur virga de radice Jesse.
Ceste très-noble prophécie
Est au douziesme de Ysaye.....

Ruben convoque au temple tous les descendans de David :

On vous faict à sçavoir à tous
Qui de David estes issus,
Que veniez sans attendre plus
Au temple d'ung vouloir humain,
Et que chacun ait en sa main
Une verge, car Dieu l'ordonne,
Et il veut que Marie on donne
A celuy à qui florira
Sa verge. Qui refusera
A y venir, sera blasmé.

Voici la scène qui se passe au temple.

« Icy baillent leurs verges l'ung après l'autre, et les mettent sur l'autel. »

BARBAPANTER.

Vela la mienne belle et fresche,
Mais si n'est-elle point florie.

MELCHY.

Je n'espouseray point Marie,
La mienne nulle fleur ne rent.

ACHIN.

Sois bien content ou mal content,
Je n'épouseray point la belle.

JOAS.

Au regard d'avoir la pucelle,
Certes, je ne m'y attendz pas.

LE PÈLERIN.

Aussy ne fais-je moi, Joas,
Car de l'avoir je suis trop nice.

NAASSON.

Je ne vois verge qui florisse.

MANASSÉZ.

Regardez dessoubz et dessuz.

RUBEN, *à part.*

J'ai paour que ne soyons deceuz.
(*haut*). . . . . A! par ma foy,
Joseph, si la monstrerez-vous,
Et sera cy veue devant tous;
Monstrez-la tost legierement.....

« Icy monstre Joseph sa verge, puis s'apparest la columbe sur la verge florie. »

JOSEPH, *à Marie.*

Suave et odorante rose,
Je sçay bien que je suis indigne

D'espouser vierge tant benigne,
Nonobstant que soye descendu
De David, bien entendu;
Ma mye, je n'ay guères de biens.

MARIE.

Nous trouverons bien les moyens
De vivre, mais que y mettons peine;
En tixture de soye et laine
Me congnoys.

JOSEPH.

C'est bien dict, ma mye,
Aussy de ma charpenterie
Je gaignerai quelque chosette....

Salutation angélique :

GABRIEL.

Ave pour salutacion,
Je te salüe d'affection,
Maria, vierge très-benigne,
Gratiá par infusion
De grace acceptable et condigne :
Plena par la grace divine :
Pleine quant dedans toy recline
Dominus par dilection :
Nostre Seigneur fait ung grant signe
Tecum d'amour, quant il assigne
Avec toy sa permancion.

MARIE.

Ecce ancilla Domini....

Étant arrivé à la crêche,

JOSEPH, *à son âne.*

Or vous, tournez, bauldet, tournez
Le museau devers la mengoire:
Vous avez bien gaigné à boire,
Car peine avez eüe à foison.

Aussitôt que l'enfant Jésus est né :

MARIE.

Mon cher enfant, ma très-doulce portée,
Mon bien, mon cueur, mon seul avencement,
Ma tendre fleur que j'ay long-temps portée,
Et engendré de mon sang proprement:
Virginalement en mes flancs te conceuz,
Virginalement ton corps humain receuz,
Virginalement t'ay enfanté sans peine....

JOSEPH.

Tu es le saulveur du monde,
Enfant où tout bien abonde,
Pur et monde,
Par pouvoir espicial,
Car au ventre virginal
As prinse le ceptre royal
Très loyal,
Pour tout juger en la ronde,
Ce beau monde en général,
Et comme juge féal
Traségal,
Te adore en crainte profonde.

Satan est torturé en Enfer pour avoir trop tard averti son roi.

SATHAN.

J'enraige ;
Hélas ! maistre, miséricorde.

LUCIFER.

Traynez-le d'une grosse corde,
Tout par tout l'infernal manaige,
Affin que plus ne se y amorde.

CERBERUS.

J'ay si grant paour qu'il ne me morde
Que je y prens bien ennuys voyaige.

LUCIFER.

Sathan, comment te va ?

SATHAN.

J'enraige ;
Hélas ! maistre, miséricorde.
Je n'en puis plus.

LUCIFER.

Si soyez plus saige.

SATHAN.

Ouy, monseigneur.

Voici par quel hasard le fils d'Hérode tombe entre les mains de ceux qui massacraient les

Innocens. La nourrice du jeune prince appelle la chambrière :

SABINE.

Que vous plaist-il, ma maitresse ?
Je me esbatoye ung petiot.

LA NOURRICE.

Aprestes-moi le chariot
Pour aprendre à aller Monsieur.

Fin tragique d'Hérode. Le ciel lui fait tout-à-coup éprouver les douleurs les plus aiguës :

HÉRODE.

Haro mes pieds, haro ma teste,
Despite effrénée raige,
Je n'en puis plus si je n'enraige ;
Veez cy ma détresse où je rentre.

Satan, qui n'est visible que pour les spectateurs, lui souffle une inspiration digne d'un démon, celle de s'enfoncer un couteau dans le ventre.

HÉRODE.

Diables, je ne puis plus durer ;
Il faut qu'à vous tous j'obéisse :
Ha ! mort, haste-toy.....
A tous les Diables me commandz.

Hérode se tue, et les Démons emportent son âme, qu'ils jettent dans du plomb fondu.

Pendant que Jésus s'entretient avec les Docteurs de la loi, ses parens le cherchent de tous côtés et avec beaucoup d'inquiétude :

JOSEPH.

Il a douze ans, ou environ,
Nonobstant qu'il est grandellet,
Un beau filz assez vermeillet,
Les yeulx vers, la cheair blanche et tendre,
Les cheveulx blonds à tout comprendre ;
Il a la bouche vermeille,
Il est bel enfant à merveille.....

MARIE, *retrouvant son fils.*

O mon doulx enfant gracieulx,
Filz de toute doulceur parfaict,
Mon cher filz, que nous as-tu faict ?
Qu'as-tu faict à ta poure mère ?....

MANASSÉZ.

Belle dame, gardez qu'il n'entre
En oyseuse et jeunesse folle,
Mais l'entretenez à l'escolle,
Plus songneusement que pourrez :
Et au temps futur vous verrez
Qu'il tiendra ung noble chemin.

PROLOGUE FINABLE.

Seigneurs, en la déduction
De nostre petit abrégé,

Il vous a esté prorogé,
A nostre possibilité,
La divine Nastivité
De Jésu-Christ notre salveur.....
Demain retournez, s'il vous plaist,
Ne saurez estre sitost prest
Que nous ne viengnons acourant,
Pour poursuir au demourant.

La II.e JOURNÉE, qui, à proprement dire, est la première du Mystère de la Passion, commence au sermon de S. Jean, et finit à sa décolation, son enterrement y compris. Même nombre de personnages à peu près que dans la précédente. Elle a pour exorde un *Prologue capital*, espèce de sermon divisé en trois points, qui tous ont leur texte : I. *Verbum caro factum est, le Verbe a été fait chair.* II. *Caro, chair.* III. *Factum, fait.* Le Prologue finit par *amen.*

Les vers du poème sont aussi très-souvent parsemés de latin.

UN PHARISIEN.

Eliachin, très-éloquent *non sic*,
Ne prennons pas la chose si au ric.

SAINT JEAN.

Non suis, je ne suis pas *Christus*,
. . . . . *Ego*
Vox clamantis in deserto,
Je suis voix au désert criant.

Je dirai un mot du baptême de Jésus.

SAINT JEHAN.

Je suis créature,
Et poure facture
De simple stature,
Humble viateur :
Ce serait laydure
Et chose trop dure
Laver en eaüe pure
Mon hault créateur.
Tu es précepteur,
Je suis serviteur ;
Tu es le pasteur,
Ton oüaille suis ;
Tu es le docteur,
Je suis l'auditeur;
Tu es le ducteur,
Moi consécuteur
Sans qui rien ne puis....

S. Jean ayant enfin obéi :

Sire, vous estes baptisé.

« Icy sort Jesus hors du fleuve Jourdain, et se jecte

à genoulx devant Paradis. Adonc parle Dieu le père, et le Sainct Esperit descend, en forme du coulom blanc, sur le chef de Jesus : puis retourne en Paradis. »

« Et est à noter que la loquence de Dieu le père se doict pronuncer entendiblement, et bien à traict *en trois voix* ; c'est à sçavoir, ung hault dessus, une haulte contre, et une basse contre, bien accordées. »

Une scène qui mérite attention, c'est celle de Judas et de sa mère qui se sont épousés sans se connaître.

CYBORÉE, *en cryant et plorant.*

Vous estes mon filz,
Vous estes mon filz naturel ;
Et le vray ventre maternel
Avez polu en mariaige.

JUDAS, *en cryant.*

Votre filz ! votre filz ! ho raige !
Raige de plaisir involu :
Votre filz ! hélas ! que ferai-je ?
Ay-je eu ce vouloir dissolu !

JESUS, *se mettant à table*

Benedicite,

LES APÔTRES.

Dominus ;

JESUS.

Quæ sumpturi sumus
Benedicat trinus et unus.

TOUS.

Amen.

J'arrive à la décolation de S. Jean. Le lecteur aura ici le plaisir de voir reparaître mes premiers Personnages; mais en général les joueurs d'orgues et autres instrumens se faisaient entendre à toutes les pauses et remplissaient les intermèdes.

GRONGNIART, *à Hérode.*

Seigneur, la viande se gaste;
Que or eusse-je le meilleur plat,
Je tronçonneroye tel esclat
Qu'il y parestroit au retour.

« Icy se assiet le Roy et la Royne, et sa fille, etc., et *sonnent les Menestriers.* »

LE MAISTRE D'HOSTEL.

Seigneur, la viande se empire,
Vous vous y prenez laschement.

Pendant le dîner, Hérodias demande la tête

de S. Jean, et Grongniart est chargé de le décoler.

GRONGNIART, *à S. Jean.*

Çà, maistre, çà, saillés dehors;
Vecy vostre derrenier mès,
Dont vous serez servy jamais:
Baissez-vous, vous estes trop hault.

(*Présentant la tête.*)

Or tenez, portés-la boüillir,
Rostir, ou faire des pastés.

L'esprit de Saint Jean va aux Limbes, où son arrivée console les âmes des patriarches et autres fidèles, qui se mettent à chanter *un silete*. Les Diables arrivent pour voir ce que signifient tous ces chants. On ensevelit le corps du saint, et on l'enterre.

III.e JOURNÉE. Elle contient le mystère de la Chananée jusqu'au moment où Jésus est prêt à entrer dans Jérusalem.

« Commencent les Apostres, faisans une récapitulation des faicts de Jesus traictés en la seconde Journée. *Néantmoins la fille de la Cananée pourra commencer la Journée en parlant*

comme une démoniacle, jusques ad ce que bonne silence soit faicte. »

LA FILLE DE LA CANANÉE.

Je voy tous les diables en l'air,
Plus espès que troupeaux de mouches,
Qui vont faire leurs escarmouches
Avecques ung taz de sorcières ;
Et ont pleines leurs gibecières
De gros tysons et de charbons,
Pour faire rostir les jambons
A ung taz de larrons pendus.....

IV.e JOURNÉE. Elle contient l'entrée à Jérusalem, jusqu'au moment où Jésus est conduit devant Pilate.

« Et est à entendre que Jesus vient sur l'asnesse jusqu'au parc, et se assemblent tous les Juifz en plusieurs bandes pour aller au-devant de luy avec rameaux vers; et sus l'entrée du parc y aura enfans chantans mélodieusement, jusques ad ce que bonne silence soit faicte. »

Quand Jésus se met à table avec ses disciples, « sur la table n'y a point de pain, sinon petites fouaces, et des laictues en trois platz, et mangeront hastivement ».

JESUS.

Je seray livré ceste nuyt,
Et l'ung de vous qui estes assis
A ceste table, et qui a mis
La main au plat avecques moy,
Me trayra.

S. JACQUES major.

Esse point moy ?

S. JEHAN.

Et moy aussi ?

S. PIERRE.

Ou moy qui suis icy assis ?

S. ANDRÉ.

Esse moy ?

S. SYMON.

Suis-je point celuy ?

S. JUDE.

Esse point moy ?

S. THOMAS.

Ou moy aussy ?

JUDAS.

Nunquid ego sum, raby ?

JESUS.

Tu le dis.

« Icy s'incline S. Jehan sur la poitrine de Jesus, et Jesus baille ung morceau de pain à Judas. Icy

masche Judas ung morceau de pain, et cependant il se faict une tempeste en Enfer; et vient Sathan le saisir au corps, par derrière, et luy sort ung Diable fainct sur les épaules. »

Malchus se vante qu'on prendra les Apôtres comme on a pris le maître.

S. PIERRE.

Si aurez-vous pour me connoistre
Ce cop bien assis de ma main.

« Icy frappe S. Pierre sur la teste de Malchus, et lui abat l'oreille. »

MALCHUS *chet à terre.*

Je suis blecé; ho! le hault Dieu!
A malle heure vins en ce lieu,
Car navré me sens à merveille:
Hélas! on m'a coppé l'oreille;
Hélas! j'ai l'oreille perdue;
Las! on m'a l'oreille abattue.

V.e JOURNÉE. Elle commence à la syndérèse de Judas, et finit lorsque Jésus est mis au tombeau. « Et est à noter que les tyrans de Anne et de Cayphe mainent Nostre-Seigneur moult rudement ».

PILATE.

Ecce homo, vecy l'homme :
Regardez bien, mes-seigneurs, comme
Je le vous rends doulx et traictable :
Ecce homo, vecy l'homme,
L'homme voire bien misérable.
Ecce homo véritable,
Ecce homo raisonnable,
Ecce homo l'innocent.
Peuple, soyez pitoyable,
Ecce homo, ton semblable.....

Pilate ne pouvant sauver Jésus, appelle Barraquin, l'un de ses confidens, et lui dit :

Aporte le pot à laver,
Et le bassin et la touaille,
Puis à laver icy me baille,
J'ai grant haste, abrège-moy tost.

Enfin il prononce :

Nous Ponce Pilate,
Garde, par charte bien fondée,
De la prévosté de Judée ;
Juge criminel soubz la main
Du très-craint Empereur romain ;
Après les informations,
Charges et accusations,
Enquestes et tesmoings produis.

De par la partie des Juifz,
Encontre Jesus, qui cy est,
Nous le condamnons par arrest,
Quoi qu'en adviengne droict ou tort.....

Les Juifs se plaignant de l'inscription qu'il a mise à la croix :

Messeigneurs, *quod scripsi, scripsi :*
Et en murmure qui vouldra.

La première Parole de Jésus en croix.

Père, qui tes servans eslis,
Et en qui toutes choses sont,
Tu vois de quelz gens je suis pris
Et le dur couraige qu'ils ont ;
Pardonne leur s'ilz ont mespris,
Car ilz ne sçavent pas qu'ilz font.

La seconde Parole de Jésus.

(*au bon larron*).

Et certainement je te dis,
Que pour le desir que en toy voy,
Ceste journée en Paradis
Seras colloqué avec moy.

Le tiers-Mot de Jésus.

Mulier, ecce Filius tuus.
Femme, ayez cueur et pacience bonne...

Prenez-la, Jehan, vostre maistre l'ordonne;
Servez-la bien, et ne la laissez pas.

« Icy faict Griffon quatre lots des robes des larrons. »

Satan déguisé arrête Griffon, et lui remet deux dés à jouer, dont il lui apprend l'usage.

La quarte Parole de Jésus.

Hely, Hely, lamazabatani :
Deus meus, ut quid me dereliquisti ?
Je n'ay reconfort de nulli
Non plus qu'ung poure homme oublié... .

« Icy retourne Griffon, qui apporte deux douloüères. »

Les satellites jouent aux dés. « *Pause; icy se font ténèbres* »; Anne, pour rassurer les soldats, leur dit que c'est une éclipse de soleil.

La quinte Parole de Jésus.

Scitio, j'ai soif desirée
De Paradis à l'homme rendre.....

« Icy luy met une esponge au bout d'ung baston, et donne à boire à Jesus. »

La sixième Parole de Jésus.

Consummatum est, il suffist.....
Tantost sera terminée
Ma mort et dure passion.....

La septième Parole de Jésus.

« En criant le plus haut qu'il pourra crier : *in manus.* »

O pater ! IN MANUS *tuas*
Commendo spiritum meum....
Et me pars du règne mondain:
Et au partir par piteux son
Mon esperit commande en ta main.

« Icy se fera tremblement de terre, et le voile du temple se rompt par le milieu, et plusieurs morts tout ensevelis sortiront hors de terre de plusieurs lieux, et yront deçà et delà. »

Satan se précipite en Enfer. Marie tombe évanouie. Pilate, saisi de crainte, s'enfuit avec tous ses gens. Les Anges entonnent une hymne latine, ou chant royal en latin, « qui se pourra chanter bien piteusement » :

Kyry penitentibus.
Eley languentibus....

Grand tumulte en Enfer.

LUCIFER.

Haro, Dyables, tous en commun
Fermez vos portes à puissance,
Mettez-vous trestous en défence,
Chargez barres de dix milliers,
Soyez plus fermes que pilliers;
Vecy venir notre adversaire...

L'AME JESUS.

Attollite portas, principes, vestras.....
Princes d'enfer, ouvrez vos portes.....

On fait beaucoup de résistance.

« Icy chéent les portes d'Enfer. »

LES DYABLES.

Haro, haro, haro, hélas!
Vecy ung terrible charroy.....

Jésus prend par la main les âmes de plusieurs justes, et « les maine en Paradis terrestre, et cependant se faict tempeste en Enfer ». Suit la sépulture du corps de Jésus-Christ, de point en point comme l'indique l'Ecriture.

PROLOGUE FINABLE.

Puisqu'avons eu temps et espace
De réduire en brief par escript

La Passion de Jesu Christ,
Ayons en recordacion,
Affin que par compassion,
Puissions mériter *messouën* (une autre fois),
Et en la fin, gloire. *Amen.*

VI.e JOURNÉE. Contient la résurrection de notre Sauveur, et la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte.

On se peint facilement toutes les terreurs des *Payens* et des coupables, à l'apparition de Jésus, et l'agitation continuelle des Diables; je ne citerai rien de cette Journée. « *Cy fine* le Mystère de la résurrection Jesu-Christ, par personnaiges ». *Cy fine* aussi le petit *in-folio*, avec ces mots en sus : « *Nouvellement imprimé à Paris, par Alain Lotrian, et Denys Janot, demourans en la ruë Nostre-Dame, à l'enseigne de l'Ecu de France, MDXXXIX* ». C'est une sixième édition.

« Ces sortes d'ouvrages, disent les historiens du Théâtre Français, en parlant du Mystère de la Passion, étaient composés à deux fins principales : la première, pour instruire le

peuple ignorant des principaux mystères de la religion ; la seconde, afin de lui inspirer de la dévotion et exciter en lui des sentimens convenables.... Qu'on ne croie pas, ajoutent-ils, que nous voulions faire entendre par là que l'auteur a bien rempli son but ; il suffit pour nous d'observer seulement qu'il en a eu le dessein, et qu'il l'a exécuté le mieux qu'il a pu ». En vérité, ces messieurs sont bien peu honnêtes, et surtout bien peu reconnaissans. Pour mon compte, je rougirais de tant d'ingratitude.

Ce qui rendait encore ces représentations infiniment recommandables, c'est que les prêtres et les curés se mettaient au nombre des acteurs. Je vais en donner une preuve, et montrer en même temps avec quelle vérité d'expression les comédiens de ce temps-là s'efforçaient de rendre leur rôle. « L'an MCCCCXXXVII, le troisième juillet, dit dans sa Chronique un curé de Saint-Euchaire à Metz, fut fait le jeu de la Passion Notre-Seigneur, en la plaine de Veximiel ; et fut fait le parc de très noble façon, car il était de neuf siéges de haut ency comme degrés. Tout autour et par derrière

estaient grans siéges et longes pour les seigneurs et dames : et fut Dieu, un sire appellé seigneur Nicolle dou Neufchâtel en Lorraine, lequel estoit curé de Sainct-Victour de Metz, *lequel fust presque mort en la croix, s'il n'avoit esté secouru,* et convint que un austre prestre fust mis en la croix pour parfaire le personnage dou crucifiement pour ce jour; et le lendemain ledict curé de Sainct-Victour parfit la résurrection, et fit très-haultement son personnage, et dura ledict jeu. Et un austre prestre, qui s'appelloit messire Jean de Nicey, qui estoit chapelain de Métrange, fut Judas, *lequel fut presque mort en pendant, car le cueur luy faillit,* et fut bien hâtivement despendu et porté en voye. Et estoit la bouche d'Enfer très-bien faicte, etc..... Et y avoit pour ledict temps moult de seigneurs et de dames estrangères..... Premier, monseigneur l'évêque de Metz, sire Conrard Bayer; le comte de Vaudemont, seigneur Baudoüin de Fleville, abbé de Gorze; la comtesse de Sallebruche et le conseil de la duché de Bar et de Lorraine..... Et plusieurs autres seigneurs et dames d'Allemaigne, et dou pays dont je ne sçay les noms. Et fit-on

mettre *les lanternes* aux fenestres tout ledict jeu durant ».

Ce jeu dura, en 1534, à Poitiers, onze jours consécutifs et par des chaleurs extraordinaires, « dont, rapporte Jean Bouchet dans ses *Annales d'Aquitaine*, ne sont depuis procédées les maladies que les médecins prédisoient devoir en advenir, c'est par la grâce de Dieu ». Quant aux lanternes dont il est question, elles étaient appelées *lanternes vivantes*, et regardées comme un des ornemens du théâtre. On dit que dans la suite elles passèrent dans les boutiques des pâtissiers, pour les parer et attirer les chalans.

Il paraît bien certain que la première et la sixième Journées du Mystère de la Passion, auront été ajoutées après coup, et que les quatre du milieu formaient le poème originaire et le premier de tous qui valut aux pèlerins-artistes leur titre de *Confrères de la Passion*. Le Jean MICHEL, auteur des diverses additions et corrections, n'est pas l'évêque d'Angers, ainsi qu'on l'a prétendu, mais un médecin du même nom et habitant de la même ville. Marguerite de Valois, sœur de François I.er, mariée, en 1527, à Henry d'Albret,

roi de Navarre, ambitionna la gloire de coopérer à ces pieuses compositions; elle en fit plusieurs. Le recueil de ses Œuvres est connu sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des princesses, très-illustre royne de Navarre.* Les premiers auteurs indiqués par des pièces de théâtre, sont les deux frères GREBAN (Arnould et Simon). Ils étaient du Mans. « Simon Greban, est-il dit dans un prologue, fut un poète estimé, et

> Un frère il eust, Arnould GREBAN nommé,
> Gentil ouvrier en pareille science,
> Et inventeur de grande véhémence.

Viennent ensuite : Jacques MILET, de Paris; Jean DU PRIER ou LE PRIEUR, valet de chambre d'un roi de Sicile; Jean MOLINET ou MOULINET, né en Picardie, garde de la Bibliothèque de Marguerite d'Autriche, gouvernante du Pays-Bas, et chanoine de la collégiale de Valenciennes : c'était, dit-on, un homme facétieux; Eloy D'AMERNAL, né à Béthune, prêtre, et maître des enfans de chœur de cette ville; Simon BOUGOUIN, valet de chambre de Louis XII; Pierre GRINGORE, dit VAUDEMONT, héraut d'armes du duc de

Lorraine; JEAN DU PONT ALAIS ou du PONT ALLETZ, dont je parlerai séparément, ainsi que du précédent, parce qu'ils furent non seulement auteurs et acteurs, mais encore entrepreneurs de Mystères représentés sur les échafauds; Pierre CUEVRET ou CURET, chanoine de l'église de Saint-Julien du Mans; J. GENEVIÈRE; Nicole DE LA CHENAYE, CHEVALET, Claude D'OLESON, Guillaume TASSERIE; Barthélemy ANEAU, de Bourges; Jean PARMENTIER, de Dieppe; Jean d'ABUNDANCE, notaire du Pont Saint-Esprit; Jean GALLERY, né au Mans, philosophe, mathématicien, accusé enfin d'être magicien, et comme tel condamné aux galères; Antoine FORESTIER, dit SYLVIOLUS, Parisien, et Louis CHOCQUET.

Au surplus, la plupart de ces auteurs écrivirent pour les Bazochiens ou les Enfans Sans-Souci; nouvelles troupes qu'il ne faut pas confondre avec les Confrères de la Passion, et dont les poèmes offrent des nuances fort distinctes qui les séparent des premiers. Avant de quitter les Confrères, je dirai un mot du *Mystère de l'Incarnation*, qui m'a fourni précédemment un exemple détaillé de la dis-

position générale des Etablies. Le lecteur ne sera pas fâché d'avoir une idée de la musique de ces poèmes, et de la manière dont les imprimeurs suppléaient aux caractères de musique. Tout le monde alors faisait preuve d'imagination; examinez ici les petits tirets et la disposition des lignes, c'est ce qui indique et guide le chant.

CHOEUR D'ANGES.

Au nouveau sceu de la Conception du filz de Dieu, pour la Rédemption; qui veult faire d'humaine créatu - - - - - - re; qui estoit cheüe en pé - - - chié et ordu - - re: chacun au ciel maine exul - - - - - - tation.

Faisons grant bruit, chansons multiplions....

Au nouveau sceu.

Tenor. Au nouveau sceu.

Contratenor. Au nouveau sceu.

Concordans. Au nouveau sceu.

Des instrumens prenons ung million, etc.

Le seconde Journée offre un chant à deux parties et en langage inconnu.... « peut-être à l'auteur même », ajoutent méchamment les historiens du Théâtre-Français. Le vóici:

Tenor, Contratenor.

En nog novet, en nog novet en ma-

therisoth, bistouare lau en dirouy li gros.
En nog novet : en nog novet, en matherisoth,
Bistouare lau en dirouy li gros Litelit horne
Platelit horne, dandelit, dandelit danser
lamy Phallare, dandelit hau ligrin.

L'auteur de ce poème ne s'est pas fait connaître.

Il y eut encore beaucoup d'autres Mystères, et décemment je dois au moins les indiquer. Je les présente tels qu'ils me tombent sous la main.

Mystère *de la Résurrection*. Celui-ci est tout entier de la composition du docteur Jean Michel. Les pères des Limbes ouvrent la scène par le *Veni, Creator*. Dans un autre moment, Adam chante le *Libera*, Jésus chante *Hæc dies*, les âmes bienheureuses font entendre *Eterne rex altissime* et le *Regina cœli*; les fidèles enfin entonnent *Veni, Sancte Spiritus*, et alors le Saint-Esprit descend sur l'assemblée. « Icy endroit doict descendre, ayant brandon de feu artificiellement faict par eau-de-vie.....; et comme il descendra, se doict faire une tonnoire d'or-

gues au cénacle; et qu'ils soient gros tuyaulx bien concors ensemble; et en doulceur sur chascun d'eulx doict choir une langue de feu ardant dudict brandon; et seront XXI en nombre..... »

MYSTÈRE *de Sainte-Barbe*, d'un anonyme.

BARBARA (Barbe).

Jupiter plain de cruaulté
Fut trop, et de desloyaulté.....
Encore quand il viola
La belle demoiselle Yo,
Et lessoit sa femme Juno.....
Puisqu'ilz furent de malles meurs,
Et de diffamables humeurs,
Je juge que Dieux ne sont point.

MYSTÈRE *du Vieil-Testament*. Encore d'un anonyme.

L'ÉPOUSE DE PUTIPHAR.

Joseph?

JOSEPH.

Que vous plaist-il, madame?

LA DAME.

Mon amy, veuillez approcher
De moy, et nous allon coucher
Ensemble, tout secrètement.

JOSEPH.

Quesse-cy, madame, comment ?
Le faictes-vous par farcerie,
Ou autrement ?

DAVID, *apprenant la mort de son fils.*

Mon filz Absalon,
Absalon mon filz,
Las ! perdu t'avon,
Mon filz Absalon,
Il faut que soyon
En grief deüil confis,
Mon filz Absalon,
Absalon mon filz.

SARA, *grondant sa servante.*

Vous estes ung peu trop dissoluë ;
L'austre jour, emmy ceste rue,
Je vous vis faire plusieurs tours.

DELBORA.

Me reprenez-vous ? quesse-cy ?
Vous estes une vaillante femme !
Parlez de vous, parlez, infâme,
Sans faire tels charivaris,
Vous avez tué sept maris.

MYSTÈRE *de Sainte-Catherine.* Encore d'un anonyme. « Et fust Jehan Didier ung

notaire, Saincte-Catherine; et Jehan-Mathieu le Plaidous, empereur Maximian ».

MYSTÈRE *de Notre-Dame de Puy*, par Claude D'OLESON. — *de Job.* — *de Saint-Denis.* — *du Trépassement de Nostre-Dame.* — *de la Vengeance.* — *du Chevalier qui vend sa femme au Diable.* — *de la sainte Hostie.* — *de Griseldis, marquise de Saluces et appelée le Miroir des dames mariées.* La douceur et la patience de cette jeune et belle marquise, qu'un mari inconstant voulait répudier pour épouser une autre femme, touchent enfin le cœur de son tyran, et ramènent la félicité conjugale. Le sujet du Mystère précédent est la fureur sacrilége d'un Juif de la rue des Billettes, alors la rue des Jardins:

LE FILZ, *plorant à la vue de l'hostie.*

Hélas ! il seigne.....

LE JUIF, *tout esbahi.*

Paix tout cop, sans plus babiller.

« Icy prent l'hostie et la cloüe d'ung clou en une colonne, et le sang en coule à terre. Ensuite il la jette au feu, et il ne se y veut pas tenir. Après cela, il prent une lance et frappe l'hostie contre

la cheminée. Et enfin il prent un couteau de cuysine et hache l'hostie parmi la maison. »

MYSTÈRE *des Actes des Apostres.* Ce poème mérite la plus grande attention ; il est des deux GRÉBANS, et passe pour le plus beau et le mieux versifié, toutefois après celui de la Passion. Mais ce n'est pas même à ce titre que je prie le lecteur de s'y arrêter, c'est pour recueillir ici diverses particularités relatives au cérémonial des Confrères ; juger enfin de toute la considération dont ils jouissaient, et de l'importance attachée à leurs représentations.

Il paraît qu'il se faisait un *Cry*, ou proclamation publique, de par le roi et M. le prévôt de Paris, pour inviter à venir prendre les rôles, qui se vendaient, pour le Mystère ci-dessus, « à Paris, en la ruë neufve Nostre-Dame, à l'enseigne de Saint-Jehan-Baptiste, près Saincte-Geneviefve des Ardens, en la boutique de Denys Janot ». Voici avec quelle pompe on procéda à cette cérémonie, le 16 décembre 1540.

« Et premièrement marchoyent six trom-

pettes, ayant baverolles à leurs tubes et bucines, armoyez des armes du roy nostre Sire. Entre lesquelles estoit pour conduicte la trompette ordinaire de la ville : accompagnez du crieur-juré, estably à faire les crys de justice en ladicte ville : tous bien montez selon leur estat.

« Après marchoit ung grand nombre de sergens et archers du prévost de Paris, vestuz de leurs hocquetons paillez d'argent, aux livrées et armes tant du roy, que dudict seigneur prévost, pour donner ordre et conduicte, et empescher l'oppression du peuple, et lesdicts archers bien montez, comme au cas est requis.

« Puis après marchoyent ung nombre d'officiers de sergens de ville, tant du nombre de la Marchandise que du Parloir aux Bourgeois, vestuz de leurs robbes my-parties de couleurs de ladicte ville, avec leurs enseignes, qui sont les navires d'argent : iceulx tous bien montez comme dessus.

« Et après marchoyent deux hommes establis pour faire ladicte proclamation, vestuz de sayes de velours noir, portans manches pendüës de satin de troys couleurs, assavoir

jaulne, gris et bleu : et bien montez sur bons chevaulx.

« Après marchoyent les deux Directeurs dudict Mystère, rhétoriciens, assavoir ung homme ecclésiastique, et l'autre lay, vestuz honnestement, et bien montez selon leur estat.

« Item alloyent après, les quatre Entrepreneurs dudict Mystère, vestuz de chamarres de taffetas armoysin et pourpoinctz de velours, le tout noir; bien montez, et leurs chevaulx garnis de housses.

« Item, après ce train marchoyent quatre commissaires au Chastelet de Paris, montez sur mulles garnies de housses, pour accompagner lesdicts entrepreneurs.

« En semblable ordre marchoyent ung grand nombre de Bourgeois, marchands et autres gens de la ville, tant de robbe que de courte : tous bien montez selon leur estat et capacité.

« Et fault noter qu'en chascun carrefour, où se faisoit ladicte proclamation, deux desdicts Entrepreneurs se joignoient avec les deux establis ci-devant nommez, et après le son desdictz six trompettes sonné par trois fois, et l'exhortation de la trompette ordi-

naire de la ville, faicte de par le roy nostre dict seigneur, et monsieur le prévost de Paris, feirent lesdictz quatre dessus nommez ladicte proclamation, en la forme et manière qui s'ensuyst ».

Je crois répondre au vœu du lecteur, en insérant ici toute cette proclamation, monument précieux du génie de nos illustres Personnages : on verra que les premiers venus n'étaient pas admis à paraître sur les échafauds. Elle est d'ailleurs remarquable par son rhythme et ses jeux de mots

---

CRY *et* PROCLAMATION *de l'Entreprinse dudict Mystère aux Citoyens de ladite ville.*

Pour ne tomber en damnable décours
En noz jours cours, aux bibliens discours
Avoir recours, le temps nous admoneste :
Pendant que paix est ant nostre secours
Nous dict, je cours ez royaulmes ez cours,
En plaisant cours faisons qu'elle s'arreste ;
La saison preste a souvent chaulve teste,
Et pour ce honneste œuvre de catholicques,
On faict savoir à son et crys publicques,
Que dans Paris ung Mistère s'appreste,
Représentant Actes Apostolicques.

Nostre bon roy, que Dieu garde puissant,
Bien le consent, au faict impartissant,

Pouvoir récent de son auctorité;
Donc chascun doibt vouloir, que florissant
Son noble sang des fleurs de lys yssant,
Soit et croissant en sa félicité:
Venez, cité, ville, univers*ité*,
Tout est cité; venez, gens héroïcques,
Graves censeurs, magistratz, politicques,
Exercez-vous au jeu de vérité,
Représentans Actes Apostolicques.

L'on y sémond poetes, orateurs,
Vrays précepteurs, d'éloquence amateurs,
Pour directeurs de si saincte entreprinse;
Mercuriens, et aussi chronicqueurs,
Riches rimeurs, des barbares vainqueurs,
Et des erreurs de langue mal apprinse.
L'heure est précise où se tiendra l'assise.
Là sera prise, au rapport des tragicques,
L'élection des plus experts scénicques
En geste et voix au théâtre requise,
Représentant Actes Apostolicques.

Vouloir n'avons en ce commencement
Débatement, sans prendre enseignement,
Et jugement sur chascun personnaige,
Pour les roollets bailler entièrement
Et veoir comment l'on jouera proprement,
Si fault coment ou teste davantaige:
Mys ce partaige à vostre conseil saige,
Doibt tout couraige, hors les cueurs paganicques,
Luthériens, esprits diabolicques,
Auctoriser ce Mistère et ymaige,
Représentans Actes Apostolicques.

Prince puissant, sans toy toute rencontre
Est mal encontre, et notre œuvre imparfaict:
Nous te prions, que par grace se monstre
Le Jeu, la Monstre, et tout le reste faict;
Puis le meffaict de noz chemins oblicques
Pardonnez-nous, après ce jeu parfaict,
Représentant Actes Apostolicques.

Certes, des hommes qui occupaient ainsi la cour et la ville, qui marchaient en public avec un tel appareil et y débitaient des discours si recommandables, devaient être des personnages fort célèbres dans les rues de Paris.

LA BAZOCHE, LES ENFANS SANS-SOUCI, ET LE PRINCE DES SOTS.

« Ce ne sont plus icy », disent les historiens du Théâtre Français, toujours peu mesurés dans leurs expressions, « de grossiers pèlerins, ni de bas ouvriers qui joüent des pièces en public, c'est un roy accompagné de son chancelier, de plusieurs maîtres des requêtes, d'un procureur-général et autres personnes revêtuës de titres éminens dans la robe, qui prennent ce soin eux-mêmes ».

Voilà au moins qui prévient très-éminemment en faveur des Bazochiens, car c'est d'eux seuls que parlent ici nos auteurs, et je dois en effet m'en occuper d'abord exclusivement.

Tout le monde sait que LA BAZOCHE se composait d'une réunion de clercs de procureurs, qui avaient entre eux un roi et divers officiers et magistrats. Ils tenaient ces priviléges de Philippe-le-Bel, sous le règne duquel il y eut, dit-on, tant de procès, que les procureurs n'y pouvant suffire, obtinrent d'avoir dans leurs études un grand nombre d'étudians qui les aidaient, et auxquels ils donnèrent le nom de clercs. Non seulement Philippe-le-Bel permit à ceux-ci de s'élire un roi; mais il leur concéda le droit de justice souveraine et sans appel pour tous les différends qui surviendraient entre eux, et les autorisa même à faire frapper monnaie, bien entendu que cette monnaie n'avait cours qu'entre les membres de la société et les marchands qui voulaient bien y avoir confiance.

Peu de personnes ignorent que les merciers avaient également leur roi, ainsi que différens autres corps de métiers, et même tous les mauvais sujets de la cour et de la ville, dont

le chef s'appelait *le Roi des Ribauts*. Celui de la Bazoche portait une toque semblable à celle du roi de France ; sa cour se composait :

1.° D'un chancelier, grand-officier amovible, et réélu tous les ans après la Saint-Martin. Les sceaux étaient d'argent, et les armes, qui consistaient en trois écritoires d'or en champs d'azur, étaient timbrées de casque et morion, en marque de souveraineté ;

2.° De douze maîtres des requêtes rendant la justice conjointement avec le chancelier ;

3.° D'un avocat-général, d'un procureur-général, d'un procureur de la communauté des clercs, d'un grand-référendaire et rapporteur en chancellerie, d'un grand-audiencier, d'un grand aumônier, de quatre trésoriers ou receveurs, etc. L'uniforme des Bazochiens était jaune et bleu.

Tous les ans la Bazoche plantait un mai dans la cour du Palais, et on procédait en grande pompe à cette cérémonie. Elle était même annoncée plusieurs jours d'avance par des *aubades* données au premier président, aux présidens à mortier et autres premiers magistrats, à la suite desquelles on se rendait à cheval, et en grand costume, à la forêt de

Bondi, où la cavalcade était reçue par la maîtrise des eaux et forêts, au son des timballes, des trompettes et des haut-bois. Plusieurs discours étaient alors prononcés, le garde-marteau marquait les arbres désignés, et ce prélude de la fête finissait par un repas. Ce devait être bien autre chose encore de la fête elle-même. Cette cérémonie succédait à une solennité fort ancienne, et nommée la *montre générale*, c'est-à-dire, la grande revue que leur roi faisait tous les ans de ses sujets dans la cour du Palais. Il leur vint enfin à l'idée d'ajouter à la pompe de cette journée par quelque représentation théâtrale, et c'est ainsi que la Bazoche acquit des droits à l'honneur de figurer au rang de mes Personnages célèbres.

Les Bazochiens jouèrent d'abord différens Mystères, tels que le *Mystère des trois Roys*, de Jean D'ABUNDANCE; le *Mystère de la destruction de Troye la grant*, de J. Genevière; ceux *de la France*, de *Lyon marchant*, etc.; mais le lecteur s'aperçoit déjà, au simple titre de ces poèmes, d'une nuance frappante de nouveauté dans le génie de la troupe bazochienne. Les Confrères de la Passion ayant d'ailleurs fait valoir leurs lettres et chartes

bien et duement *scellées en lacs de soye et cire vertes*, nos débutans suivirent leur inclination dominante, qui était pour les Allégories, et devinrent ainsi à leur tour les créateurs d'un genre nouveau. Ils personnifièrent les vertus et les vices; et comme le dénouement de leurs poèmes avait toujours un sens moral, leurs pièces reçurent le nom de MORALITÉS. Ils les firent suivre d'un petit acte ordinairement fort comique, et qui donna naissance aux FARCES.

Je vais donner brièvement une idée de ces nouvelles productions. Voici une Moralité dont je n'ai besoin que de citer les personnages : leur nomenclature expose le sujet.

MORALITÉ DE L'HOMME PÉCHEUR. C'est à savoir LA TERRE et LE LIMON qui engendrent L'ADOLESCENT. — Personnages : *Le Limon de la terre. La Terre. L'Adolescent. Le Monde. Foy. Espérance. Charité. Dieu. Les Anges. Sapience divine. Michel. Gabriel. Raphaël. Le bon Ange. Raison. Franc Arbitre*, habillé en Roger bon temps. *Conscience. Entendement*, habillé en légiste.

Lucifer. Sathan. Démon. Belphemot. Le Dyable. Péché. Sensualité. Désespérance de pardon. Honte. Crainte de dire ses péchés. Espérance de longue vie. Orgueil. Avarice. Luxure. Envie. Gloutonnie. Ire. Paresse. L'homme péchant. Compassion. Le Pécheur. Concupiscence. Finette. Contrition. Satisfacion. Confession. Miséricorde. Le Prestre. Pénitence. Humilité. Largesse. Chasteté. Charité. Abstinence. Pacience. Diligence. Persévérance. Aulmosne. Oraison. Jeûne. Affliction. Maladie. La Mort.

Citons une Moralité à personnages latins. Les Vigiles des morts. — Personnages: *Creator omnium. Vir fortissimus. Homo natus de muliere. Paucitas dierum.* Tous ces Latins-là s'entretenaient en français, et devaient avoir un air fort imposant sur le théâtre. Cette seconde Moralité est de Jean Molinet.

Le sujet de ces poèmes n'était pas toujours religieux ; on en jugera par la pièce suivante, qui est de Nicole de la Chenaye.

Moralité de la condamnation du

Banquet. On y voit se réjouir à table les personnages suivans : *Bonne-Compagnie. Je bois à vous. Je pleige d'autant. Accoustumance. Souper. Passe-Temps. Gourmandise et Friandise.* Mais ces gais convives sont épiés par des personnages malfaisans, que l'on aperçoit à une fenêtre ; ce sont : *Appoplexie, Paralisie, Epilencie* (sans doute *Epilepsie*), *Pleurésie, Colique, Esquinancie, Idropisie, Jaunisse, Gravelle,* et autres ennemis de même sorte, armés de bâtons et grotesquement habillés. Voilà que sur la fin du repas, *Souper,* en hôte perfide, fait entrer toute la cohorte. Il se livre un assaut terrible. La table est culbutée, tout est cassé. Arrive alors un personnage plus traître encore que *Souper,* c'est *Banquet,* qui feint de vouloir protéger les convives, et les fait remettre à table, où ils sont de nouveau surpris, et enfin mis à mort par les Maladies. *Bonne-Compagnie* est la seule qui échappe ; elle va se plaindre à dame *Expérience,* qui fait arrêter *Banquet* et *Souper* par *Sobriété, Clistère, Pillule, Seignée et Diette,* et les fait conduire en prison. Elle tient ensuite conseil avec « Ipocrate, Galien, Avicenne et Averroys ».

Les accusés sont condamnés ; c'est *Remède* qui leur lit la sentence. *Banquet* est pendu....

> Quant à *Souper*, qui n'est pas si coupable :
> Pour ce qu'il sert de trop de metz sur table....
> Poignets de plomb, pesant bien largement,
> Au long du bras aura sur son pourpoinct ;
> Et du disner pris ordinairement,
> De six lieues il n'approchera point.

Il y eut encore : MORALITÉ *de l'Enfant Prodigue. — du bien Advisé et du mal Advisé. — du mauvais Riche et du Ladre. — d'une pauvre Villageoise, laquelle ayma mieux avoir la teste coupée par son père, que d'estre violée par son seigneur ;* c'est-à-dire (car il y a amphibologie dans ce titre), qu'il faut savoir gré à cette jeune fille de son intention héroïque, mais elle n'eut pas la gloire du martyre. Au moment où son père, qu'elle conjurait de lui conserver l'honneur en lui coupant la tête, se décidait à faire usage de l'expédient, le seigneur écoutait à la porte, et heureusement se prit à dire :

> Je suis icy près à l'escoute,
> Mais j'ai de ce que j'oy pitié.

Cette Moralité fut « faicte à la louange et honneur des chastes et honnestes filles ».

FARCES. Je ne dois pas négliger de parler des Farces. « Il y avait, dit Laporte, dans son livre des *Epithètes* : Farce *joyeuse, histrionique, fabuleuse, enfarinée, morale, récréative, facétieuse, badine, française et nouvelle.* La quatrième épithète a seule besoin d'explication : c'est qu'alors, pour jouer, les acteurs se frottaient le visage avec de la farine; de là le proverbe : *Venir la.....* Mais je réfléchis que ce proverbe n'est plus fort en vogue depuis que l'on ne s'enfarine plus.

J'ai cité dans mon Introduction une scène de l'*Avocat Patelin,* Farce qu'un détracteur de mes Personnages regarde pourtant comme un prodige de l'art. Nous nous sommes arrêtés au moment où l'avocat, promettant au berger de lui faire gagner sa cause, quoiqu'il ait tort, lui recommande de ne répondre à toutes les questions qu'on lui fera autre chose que *bée,* c'est-à-dire, de contrefaire le cri de l'agneau. Le berger n'y manque pas.

LE JUGE.

Vecy angoisse.
Quel *bée* est cecy, suis-je chievre ?
. . . . . Somme toute,
Par la sangbieu, je n'y voy goute.

Patelin embrouille si bien les affaires que le berger est renvoyé absous. Il lui demande alors les *escus d'or à la couronne* qu'il lui a promis :

LE BERGIER.

Bée.

PATHELIN.

Mangrebieu, ay-je tant vescu
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain paillart me rigolle.

LE BERGIER.

Bée.

Il y eut une Farce dont l'intrigue devait être fort plaisante, mais dont le titre seul nous est parvenu : FARCE *des Fils sans père, et de Colin changé au moulin.*

FARCES — *de Dire et Faire*, de Pierre GRINGORE. — *du Testament de Pathelin.* — *de la Cornette.* On croit celle-ci de Jean D'ABUNDANCE. — *des deux Filles et des deux Mariés*, de la reine de Navarre. — *de Trop, Prou, Peu, Moins;* encore de la reine de Navarre. On sera bien aise de connaître quelqu'une *des Marguerites de la Marguerite des princesses.* Le titre de cette Farce indique les

seuls personnages qui y figurent, ceux-ci se moquent continuellement l'un de l'autre, sans qu'on sache trop ce qu'ils veulent dire. En voici un exemple :

TROP.

Qui voudra sçavoir qui je suis,
Descende au plus profond du puitz,
Et parlent à ceux qui plus haut chantent,
A ceux qui courent d'huys en huys,
Et à ceux qui par un pertuys
Les gens de Sarbatane enchantent ;
A ceux qui plus parlent, plus mentent, etc.

Ces nouveautés séduisirent le public naturellement inconstant, et les Bazochiens, avec leurs allégories, rivalisèrent long-temps, et avec un extrême succès, les Confrères, qui commençaient à tomber en désuétude : c'était Racine faisant presque oublier le grand Corneille ; la comparaison ne paraîtra sans doute pas déplacée.

Cependant, il était d'autres génies naissans qui, à leur tour, devaient l'emporter sur les Bazochiens, et cette fois je serais fort embarrassé si l'on m'invitait à poursuivre ma comparaison. Je ne voudrais en vérité pas nommer ici Voltaire. Les acteurs de cette

nouvelle troupe s'appelaient les ENFANS SANS-SOUCI ; ils donnaient à leurs pièces le titre de SOTTIES ou SOTTISES, et leur chef prenait la qualité de PRINCE DES SOTS. Ce prince-sot ne marchait que la tête couverte d'un capuchon surmonté de deux oreilles d'âne. Le second personnage en dignité s'intitulait MÈRE SOTTE : celui-ci était chargé de tout le détail des représentations, et la troupe avait choisi *les Halles* pour le théâtre de sa gloire.

Voilà bien une autre rivalité. Ces nouveaux personnages, avec leurs titres burlesques, se montraient de manière à faire oublier tous leurs prédécesseurs. L'association se composait de plusieurs jeunes gens de famille, amis des plaisirs et de l'indépendance, tous ayant de l'éducation et pétillant d'esprit. Marot, Clément Marot fut de leur nombre, et certes, d'après le refrain de sa ballade, on ne peut lui faire un crime d'avoir ainsi passé sa jeunesse :

CAR NOBLE CUEUR NE CHERCHE QUE SOULAS.

Toutes ses raisons ne sont pas moins bonnes, et amènent à merveille sa conclusion :

Nous sommes druz, chagrin ne nous suit mye :
De froid soucy ne sentons le frisson :

Mais de quoy sert une teste endormie ?
Autant un bœuf dormant près d'un buisson.
Languards piquans plus fort que hérisson,
Ou plus reclus qu'un vieil corbeau en cage,
Jamais d'autruy ne tiennent bon langage :
Tousiours s'en vont songeant quelque finesse :
Mais entre nous, nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que prélats,
Sans dire mal : c'est doncques grand' simplesse,
CAR NOBLE CUEUR NE CHERCHE QUE SOULAS.

C'était une idée fort ingénieuse d'établir une principauté sur les défauts du genre humain. L'expédient faisait naître un véritable comique, qui laissait aux uns leurs traits historiques et aux autres leurs allégories. Cet expédient fit fortune. La nouvelle troupe eut aussi ses lettres-patentes ; elle eut son *cry* ou proclamation rimée, qui mérite une bien autre attention encore que celle de la Bazoche, et dont je me ferais un crime d'omettre un seul mot, puisque tous les sots du monde ont également le droit de s'y voir dénommés. La voici dans toute sa teneur :

CRY DES ENFANS SANS-SOUCY.

Sotz lunatiques, sotz étourdis, sots sages,
Sotz de villes, sotz de chasteaux de villages,
Sotz rassotez, sotz nyais, sotz subtils,

Sotz amoureux, sotz privez, sotz sauvages,
Sotz vieux, nouveaux, et sotz de toutes âges,
Sotz barbares, estranges et gentilz,
Sotz raisonnables, sotz pervers, sotz retifz:
Votre Prince, sans nulles intervalles,
Le Mardy-Gras joüera ses Jeux aux Halles.

Sottes dames, et sottes demoiselles,
Sottes vieilles, sottes jeunes et nouvelles,
Toutes sottes aymant le masculin,
Sottes hardies, couardes, laides et belles,
Sottes frisques, sottes doulces et rebelles,
Sottes qui veulent avoir leur picotin,
Sottes trotantes sur pavé, sur chemin,
Sottes rouges, meigres, grosses et palles:
Le Mardy-Gras joüera le Prince aux Halles.

Il y a bien encore deux petites strophes, mais je les supprime, parce qu'on s'y occupe davantage des dames que des messieurs; c'est de ma part un véritable trait de jalousie: chacun doit prendre les intérêts de son sexe.

Voici une des Sottises les plus remarquables; elle est d'un anonyme.

SOTTISE à huit personnages, savoir: LE MONDE. ABUZ. SOT DISSOLU. SOT GLORIEUX. SOT CORROMPU. SOT TROMPEUR. SOT IGNORANT. SOTTE FOLLE. — On voit six arbres. Abus commence par décider le Monde à faire

un somme. Dès qu'il le voit endormi, il va frapper alternativement tous les arbres, et de chacun d'eux sort un Sot; mais cela s'exécute progressivement et d'une manière motivée. Le premier arbre est celui de la Dissolution; l'on en voit sortir « SOT DISSOLU, *habillé en homme d'église* ». Ceci avait trait à quelques irrégularités que des ecclésiastiques s'étaient permises sous les règnes précédens.

SOT DISSOLU.

A'lons, des cartes à foison,
Vin cler et toute gormandise...

Il finit par demander de la société. Abus le satisfait aussitôt en frappant le second arbre. Arrive « SOT GLORIEUX, *habillé en gendarme* », qui, après avoir bien tapagé, veut une compagnie nombreuse. Le troisième arbre donne « SOT CORROMPU », le quatrième « SOT TROMPEUR, *habillé en marchand* »; et le cinquième « SOT IGNORANT ». Reste un arbre, et tout le monde est fort curieux de savoir ce qu'il renferme. Abus se rend enfin à toutes les sollicitations, et fait sortir « SOTTE FOLLE »; mais elle arrive en poussant des cris et se livrant à des transports de fureur

qui font trembler toute la compagnie. « *Icy se moudra* (*se mouvera*) *la robe comme enraigée* ». Abus rassure les Sots, en leur disant que la Sotte n'est pas aussi redoutable qu'elle le paraît, et qu'il ne faut que lui parler avec douceur. En effet, ces messieurs n'ont pas plutôt employé ce moyen que la dame leur fait mille caresses. Il arrive en ce moment qu'ils aperçoivent le Monde qui est endormi. La Folle veut savoir quel est cet homme, et comme Abus lui répond que c'est le vieux Monde, elle persuade à la société de le tondre pour s'amuser. Tous les Sots goûtent ce projet et l'exécutent; mais quand le Monde est tondu, il leur semble si laid qu'ils le chassent ignominieusement. SOTTE FOLLE prie alors ABUS de construire un nouveau Monde, et il y consent avec plaisir. Il s'agit d'abord de donner une base à cet édifice.

ABUS.

Fauldroit une pierre de marbre.

SOT DISSOLU.

Ou du bois de quelque gros arbre,
Gros et massif et de bon poids.

SOT GLORIEUX.

Est-il au monde plus beau bois

Que avec duquel raiges je foiz (fais)?
Fundons-le sur deux ou trois lances.

SOT TROMPEUR.

Je veux le funder sur ung poidz,
Sur aulnes courtes de deux doiz,
Ou au filet d'une balance.

SOT CORROMPU.

Je vouldrois que les circonstances
Du Monde, pour mes récompances,
Fut parchemin, papier, procez.

SOT IGNORANT.

Sur mon agulhon à deux ances,
Pour le souhait de mes plaisances,
Le funder me seroit assez.

SOTTE FOLLE.

J'ay quatre fuseaux amassez,
Et ma quenoulhe, ores pensez,
Seroit-ce point bon fundement?

On s'accorde encore moins sur la qualité dont il sera. L'un le veut chaud, l'autre froid, l'autre sec, l'autre humide, l'autre pluvieux; l'autre enfin, et c'est la Folle, veut qu'il soit variable à tous vents. Même difficulté pour convenir de la forme. Abus réfléchit un instant; voulant les contenter tous, il propose

que Confusion serve de base, et que chacun d'eux ensuite élève un pilier selon sa fantaisie. L'idée est applaudie, et l'on forme les six piliers. Il est inutile de dire que ces détails amènent beaucoup de fines allusions au caractère de chacun des personnages. Six piliers étant effectivement placés sur une grande table qui figure Confusion, on leur fait supporter une grosse boule de carton, et voilà le nouveau Monde. Ce grand œuvre étant terminé, nos Sots tardent peu à s'ennuyer, et se demandent ce qu'ils feront. Chacun ouvre un avis différent. Mais SOT DISSOLU veut faire l'amour à SOTTE FOLLE; SOT GLORIEUX réclame aussitôt cet honneur. Les trois autres, à leur tour, y prétendent chacun exclusivement; il s'ensuit une dispute. ABUS voulant prévenir le désordre, invite SOTTE FOLLE à faire un choix. Celle-ci répond qu'elle donnera la préférence à celui qui sautera le mieux. Chacun des prétendans se flatte d'une extrême agilité; la belle, leur montrant l'intervalle qui se trouve entre les piliers,

A qui plus soudain passera
Parmi le trouz. . . . sus, avanssez.

Tous les Sots partent comme un trait, veulent

passer tous à la fois, et se débattent si bien, qu'ils culbutent le Monde....

ABUZ.

Adieu mon labeur.

TOUS.

Hé Dieu ! tout s'en va par abisme.

Pour les punir, Abus les fait tous rentrer d'où ils sont sortis. Le vieux Monde revient alors, et exhorte les spectateurs à profiter de cet exemple.

Telle est cette Sottise, selon moi fort spirituelle, susceptible de beaucoup de gaîté, de saillies fines et ingénieuses, et qui pourrait servir de canevas à un très-joli vaudeville; je le recommande aux bons faiseurs. Cette Sottise suffit pour que l'on se forme une idée avantageuse de ce genre de composition.

Ces gentillesses-là donnèrent beaucoup d'humeur aux Confrères de la Passion, qui toujours tiraient de leur escarcelle leurs *lettres scellées en lacs de soye et cire vertes*, privilége exclusif où il n'était nullement question de *sotz lunatiques*, ni de *sotz subtilz*, ni de toutes autres espèces de sots. Les Bazo-

chiens prirent un parti plus décisif; ils cédèrent aux Enfans Sans-Souci le libre usage des *Farces* et des *Moralités*, à condition qu'à leur tour ils pourraient jouer des *Sottises*. Les Confrères finirent par faire le même arrangement avec les uns et les autres; de manière que le tout passa en commun. Ce fut alors que les bons Parisiens purent s'égayer tout à leur aise, car ils ne faisaient plus un pas sans trouver des échafauds et voir représenter des pièces de toutes les façons. Ces troupes restèrent en possession de célébrer les entrées solennelles des rois et des reines, et toutes les fêtes royales; car il faut dire que, dans mes diverses citations, je n'ai pas toujours été très-scrupuleux sur l'ordre chronologique, et que nos trois principales classes d'artistes sont, à peu de chose près, d'une égale ancienneté. Chaque réjouissance publique leur dut toujours sa plus grande pompe. J'ai suffisamment parlé des fêtes données en l'honneur de la reine Isabeau. On éleva des échafauds à la première porte Saint-Denis, devant la Trinité; à la seconde porte Saint-Denis, aujourd'hui abattue, et nommée alors la *Porte aux Peintres;* il y en eut devant la chapelle Saint-Jacques, et à

la porte du Châtelet. Sur ce dernier échafaud était, dit Froissard, « un chastel ouvré et charpenté de bois et de garites (guérites), faites aussi fortes que pour durer quarante ans; et là y avoit à chacun des creneaux un homme d'arme, armé de toutes pièces, et sur le chastel un lit paré, ordonné et encourtiné aussi richement de toutes choses, comme pour la chambre du roy; et estoit appelé ce lict, le lict de justice; et là en ce lict par figure et par personnage, se gisoit *madame Sainte Anne.....* »

On vit, à l'entrée de Charles VII, le prévôt des marchands et échevins, celui de Paris et tous les autres magistrats, suivis de personnages représentant les *sept Péchés mortels* et les *sept Vertus*, tous à cheval, et habillés chacun d'une manière qui caractérisait son rôle. Il y eut des échafauds devant la Trinité, devant le Sépulcre, à la porte Sainte-Catherine, derrière Sainte-Opportune, devant le Châtelet et à l'entrée du grand pont. Sur l'avant-dernier se voyaient, entr'autres choses, le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer, et au milieu, « l'archange S. Michel pesant dans une balance les ames des trépassez ».

Il y en eut en l'honneur de Louis XI, à la porte Saint-Denis, à la fontaine du Ponceau, à la fontaine des Innocens, aux Boucheries, à la porte du Châtelet, et en outre sur le pont au Change, où « y avoit, dit Jean de Troyes dans sa Chronique, autres personnages, et estoit tout estendu par dessus, et à l'heure que le roy passa, on laissa vôler parmi ledit pont plus de deux cents douzaines d'oiseaux de diverses sortes et façons, que les oyseleurs de Paris laissent aller, comme ils sont tenus de ce faire, pour ce qu'ils ont sur ledit pont lieu et place à jour de fête pour vendre lesdits oyseaux.... »

Furent également célébrées, l'entrée solennelle de Charles VIII, celle de Louis XII, celles d'Anne de Bretagne, de Marie d'Angleterre, de la reine Claude, d'Eléonore d'Autriche, seconde femme de François I, et le lecteur a dû remarquer, dans les représentations, tous les genres confondus. Les Personnages indigènes s'étaient adjoints aux colons, et déployaient aussi leurs talens avec une extrême activité : Chanteurs, Jongleurs, Bateleurs, Danseurs de corde, Escamoteurs, tous se signalaient à l'envi, tantôt collective-

ment, tantôt chacun de son côté. L'illustre réunion ne fut pourtant pas encore sans diverses contrariétés à essuyer. Souvent la foudre se fit entendre dans le lointain. Le génie scrutateur des Enfans Sans-Souci avait fini, en se propageant, par enfanter des pièces extrêmement piquantes, et qu'on voulut traiter de libelles diffamatoires. Des dissensions politiques alimentèrent et enhardirent cet esprit satirique ; toutes les factions se déchiraient ainsi l'une l'autre sur les échafauds, et il en résultait les personnalités les plus offensantes. Le retour de l'ordre public mit un frein à cette extrême activité, et pensa même un moment en arrêter tout-à-fait l'essor ; mais nos héros représentèrent modestement au roi que, de leurs jeux, dépendaient la gloire de son règne et le bonheur de ses peuples,

Qui ose bien Vous dire sans reproche
Que de tant plus son règne fleurira,
Vostre Paris tant plus resplendira.

Leurs jeux furent donc maintenus, autorisés, encouragés même, et tout cela dura jusqu'au moment où Jodelle et autres poètes s'avisèrent de consulter le théâtre des Grecs

et des Romains, et de créer, par imitation, un nouveau genre de comédies et de tragédies, qui ne devaient être représentées que dans un lieu clos. Les Confrères de la Passion crurent trouver une occasion de mettre exclusivement à profit l'ancienneté de leurs titres. Ils s'allièrent aux novateurs avec d'autant plus d'empressement, que le public était un peu rebattu de leurs Mystères. Ils cédèrent donc leur salle de la Trinité : comme ils ne purent venir à bout de bien rendre les nouveaux rôles, on leur fit au moins l'hommage de deux loges, afin qu'ils vissent à leur aise le spectacle; et dès l'ouverture, nos patriarches eurent le chagrin d'entendre ces vers du prologue d'une comédie intitulée *Eugène* :

Le style est noble, et chacun personnage
Se dit aussi estre de ce langage,
Sans que broüillant avecques nos farceurs
Le sainct ruisseau de nos plus sainctes sœurs,
On moralise un conseil, un escrit,
Un temps, un tout, une chair, un esprit,
Et tel fatras dont maint et maint folastre
Fait bien souvent l'honneur de son théastre.

Vint un autre prologue qui alla encore plus directement au fait :

Non, ce n'est pas de nous qu'il fault,
Pour accomplir cet eschaffault,

Attendre les farces prisées
Qu'on a tousiours moralisées :
Car ce n'est nostre intention
De mesler la religion
Dans le sujet des choses feinctes ;
Aussi jamais les lettres sainctes
Ne furent données de Dieu
Pour en faire après quelque jeu.

Ce fut un crève-cœur pour les Confrères, qui se repentirent trop tard d'avoir voulu séparer leurs intérêts de ceux de leurs anciens compagnons; les Bazochiens avaient pris le parti de s'en tenir à leurs procès; quant aux Enfans Sans-Souci, ils s'associèrent avec différentes troupes, qui s'établirent en diverses foires, ou coururent la province. Voilà donc comme un peuple nouveau qui s'élève sur le sol défriché par les Confrères de la Passion, et si long-tems fertilisé par eux. C'est ici que je dois abandonner cette branche parasite et infidèle, pour ne plus m'occuper que du tronc hospitalier qui lui avait communiqué sa sève vivifiante. Heureusement qu'il se trouva des hommes dont le génie soutint, en pleine rue, la gloire des échafauds, et que je regarderai comme les conservateurs de tous les genres qu'ils trouvèrent créés. Ce sont eux qui oc-

cuperont ma seconde partie ; je vais terminer celle-ci en présentant individuellement ceux des Personnages les plus recommandables qui figurèrent parmi les Confrères de la Passion, les Bazochiens et les Enfans Sans-Souci.

PERSONNAGES AUTEURS, ACTEURS ET ENTREPRENEURS.

PIERRE GRINGORE, DIT VAUDEMONT.

Ce personnage fut *Mere-Sotte* ou *Maire-Sotte*, premier ministre du prince des Sots. Il se rendit célèbre aux trois titres que j'ai désignés ci-dessus : il entreprit, de société avec un nommé Jean Marchant, la représentation de divers Mystères ; ses talens sur la scène furent estimés, et il composa une Sottise, une Moralité et une Farce, qui toutes trois furent représentées le même jour aux Halles en 1511. Cette *Mère-Sotte* était d'une famille féconde en hommes de génie : un de ses aïeux avait été *Mère-Folle*, et avait composé plusieurs couplets, entr'autres ceux-ci,

moitié latins et moitié français, que sa compagnie chantait dans les grandes solennités :

De asino bono nostro
Meliori et optimo
Debemus *faire fête.*

En revenant de Gravinariâ,
Un gros chardon reperit in viâ :
Il lui coupa la tête. *

Quelques-uns attribuent à Pierre Gringore la Sottise *du Vieux et du Nouveau Monde ;*

* Ces vers et ceux que j'ai cités page 24, sur la fête de l'Ane, sont extraits d'un in-8°. rare, intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Fête des Foux, qui se faisait autrefois dans plusieurs églises;* par M. DU TILLIOT, gentilhomme ordinaire de S. A R. Mg. le duc de Berry, 1751. Cet ouvrage curieux, que j'ai rencontré dans le cabinet de lecture de M. ROYOL, porte St. Jacques, est précédé de divers dessins représentant, d'après les originaux : 1°. le *Sceau en cire rouge* attaché aux lettres-patentes ; 2°. la *Marotte de la Mère-Folle ;* 3°. une *Cruche de porcelaine* dont on se servait dans les repas de cérémonies ; 4°. trois *Sceaux en cire verte;* 5°. le *Bonnet de la compagnie;* 6°. le *Chapeau du Guidon*, couvert de velours vert et galonné en argent ; 7°. l'*Habit du Guidon*, *idem*, et les manches de velours rouge ; 8°. le *Guidon;* 9°. le *revers du Guidon;* 10°. l'*Etendart;* 11°. le *Bâton de la compagnie;* 12°. un autre *Sceau en cire rouge;* 13°. le *Char* ou *Charriot de la compagnie;* 14°. la *Mère-Folle;* 15°. la *Folie*. Que de monumens authentiques de la haute importance jadis attachée aux talens de mes Personnages! Ne pouvant les placer sous les yeux du lecteur, je lui indique au moins où il pourrait les consulter.

mais, disent nos caustiques et ingrats historiens du Théâtre-Français, « c'est ne sçavoir pas distinguer l'or d'avec le plomb ». Selon eux, Gringore avait l'imagination pesante et grossière. Il fut enterré à Notre-Dame. C'était un hérault d'armes du duc de Lorraine.

PONT-ALAIS, ou PONT-ALLETZ.

Egalement auteur, acteur et entrepreneur de Mystères; contemporain de Gringore, mais plus célèbre encore, s'il est possible, surtout par ses bons mots, qui lui valurent la faveur de Louis XII et de François I.er, et le firent accueillir par les plus grands seigneurs de la cour.

C'était un plaisant. On cite un tour qu'il joua à un barbier-étuviste, homme fort glorieux, se croyant un petit génie, et qu'il employait souvent dans ses représentations. Il lui dit que tout le monde l'admirait lorsqu'il était en scène, que chacun demandait son nom, qu'enfin le spectacle n'était jamais aussi couru que lorsqu'il y avait un rôle. Celui-ci, transporté d'une telle confidence, et redou-

blant d'amour-propre, déclara qu'il ne voulait plus jouer que dans les représentations extraordinaires, et surtout dans quelques rôles marquans. Pont-Alais lui donna un matin à apprendre celui « d'un roy d'Inde la majeure ». Notre barbier fut au comble de sa joie; mais Pont-Alais, qui apprêtait à rire aux dépens du nouveau monarque, avait eu soin de lui donner peu à parler, afin que s'il se dépitait, le spectacle ne manquât point. Aussitôt donc que le barbier fut sur son trône, le sceptre à la main, et dans l'attitude convenable à la majesté royale, notre plaisant s'avança sur le bord de l'échafaud, et dit aux spectateurs, avec une grâce qui lui était particulière :

Je suis des moindres le mineur,
Et n'ay pas vaillant un teston;
Mais le roy d'Inde la majeur
M'a souvent razé le menton.

Ces mots égayèrent tout le monde, excepté sa majesté. Il arrivait aussi parfois à Pont-Alais d'être peu respectueux envers les personnes auxquelles il devait de la déférence. Il s'avisa un jour de faire faire son *cry* dans le carrefour qui avoisine l'église Saint-Eus-

tache, pendant que le curé faisait son prône. Le bruit du tambourin, et l'empressement des paroissiens à sortir pour écouter la proclamation, décidèrent le curé à se rendre dans le carrefour : « Qui vous a fait si hardi, dit-il à Pont-Alais, de tabouriner pendant que je prêche ? — Et qui vous a fait si hardi, répliqua le joueur de Farces, de prêcher pendant que je tabourine ? » Le curé laissa la question indécise ; mais il se plaignit au magistrat, qui, pour la résoudre, envoya notre héros passer six mois en prison.

Les ouvrages de Pont-Alais ne nous sont pas parvenus, bien qu'il ait composé des Mystères, des Moralités, des Satires et des Farces, c'est-à-dire qu'il ait brillé dans tous les genres. Il paraît qu'il avait donné l'idée de lever un denier d'octroi sur chaque panier de marée qui arrivait aux Halles ; il en eut tant de regret sur la fin de ses jours, qu'il voulut être enterré sous le ruisseau de la rue Montmartre, « s'estimant indigne, dit Duverdier, d'avoir une plus honnête sépulture ». Ses volontés furent scrupuleusement exécutées.

JEAN DE SERRE.

Jean de Serre n'a qu'un titre, celui d'*excellent joueur de Farces*. Clément Marot en parle ainsi :

Il fut en son jeu si adextre,
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Yvrogne, quand il s'y prenoit,
Ou Badin, s'il l'entreprenoit;
Et n'eust sceu faire en sa puissance
Le sage, car en sa naissance
Nature ne lui fist la trogne
Que d'un Badin ou d'un Yvrogne....

Les vers suivans donneront quelque idée de son costume de théâtre: C'est encore Marot qui nous fournit ces renseignemens :

Or bref, quant il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le front, la jouë et la narine,
Toute couverte de farine,
Et coëffé d'un béguin d'enfant,
Et d'un haut bonnet triomphant,
Garni de plumes de chapons;
Avec tout cela je réponds
Qu'en voyant sa mine niaise,
On n'estoit pas moins gay ni aise
Qu'on est aux Champs-Elisiens....

Et le poète ajoute cette réflexion fort juste :

Or pleurez, riez votre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul.
Vous feriez beaucoup mieux, en somme,
De prier Dieu pour le poure homme.

LE COMTE DE SALLES.

On ignore le véritable nom de cet acteur. C'était un Bazochien. Marot l'a aussi célébré. Je ne vois rien de remarquable sur ce personnage que son nom de théâtre.

JACQUES MERNABLE.

C'est le pauvre Irus. Ronsard a célébré la misère de ce joueur de Farces :

Tandis que tu vivois, Mernable,
Tu n'avois ni maison ni table,
Et jamais, pauvre, tu n'as veu
En ta maison le pot au feu;
Ores la mort t'est profitable :
Car tu n'as plus besoin de table
Ni de pot, et si désormais
Tu as maison pour tout jamais.

J'ignore si l'extrême pauvreté de ce personnage venait d'un dédain philosophique pour les biens de ce monde, ou d'un peu d'inconduite. Dans tous les cas, ce fut sans doute un très-grand talent dramatique, puisque Ronsard lui a consacré de si beaux vers.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES IMITATEURS.

GAULTIER - GARGUILLE, GROS-GUILLAUME ET TURLUPIN, FARCEURS.

L'ESPRIT de la farce allait donc s'éteindre à jamais, et toute la gloire des échafauds était près de s'évanouir, lorsque trois garçons boulangers, écoutant une voix secrète, qui leur présageait de grandes destinées, quittèrent tout-à-coup leurs jupons, se saupoudrèrent la figure d'une nouvelle couche de farine, et s'affublant chacun d'un costume original, cou-

rurent se montrer en public, et annoncer que l'esprit de la Farce ne périrait pas : *Exoriare aliquis.* Ces trois héros ne furent pas simplement des Personnages imitateurs ; mais, comme je l'ai dit, ce furent les conservateurs du genre. Honneur à Gaultier-Garguille, à Gros-Guillaume et à Turlupin !

> . . . . *Primo avulso, non deficit alter*
> *Aureus.*

« Ces trois amis, disent les Mémoires, louèrent un petit jeu de paume à la porte Saint-Jacques, ou plutôt près de l'ancien fossé, qu'on nomme aujourd'hui l'Estrapade ; ils avoient un théâtre portatif, et des toiles de bateau peintes pour leur servir de décorations. Ils jouoient depuis une heure jusqu'à deux, surtout pour les écoliers, et le jeu recommençoit le soir. Le prix du spectacle étoit de deux sols six deniers. Gaultier-Garguille faisoit ordinairement le maître d'école, quelquefois le sçavant, avec un livre de chansons qu'il avoit composées et qu'il débitoit, et quelquefois le maître de la maison, suivant les sujets de leurs pièces. Gros-Guillaume avoit adopté le caractère d'un homme sententieux, et le prude Turlupin, tantôt valet, tantôt intrigant et

filou, jouoit avec feu, et les bons mots ne lui manquoient pas ».

J'ai dû présenter ces trois Personnages dans un seul et même article; le lecteur verra qu'à plus d'un titre ils ne pouvaient être séparés; mais je vais un instant considérer chacun d'eux isolément.

Les noms de *Gaultier-Garguille*, de *Gros-Guillaume* et de *Turlupin*, ne sont que des noms de Farce que s'étaient donnés nos artistes. Le premier se nommait Hugues Guéru. Il était Normand; ce qui ne l'empêchoit pas, dit Sauval, d'imiter parfaitement l'accent, le geste et les manières d'un Gascon. « Il étoit, ajoute cet auteur, extrêmement souple, et toutes les parties de son corps lui obéissoient si parfaitement, qu'on l'auroit pris pour une vraye marionnette. Il étoit très-maigre, avoit les jambes droites, menues, et avec cela un très-gros visage, qu'il couvroit ordinairement d'un masque, avec une barbe pointue. On ne pouvoit le voir sans rire. Il n'y avoit rien dans ses paroles, dans sa démarche et dans son action, qui ne fût très-comique. Aussi jamais comédien ne fut plus naïf et plus naturel. Turlupin et Gros-Guillaume le secondaient

merveilleusement ; mais lorsqu'il venait à chanter seul, il réunissoit tous les suffrages ; sa posture, ses gestes, ses tons, ses accens, tout étoit si burlesque, que la chanson de Gaultier-Garguille passa en proverbe ».

Voici quel était son accoutrement : « Une espèce de bonnet plat et fourré; point de cravatte ni de col de chemise ; une camisole qui descendoit jusqu'à la moitié des cuisses ; une culotte étroite qui venoit se joindre aux bas, dessous les genoux ; une ceinture de laquelle pendoit une gibecière, et un gros poignard de bois passé dans la même ceinture ». Le corps de l'habit était noir, les manches rouges, les boutons et les boutonnières rouges sur le noir, et noires sur le rouge. Donnez à cette carricature des pantouffles au lieu de souliers, et un bâton à la main...

Ecce homo véritable,

comme disaient les Confrères de la Passion ; vous aurez Gaultier-Garguille.

Je citerai quelques-unes de ses chansons.

CHANSONS DE GAULTIER-GARGUILLE.

Que je me plais soubs vostre loy !
Cloris, sitost que je vous voy,

Ma joye est sans seconde,
Car vous avez je ne sçay quoi
Qui charme tout le monde.

Vos dédains me sont des appas:
Vous me fuyez, je suis vos pas,
Vostre glace m'enflamme,
Et vous serez jusqu'au trespas,
Princesse de mon ame.

Je sçay bien qu'un roy seulement
Est digne d'estre votre amant,
O ma douce cruelle!
Mais si je faux en vous aymant,
Au moins la faute est belle.

C'est une romance; mais Gaultier-Garguille n'était pas pour le genre langoureux. Voyons de sa grosse gaîté.

Un jour en me pourmenant
Dans l'espois d'un verd bocage,
Trouvay Philin et Philis
Qui faisoient un beau mesnage.
La, la, la, la, ne riez pas tant,
Vous en feriez bien autant.

Autre.

Mon compère a une fille,
Donne-ly, donne-ly de l'estrille,

Qui coud, qui brode et qui file !
Ha ! qu'il est heureux qui coud.
Donne-ly, donne-ly de l'estrille
Et de l'avoine au poinct du jour.

Autre.

Jean, ceste nuict, comme m'a dit ma mère,
Doit m'assaillir, mais je ne le crains guère ;
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi.

Je ne suis pas de ces folles badines
Qui font venir à l'ayde leurs voisines ;
Si
Ma mère n'en est pas morte,
Je n'en mourray pas aussi.

Chanson dialoguée.

Belle, quand te lasseras-tu
De causer mon martyre ?
— Je n'ai ni beauté ni vertu,
Cela vous plaist à dire ;
Portez vos beaux discours ailleurs,
Car je n'aimons pas les railleurs.

Non, je ne raille nullement
Quand je te nomme belle.

— Je sommes belle voirement,
Mais c'est à la chandelle ;
Néantmoins pas un sermoneur
N'a rien gaigné sur nostre honneur.

Encore une petite pointe de gaîté :

Que l'Amour est rigoureux,
Qu'il assortit mal ses flames !
Quand j'estois jeune amoureux
Il me fit hayr des dames.
Ore il m'offre des fillettes
Quand j'ai passé soixante ans :
Mais c'est donner des noisettes
A ceux qui n'ont plus de dents.

Là se termine tout ce que j'extrairai et ce que l'on peut extraire du Recueil, non que le tout n'y soit excellent, mais parce qu'on gémit à chaque pas en reconnaissant combien les tems sont changés. Ces chansons firent l'admiration de la bonne compagnie, et furent faites surtout pour les dames, comme l'atteste cette stance en l'honneur de Gaultier-Garguille :

Gaultier aura l'honneur que les plus belles dames
Emprunteront ses vers pour descrire leurs flames,

Et le Dieu des neuf Sœurs
Apprendra ses chansons pour donner des oracles;
Car leurs charmes et leurs douceurs
N'ont que trop de pouvoir pour faire des miracles.

Gaultier-Garguille fut donc un poète célèbre. Que si l'on est jaloux de juger de sa prose, en voici un échantillon par son épître *aux Curieux*, placée, avec son portrait, en tête du Recueil. « Le froid humide du dernier voyage de Compiegne m'ayant enroué la gargamelle comme une charette mal graissée, je me suis consolé en mon affliction, ainsi que font ces vieux bourguemaistres d'Allemagne, qui ne pouvant plus continuer la bonne chere accoustumée, à cause de l'indigestion de leur estomach, se contentent de faire trinquer et festiner leurs valets en leur présence, se servant en ces repas des yeux pour faire l'office de la bouche : de mesme, voyant qu'il ne m'estoit plus possible d'entonner l'air de mes agréables chansons, je me suis advisé de les faire imprimer, afin d'avoir le plaisir ou de les ouïr chanter devant moi par d'autres, ou bien les lisant de les marmotter moi-mesme en basse notte : mais à présent qu'Apollon, en faveur des Muses, m'a faict recouvrer une

bonne partie de l'original de ma voix, je vous offre en ce Recueil la copie pour vous divertir quelquefois durant ce prochain carneval. Que si ce portrait ne vous satisfait entièrement, vous pourrez venir voir le Personnage vivant, ou au Louvre, ou en nostre théâtre ordinaire. C'est, Messieurs, ajoute-t-il, *l'effectif* GAULTIER GARGUILLE. »

Passons maintenant à ses deux illustres compagnons.

Le vrai nom de *Gros-Guillaume* était Robert GUÉRIN. Celui-ci ne voulut point mettre de masque et continua de s'enfariner le visage, et si adroitement, disent les Mémoires, « qu'en remuant un peu les lèvres, il blanchissait tout d'un coup ceux à qui il parlait, » ce qui devait être fort divertissant. Voilà son caractère comique bien établi; quant à son physique, il n'était point beau ni très-favorable à sa nouvelle profession, car Gros-Guillaume avait le ventre d'une grosseur énorme; mais cette incommodité même était, dit-on encore, ce qui contribuait le plus à rendre sa figure plaisante : il s'était avisé de se garotter de deux ceintures, l'une au-dessous

des aisselles, l'autre sur le ventre; et comme son corps avait naturellement l'apparence d'un tonneau, les ceintures semblaient deux cerceaux. Cette similitude n'était pas sans quelque rapport avec les goûts de Gros-Guillaume. Ce grand homme aimait extraordinairement la bouteille, et l'on prétend que pour être de bonne humeur, il falloit qu'il se fût enivré avec son compère le savetier.

Peut-être aussi Gros-Guillaume cherchait-il à assoupir la violence d'un mal bien cruel qui ne lui donnait presque point de repos; il était tourmenté de la pierre, et souvent, sur le théâtre, il en ressentait de si vives atteintes qu'il en pleurait de douleur. Les personnes placées près de la scène remarquaient sa contenance triste et ses yeux pleins de larmes, mais au loin on ne se fût pas douté qu'il souffrît; il se faisait violence au point de réjouir autant que s'il eût eu le corps et l'esprit bien tranquilles. Cela ne l'empêcha point de vivre quatre-vingts ans et de mériter que ces vers fussent gravés au bas de son portrait :

Tel est . . . . . .
Gros-Guillaume avecques sa trogne,

Enfariné comme un meunier.
Son minois et sa réthorique
Valent les bons mots de Regnier
Contre l'humeur mélancolique.

Son costume est fort remarquable. Culotte rayée; de gros souliers gris, noués d'une touffe de laine; de plus, enveloppé d'un sac plein de laine lié au haut de ses cuisses; pour coiffure, une calle ou barrette ronde ayant une mentonnière de peau de mouton. C'était une espèce de mérinos.

Quant au fameux *Turlupin*, qui se nommait Henri LEGRAND, il ne s'amusa point à inventer un costume. Il imita simplement celui de Briguelle, comédien italien alors fort couru et dont le caractère est resté à notre théâtre. Turlupin était bien fait, bel homme, quoiqu'un peu rousseau, et avait d'ailleurs, à ce que l'on rapporte, une extrême ressemblance avec son modèle. « Leur taille était la même, et leur visage avait aussi beaucoup de rapport. Tous deux jouaient le rôle de Zani, qui est le facétieux de la bande : ils portaient un masque, et l'on ne voyait point d'autre différence entre eux que celle qu'on remarque

dans un tableau, entre l'original et une excellente copie. » Turlupin éleva la Farce à un tel degré, que tout ce qu'il débitait reçut le nom de *Turlupinades*.

Tels furent nos trois Farceurs. Joignons à ce tableau une de leurs Farces plaisantes et récréatives.

Gros-Guillaume qui fait le père se met le trafic en tête, et décide de faire un voyage aux Indes. Une seule chose l'inquiète. J'ai, dit-il, une petite friande au logis, et je crains... Il veut demander conseil à Turlupin, son valet, et l'appelle.

TURLUPIN.

« Qui va là?

GROS-GUILLAUME.

« Je te veux communiquer une affaire d'importance, j'ai résolu d'aller aux Indes.

TURLUPIN.

« Qu'y faire? Vous faut-il sortir de la ville de Paris?

GROS-GUILLAUME.

« O la bête! les Indes sont éloignées d'ici d'un grand espace.

TURLUPIN.

« Vous embarquerez-vous à Montmartre?

GROS-GUILLAUME.

« O le gros âne! c'est par la mer qu'il faut que j'aille aux Indes; mais ce n'est pas là où je me veux arrêter, je te veux donner en garde ma petite Florentine, etc. »

Le papa n'est pas plutôt parti que Florentine vient confier à Turlupin qu'elle aime le seigneur Horace, et lui remet une bague pour qu'il la lui porte de sa part.

TURLUPIN.

« Je ne manquerai point de la lui donner. Allez à la maison, et préparez toujours la soupe. »

Le seigneur Horace arrive alors, et Turlupin qui ne le connaît pas, est sur le point de le tuer, tant il se pique de bien garder le logis. Mais cet amant lui fait bientôt à son tour sa confidence. Il vient, après une longue absence, revoir Florentine.

TURLUPIN, *à part.*

« De lui bailler la bague il n'est pas besoin, elle me servira bien.

HORACE.

« Quelles nouvelles as-tu de ma maîtresse, Turlupin?

TURLUPIN.

« Bien tristes, monsieur; la pauvre fille avait une chaîne comme la vôtre; en allant à la rivière, elle l'a laissé tomber dedans.

HORACE.

« Je lui veux faire un présent de la mienne. Donne-la lui de ma part.

TURLUPIN.

« Je n'y manquerai pas; mais je vous avertis d'une chose, de ne lui en point parler, car elle ne veut pas qu'on lui reproche ce qu'on lui donne.

HORACE.

« Je ne lui en dirai jamais mot. »

L'entrevue des deux amans est remise à demi-heure. Dès qu'Horace est parti, Florentine revient et demande à Turlupin s'il a remis l'anneau.

TURLUPIN.

« Oui, madame; mais comme vous sçavez

que les hommes généreux ne veulent pas qu'on leur reproche rien, aussi ne faut-il pas que vous lui en parliez.

FLORENTINE.

« Vraiment je n'ai garde. »

Tout va bien, mais le seigneur Horace rentre alors; il s'ensuit une scène assez plaisante par l'embarras de Turlupin, et qui peut en outre être considérée comme un modèle en style de galanterie.

HORACE.

« Ma chère âme, il y a une infinité de siècles que je désire de vous voir! Pardonnez au trop de hardiesse que j'ay de vous présenter mon service.

TURLUPIN, *bas à Horace.*

« Ne lui parlez pas de la chaîne.

HORACE.

« O le brouillon! tu m'empêches en mon discours.

FLORENTINE.

« Monsieur, ce n'est pas peu d'honneur que vous me faites, de me faire participante de vos affections.

TURLUPIN, *bas à Florentine.*

« Gardez-vous surtout de lui parler de la bague.

HORACE.

« Madame, *vos yeux peuvent graver toutes sortes de loix sur mon esprit, tant leurs rayons ont de puissance.*

TURLUPIN, *bas à Horace.*

« Ne soyez pas si indiscret que de lui parler de la chaîne.

FLORENTINE.

« Monsieur, je vous ai déjà témoigné, en vous envoyant ma bague, combien je vous affectionnais.

TURLUPIN, *à part.*

« Tête non pas de ma vie! me voilà découvert.

HORACE.

« Madame, je n'ai pas oui parler de bague; mais il est bien vrai que je vous ai envoyé une chaîne d'or par Turlupin.

TURLUPIN, *à part.*

« O le diable! me voilà séduit, il faut tout

rendre.... Les voici toutes deux, j'avais oublié de les donner. »

Nous en sommes ici à la IX.e scène, et Gros-Guillaume est déjà revenu des Indes, apportant toutes sortes de marchandises. Il entre donc. Mais apprenant que sa fille a un amant et même qu'elle est mariée, il s'en prend à Turlupin qu'il veut tuer, puis au seigneur Horace, qu'il menace de cent coups de bâtons, puis à sa fille qu'il appelle *madame la vilaine*, et ils se battent tous. *Fin de la Farce.*

Je pourrais faire beaucoup d'autres citations aussi intéressantes. Mais le lecteur a sans doute suffisamment apprécié le génie de nos artistes; seulement, comme Gauthier-Garguille n'a pas figuré dans le divertissement, je vais donner ici un de ses prologues qui me paraît extrêmement réjouissant et devait merveilleusement disposer les assistans au spectacle qu'il leur annonçait. L'orateur parle en faveur du mensonge. « Quelqu'un, dit-il, m'avait reproché ces jours passez, que je n'étois pas assez mêlé dans mes discours : tellement que j'ay fait

un bouquet de mes menues pensées et de la diversité d'icelles, pour attacher au bonnet du plus sévère censeur de la troupe, afin qu'il confronte au jardin de mes inventions, pour voir s'il y trouvera des fleurs plus agréables.... Ouy, messieurs, certains podagres, comme dit Menotus dans ses sermons, m'ont par bravade, fait improvistement sortir de mon cabinet pour appointer un différend de bonne maison, sans me donner le temps de mettre une dose d'éloquence dans ma gibecière... Sans donc déguiser le sujet, je soutiendray le mensonge être seul utile et nécessaire à l'homme, et qu'une des plus grandes vertus qui rend aujourd'hui recommandable, est de sçavoir mentir... Messieurs et dames, je désirerois, souhaiterois, voudrois, demanderois, requérerois, désidérativement, souhaitativement, volontairement... avec mes désiratoires, souhaitatoires... vous remercier de votre bonne assistance et audience. » Et il annonce qu'on va représenter une petite Farce réjouie et gaillarde.

Tant de talens ne pouvaient qu'obtenir un très-grand succès, et l'on pense bien que les patentés tardèrent peu à concevoir de l'om-

brage. Ils se plaignirent au cardinal de Richelieu, disant que trois bateleurs entreprenaient sur leurs droits. Son Éminence voulut juger par elle-même de ces nouveaux artistes. Elle les fit venir au Palais-Cardinal, depuis nommé le Palais-Royal, ou si l'on veut encore, le Palais du Tribunat, et leur ordonna de jouer devant elle dans une alcove. Nos illustres opprimés obéirent, et ce moment fut leur triomphe; car son Éminence rit aux larmes de leurs lazzis, et surtout en voyant Gros-Guillaume habillé en femme essayer tous les moyens les plus touchans pour apaiser la colère de son mari Turlupin, qui, toujours le sabre à la main, voulait lui couper la tête; scène qui dura une heure entière. Le cardinal enthousiasmé fit venir les exclusifs de l'hôtel de Bourgogne, et leur reprochant qu'on sortait toujours triste de leurs représentations, leur ordonna de s'associer ces trois excellens comiques. Cette décision afflige le lecteur, parce qu'il craint que les talens de nos héros ne perdent ici toute la liberté nécessaire à leur essor; mais les historiens nous rassurent en attestant qu'ils n'eurent pas moins de succès dans cette nouvelle

carrière; il en est même qui prétendent que Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, n'eurent chez les comédiens d'autre emploi que de faire des parades en dehors avant les représentations et de rassembler la foule à la porte. S'il en est ainsi, toutes les inquiétudes ont cessé, et comme dit Malherbe:

. . Le flux de ma peine a trouvé son reflux.

J'ai dit préliminairement que l'envie n'a cessé de poursuivre mes héros; j'ajouterai ici que, pour atteindre même leur mémoire, elle a rempli de contradictions les chroniques qui leur sont comtemporaines. Par exemple, pour Gaultier Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin, ne s'en trouve-t-il pas qui dénient que jamais le cardinal de Richelieu les ait fait venir dans son palais et jouer dans une alcove? D'autres ensuite prétendent que ces trois artistes n'avaient pas été garçons boulangers; cependant les Mémoires que j'ai suivis, vont jusqu'à citer le faubourg où ils travaillaient, et disent que c'était le faubourg Saint-Laurent. Que de nuages environnent les premières années de la vie des grands hommes!

Croira-t-on maintenant que même l'emploi des parades à la porte est contesté? Gaultier-Garguille, disent plusieurs historiens, se distingua dans le tragique (ce dont le lecteur ne se serait peut-être pas douté), et représenta avec beaucoup de dignité les rôles de rois. « Quand il étoit masqué, ajoutent-ils, et que la difformité de ses jambes et de sa taille étoit couverte d'une robe, il n'y avoit point de rôle qu'il ne fût capable de jouer. » Il déploya ces nouveaux talens sous le nom de FLÉCHELLE. Gros-Guillaume et Turlupin avaient pris dans la comédie les noms de LAFLEUR et de BELLEVILLE.

Que dire, que répondre, au milieu de tant de récits opposés? que les uns voulurent déprimer et ne déprimèrent point; que les autres crurent rehausser nos Personnages et ne pouvaient ajouter à leur illustration. Quand chacun d'eux aurait été garçon boulanger,

Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent?

Ce qui reste très-constant, c'est qu'ils s'*enfarinèrent*, puisque tous les auteurs s'accordent à les traiter d'*enfarinés*. Une chose très-

certaine encore, c'est qu'ils jouèrent *dans l'hôtel de Bourgogne*, car si l'on se rappelle le vers de

Gros-Guillaume avecques sa trogne,

on verra que je viens de remplir le vers précédent que j'avais exprès laissé en blanc: c'est là ce qui s'appelle avoir gardé en poche ses pièces de conviction. Résumons-nous: Gaultier-Garguille eut un emploi dans le tragique? je n'en doute point; il fit les parades à la porte? j'en doute encore moins: l'un et l'autre aura sans doute eu lieu alternativement. J'ai pensé que le lecteur me pardonnerait cette petite dissertation en faveur de trois Personnages que je regarde comme la tige nouvelle, la souche régénérée de tous mes héros. Mais il faut enfin nous séparer d'eux.

Il est un troisième fait qui n'a jamais été contesté, c'est qu'ils donnèrent entre eux l'exemple d'une amitié héroïque qui les place bien au-dessus des Oreste et des Pylade. Un terrible événement va prouver ce que j'a-

vance. Gros-Guillaume, parvenu, malgré son infirmité, à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait encore rien perdu de son talent pour réjouir. Il voulut même un jour y ajouter en contrefaisant un magistrat qui avait pour tic certaine grimace habituelle et fort plaisante. Le public sentit parfaitement l'allusion, et rit beaucoup; le magistrat qui ne s'y était pas trompé non plus, s'avisa de prendre la chose différemment et fit décréter et emprisonner notre plaisant. La foudre avait aussi voulu atteindre Gaultier-Garguille et Turlupin, mais ceux-ci avaient échappé en prenant la fuite. Vain espoir, hélas! un coup plus terrible encore devait suspendre leurs pas : Gros-Guillaume, se voyant mettre au cachot, en mourut de saisissement. C'était pour ses deux amis avoir en même temps coupé le fil de leurs jours; ils ne purent lui survivre, et la même semaine les vit tous les trois descendre au tombeau. Gaultier-Garguille fut enterré à Saint-Sauveur. J'ignore où fut transférée la dépouille mortelle de ses deux illustres compagnons.

Ces trois amis ne voulurent point admettre de femmes dans leur société dramatique;

On sait le proverbe italien : *la donna è come la castagna, bella di fuori, e dentro.....* Nos amis pensèrent que des femmes les désuniraient. Chacun d'eux en son particulier, ne fit pourtant nulles difficultés de former les nœuds du mariage. Gros-Guillaume laissa une fille qui fut comédienne et s'unit à un acteur de l'hôtel de Bourgogne, nommé Lafleur, le premier, dit-on, qui ait joué de manière à prouver *qu'il avait des entrailles.* La veuve de Turlupin épousa en secondes noces d'Orgemont, comédien de la troupe du Marais, et qui passait pour en être le meilleur. Quant à la veuve de Gaultier-Garguille, qui avait aussi l'honneur d'être fille d'un personnage célèbre qui va figurer dans cette histoire, doublement illustre par son père et par son mari, elle daigna enfin se rendre aux vœux d'un gentilhomme de Normandie, qui recueillit sa noble infortune et s'efforça de la lui faire oublier dans les chastes liens d'un tendre et nouvel hyménée.

Ces trois artistes eurent une épitaphe commune, où, faisant allusion à la mauvaise opinion qu'ils avaient du caractère des dames, on ne manqua point de dire que si la Mort

les avait emportés si vite, et tous trois à la fois, c'était

Pour venger son sexe mutin.

JODELET, GUILLOT-GORJU, FARCEURS.

Je ne parle ici de Jodelet qui passa aussi à l'hôtel de Bourgogne, que pour faire une remarque importante. Je n'ai pu affirmer que les premiers pèlerins qui reçurent le titre de Confrères de la Passion, eussent eu le parler nasillard. Il paraît qu'il ne doit y avoir là-dessus aucun doute, car de tous les grands talens que Jodelet déploya sur le théâtre, celui qui excite le plus l'admiration des historiens, c'est qu'il nasillait parfaitement. Plusieurs passages des pièces du temps honorèrent en lui ce don de la nature ; l'un lui adressait ce vers à lui-même :

Ton poil déjà grison et ta nazillardise ;

L'autre faisait dire de lui :

Mais quant à la parole, il a grand agrément,
Et débite son fait fort nazillardement.

Le grand Corneille fit dire à sa louange :

Ah ! c'est là que mes sens demeurent étonnés.
Le ton de voix est rare, aussi bien que le nez.

Son épitaphe enfin consacra cet avantage, et jette un grand jour sur les faits antérieurs.

Ici gît qui de Jodelet
Joua cinquante ans le rolet,
Et qui fut de même farine
Que Gros-Guillaume et Jean Farine,
Hormis qu'il parloit mieux du nez
Que lesdits deux enfarinés....

J'ai pensé qu'on ne devait jamais négliger l'occasion de décider un grand point historique.

Guillot Gorju fut le successeur de Gaultier-Garguille. Que dirai-je de plus ?

JEAN FARINE, opérateur ; BRUSCAMBILLE, farceur.

L'Opérateur Jean Farine fut un de ces hommes bienfaisans et toujours mal appréciés d'une certaine classe du public, dont les lon-

gues veilles, consacrées au soulagement de l'humanité souffrante, finissent par produire un remède souverain pour guérir toutes sortes de maux. — Avez-vous, messieurs, mesdames, les vaisseaux mésaraïques variqueux, carcinomateux? le pancréas engorgé ? Ressentez-vous de ces humeurs âcres, ou acrimonies, fluctuosités, qui agacent les bronches pulmonaires? Craignez-vous des obstructions au mésentère, au foie, à la rate, aux reins? Craignez-vous la phthisie, l'étisie, la frénésie, la parafrénésie, l'hydropisie, les pleurésies, les dyssenteries, les dislocations, les palpitations, les contusions? Voici, messieurs, mesdames, le véritable exhilarant; voici contre les coupures, voici contre les meurtrissures, voici contre les foulures; voici qui guérit la jaunisse, qui guérit les maux de dents, les tintemens d'oreilles, la contraction des nerfs; voici le véritable élixir apéritif, incrassant, cordial, stomachique, cosmétique, céphalique, diaphorétique, anti-septique; la véritable poudre becchique, anthelmintique; qui donne et entretient la santé, qui conserve la beauté, qui guérit la cécité, la surdité. Voici le remède universel!

C'est, je pense, à peu près ainsi que le docteur Jean Farine annonçait son spécifique divin. Je dis à peu près, car les Mémoires ne nous ont pas conservé ses propres paroles, et je crains bien que ma voix ne paraisse un peu profane. Mais ce qui nous est transmis avec précision, ce sont toutes ses cures merveilleuses. Le tombeau du bon Pâris opérait moins de miracles :

L'aveugle y court, et d'un pas chancelant
Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient, clopine sur la tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte et tombe.
Le sourd approche, écoute et n'entend rien....

L'illustre Jean Farine était merveilleusement secondé par le célèbre BRUSCAMBILLE, autrement DESLAURIERS, farceur dont les Facéties ont souvent été réimprimées, et même *contrefaites, tronquées et mutilées*, dit-il dans une de ses préfaces. Voici les titres de ces divers ouvrages précieux : 1.° *Les Fantaisies de* BRUSCAMBILLE, *contenant plusieurs discours, paradoxes, harangues et prologues facétieux*, 1612 ; 2.° *les Plaisans Paradoxes de* BRUSCAMBILLE, *et autres dis-*

cours comiques ; le tout tiré de l'escarcelle de son imagination, 1612 ; 3.° *les Nouvelles et plaisantes Imaginations de* BRUSCAMBILLE, *ensuite de ses Fantaisies à Monseigneur le Prince, par le S. D. L. Champ.*, 1615 ; ce qui signifie, *par le sieur Deslauriers, Champenois :* honneur à la Champagne qui l'a vu naître ! « Dans tous ces ouvrages, disent les historiens du Théâtre Français, dont le témoignage n'est pas suspect, il y a de l'esprit, de l'imagination ». Je veux que le lecteur en juge, et je citerai seulement les sommaires de quelques-uns des paradoxes ou prologues que ce grand homme tira de son escarcelle. I.er *En faveur du Galimatias.* II. Paradoxe *qu'un pet est spirituel.* III. *En faveur du Crachat.* IV. *De l'utilité des cornes, etc.* Veut-on juger du style, de la finesse, des pensées ? » *Spectatores impatientissimi*, s'écriait-il, soyez patiens ; *finis corona taupus*, la fin couronne *les taupes* ». Tout cela devait faire étonnamment rire. L'heureux siècle ! et avec cela jouir d'un remède universel !

MONDOR, OPÉRATEUR; TABARIN, FARCEUR, et beau-père de GAULTIER-GARGUILLE.

MONDOR rivalisa Jean Farine; c'est dire assez à sa louange. Pour TABARIN, je prétends le placer au-dessus de Bruscambille : on pense bien que Gaultier-Garguille ne pouvait s'allier qu'à un homme digne de n'être comparé qu'à lui-même.

Tabarin était l'associé de Mondor, et non son valet, comme d'ignorans chroniqueurs l'ont prétendu, et c'est sur le Pont-Neuf qu'on jouissait du bonheur de l'entendre. La plupart de ses Colloques et de ses Farces étaient improvisés : nouveau genre de mérite, et qu'aucun autre personnage contemporain ne lui a disputé. Tous ces impromptu ont été publiés sous le titre de *Recueil des Œuvres et Fantaisies de* TABARIN, *contenant ses Réponses et ses Questions*. Je parle de cet ouvrage d'après la sixième édition.

La Farce suivante semblera sans doute n'avoir été composée qu'avec la plus profonde réflexion.

Un vieillard amoureux, nommé Piphagne, charge Tabarin, son valet, du soin des apprêts de noces, et celui-ci court aussitôt faire les provisions. Pendant ce temps-là, dame Francisquine, épouse de Lucas, vieux débauché, gourmande son mari, et le fait si bien trembler sur les suites de sa mauvaise conduite, que Lucas, entendant en ce moment frapper à la porte, s'imagine qu'en effet les sergens viennent l'enlever, et ne sait plus où donner de la tête. Francisquine a pitié de sa frayeur, et le fait cacher dans un grand sac. Or, le bruit qu'on faisait à la porte était causé par Fristelin, autre valet, qui apporte à la femme de Lucas une déclaration d'amour de la part de son maître.

Francisquine, indignée de la hardiesse des vœux qu'on ose lui adresser, résout de s'en venger sur Fristelin, pour le punir de s'être chargé d'une démarche aussi injurieuse à son honneur. Elle a bientôt trouvé le moyen d'effrayer ce valet, qui, au premier bruit, se glisse dans ce même sac où Lucas s'est déjà blotti.

FRANCISQUINE.

« De les jeter tous les deux dans la rivière,

serait user d'une cruauté trop inhumaine. J'aime mieux les laisser quelque temps en cette posture, pour voir ce qui en arrivera.

TABARIN, *entrant.*

« Enfin, j'ai tant fait que nous ferons le banquet. Je n'eusse su au monde faire une meilleure rencontre. C'est maintenant la difficulté de dresser les préparatifs. Le sieur Piphagne s'est mis en frais à cause de ses noces. Il m'a donné vingt-cinq écus pour aller mettre ordre aux provisions de gueule. Il me faut premièrement avoir pour cinq écus de salade, pour cinq écus de sel, pour cinq écus de vinaigre, pour cinq écus de raves, et pour cinq écus de clous de girofles. Mais je n'ai ni pain, ni vin, ni viande..... Ma commère, je vous prie de m'enseigner le chemin de la boucherie ?

FRANCISQUINE.

« Si c'est pour acheter quelque viande, je vous en donnerai à bon marché.

TABARIN.

« Est-ce chair fraîche que vous avez ?

FRANCISQUINE.

« Ce sont deux pourceaux que voicy, qu'on

m'a amenés cejourd'huy, et je vous baille le tout pour vingt écus ».

Tabarin accepte le marché, et court avertir son maître, qui vient aussitôt examiner l'emplète.

PIPHAGNE, *découvrant le sac et voyant Lucas.*

« Oimé ! quel miracolé ! prodigio grande qui paroissé !

LUCAS.

« Au meurtre ! on me veut égorger. Je suis Lucas, et non pas un pourceau.

TABARIN.

« Vade sac à noix ; tête non pas de ma vie, voilà un pourceau qui parle.

FRISTELIN.

« Songez à moi, mes amis, je suis mort.

TABARIN.

« En voici encore un qui est dans ce sac !

FRANCISQUINE.

« Haye, haye ! voilà pour me faire avorter.

TABARIN.

« Prodige, messieurs, prodige ! Voilà les pourceaux qui sautent. Je n'en demeurerai

pourtant point là, il faut que je vous étrille; vous êtes cause que je perds un bon souper ».

Et ils se battent tous : conclusion ordinaire de ces divertissemens. C'est là certainement un très-joli impromptu.

J'ai déjà observé plusieurs fois que notre langage s'était enrichi d'une infinité de locutions heureuses qu'il doit à mes Personnages. Je vais en donner un grand et dernier exemple, car je ne puis dissimuler à mon lecteur que nous aurons, avant peu, bien d'autres genres de mérite à admirer. Certes, tous les héros qui doivent désormais figurer dans cet ouvrage, seront encore essentiellement des *Farceurs*, mais la chose alors ira sans dire, et je ne m'amuserai plus à la faire remarquer. Employons donc les derniers momens consacrés exclusivement à la Farce, à considérer un de ses monumens les plus précieux.

Ce n'est rien moins qu'un comte, qu'un prince et un des plus beaux esprits de la cour de Louis XIII, qui a voulu réunir en une seule comédie toutes les saillies incomparables qui ont reçu le nom de Turlupinades, et qu'on aurait peut-être bien pu nommer aussi

Garguillades et *Tabarinades*. En voici quelques fragmens : le lecteur voudrait peut-être jouir de tout l'ouvrage ; il aura ce plaisir, en se procurant LA COMÉDIE DES PROVERBES, pièce comique d'Adrien de Montluc, prince de Chabanois, comte de Carmain ou de Cramail, petit-fils du fameux maréchal Blaise de Montluc.

Le bonhomme Thesaurus, arrivant de voyage, apprend l'enlèvement de sa fille Florinde.

THESAURUS.

«Hélas ! mon voisin, j'ay perdu la plus belle rose de mon chapeau ; la fortune m'a bien tourné le dos, moy qui avais feu et lieu, pignon sur rue, et une fille belle comme le jour, que nous gardions à un homme qui ne se mouche pas du pied....

MACÉE, *sa femme, au voisin Bertrand.*

«Vous êtes aussi un vaillant champion, je ne m'en étonne pas : vous êtes un grand abatteur de quilles, c'est dommage que la caillette vous tient. Voilà ce que c'est que d'avoir de bons voisins, j'en sommes bien entournez ; ils font

les bons valets quand on n'en a plus que faire. Mais à qui vendez-vous vos coquilles ? A ceux qui viennent de Saint-Michel.

BERTRAND.

« Voilà ce que c'est : faites du bien à un vilain, il vous crachera au poing ; peignez-le, il vous oindra; graissez-lui ses bottes, il dira qu'on les brûle.

MACÉE.

« Vous en avez tout plein ; mais c'est comme les Suisses portent la hallebarde, par-dessus l'épaule. Au besoin, on connaît les amis : bien, c'est la devise de monseigneur de Guise, chacun à son tour.

THESAURUS.

« Ma femme, il fallait que vous fussiez bien endormie, pour ne point entendre le sabbat de ces maudites gens-là : il y a là du mic-mac, on avait mis sans doute de la poudre à grimper sous le nez, ou bien vous aviez du coton dans les oreilles; mais patience passe science, il ne faut point tant chier des yeux.

MACÉE, *pleurant.*

« Marchand qui perd ne peut rire; qui perd

son bien perd son sang; qui perd son bien et son sang perd doublement..... »

La belle, au moment du rapt, s'était écriée :

« Aux voleurs! à l'aide, secourez-moi, on m'enlève comme un corps saint.

BERTRAND, *voyant ce qui se passait.*

« Pour trop gratter, il en cuit aux ongles. Retirons-nous. Bonjour, bonsoir, l'on crie demain des cotterets à Paris ».

Florinde voyage donc avec son amant Lidias et deux valets, Alaigre et Philippin.

LIDIAS, *aux valets.*

« Sus, paix à la maison. Je n'aime point le bruit si je ne le fais ; je veux que vous cessiez vos riottes, et que vous soyez comme les deux doigts de la main, que vous vous accordiez comme deux larrons en foire, et que vous soyez camarades comme cochons..... Revenons à notre première chanson : que disait-on de moy en mon absence ?

FLORINDE.

« Il est vray que votre absence faisait parler

de vous tout au travers des choux..... Bref, on ne songeait plus qu'à rire, et à me donner à ce grand franc taupin de capitaine, qui me suivait partout comme un barbet.

ALAIGRE.

« C'est un bon falot, le morceau lui passera bien loin des côtes.

FLORINDE.

« Pour moy, je ne sais comme mon père est si coëffé de cet avaleur de charrettes ferrées : quelques-uns disent qu'il est assez avenant; mais pour moy, je le trouve plus sot qu'un panier percé, plus effronté qu'un page de cour, plus fantasque qu'une mule, méchant comme un âne rouge, au reste, plus poltron qu'une poule, et menteur comme un arracheur de dents.

LIDIAS.

« Vous dites là bien des vers à sa louange.

FLORINDE.

« Pour la mine, il l'a telle quelle, et surtout il est délicat et blond comme un pruneau relavé, et la bourse il ne l'a pas trop bien ferrée : de

ce côté-là il est comme rebec, et plus plat qu'une punaise ».

On vient de voir tout le bon parti que le beau sexe peut tirer du langage combiné de mes héros. Alaigre dit alors aux violons : *Soufflez, ménétriers, l'épousée vient;* ce qui indique que l'acte est terminé, et que l'orchestre doit se faire entendre. Je finirai par un échantillon de la déclaration d'amour du capitan. Florinde, revenue déguisée en Bohémienne dans la maison paternelle, n'est pas du tout reconnue de ses parens; mais Fierabras lui trouve un air de ressemblance avec la belle qu'il devait épouser, et en devient subitement amoureux.

FIERABRAS.

« La belle fille, vous ressemblez toute crachée à une beauté qui m'a donné dans la vue.

FLORINDE.

« Monsieur, je n'eus jamais tache de beauté.

FIERABRAS.

« Vos mépris vous servent de louanges;

mais, mon petit cœur, une fille sans ami est un printemps sans roses.

FLORINDE.

« Votre cœur est dans le ventre d'un veau ; je suis une sainte qui ne vous guérira jamais de rien : adressez ailleurs vos offrandes.

FIERABRAS.

« Je te prie, baise-moy à la pincette.

FLORINDE.

« Voyez-vous ? Qu'il est gentil ! On ne baise plus en ce temps-cy. Je crois que vous êtes fils de boulanger, vous aimez la baisure..... Vous n'avez pas lavé votre bouche ; et puis, vous savez bien que baiser qui au cœur ne touche ne fait qu'affadir la bouche.

FIERABRAS.

« Eh quoi ! tu m'es gracieuse comme une poignée d'orties !.... »

Je m'arrête ici bien à regret, mais le lecteur a maintenant une idée complète de la comédie au temps des Farceurs. Quelques vers suffiront pour lui faire juger du style

tragique à la hauteur duquel Gaultier-Garguille sut élever son talent dramatique. J'emprunte ma citation d'une des huit ou neuf cents pièces de théâtre du fécond Alexandre HARDY. Je choisis le moment décisif qui inspire la terreur. Un seigneur a surpris sa femme en adultère, et va la poignarder :

(*A part.*)

O cieux ! ô cieux ! la louve à son col se pendant,
Et de lascifs appas provoque l'impudent,
Luy chatouille le sein, lui baisote la bouche,
D'un clin de teste au lit l'appelle à l'escarmouche !...

(*Sortant sur eux.*)

Ma patience échappe, exécrable p....,
Tu mourras à ce coup, tu mourras de ma main.

Et il la poignarde.

Tels furent les grands talents qui précédèrent Molière et Corneille.

C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

NICOLAS FLAMEL, Ecrivain public, Libraire juré, Poète, Peintre, Mathématicien, Architecte, grand Alchimiste; et sa femme PETRENELLE.

Voici un Personnage qui nous reporte au quatorzième siècle, et pour lequel je serai obligé de pénétrer dans la nuit des temps : aussi ne m'en rapporterai-je qu'à des guides sûrs, et particulièrement au médecin Borel, dont les *Recherches* sont si précieuses, que lui-même il leur a donné le nom de *Trésor*.

Nicolas Flamel fut d'abord, et seulement, écrivain public. Il était né pauvre. « Il tenait, dit Sauval, pour quatre sols Parisis par an, une petite place à l'encontre Saint-Jacques la Boucherie ». Quatre sols par an, cela n'était pas cher. Son échoppe, ou plutôt son comptoir, se voyait près de l'ancien clocher de cette église, et était adossé à une chapelle dédiée à Saint-Clément. Or, sur le lieu même où l'on avait vu l'échoppe ou le comptoir, Nicolas Flamel fit, dans la suite, bâtir le petit portail de Saint-Jacques; et dans la chapelle contre

laquelle le comptoir ou l'échoppe avait été adossé, il fonda des messes pour tous les mois de l'année. Flamel fit bien plus : il fit bâtir ou restaurer diverses églises, dota des hospices, éleva des monumens publics, et passa enfin pour être seigneur de sept paroisses aux environs de Paris, avec quinze cent mille écus de revenu.

De tous ces faits découlent deux conséquences. La première, c'est que Nicolas Flamel trouva le moyen de s'enrichir; la seconde, c'est qu'il fut pieux : points incontestables, et que je vais développer sans les désunir, tant il me semble qu'ils ne peuvent que gagner tous deux à marcher ensemble. Je dirai même plus : dans l'histoire de notre personnage, ils sont inséparables; l'un est la conséquence de l'autre. Je me garderai toutefois d'insinuer que si Flamel fut pieux, c'est parce que la fortune lui fut favorable; mais je puis affirmer que s'il devint extrêmement riche, c'est parce que sa piété fut extrême. Ceci commence à fixer l'attention. Faire fortune, parce qu'on fut très-pieux! Voyons, voyons, me disent mes lecteurs, prouvez-nous donc cela; en effet, dévotion et richesse ne mes-

siéent pas : contez-nous donc comment l'une fut une conséquence de l'autre ». Me voilà donc bien invité à parler. Je savais d'avance que je n'aurais affaire qu'à des lecteurs extraordinairement dévots.

La profession d'écrivain public mérite d'être distinguée au quatorzième siècle. Elle dut être alors beaucoup plus lucrative qu'elle ne l'est de nos jours. Tout le monde sait qu'avant l'apparition de l'art typographique, l'empire des lettres et de la chicane était entièrement soumis à l'art de l'écriture. L'écrivain était un petit roi : tout dans son petit univers ne semblait se mouvoir que pour lui. Voyant les plaideurs s'élancer en disputant vers le Palais, le littérateur silencieux méditer sa prose ou ses vers, l'écrivain pouvait dire des uns : C'est pour moi qu'ils s'agitent ; de l'autre, c'est pour moi qu'il approfondit....

C'est pour moi, pour moi seul que naquirent ces mondes.

Flamel d'ailleurs ne se bornait pas aux tributs nombreux que sa très-grande célébrité lui attirait dans son échoppe. Artiste public, il donnait des leçons particulières ; il était ce

que l'on nomme aujourd'hui *professeur d'écriture*, et qu'en ces temps de simplicité on appelait tout bonnement *maître à écrire*. Il devint même libraire juré en l'Université de Paris, et sans quitter ni ses élèves, ni son échoppe. Mais tout cela ne suffit point au lecteur, qui attend quelque petit coup de théâtre portant le caractère du merveilleux. Passons donc par-dessus les professions savantes de mathématicien, d'architecte, et surtout de peintre et de poète, qui rarement, je crois, enseignèrent la route du temple de Plutus; et de toutes celles que j'ai citées, arrivons à la dernière, qui, d'un cri général, est reconnue pour toujours enfanter des prodiges. Je ne me réserve qu'une petite observation pour la fin de mon récit.

J'ai dit que Flamel fut alchimiste : or, il trouva la pierre philosophale. Il était né pour ce bonheur, un songe le lui fit pressentir. Une nuit, pendant son sommeil, un ange lui apparut, tenant un livre assez remarquable. « Ce livre, disent les Mémoires, était couvert de cuivre bien ouvragé; *les feuilles d'écorces déliées, gravées d'une très-grande industrie*,

et écrites avec une pointe de fer.... Une inscription en grosses lettres dorées contenait une dédicace *faite à la gent des Juifs*, par ABRAHAM LE JUIF, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe ». Flamel! dit l'habitant des cieux, vois ce livre auquel tu ne comprends rien : pour bien d'autres que toi, il resterait à jamais inintelligible ; mais tu y verras un jour ce que tout autre n'y pourrait voir. — A ce discours, Flamel tend les mains pour saisir ce présent précieux; l'ange et le livre disparaissent alors, mais des flots d'or roulent sur leur trace, et Nicolas se réveille dans une extrême agitation.

Tous les auteurs ne parlent pas de ce songe, mais on reconnaîtra par la suite qu'il devait avoir eu lieu. Pendant long-temps notre adepte futur n'en fit confidence à personne, pas même à sa femme Petrenelle, qui, couchée alors près de lui, et réveillée en sursaut par ses soupirs et ses gesticulations à la vue du Pactole imaginaire, crut que son mari avait le cauchemar, ou qu'il lui prenait quelque accès de folie. C'est ici l'occasion de donner les premières notions sur sa femme Pe-

trenelle. C'était une veuve en secondes noces, qu'il avait épousée parce qu'elle lui apportait un peu de comptant. Flamel, économe et laborieux, avait déjà fait fructifier ce modique avoir, au point de se bâtir une jolie maison, que l'on voit encore au coin occidental de la rue de Marivaux et de celle des Ecrivains. C'est aujourd'hui le n.° 16.

Le songe tarda tellement à s'accomplir que l'imagination de Flamel s'était beaucoup refroidie et qu'il ne pensait presque plus à l'apparition. Quelles furent, un jour, sa surprise et sa joie en reconnaissant dans un bouquin qu'il venait d'acheter sans y faire attention, ce même livre qu'il avait vu pendant son sommeil! C'étaient la même couverture *de cuivre ouvragé*, *les mêmes feuilles d'écorces déliées*. Il reconnut l'inscription en grosses lettres dorées et la dédicace *faite à la gent des Juifs*, également par ABRAHAM LE JUIF, prince, prêtre, lévite, etc. C'était exactement le livre inappréciable et surtout inintelligible. « Trois fois sept feuillets, ainsi nombrés non sans mystère, ajoutent les auteurs, composaient son tout parmi ces feuillets, plusieurs contenaient *de belles figures enlumi-*

nées. L'écriture était *latine, belle, nette et colorée.* Elle contenait des consolations et des avis aux juifs; elle renfermait aussi des instructions sur *la transmutation métallique en paroles communes*; mais il n'était point parlé du premier agent figuré dans les peintures. » J'extrais cette description du livre merveilleux, de l'*Histoire critique* de Nicolas Flamel; il faut bien se garder d'approuver le ton quelquefois ironique de l'auteur.

« Ayant chez moi ce beau livre, raconte Flamel lui-même, je ne faisais nuit et jour qu'y étudier.... ne sçachant point avec quelle matière il fallait commencer, ce qui me causait une grande tristesse; me tenais solitaire et ne faisais que soupirer à tout moment. Ma femme Petrenelle était tout étonnée de cela, me consolant et me demandant de tout son courage si elle pourrait me délivrer de fâcherie. Je l'aimais autant que moi-même. Je ne pus tenir ma langue que je ne lui disse tout. » Petrenelle fut surtout frappée des « belles couverture, gravures, images et pourtraicts. » Flamel ajoute : « elle en fut autant amoureuse que moi-même. »

Cependant il s'agissait de parvenir à en

tirer parti. « Je les montrai, continue-t-il, à Paris à plusieurs grands clercs.... La plupart d'iceux se mocquèrent de moi, et de la benite pierre... Enfin, ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, je fis vœu à Dieu et à monsieur Saint-Jacques-de-Galice, pour demander l'interprétation d'icelles à quelque sacerdos juif. » C'était là certainement le plus sage parti à prendre; c'était au moins celui qui devait lui tout révéler. Le pèlerinage à Saint-Jacques eut lieu; le dévot Flamel en revint illuminé : tant il est vrai que même dans les sciences occultes et cabalistiques, on ne risque rien d'invoquer Dieu et les saints. Nous en verrons bien d'autres exemples avant peu ; en attendant, voici la prière qui valut à Flamel sa précieuse révélation. Je la donne ici en français pour ceux qui ne voudront que la connaître ; mais c'est en latin, et telle que je la place en note, qu'il faut la prononcer, si le lecteur, comme je n'en doute pas, entreprend l'œuvre et fait le pèlerinage.

PRIÈRE *.

Dieu tout-puissant, éternel, père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits : j'implore votre misé-

* ORATIO.

Omnipotens, æterne Deus, pater cœlestis luminis, à quo etiam omnia bona et perfecta dona proveniunt : rogamus infinitam tuam misericordiam, ut nos æternam tuam sapientiam, quæ continua circa tuum thronum est, et per quam omnia creata factaque sunt ; atque etiamnum reguntur et conservantur, rectè agnoscere patiaris, mitte illam nobis de sancto tuo cœlo, et ex thronis tuæ gloriæ, ut unà nobiscum sit et simul laboret, quoniam magistra est omnium cœlestium occultarumque artium, etiam omnia scit et intelligit Fac moderatè nos comitetur in omnibus nostris operibus, ut per illius spiritum verum intellectum, infallibilemque processum nobilissimæ hujus artis, hoc est sapientium miraculosum lapidem, quem mundo occultasti, et saltìm electis tuis revelare soles, certo et sine ullo errore discamus, et ita summum opus quod hìc nobis peragendum est, primum recto et bene inchoemus, in eo ejusdemque labore constanter progrediamur, et tandem etiam beate absolvamus, illaque æternum cum gaudio fruamur. Per cœlestem illum et ab æterno fundatum angularem miraculosumque lapidem Jesum Christum, qui tecum, ô Deus Pater, unà cum Spiritu Sancto, verus Deus, in una indissolubili divina essentia, imperat et regnat, triunicus Deus summe laudatus in sempiterna sœcula. Amen.

(Ext. de l'*Hydrolitus Sophicus, seu Aquarium sapientum.* Bibliothèque Chimique de Manget, tome II, page 557.

ricorde infinie, laissez-moi connaître votre éternelle sagesse, elle qui environne votre trône, qui a tout créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel votre sanctuaire, et du trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi; car c'est elle qui est la maîtresse de tous les arts célestes et occultes, qui possède la science et l'intelligence de toutes choses. Faites qu'elle m'accompagne dans tous mes œuvres, que par son esprit, j'aie la véritable intelligence, que je procède infailliblement dans l'art noble auquel je me suis consacré, dans la recherche de la miraculeuse pierre des sages que vous avez cachée au monde, mais que vous avez coutume au moins de découvrir à vos élus; que ce grand œuvre que j'ai à faire ici bas, je le commence, je le poursuive et je l'achève heureusement; que content, j'en jouisse à toujours. Je vous le demande par J. C., la pierre céleste, angulaire, miraculeuse et fondée de toute éternité, qui commande et règne avec vous, etc. »

Flamel ne se vit pas plutôt en possession de la pierre philosophale, qu'il voulut que des monumens publics attestassent à la fois sa piété

fervente et sa prospérité; et devenu grand alchimiste, sans cesser d'être écrivain public et libraire, ce fut encore à son zèle religieux qu'il dut d'être en même tems poète, peintre, mathématicien et architecte. Il passe pour avoir lui-même tracé le plan des édifices, dessiné et mis en couleurs les diverses peintures, et composé toutes les inscriptions. Ses talens poétiques ne se bornent même point là; on lui fait honneur d'un ouvrage rimé, intitulé *le Sommaire philosophique*, ou *le Roman chimique*, et d'une autre pièce de vers. J'ignore si Flamel signa ou non ses ouvrages, comme poète; mais comme architecte ou fondateur, il fut certainement loin de vouloir garder l'anonyme. Indépendamment de son chiffre partout répété, ou des diverses inscriptions qui renfermaient son nom, tout ce qu'il fit bâtir ou restaurer offrit son image sculptée, accompagnée d'un écusson, où une main tenait son écritoire en forme d'armoiries. Désigner tous les monumens publics qui lui sont dus, ce n'est pas encore donner le nombre de ses statues : il en avait une à Sainte-Geneviève-des-Ardens, sous le portail qu'il avait fait construire; deux à Saint-Jacques-la-Boucherie, une sur la petite

porte de l'église, rue des Ecrivains, et une autre sur le pilier de sa maison; une aux Charniers des Innocens, dont il avait fait bâtir une des arcades du côté de la rue de la Lingerie; il en avait encore une à l'ancienne église de l'hôpital Saint-Gervais, petite chapelle qu'il avait fait élever rue de la Tixeranderie; et deux sur la façade d'une belle maison qu'il fit construire dans la rue de Montmorency.

Flamel était presque toujours représenté à genoux et les mains jointes. « On le voyait à Sainte-Geneviève-des-Ardens, dit l'auteur de l'Histoire critique, avec une robe longue, un manteau long et retroussé sur l'épaule droite, le chaperon à demi abattu autour du col, avec la cornette longue et pendante très-bas : avec cela une ceinture à laquelle est attachée l'écritoire, signe de la profession dont l'écrivain se faisoit honneur ». Petrenelle eut aussi ses statues. On la voyait avec son mari sur le fronton de l'arcade des Charniers. Elle était à genoux aux pieds de S. Pierre; de l'autre côté Flamel était à genoux aux pieds de S. Paul; et la Vierge était au milieu, tenant l'enfant Jésus. Au-dessous était une corniche chargée de tableaux de sculpture, représentant le Ju-

gement dernier, où le mari et la femme figuraient encore. Ils se trouvaient en outre partout sur les vitraux des édifices ou sur les façades dans les diverses allégories représentées en peintures ou en ciselures. Des vers se voyaient au-dessous du chiffre de Nicolas Flamel, sur son arcade du Charnier des Innocens; et sans doute ils étaient de sa composition. Les voici tels qu'on a pu les déchiffrer en 1760 :

Hélas! mourir convient
Sans remède homme et femme,
. . . . Nous en souvienne:
Hélas! mourir convient,
Le corps . . . . . .
Demain peut-être dampnés
A faute . . . . . .
Mourir convient,
Sans remède homme et femme.

Flamel fut enterré dans l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Il avait, de son vivant, payé les frais de sa sépulture, dont il avait désigné la place devant le crucifix et la Sainte Vierge, et où douze fois l'année, après les services fondés à son intention, tous les prêtres devaient aller, en surplis, lui jeter de l'eau bénite. Il avait aussi d'avance composé

et figuré l'inscription qui devait être placée à l'un des piliers au-dessus de sa tombe, et qui fut exécutée selon sa volonté, ainsi qu'il suit :

Etait figuré en haut le Sauveur, tenant la boule du monde entre les deux apôtres S. Pierre et S. Paul, avec un soleil et une lune ; au bas était écrit : « Feu NICOLAS FLAMEL, jadis écrivain, a laissié par son testament, à l'œuvre de cette église certaines rentes et maisons qu'il a acquestées et achatées de son vivant, pour faire certain service divin, et distributions d'argent chacun an par aumône, touchant les Quinze-Vingts, Hôtel-Dieu, et autres églises et hôpitaux de Paris. *Soit prié pour les Trépassés* ».

Sur un rouleau étendu on lisait ces paroles : *Domine Deus, in tua misericordia speravi.* Au-dessous se voyait l'image d'un cadavre à demi-consommé, et ces vers :

De terre suis venu et en terre retourne :
L'ame rends à toi, J. H. V., qui les péchiés pardonne.

Petrenelle avait précédé de vingt ans son mari au tombeau. Elle s'était aussi occupée de

ce qui suivrait ses derniers momens, et avait même réglé la dépense du luminaire à ses obsèques; mais Petrenelle ne nous donne vraiment pas ici une haute idée de sa magnificence. Elle avait fixé le prix du dîner du jour de l'enterrement, auquel, selon la coutume, devaient être invités tous les parens et les voisins, à quatre livres seize sols parisis. La dépense totale devait se monter à 18 livres 10 deniers parisis, et le bout de l'an ne coûter que 8 liv. 17 sols.

Le grand œuvre dont Flamel avait eu le secret, donna à penser à plusieurs personnes, qui, après sa mort, s'imaginèrent que toutes ses peintures et sculptures allégoriques étaient autant de symboles cabalistiques, qui renfermaient un sens qu'on pourrait mettre à profit. Dans cette idée, elles ne virent plus partout qu'hiéroglyphes; mais ce qui devint surtout l'objet de leur cupidité, ce fut la petite maison de la rue de Marivaux, que Flamel avait toujours habitée, et où devaient immanquablement se trouver des trésors enfouis. La chose était au moins fort probable; toutes les dépenses du fondateur ne pouvaient avoir employé les sommes innombrables qu'il

avait dû sans cesse produire en un clin d'œil, et ces personnes-là avaient sans doute lu Diodore de Sicile. Selon cet auteur, Symandius, roi d'Egypte, possesseur du grand secret, avait fait environner son monument d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de 365 coudées, et chaque coudée était un cube d'or. Sur un des côtés du péristyle d'un palais qui était proche du monument, on voyait Symandius offrir aux Dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans. La somme en était marquée, et elle montait à 131,200,000,000 mines. Un ancien ami de Flamel, qui savait à fond ses auteurs, imagina donc de déclarer, comme un cas de conscience, qu'il était dépositaire de certaines sommes qu'il devait employer à faire des réparations dans les maisons qui avaient appartenu au défunt, et s'offrit particulièrement de dépenser 3,000 liv. à restaurer la maison de la rue de Marivaux. On le prit au mot, car cette maison avait grand besoin d'être réparée. Notre homme fut au comble de ses vœux : il fit faire des fouilles, examina les hiéroglyphes, cassa les pierres, brisa les moellons; mais l'histoire rapporte qu'il en fut pour ses peines et pour les répa-

rations qu'il fit à ses frais ; peut-être n'avait-il pas connaissance de l'Oraison, ou ne l'avait-il pas récitée avec assez de ferveur.

Telle est la cause merveilleuse que le lecteur a voulu connaître, et que j'ai rapportée d'après le *Trésor des Recherches* du médecin Borel, appuyé de tous les alchimistes du monde ; mais je me suis réservé une légère observation à la fin de mon récit. Supposons que Flamel n'ait pas trouvé la pierre philosophale, les choses n'en iraient-elles pas tout aussi bien? Certes, je ne veux point supprimer mon article ; il est fait, il faut bien qu'il reste ; mais si le lecteur le veut, nous ferons un arrangement. Je confesse, pour mon compte, que le songe dont j'ai parlé est, pour m'exprimer comme l'illustre Bruscambille, tiré de l'escarcelle de mon imagination. Le docteur Borel pourrait bien nous avoir aussi donné quelque chose de son escarcelle ; laissons-lui le livre merveilleux, le pèlerinage et l'illumination, ou plutôt gardons-les pour l'article suivant. Que nous restera-t-il? deux professions : celles de maître écrivain et de libraire-juré, professions honorables dans tous les tems, mais qui, jointes à beaucoup d'ordre, d'économie, d'in-

telligence, peut-être à beaucoup d'habileté dans le maniement des affaires, pouvaient, dans le quatorzième siècle, produire des miracles qu'elles ne produiraient point aujourd'hui. La piété de Nicolas Flamel nous paraîtra plus pure; ses monumens, ses dotations auront plus de prix à nos yeux, parce que ses dépenses seront le fruit de ses travaux et de ses épargnes. Peut-être conservera-t-il un peu d'ostentation, mais après tout, est-ce donc un crime d'aimer à se faire honneur de son bien?

La femme Petrenelle gagnerait aussi à cet arrangement. Nous avons soupçonné la bonne dame d'un peu de lésinerie pour n'avoir pas voulu qu'on dépensât plus de 18 liv. 10 den. parisis à ses obsèques. Connaissons-nous le temps où elle vécut? Les archives de St.-Jacques-la-Boucherie, en date de 1414, font mention d'un grand dîner que donnèrent les paroissiens à l'évêque de Paris, Gérard de Montaigu, qui était venu consacrer le maître autel, et ce repas somptueux, pour lequel ils se cotisèrent, coûta en tout 3 liv. 10 sols parisis; savoir, 40 sols pour un gros carreau ou fort brochet, 18 sols pour une alose, et 12 sols

pour une quarte d'hypocras, liqueur faite avec du vin, du sucre et de la cannelle. Il y eut un autre dîner d'apparat qui coûta 16 sols. Ces archives fournissent bien d'autres renseignemens. L'organiste de la paroisse avait un traitement annuel de 6 livres. Le nommé Jehan Regnaud, manouvrier, toucha la somme de 19 sols 8 deniers pour 9 journées de sa peine à rechercher les vieux fondemens; Jehan François, la somme de 8 sols pour avoir refait un quartier du couvercle de la table qui couvrait l'autel de la chapelle de feu Nicolas Flamel, avoir peint les images, etc.; un assemblage de pièces de charpente pour former la place d'un escalier destiné à monter à un horloge, coûta 12 livres; des verroux, queues et paumelles destinés à fermer la barrière du cloître, coûtèrent 4 sols; une porte neuve garnie de ferrures, revint à 1 liv. 4 s. Le vin valait alors 6 et 8 deniers la pinte; un pain pour l'offrande, 8 deniers. S'étant trouvé à la mort de Flamel, une quantité considérable d'actes et de papiers que l'on voulut conserver soigneusement, on fit faire un coffre de noyer de six pieds de long, fermant à clef; ouvrage extraordinaire qui coûta

5 liv 10 sols. Le pavement de 20 toises et six pieds de la chaussée de la rue des Arcis revint à 6 liv. 12 sols. Flamel enfin fit élever un mur de clôture pour 8 sols. J'ai pensé que tous ces détails ne seraient pas sans quelques charmes pour le lecteur. On voit bien que 100 livres de ces temps-là pouvaient valoir un peu plus que 100 francs de nos jours. En vérité, la mémoire de la femme Petrenelle reste à l'abri de tout reproche. Son mari réclame la même justice; il se refuse absolument à passer pour s'être mêlé de sciences occultes, pour avoir mêlé le bon Dieu et les Saints avec les affaires du Diable, pour n'avoir eu qu'une dévotion intéressée et qui donne matière aux railleries. Au fait, nanti du bien de sa femme; fort célèbre, fort couru et mettant épargnes sur épargnes; fort adroit d'ailleurs, si l'on en juge par la donation que lui fit aussitôt une veuve qu'il prit pour servante à la mort de Petrenelle, et à laquelle il recommanda, par son testament, de ne se point remarier, ce qu'elle n'exécuta pourtant point; avec tant de moyens personnels, pourquoi n'aurait-il pu, sans des ressources secrètes, suffire à toutes ses bâtisses et à toutes ses

dotations? On pense que chacune de ses statues aura pû lui coûter 5 livres. Il paraît que les peintres n'étaient pas fort chers; on en peut dire autant des maçons et de tous ceux qui donnaient la main d'œuvre. Il n'acheta des terrains qu'en des quartiers alors déserts, et pour 6 livres 6 sols, un homme pouvait prétendre à être enterré dans une église, lui, sa femme et ses enfans. Tout bien calculé, posons que Nicolas Flamel n'avait pas trouvé la pierre philosophale. Mais, me dira-t-on, à quel titre l'aurez-vous placé au nombre de vos Personnages? La réflexion est fort juste; il figurait ici en tête de tous les Charlatans, et il ne doit pas jouir d'un honneur qui ne lui appartient pas; mais nous pouvons encore user ici d'un expédient : laissons Nicolas Flamel pour ce qu'il fut, et déférons le titre flatteur que nous lui voulions accorder, à son historien le docteur Borel.

Au surplus, je ne prétends pas priver le lecteur de l'admirable dénouement de la cause merveilleuse. D'après le *Trésor des Recherches*, Flamel et sa femme ne sont point morts, bien qu'on les ait cru décédés, le premier en 1417, et Petrenelle en 1397; il leur restait

encore mille ans à vivre, de manière qu'aujourd'hui ce sont encore de tous jeunes époux à peine au tiers de leur carrière, qui ne se terminera que dans cinq ou six cents ans. Les adeptes ont le secret d'un *élixir parfait* qui guérit et réconforte le corps en le rajeunissant. J'ignore si ce ne serait pas le remède à tous maux de Jean-Farine, c'est au moins le véritable baume de Fier-à-Bras; sa découverte remonte à des temps reculés, car il est dit que Médée s'en servit pour rajeunir le père de son cher Jason. On pense bien que Flamel ne négligea pas d'en faire usage pour sa chere Petrenelle, et aussitôt redevenue allègre et bien portante, elle partit pour la Suisse où son bien aimé Nicolas ne manqua pas d'aller la rejoindre vingt ans après. Le voyageur Paul Lucas, écrivain très-véridique, affirme avoir parlé à un derviche ou moine turc, qui les avait rencontrés et vu s'embarquer pour les Indes. Ils ont certainement encore le temps de se promener. Quant à moi, je crois à propos de m'arrêter, si je n'eusse pas dû le faire plus tôt. Quelle que soit l'opinion qu'adopte le lecteur, ma tâche est remplie : s'ils sont bien morts, *requiescant;*

s'ils voyagent, leur célébrité nouvelle n'est pas encore parvenue jusque dans les rues de Paris.

CÉSAR, Empirique, Astrologue, Nécromancien, Chiromancien, Physicien, Devin, faiseur de Tours magiques, etc.

Le nommé César fut extrêmement célèbre dans les rues de Paris au commencement du dix-septième siècle. Il prédisait à l'inspection des mains, il guérissait en prononçant des paroles et par des attouchemens. Avait-on mal aux dents, il ne fallait que se présenter : voyez, messieurs, mesdames! s'écriait-il; et il montrait la dent arrachée, sans que le malade lui-même se fût douté de l'extirpation; mais celui-ci devait croire et s'étonner, ou sinon la dent affectée se retrouvait aussitôt à sa place et lui faisait encore plus mal qu'auparavant. Là, ne se bornait pas la science de l'habile César; il vendait aux amateurs de petits joncs d'or émaillés de noir et les vendait un peu cher, parce que ces

talismans avaient des propriétés excessivement précieuses; mais on n'en pouvait juger qu'après les avoir éprouvés; il fallait donc croire encore et payer préalablement, sauf, si le petit jonc ne produisait rien, à le rapporter au vendeur qui toujours était disposé à rendre l'argent. Il escamotait aussi admirablement, savait émouvoir le cœur d'une belle en faveur d'un amant dédaigné, et entre autres choses encore, il faisait voir le Diable avec ses cornes. Quant à cette dernière merveille, il semble qu'il voulait punir les amateurs d'avoir cru, car ils revenaient toujours si bien tancés par les sujets de Belzebuth, que le Magicien lui-même était obligé de leur avouer qu'il est fort imprudent de vouloir connaître le roi des Enfers. Mais avant de faire cet aveu, il attendait que l'on eût par devers soi l'expérience : tant il savait bien que l'homme est un être incrédule qui ne peut jamais profiter de l'expérience d'autrui. C'était donc un philosophe, un vrai sage.

Le bruit courut, en 1611, que le magicien César et un autre sorcier de ses amis avaient été étranglés par le Diable; on publia

même en un petit livre imprimé les détails de cette aventure infernale. Cette nouvelle était évidemment apocryphe, et le lecteur, sans être encore initié dans les secrets des alchimistes et des devins, conviendra dejà, j'en suis sûr, que ces hommes extraordinaires n'ont sans doute jamais rien à redouter des Démons qu'ils font apparaître.

Ce qu'il y a de certain, c'est que César cessa tout-à-coup de se montrer; il n'était cependant point mort, et il n'avait même pas quitté Paris. Mais le croira-t-on? il était devenu invisible.

A ce mot le lecteur sourit. Aurait-il donc également douté, dans l'article précédent, de l'existence du livre merveilleux, de la pierre philosophale, de l'élixir parfait? de la possibilité de l'illumination? Si j'ai moi-même conclu que Nicolas Flamel était trop bonhomme pour avoir eu le don des sciences occultes, croit-il pour cela que ces dons ne soient qu'imaginaires, et que le docteur Borel, pour en avoir trop généreusement voulu gratifier notre écrivain, ait pris toutes ces choses sous son bonnet? C'est vraiment ici l'occasion d'illuminer le lecteur, de l'initier dans tous les

mystères de la cabale et d'adjoindre à l'Empirique, Alchimiste et Négromancien César, une foule d'illustres personnages qui peut-être n'eussent point eu l'honneur de figurer dans cette histoire, mais qui une fois introduits, voudront certainement y rester pour leur propre compte. J'établis quatre paragraphes.

---

§. I.

Prescience, Divination.

Nous parlerons ici des Sibylles, du grand Nostradamus et du très-célèbre Mathieu Laensberg.

LES SIBYLLES.

Ce furent les Sorcières célèbres de l'antiquité. Les auteurs en comptent treize, savoir : 1.° *Sabetta*, autrement *Sibylla Persica* ou la Persique, qui prédit les expéditions d'Alexandre-le-Grand; 2.° *Sibylla Libyca* ou la Libyenne, dont Euripide fait mention; 3.° *Sibylla Delphica*, ou la Delphique, autrement Artémis. Celle-ci passe pour avoir

été la sagesse même, et c'est la plus ancienne de toutes. 4.° *Sibylla Chymera*, ou *Chymica;* 5.° *Sibylla Samia*, ou de Samos; 6.° *Sibylla Cumana*, ou la Sibylle du Cumes. C'est la plus célèbre. Apollon en devint amoureux; elle ne consentit à le payer de retour qu'à la condition que le nombre de ses années égalerait celui des grains de sable qui tiendraient dans sa main. Apollon était grand Empirique et c'était le cas de tirer bon parti de son art. Il paya les faveurs de sa belle avec une recette pour la faire vivre quelques milliers d'années; la sorcière parvint à un tel point de décrépitude, qu'il ne lui resta, dit-on, plus que la voix pour prononcer ses prédictions; et puis, tout-à-l'heure, que l'on n'ait pas confiance aux secrets médico-chimiques! Mais je m'égare au milieu des Sibylles. 7.° *Sibylla Hellespontica*, ou l'Hellespontique; 8.° *Sibylla Phrygia*, ou la Phrygienne; 9.° *Sibylla Europæa*, ou l'Européenne. Grande faiseuse d'almanachs; 10.° *Sibylla Tiburtina*, ou la Tiburtine, autrement Albunée, la plus illustre, selon moi, puisque les Confrères de la Passion en parlent dans leurs Mystères. Elle vivait dans une grotte à Tibur,

aujourd'hui Tivoli; 11.° *Sibylla Agrippa*; 12.° *Sibylla Erithrea*, ou Erythrée. Quelques auteurs veulent que celle-ci soit la plus ancienne : on s'accorde à la reconnaître pour la meilleure de toutes; 13.° enfin, *Nicaula*, reine de Saba. Quant à cette dernière, on lui conteste le titre de Sibylle. Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.

Il s'agirait maintenant de révéler comment toutes ces femmes célèbres ont pu connaître l'avenir. Les uns prétendent qu'elles devaient cet avantage au Démon; les autres, qu'elles le devaient à une inspiration divine. Aristote qui se connaît en toutes choses, décide la question et dit qu'elles eurent cette science *per atram bilem*, c'est-à-dire par l'effet d'une noire mélancolie. D'après cela, les personnes mélancoliques seraient naturellement un peu sorcières. Ce n'est pas le premier avantage que l'on attribue à la mélancolie : tout le monde sait déjà qu'elle conduit à la perfectibilité.

Ce qui fit infiniment d'honneur aux Sibylles, ce fut leur attention constante à donner un double sens à leurs oracles, dans la crainte, sans doute, de désespérer les personnes aux-

quelles l'avenir n'était point favorable. Par exemple, lorsque Pyrrhus, roi d'Epire, voulut savoir si son expédition contre les Romains serait couronnée du succès, on lui répondit :

Aïo te Æacida Romanos vincere posse.

ce qui voulait dire également, qu'il pouvait vaincre les Romains, et que les Romains pouvaient le vaincre. Par ce moyen on l'avertissait, sans l'avertir. Ceci me rappelle le procédé extrêmement civil de ce paysan, qui voyant, pendant la nuit, que sa femme très-malade avait besoin d'être administrée, courut à la porte de son curé et y resta jusqu'au jour à heurter légèrement, dans la crainte de faire trop de bruit et de le réveiller.

MICHEL NOSTRADAMUS.

C'est à plus d'un titre que je fais trouver place à ce grand prophète dans l'histoire de mes Personnages célèbres. Il le mérite et j'ai des obligations à son frère l'historien; ce dernier motif eût suffi pour que Michel Nostradamus ne fût pas oublié : la reconnaissance est la mémoire du cœur.

Notre illustre Astrologue naquit, en 1503, à Saint-Remy en Provence. Sa famille était juive d'origine. Il s'en faisait honneur et prétendait même être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans le supplément aux Livres des Rois, que de cette tribu devaient sortir des grands hommes profondément versés dans la connaissance des temps : *De filiis quoque Issachar viri eruditi qui noverant omnia tempora.* Aussi, quoiqu'admis par la Faculté de médecine de Montpellier au nombre de ses docteurs, s'occupa-t-il principalement de l'Astrologie, et de faire des prédictions qu'il eut le talent de présenter d'une manière si obscure, que tous ses contemporains en restèrent stupéfaits d'admiration. Elles sont renfermées en autant de quatrains rimés qui forment en tout dix centuries. Les dernières furent dédiées au roi Henri II, qui voulut absolument qu'un homme si habile à lire dans l'avenir tirât l'horoscope aux jeunes princes ses fils. Nostradamus alla donc exprès à Blois. L'histoire ne rapporte pas ce qu'il leur dit, mais il fut comblé d'honneurs et de biens. Catherine de Médicis l'avait beaucoup fêté; il fut visité par Emmanuel duc de Savoie

et son épouse la princesse Marguerite ; et enfin Charles IX, en reconnaissance sans doute de toutes les choses heureuses qu'il avait dû lui prédire, lui fit donner deux cents écus d'or accompagnés d'un brevet de médecin ordinaire du roi, avec appointemens. Non seulement Nostradamus fut regardé comme un être plus qu'humain, mais sa plume fut traitée de divine. Ce grand homme eut cependant beaucoup d'ennemis qui ne voyaient en lui qu'un rêveur et un extravagant. Il est peu de personnes qui ne connaissent ce jeu de mots qu'un mauvais plaisant se permit sur le nom de notre prophète :

Nostradamus cùm falsa damus, nam fallere nostrûm est,
Et cùm falsa damus, nil nisi Nostradamus.

Jodelle, auteur de ce distique, nous donnait sans doute aussi là des siennes. Ce qu'il y a de certain, c'est que les prédictions du grand Nostradamus sont encore la consolation de tous les amateurs du véritable almanach de Liége, almanach qui ne trompe jamais. Il est probable que ce personnage était fort mélancolique.

MATHIEU LAENSBERG.

Tout ce que je sais de Mathieu Laensberg, c'est que ce fut un très-grand astrologue philosophe mathématicien, que ses œuvres ont aussi l'avantage d'être imprimées à Liége en petit format, qu'elles sont précédées d'un très-joli portrait de l'auteur, tenant une sphère d'une main et de l'autre un compas, emblême de ses connaissances profondes; qu'enfin elles sont ornées de différentes vignettes en bois tout aussi bien gravées, où l'on voit d'un côté les vents souffler avec force; d'un autre, l'hiver assis devant un brasier ardent; ici le lever et le coucher du soleil; là une courbe tracée en plein soleil et à l'aide de laquelle on peut trouver toutes les heures du jour en mesurant l'ombre avec un bâton. Cet ouvrage précieux est trop connu, trop répandu, pour que j'aie besoin de démontrer son utilité et tout le mérite de l'auteur; je ne parle ici de Mathieu Laensberg et de ses œuvres, que pour avoir occasion de dire tout le cas que j'en fais.

Ce profond mathématicien ne s'est pas borné à ses propres prédictions, il en a re-

cueilli un grand nombre qui étaient enfouies dans le tombeau du grand Michel Nostradamus, trouvaille qui tient du prodige et peut vraiment se comparer aux essaims d'abeilles sortis du flanc des taureaux d'Aristée.

Je conclus de ce premier paragraphe, que César pouvait prédire d'une manière infaillible; mais pouvait-il offrir des talismans sûrs? avoir le secret de faire apparaître le Diable? Poursuivons.

---

§. II.

Magie, Secrets Médico-Chimiques, connaissance parfaite de la Pierre Philosophale.

Ici vont figurer le Grand et le Petit Albert, Corneille Agrippa et Paracelse. Paracelse! au seul nom de ce Suisse vénérable, on se prosterne devant le patriarche des Empiriques, le véritable possesseur de la pierre philosophale et de la baguette divinatoire, le vrai Magicien, muni du secret de faire paraître les absens au fond d'un bocal, de forcer tous les événemens futurs à se tracer dans un verre d'eau et de prolonger la vie hu-

maine à l'aide du fameux élixir, dont je pourrai enfin donner la recette, ainsi que de beaucoup d'autres secrets ou talismans non moins merveilleux. Disons pourtant un mot des prédécesseurs de cet illustre personnage.

LE GRAND et le PETIT ALBERT.

Si l'on en croit les historiens, on fait honneur au Grand-Albert de bien des découvertes qui ne lui sont point dues. Né en 1205, à Lawingen en Suabe et d'une famille distinguée, il fut d'abord provincial chez les Dominicains et devint évêque de Ratisbonne. Mais il quitta bientôt l'épiscopat pour rentrer dans la retraite et s'y livrer paisiblement à la méditation. Il composa tant d'ouvrages « qu'on aurait pu, disent les auteurs du *Dictionnaire historique*, brûler son corps avec ses seuls écrits. La plupart, ajoutent-ils, ne méritaient guère un autre sort. Il était recommandable, comme religieux et comme évêque, mais il ne l'est guère comme écrivain. » Ceci donne clairement à entendre qu'il n'est pas l'auteur de tous les secrets merveilleux qui ont été publiés sous son nom, car on n'eût certaine-

ment parlé de lui qu'avec admiration. Ses détracteurs conviennent pourtant qu'il fit une tête d'airain qui répondait sans hésiter, à toutes les questions, et qu'il lui arriva, pour mieux accueillir Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, de changer l'hiver en été. Ces deux prodiges suffiraient sans doute pour qu'on le supposât capable d'en opérer bien d'autres.

J'ignore si le PETIT ALBERT est un nouveau personnage, ou si l'on n'a pas simplement voulu désigner par ce titre un abrégé des volumineux ouvrages du fécond provincial des Dominicains. Si c'est un autre personnage, ce second Albert dut naître dans un siècle de géans, car on a dit du premier qu'il avait reçu le surnom de grand pour être né dans un siècle où les hommes étaient petits.

Entre autres points importans que décide le grand Albert, il indique *les signes de la conception*, les moyens *de connaître si une femme est enceinte d'un garçon ou d'une fille*. Selon lui, l'enfant mâle occupe dans le sein de sa mère, le côté droit, et celui qui n'est point mâle, occupe le côté gauche : de là des indices certains pour deviner le sexe du

fœtus. Cette remarque n'est-elle pas une sorte d'introduction à la *Mégalanthropogénésie?* Le génie de mes Personnages a recélé le germe de toutes les sciences.

Notre Dominicain n'est pas seulement anatomiste, il est aussi médecin et surtout grand physionomiste. Il enseigne à connaître *le naturel et les inclinations des personnes, par les diverses parties du corps.* Ceci est d'un intérêt trop général et annonce des recherches trop profondes, pour que je n'en recueille pas un petit échantillon. Tous ces détails ne sont pas d'ailleurs amenés ici sans motif. Or, méditez bien les observations suivantes :

Cheveux *plats, longs, de couleur blanche et blonde, fins et doux à manier*: homme naturellement timide, peu fort, pacifique, toujours bien venu et agréable partout où il se trouve. — *Cheveux gros, rudes et courts :* homme fort, intrépide, hardi, inquiet, superbe, le plus souvent fourbe et menteur, curieux de belles choses, plus simple que sage, quoique le bonheur l'accompagne toujours. — *Cheveux crépus* : homme de dure conception ou d'une grande simplicité, et

qui a souvent les deux ensemble. — *Beaucoup de cheveux sur les tempes et sur le front* : homme simple, glorieux, sujet à luxure, se fiant facilement aux autres, crédule, ayant peu d'esprit, grossier dans ses discours et toujours de mauvaise humeur. — *Cheveux rudes, frisés et ressemblant à une perruque:* homme méchant. — *Cheveux qui frisent et qui s'élèvent tant soit peu sur le front, en sorte qu'il soit large et fort haut :* homme ni bon, ni méchant, mais fort propre pour la musique.

Front *élevé en rond* : homme libéral. — *Front charnu et osseux* : homme chicaneur, trompeur. — *Front fort petit de tous côtés* : homme de beaucoup d'esprit et de jugement. — *Front ridé, en ovale et partagé comme s'il y en avait deux* : homme encore de beaucoup d'esprit, mais à qui la fortune est contraire.

Paupières *peu garnies* : homme agréable en compagnie. — *Paupières nullement pliées en bas :* homme ignorant, paresseux, soupçonneux, avare, envieux, sujet à tromper et facile à séduire.

Sourcils *épais* : homme sage, discret,

riche en apparence. — *Sourcils longs* : Ami sincère, ami véritable.

Yeux grands : homme qui ne sait pas garder un secret, un peu menteur. — *Yeux enfoncés dans la tête, mais vue étendue et longue :* homme qui a beaucoup de mémoire, mais envieux, soupçonneux, emporté. — *Yeux dont le blanc est marqué de taches de couleur citron :* homme sans parole, entêté et d'une violence démesurée. — *Yeux gros et semblables à ceux d'un bœuf* : homme simple, d'un jugement lent, d'un tempérament grossier, et qui s'accoutume à toutes sortes de nourritures.

Notre Dominicain passe également en revue les diverses conformations du nez, des narines, de la bouche, des lèvres, des dents, et de la langue; il parle de l'haleine, de la voix, du rire; examine le menton, la barbe, le visage, les oreilles, la tête, la bouche, le cou, les bras, les mains, l'estomac, le dos, le ventre, la chair, les côtes, les cuisses, les hanches, les genoux, les jambes, les chevilles des pieds, les pieds eux-mêmes, les ongles, les talons, la plante des pieds et enfin le marcher et le mouvement. Par exemple,

l'homme *qui s'agite en parlant*, est assez serviable, et propre à tout, quoiqu'un peu avare et inconstant; mais celui *qui se remue lorsqu'il boit* est décidément un homme faux, envieux, méchant et menteur. Après avoir établi des règles sûres pour que l'on use avec discernement des diverses indications qui parfois pourraient se contredire lorsque l'on réunit tout ce qui a rapport aux différentes parties du corps, il ajoute cette remarque qu'il intitule *savante* et *curieuse*, et qu'à ce titre je transcris ici, invitant le lecteur à la méditer profondément. « Si l'on voit, dit-il, un homme de couleur rougeâtre, fidèle, grand, sage, gras, simple, bon, beau, ni sot ni glorieux, pauvre, point envieux, blanc, qui soit bien sensé, qui parle bien, qui soit industrieux, point menteur, bien fait de corps, peu hardi, incrédule, et qui ne croie rien sans raison, qui ne prenne pas facilement peur, qui parle avec modestie, qui ne soit pas dissimulé, qui soit prudent, qui ne soit pas d'un tempérament chaud, ni velu aux cuisses ni au visage, qui ne soit point luxurieux, qui ne soit ni double, ni trompeur, ni vain, ni fourbe, qui soit habile dans son art, se ser-

vant honnêtement de ses richesses, sans faire tort aux pauvres, honnête dans sa pauvreté, simple, miséricordieux, sujet à des maladies, marchand sans mentir ni louer sa marchandise, méditant, de bonne réputation, voulant passer pour un homme de bien, et qui n'ait pas beaucoup d'ennemis!... il en faut rendre grâces à Dieu seul et à sa bienheureuse Mère, parce que cet homme ne peut être que l'ouvrage d'une puissance divine, et qui surpasse le cours ordinaire de la nature de ce monde passager et mortel. »

Je ne puis quitter le grand Albert, sans recueillir encore de lui quelque chose d'extrêmement important et qu'il ne donne lui-même que « pour ne rien oublier à la perfection de son livre. » C'est un *guide sûr dans toutes les actions de la vie;* pourquoi marcher à tâtons, quand on peut jouir de la lumière? Apprenons donc à connaître *les Jours heureux et malheureux.*

Premier jour de la lune. Adam fut créé ce jour-là; ce même jour il fut placé dans le Paradis terrestre, et l'on sait qu'il ne sut pas s'y maintenir. — Mauvais jour pour ceux

qui tomberont malades : ils ne mourront pourtant pas de cette fois, mais la maladie sera longue. — Les songes que l'on aura faits la nuit précédente, annonceront la joie, et l'enfant qui naîtra le jour même, vivra extrêmement long-temps.

Deuxième jour de la lune. La compagne de notre premier père, qui fut créée dans ce deuxième jour, a, par sa faiblesse, pensé nous le rendre très-funeste; cependant la seconde Eve ayant réparé les torts de la première, quiconque voyagera ce jour-là, sur terre ou sur mer, voyagera en sûreté et sera partout bien reçu. Ce deuxième jour est même devenu un des plus favorables pour diverses opérations importantes. Les époux qui n'ont point d'enfans et qui désirent en avoir, ne peuvent manquer alors de travailler heureusement à se donner une postérité. Les personnes qui ont une requête à présenter aux rois, aux princes ou aux grands seigneurs, ne doivent pas manquer de s'y prendre le deuxième jour de la lune. C'est encore le vrai moment pour bâtir, faire des jardins, des vergers et des parcs, pour labourer la terre et pour semer; mais il doit être fatal aux vo-

leurs qui ne s'en méfieront pas. Quant aux maladies et aux songes, les unes seront fort courtes, les autres n'auront nul effet; et l'enfant qui naîtra ce jour-là, croîtra à vue d'œil.

Troisième jour de la lune. Jour de la naissance de Caïn, jour funeste. N'entreprenez rien ce jour-là, gardez-vous même de semer ou de planter. Je plains celui qui tombera malade; il pourra cependant encore s'en tirer à l'aide d'un bon régime; mais pour l'enfant qui naîtra, je doute qu'il puisse vivre. — Songes: sans effet, absolument inutiles.

Quatrième jour de la lune. Jour de la naissance d'Abel, jour heureux. Entreprenez, bâtissez, voyagez. Si vous avez perdu quelque chose, ne soyez nullement en peine, vous êtes sûr de le retrouver. Cependant les maladies seront fort dangereuses, et l'enfant qui naîtra sera immanquablement traître. — Les songes auront leur effet s'ils sont bons; s'ils sont mauvais, regardez-les comme non avenus.

Cinquième jour de la lune. Jour de la naissance de Lamech. Malheur à qui aura fait ce jour-là un mauvais coup! il croit en vain fuir

et se cacher, le glaive de la justice est prêt à le frapper. Ce jour, à bien dire, est malheureux pour tout le monde, et je ne sais pourquoi; car, selon l'Ecriture, Lamech dit un jour à ses femmes : « *on tirera vengeance* sept fois *du meurtrier de Caïn,* et soixante-dix fois *du meurtrier de Lamech.*

Sixième jour de la lune. Naissance d'Ebron. Jour heureux, surtout pour les écoliers, qui en ce moment même feront dans les sciences beaucoup plus de progrès que de coutume.

Septième jour de la lune. Jour de l'assassinat d'Abel. Il ne peut être que funeste. Cependant c'est un très-bon moment pour se faire saigner; également, je pense, pour se faire appliquer les sang-sues.—Les songes auront leur effet.

Huitième jour de la lune. Couci, couci. Les enfans qui naîtront seront d'une mauvaise physionomie. Mathusalem est né ce jour-là et ne l'en a pas rendu plus heureux pour ceux qui tomberont malades.

Neuvième jour de la lune. Naissance de Nabuchodonosor, roi impie, mais puni de ses crimes. Ce jour ne sera ni heureux ni malheureux.

Dixième jour de la lune. Naissance de Noé. Jour très-heureux, mais les songes seront sans effet.

Onzième jour de la lune. Naissance de Samuel. Très-bon jour pour changer de pays, mais dangereux pour les femmes qui tomberont malades.

N'entreprenez, ne faites absolument rien le *douzième et le treizième jour de la lune.* Tâchez même de ne point tomber malade. Ces deux jours sont tout-à-fait sinistres, et les enfans qui naîtront seront boiteux.

Quatorzième jour de la lune. Jour qui compense les deux précédens. Extrêmement heureux, bon moment pour avoir une maladie: elle ne sera pas de longue durée; les enfans qui naîtront seront en tout parfaits et accomplis. C'est le jour où Dieu bénit Noé et sa famille.

Quinzième jour de la lune. Il n'en faut parler ni en bien ni en mal. Les enfans qui naîtront aimeront beaucoup les femmes.

Seizième jour de la lune. Jour de la naissance de Job. Fort heureux pour les marchands de chevaux, de bœufs et de toutes

sortes d'animaux, mais surtout pour les maquignons.

Dix-septième jour de la lune. Jour abominable, jour où Sodome et Gomorrhe furent brûlées en punition de leurs crimes. Tous les remèdes que les médecins administreraient ce jour-là, ne causeraient aucun soulagement. Les songes se réaliseront trois jours après.

Dix-huitième jour de la lune. Naissance d'Isaac. — *Dix-neuvième jour.* Naissance de Pharaon. — *Vingtième jour.* Naissance de Jonas. — *Vingt-unième jour.* Naissance de Saül. — *Vingt-deuxième jour.* Naissance de Jacob. — *Vingt-troisième jour.* Naissance de Benjamin. — *Vingt-quatrième jour.* Naissance de Japhet. Pendant tous ces jours-là, vivez sans trop d'inquiétude de ce qui peut arriver. Mais qu'il n'en soit pas ainsi pendant les suivants.

Vingt-cinquième jour de la lune. Jour où Dieu punit l'Egypte de ses crimes et de sa désobéissance, par la peste et plusieurs autres genres de mort. Jour malheureux. Les malades courront grand risque de n'en pas revenir.

Vingt-sixième jour de la lune. Jour où Moyse sépara les eaux du Jourdain et submergea l'armée de Pharaon. Jour plus mal-

heureux encore; plus d'espoir pour les malades. Les songes auront leur effet.

Vingt-septième et vingt-huitième jours de la lune. Couci, couci.

Vingt-neuvième jour de la lune. Jour du massacre des Innocens. Malheureux pour toutes sortes d'affaires. Les songes auront leur effet. Cependant les malades seront délivrés de leurs maux; j'ignore si cela ne veut point dire qu'ils mourront, mais certainement les enfans ne vivront guère ou seront très-mal accueillis dans les sociétés. *Le trentième et dernier jour de la lune* est infiniment heureux sous tous les rapports. Le grand Albert termine en souhaitant que ceux qui jouiront de ce fruit de ses recherches et méditations, en retirent du profit. Je termine aussi et c'est en formant le même vœu.

Je n'emprunterai qu'une recette à son diminutif. Le petit Albert me paraît plus sorcier que le Grand. Il fait *voir aux filles et aux veuves, durant la nuit, le mari qu'elles doivent épouser.* Il montre également *aux garçons et aux hommes veufs la femme à laquelle ils s'uniront.* Il enseigne *à se garantir du cocuage;* il dit le *secret de faire danser*

une fille nue en chemise; celui *d'être heureux dans les jeux d'adresse et de hasard*, etc. Tout cela est fort piquant; mais voici ce que je préfère : ce sont des *Talismans pour se rendre invisible.*

Il ne s'agit pour cela que d'avoir du bon mercure fixé et bien purifié. Faites-en une grosse bague qui puisse entrer facilement dans le doigt du milieu de la main; enchâssez dans le chaton de cette bague une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et gravez autour, ces paroles : *Jésus passant par le milieu d'eux, s'en allait.* Portez alors votre bague dans le nid de la huppe, d'où vous avez tiré la pierre qui est dans le chaton et laissez-la neuf jours dans ce nid. Après ce temps allez reprendre votre bague, mettez-la à votre doigt et vous voilà invisible toutes les fois que vous tournez la pierre du côté des assistans.

On peut encore se fabriquer une bague avec quelques-uns des poils qui tiennent à la tête de l'hyène; et cet anneau, après avoir passé pareillement neuf jours dans le nid de la huppe, aura la même vertu que le précédent. Que si vous voulez vous mettre en

garde contre quelqu'un qui possède cette dernière bague, faites-vous-en une de plomb, dans laquelle vous enchâsserez un œil de jeune belette, et gravez sur le chaton : *apparuit Dominus Simoni.* Muni de ce double talisman, vous aurez le plaisir de voir venir votre homme.

Le lecteur ne doute assurément plus que notre CÉSAR n'ait pu se rendre invisible. Il avait probablement une bague de mercure ou de poils d'hyène. Il est cependant un autre moyen d'être sur-le-champ soustrait à tous les regards : c'est de se laisser surprendre par un de ces orages dont j'ai parlé à l'occasion des premiers de tous mes héros, orages auxquels j'ai dès-lors soupçonné la police d'avoir quelque part.

CORNEILLE-AGRIPPA.

C'est à Corneille-Agrippa qu'est dû le secret de la bague de poils d'hyène. Je n'ai pas voulu séparer les deux Albert, mais le second n'écrivit certainement que plusieurs siècles après le premier, et fut même postérieur à CARDAN, autre écrivain fort célèbre

dans l'astrologie judiciaire, né à Pavie, et qui se laissa mourir de faim à Rome en 1576, parce qu'il était parvenu à l'âge auquel son horoscope avait marqué qu'il cesserait de vivre. Ce Cardan fut encore un très-grand homme; il avait un Génie familier à ses ordres.

Corneille-Agrippa naquit à Cologne en 1486, d'une famille distinguée. Il servit d'abord dans les armées de Maximilien I; mais bientôt il se livra exclusivement aux sciences et surtout à la médecine. Ses premiers écrits lui suscitèrent des différends très-vifs avec les théologiens. Il ne voulait pas que Sainte Anne eût été mariée trois fois. Je sais bien que de nos jours ce n'est pas encore l'opinion prédominante; mais je pourrais alléguer une grande preuve en faveur de ces trois hymens; et même le lecteur pourrait maintenant la donner tout comme moi. Les Confrères de la Passion sont certainement des autorités qu'on ne peut récuser; on a vu, dans un de leurs Mystères, si en moins de douze ou quinze scènes, Anne n'épousa pas successivement Joachim, Cléophas et Salomé. Les théologiens de ce temps-là avaient donc raison. Aussi Corneille-Agrippa fut-il

obligé de fuir. Il parcourut en mendiant, l'Allemagne, l'Angleterre et la Suisse, pauvreté apparente à laquelle il voulait bien se condamner, car il était déjà fort sorcier et avait aussi, dit-on, son diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Louise de Savoie, mère de François I, l'accueillit lorsqu'il passa à Lyon, et l'honora même du titre de son médecin; mais elle tarda peu à le chasser parce qu'il refusa de lui prédire les affaires de France, par le cours des astres. Ce refus était une malice de la part de notre personnage, car il s'était lui-même annoncé pour un homme à qui rien n'était caché dans l'avenir, et ce fut même peu de temps après qu'il publia son excellent traité *de la Philosophie occulte*, ouvrage qui le fit généralement reconnaître pour sorcier, et ne lui valut dans ce siècle ingrat et peu appréciateur du vrai mérite, que le faible avantage de vivre paisiblement pendant quelques années au fond d'un cachot. Corneille-Agrippa mourut à 49 ans, ou plutôt il lui convint de disparaître tout-à-coup d'un monde où tous ses talens ne trouvaient que des envieux et des ennemis. Sa mémoire est recommandable auprès

des dames : il a publié un livre *de l'excellence des Femmes au-dessus des Hommes.* Ce fut un génie universel, témoins ces mots par lesquels on a voulu le peindre d'un trait : *Ipse philosophus, dœmon, heros, Deus et omnia.*

PARACELSE.

Aurèle - Philippe - Théophraste - Bombast PARACELSE de Hohenheim, nacquit à Einsteld, bourg du canton de Zurich, en 1493. Son père était fils naturel d'un prince. Il reçut une éducation brillante et se livra à l'étude de la médecine. Après avoir quelque temps voyagé, il eut bientôt apprécié tous ses confrères et vint à Bâle ouvrir un cours où il n'expliqua que ses propres ouvrages. « Gravenient assis dans sa chaire, rapportent les auteurs du *Dictionnaire historique*, à la première leçon il fit brûler les œuvres de Galien et d'Avicène. Sachez, disait-il, médecins, que mon bonnet est plus savant que vous, que ma barbe a plus d'expérience que vos académies; Grecs, Latins, Français, Italiens, je serai votre roi. » Et il le fut en effet. Il prouva que Dieu l'avait envoyé pour être le

réformateur de la médecine, qu'il lui avait révélé le secret de faire de l'or et de conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; il fit plus, il trouva le moyen de les rajeunir et de les rendre immortels : tous secrets infiniment précieux et dont je vais donner les différentes recettes, avec le préliminaire que lui-même crut indispensable pour aider l'intelligence de ses disciples.

Il faut savoir d'abord : qu'il y a, dans les quatre élémens, des créatures qui ne sont ni de purs animaux, ni des hommes, quoiqu'ils aient la figure et le raisonnement de ces derniers, sans en avoir l'âme raisonnable. Ces peuples ne sont point de la tige d'Adam; cependant ils reconnaissent Dieu et l'adorent. Ils sont d'une nature spirituelle, non pas d'une spiritualité qui exclut toute matière, mais d'une spiritualité qui n'admet pour fondement substantiel, qu'une matière infiniment déliée, et autant imperceptible que l'air. Leurs qualités principales sont l'agilité et la pénétrabilité; en sorte qu'en un moment ces Génies peuvent venir de fort loin au secours des hommes qui ont besoin de leur ministère, pénétrer

sans fraction les endroits où les hommes sont détenus, et les aider enfin dans toutes sortes d'entreprises. »

Voilà une révélation qui lève bien des difficultés : car jusqu'ici, ne songeant qu'au Paradis et à l'Enfer, le lecteur, à la moindre opération un peu surnaturelle, s'il ne croyait pas qu'elle vînt de Dieu, s'imaginait toujours qu'on avait eu affaire au Diable. Ceci n'empêchera pas que nous ne voyions aussi le Diable lui-même arriver ; le lecteur se désolerait d'être privé de cet espoir. Il ne sera pas trompé dans son attente, je le prie seulement d'avoir un peu de patience; j'avoue qu'il en faut avec moi : je ne suis pas en relation avec les Génies élémentaires.

Les glus grands philosophes, anciens et modernes, ont été favorisés par ces esprits invisibles dont ils ne nous ont pourtant point laissé ignorer les noms; tout le monde sait que l'élément du feu est habité par *les Salamandres;* l'élément de l'air, par *les Sylphes;* l'élément de l'eau, par *les Nymphes;* et l'élément de la terre, par *les Gnomes* ou *Pygmées;* mais ce que tout le monde ne savait peut-être pas, c'est que ces peuples sont

commis par le Créateur à la garde des trésors souterrains, qu'ils s'occupent sans cesse de la recherche des minières les plus abondantes en métaux précieux, que ce sont en un mot les Génies conservateurs de toutes les sciences occultes. C'est d'eux que nous viennent tous les secrets réputés magiques; mais quelques cérémonies particulières sont indispensables pour se concilier leur bienveillance, et de là les paroles mystérieuses, les caractères hyéroglyphiques des sages cabalistes, qui toujours parviennent à se les rendre propices, ou au moins à les détourner de toute intention contraire, car il faut dire encore que ces créatures extraordinaires peuvent être très-nuisibles comme très-favorables aux hommes.

Ainsi donc, si le lecteur veut jouir de tous les secrets que je lui ai présentés et de tous ceux que je lui réserve encore; s'il veut être connaisseur en physiologie, s'il veut pouvoir discerner les jours heureux ou malheureux, s'il est jaloux de se rendre invisible, si même il se dispose à faire un pèlerinage à St.Jacques de Galice et à réciter l'oraison; qu'il se rappelle bien que les paroles et les divers pro-

cédés indiqués ne suffisent point, et qu'il faut avant tout se rendre favorables les Salamandres, les Sylphes, les Nymphes et les Gnomes ou Pygmées, personnages dont il avait entendu parler sans trop y faire attention, et dont, grâce à mes soins, il reconnaît maintenant la haute importance. Mes prétentions, dans tout cet ouvrage, ne furent jamais de rien révéler de nouveau, mais seulement de faire apprécier tout ce qui était connu.

Voulez-vous donc trouver la *pierre philosophale*, posséder le véritable *secret de faire de l'or?* Chose facile. Mettez dans une fiole de verre fort, au feu de sable, de l'élixir d'Aristée avec du baume de mercure et une pareille pesanteur du plus fin or de vie ou précipité d'or, et la calcination qui restera au fond de la fiole va se multiplier jusqu'à cent mille parties. Le procédé est immanquable. Mais, dira-t-on, comment se procurer de l'élixir d'Aristée et du baume de mercure? Implorez les créatures demi-spirituelles, habitantes du feu, de l'air, de l'eau et de la terre; elles vous feront rencontrer chez quelque bouquiniste le livre merveilleux qui échut à Nicolas Flamel; vous irez à St. Jacques, vous

savez l'oraison et vous ferez tout à votre aise autant de lingots d'or qu'il y a de grains de sable dans la mer.

J'aurai ailleurs occasion de donner *le Secret* de la régénération *ou* perfection physique, *par laquelle on peut arriver à la spiritualité de 5557 ans.* Voici en attendant une Eau céleste qui n'est pas trop à dédaigner et dont beaucoup de personnes pourront peut-être se contenter.

Eau céleste qui conserve et prolonge la vie. Il faut ici, par exemple, un assez grand nombre de drogues. Réunissez les suivantes, dont aucune ne soit ni gâtée ni sophistiquée : — Cannelle fine, girofle, noix muscade, gingembre, zédouary, galenga, poivre blanc, de tout cela une once. — Six pelures de bon citron, deux poignées de raisins de Damas, autant de rhubarbe, une poignée de moëlle d'hieble, quatre poignées de graine de genièvre bien mûre, une poignée de semence de fenouil vert, autant de fleurs de basilic, autant de fleurs de millepertuis, autant de fleurs de romarin, autant de fleurs de marjolaine, de pouillos, de stecados, de franc-

sureau, de roses muscades, de rhue, de scabieuse, de centaurée, de fumeterre et d'aigremoine. — Deux onces de spicanardi, autant de bois d'aloës, autant de graine de paradis, autant de calami aromatici, autant de bon macis, autant d'oliban, autant de sandal citum, une dragme d'aloës épatique, ambre fin, et deux dragmes de rhubarbe.

Quand vous serez muni de tous ces ingrédiens, hâtez-vous de vous mettre à l'œuvre: ce spécifique est regardé comme *une médecine universelle;* c'est pourquoi on a cru devoir réunir une assez grande quantité de drogues dans sa composition. Sa vertu est souveraine, et son effet infiniment prompt. Un agonisant qui pourrait en avaler une seule goutte, non seulement recouvrerait aussitôt l'usage de la parole, et de la raison, s'il l'avait perdue, mais même toute son ancienne vigueur. L'Eau céleste, en prolongeant la vie, conserve la force, l'embonpoint et donne une apparence de jeunesse à l'âge le plus décrépit. Elle suffirait pour détruire tous les fléaux qui désolent l'humanité : la rage, le délire, le vertige, la colique, les ulcères, la pierre, l'insomnie, la mélancolie, la surdité, la cécité,

la toux, l'asthme, l'hydropisie, l'étisie, toutes les sortes de fièvres, les langueurs, enfin la goutte, les catarrhes,

Et la peste qui seule égale tous ces maux.

Hâtez-vous donc : pilez, pulvérisez, passez à l'alembic, distillez; il ne s'agit ici que d'amener l'Eau céleste à son point, et d'avoir bien su calculer les diverses influences des planètes ; mais sur cela encore les Génies élémentaires vous instruiront pertinemment. Je vous vois en possession de ce précieux élixir.

Je pourrais joindre à cette eau merveilleuse le secret d'un Sirop d'une efficacité bien mieux prouvée peut-être encore. Lorsque Charles V envoya une armée navale en Barbarie, le général qui commandait cette expédition, passa par un village de la Calabre, où presque tous les paysans étaient âgés de 132 ans et tous aussi sains et dispos que s'ils n'en avaient eu que 30. L'usage du sirop en question avait produit ce phénomène. Mais à quoi bon nous occuper des moyens d'arriver à l'âge de 132 ans, lorsque bientôt nous aurons le secret de donner à notre existence une du-

rée de plus de 50 siècles ! Montrons de la modération au milieu des richesses. Quant à Paracelse, il en donna l'exemple : comme son confrère Agrippa, il mourut pauvre et fort jeune ; mais certainement c'est qu'il le voulut bien aussi.

---

§. III.

Eloquence, talent de l'Escamotage.

C'est le dieu MERCURE lui-même qui va figurer ici. J'ai donné suffisamment d'exemples de la véritable éloquence, je ne veux que la montrer dès son origine, unie au talent de l'escamotage : tant ces deux dons de la nature sont inséparables ! Si Mercure charmait ses auditeurs par la sublimité de ses discours, on sait aussi avec quelle dextérité il escamota les troupeaux, les armes et la lyre d'Apollon. C'est là sans doute un très-beau tour de gibecière.

Je serais tenté de croire que Mercure fut un peu sorcier, car on sait qu'il métamorphosa Baltus en pierre. Il me semble même que son caducée n'est pas sans quelque analogie

avec la fameuse baguette divinatoire; cette verge puissante et d'une vertu si souvent éprouvée pour découvrir les sources, les métaux, la trace des voleurs, qui fut en effet nommée *caducée*, puis *verge divine*, *verge d'Aaron*, *bâton de Jacob*, *verge luisante*, *verge ardente*, *verge saillante*, *verge transcendante*, *verge tremblante*, *verge tombante*, *verge supérieure;* que les uns ont pensé être celle dont Moïse se servait pour faire sortir l'eau du rocher; que les autres ont comparée au sceptre d'Assuérus, sceptre dont Esther n'eut pas plutôt baisé l'extrémité, qu'elle obtint tout ce qu'elle demanda. Ceci pourrait nous mener loin; car, à s'en tenir seulement au caducée pour point de comparaison, personne n'ignore que Mercure reçut cette verge magique de son collègue Apollon, qui peut bien être regardé comme le Sorcier par excellence, puisqu'il rendit tant d'oracles et que les poètes qui l'implorent sont aussitôt remplis d'un esprit prophétique. Hâtons-nous de clore ce paragraphe : encore un peu tous les habitans de l'Olympe pourraient prétendre à l'honneur d'être assimilés aux Personnages célèbres dans les rues de Paris.

Eût-on jamais pensé que cette célébrité fût aussi remarquable, et surtout qu'elle embrassât des connaissances si vastes et si profondes. Ma digression savante n'est pourtant pas encore terminée. Je dis ma digression, car on se souvient sans doute que je ne fais ici que suppléer à la négligence des auteurs contemporains de notre personnage CÉSAR. J'ai en cela imité ce poète grec dont nous parle le bon La Fontaine, ce Simonides qui avait à faire l'éloge d'un athlète peu connu :

Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux. . . . . .
Enfin l'éloge de ces Dieux
Faisait les deux tiers de l'ouvrage.

Ne sera-ce pas maintenant mettre le comble à l'admiration, que de montrer, à une époque encore très-voisine de nous, un véritable demi-dieu auquel tous les historiens accordent d'avoir à lui seul éclipsé les Mercure, les Paracelse, les Agrippa, les grands et les petits Albert, les Mathieu Laensberg, les Michel Nostradamus et les Sibylles; qui réunit tous les genres que nous avons examinés : prescience,

divination, magie, secrets, médico-chimiques, connaissance parfaite de la pierre philosophale, éloquence, talent de l'escamotage? Le nom seul de ce Personnage promet des merveilles, et il lui manque bien peu de chose pour pouvoir prétendre à la gloire de figurer ici en titre... Après tout, laissons-le jouir de cet avantage; ici l'exception confirme la règle.

---

§. IV et dernier.

Réunion de tous les genres.

CAGLIOSTRO.

Tout Paris a vu Cagliostro, comte et colonel au service de Prusse, distribuer publiquement son vin d'Egypte, ses poudres rafraîchissantes et sa pommade pour le teint. Ce grand Personnage n'allait pas précisément de rue en rue, mais tous les jours il se montrait sur la terrasse de sa maison du Marais, et c'est là que pérorant en plein air, et par-

tant avec plus d'éloquence encore que sous les plus riches lambris, il révélait à la multitude attroupée, l'art de tirer l'horoscope, de deviner les bons numéros de la loterie par des calculs mathématiques, le secret inappréciable de prolonger ses jours et de se rajeunir, celui de connaître tout ce qui se passe en l'autre vie et de faire apparaître les ombres, et mille autres découvertes qui ne contribuent pas moins à la félicité du genre humain. Tous ces grands secrets, il les révélait aussi dans les salons; mais, sur sa terrasse, quelle supériorité de succès, grâce à l'essor vraiment libre qu'il pouvait alors donner à son génie! Paraissait-il, déjà la multitude, avant même qu'il eût commencé de parler, restait ébahie, émerveillée; au lieu que dans les salons, où son imagination se trouvait concentrée, sa harangue finissait, que de froids penseurs étaient encore dans le doute et accumulant objections sur objections. La différence est grande.

Ce fut même peu que sous les lambris il trouvât des incrédules; il se vit persécuté, banni de royaume en royaume, de pays en pays, fut pendu chez les uns, brûlé chez les

autres, et non en effigie, ainsi que je vais le rapporter d'après les mémoires les plus authentiques; mais que pouvait la fureur aveugle des penseurs contre un homme qui possédait la recette de l'élixir parfait!

Les mémoires ne manquent pas sur ce Personnage extraordinaire. Voici les pièces justificatives d'après lesquelles je vais en parler : 1.° VIE *de* Joseph BALSAMO, *connu sous le nom de* comte CAGLIOSTRO, *extraite de la procédure instruite contre lui à Rome en* 1790, *traduite d'après l'original italien*, etc., in-8.° 1791. Je préviens que dans le récit, j'indiquerai souvent chaque pièce en relatant son format; 2.° MÉMOIRE *authentique pour servir à l'Histoire du* comte de CAGLIOSTRO, petit in-8.° 1786; 3.° deux in-12, le premier : RELATION *de quelques opérations prétendues magiques, ainsi que d'une transmutation simulée, faites à Varsovie par* CAGLIOSTRO, 1780; le second : LETTRE *d'un Garde du roi, pour servir de suite aux mémoires sur* CAGLIOSTRO, 1786; 4.° DEUX LETTRES, format in-4°, l'une *de Jérome* Turcoser, *chirurgien à Vienne en Autriche;* l'autre *de D. Inigo* Gavatchios, *familier du Saint-Office à Séville,*

toutes deux adressées *au Rédacteur du* Courrier de l'Europe.

Tant de lumières réunies promettent au lecteur les notions les plus précises. Je dirai donc d'abord que le vrai nom de Cagliostro était ou Ticho ou Melisa, ou Quackdoctor, ou Belmonte, ou Acharat, ou Pellegrini, ou d'Anna, ou Balsamo, ou Fenix. Son pays natal était ou Palerme, ou Naples, ou Malte, ou quelque autre ville de l'ancien continent; je ne pense pas qu'il ait jamais eu rien de commun avec le nouveau. Ses parens étaient ou des Juifs fort riches ou des marchands pauvres et obscurs. Selon quelques-uns, il était fils d'un grand-maître de Malte et de la princesse de Trébisonde; selon d'autres enfin, c'était un rejeton de la seconde race de nos rois, et il descendait en droite ligne de Charles Martel. Quant à l'époque de sa naissance, les auteurs la placent communément vers le milieu du dix-huitième siècle; mais on sait de lui qu'il avait assisté aux noces de Cana et qu'il était par conséquent contemporain de Jésus-Christ auquel il prédit qu'il serait crucifié. « Il ne m'a point voulu croire, ajoutait-il, il a couru les bords de la mer, il a ramassé une bande

de Lazarons, de Pêcheurs, et il a prêché; mal lui en est advenu. » Il est dit ailleurs, qu'il était né avant le déluge. Je dois ces renseignemens au second in-12, c'est-à-dire à *la lettre d'un Garde du roi.* Le petit in-8.° nous apprend que Cagliostro se nomma Belmonte. C'est sous ce nom, y est-il dit, qu'il fut d'abord danseur à l'Opéra, où trouvant qu'il ne pouvait s'élever au-dessus de la médiocrité, il prit celui de Cagliostro, se dit colonel au service de Prusse, et après avoir opéré sous ce titre plusieurs prodiges qui pouvaient être vus de mauvais œil, il passa à Strasbourg où il s'arrogea le titre de docteur et prit le nouveau nom de Quackdoctor. Ce même auteur nous apprend que Cagliostro avait aussi été contemporain et ami intime de Pythagore. Ceci est fort probable.

Toutes ces données paraissent vagues, et l'on désire sur lui une notice historique qui au moins s'arrête à un point fixe. Notre première pièce justificative peut nous satisfaire à cet égard; analysons-la et nous arriverons ensuite à des détails bien plus concluans encore.

Le lecteur sait déjà qu'ici Cagliostro se

nommait Joseph Balsamo. Cet auteur le fait naître à Palerme, le 8 juin 1743, de Pierre Balsamo et de Félicie Braconieri, tous deux de médiocre extraction, et qui tâchèrent de l'initier dans la science de la religion et des lettres. « Cependant, dit-il, dès ses premières années, il se montra si éloigné de l'une et de l'autre, que plus d'une fois il s'enfuit du séminaire de Saint-Roch de Palerme, où on l'avait placé. A l'âge de treize ans, il fut confié au père général des *Benfratelli*, qui l'emmena avec lui dans le couvent de cet ordre à Cartagirone. Là, il endossa l'habit de novice, et ayant été remis à la garde de l'apothicaire, il put apprendre de cet homme (comme il le dit lui-même), les principes de la chimie et de la médecine. Cependant, il ne fit pas dans cet endroit un long séjour; car ayant donné encore de nouvelles marques de son caractère vicieux, les religieux furent souvent forcés de le corriger. On sait, entre autres choses, qu'étant chargé de lire à table, comme c'est l'usage dans toutes les communautés religieuses, il ne lisait pas ce qui était dans le livre, mais ce qui lui venait dans l'esprit; il a même

avoué qu'en lisant le martyrologe, il substituait aux noms des saints ceux des plus fameuses courtisanes. Enfin, pour se soustraire aux mortifications et aux pénitences que lui attiraient ses fautes, il abandonna le couvent et revint à Palerme. »

Je ne suivrai pas notre historien pas à pas. Il paraît que le petit Balsamo, de retour à Palerme, s'y livra pendant quelque temps au dessin, à l'exercice des armes, et surtout fit ses premiers essais dans l'art de l'escamotage aux dépens d'un de ses oncles d'abord, ensuite d'un notaire, et ensuite d'un bon religieux. On prétend même qu'il fut arrêté et enfermé. Arraché à l'oppression, il se signala par de nouveaux succès aux dépens d'un orfèvre nommé Marano, qu'il attira dans la campagne au fond d'une grotte où, par diverses opérations magiques, il devait lui découvrir un immense trésor caché; il lui avait, dit-on, fait avancer pour les frais de l'expédition soixante onces d'or, et finit par l'abandonner à la fureur des diables qui le bâtonnèrent et le laissèrent pour mort. Le cas était pendable, car j'ai avancé que certainement ceux qui ont le pouvoir d'évoquer les démons ont

aussi le pouvoir de les calmer. Notre petit Sorcier prit donc aussitôt la fuite, mais il ne faut pas que son espiéglerie envers Marano fasse douter de ses vrais talens en magie : ils étaient constatés, et l'auteur de sa vie en va donner la preuve par l'apparition d'une dame. « Se trouvant un jour en compagnie avec plusieurs de ses amis, ils témoignèrent quelqu'envie de savoir ce qu'elle faisait en ce moment; Balsamo s'offrit aussitôt à les contenter; il forma sur la terre un carré, passa les mains dessus, et l'on vit alors se tracer la figure de la dame, jouant au tressette avec trois de ses amis : on envoya aussitôt à son palais, et l'on trouva effectivement la dame dans la même attitude, la même occupation et avec les mêmes personnes que Balsamo l'avait fait voir. » Voilà un fait positif. Nous aurons, dans la suite, beaucoup d'autres exemples pareils, et jamais il ne se trouvait dans l'appartement ni glace suspecte, ni compère; rien en un mot qui fît soupçonner la moindre supercherie. Balsamo était donc déjà un grand homme. Je serais bien fâché qu'il ne fût jamais venu à Paris, et surtout qu'il n'eût point habité au Marais de maison à terrasse.

De Palerme il s'était rendu à Messine, où il a fait connaissance d'un certain Altotas, Grec ou Espagnol, parlant plusieurs langues, possédant plusieurs manuscrits arabes, et grand chimiste. Ils s'embarquent ensemble, voyagent dans l'Archipel, débarquent à Alexandrie d'Égypte où ils se distinguent par plusieurs opérations chimiques, qui leur valent beaucoup d'argent; de là ils passent à Rhodes; de Rhodes, ils veulent se rendre au grand Caire, mais ils sont portés par les vents contraires à l'île de Malte. Partout des succès éclatans. Ici Altotas meurt, et Balsamo, qui en hérite, se rend à Naples où, avec tout l'argent que son compagnon et lui avaient gagné, il se trouve en état de faire longtemps bonne figure.

Le Juif-Errant a peut-être moins voyagé que Balsamo. Il passait et repassait successivement dans tous les pays. De Naples il alla à Rome, de Rome à Venise, de Venise à Bergame, de Bergame il veut revenir à Rome. Mais déjà l'envie s'attachait à le persécuter; déjà on le bannissait sous divers prétextes, ici pour avoir soi-disant enlevé une femme; là pour avoir présenté des billets dont

on s'était avisé de ne pas trouver les signatures bien reconnaissables; ailleurs enfin, pour différens tours de gibecière que l'on trouvait absolument trop merveilleux. Quoi qu'il en soit, Balsamo avait fait à Rome une fort bonne acquisition, celle d'une jeune et très-jolie personne, nommée Lorenza FÉLICIANI, qui devint son épouse et consentit à contribuer à sa prospérité comme à partager toutes les vicissitudes dont la vie d'un si grand Personnage devait être traversée. Si l'on en croit les Mémoires, sa beauté fut un fonds inappréciable que souvent elle fit valoir à un très-gros intérêt; mais les Mémoires ajoutent aussi en faveur de son désintéressement, que ce ne fut jamais que pour remplir le premier des devoirs conjugaux, qui prescrit à la femme d'obéir à son mari.

Au surplus, cette réflexion pourrait être encore une insinuation des envieux : nos deux époux commencèrent par entreprendre un pèlerinage à St. Jacques de Galice, et l'on sait que ce pieux voyage conduit naturellement à la fortune. Vêtus l'un et l'autre en pèlerins, ils traversèrent les états de Sardaigne, de Gênes et vinrent à Antibes, ayant partout

vécu de leur quête. Arrivés à Barcelone, ils y firent une pause de six mois. Au bout de quelque temps, assure l'historien, l'argent leur manquant pour vivre, Balsamo engagea sa femme à aller se confesser dans une église voisine de leur auberge, qui appartenait à des religieux; à faire croire au confesseur qu'ils étaient tous deux d'une illustre maison romaine, qu'ils avaient contracté un mariage clandestin, et que les remises d'argent qu'ils attendaient étant retardées, ils se trouvaient un peu gênés. Lorenza suivit cette instruction : le confesseur la crut, lui donna de l'argent, mais en petite quantité; il lui envoya le lendemain un jambon en présent; et étant allé ensuite les visiter, il salua les époux en leur donnant le titre d'Excellences.

Ce stratagême fort innocent fut suivi de quelques contrariétés, parce qu'un curé s'avisa de demander à nos voyageurs leur contrat de mariage qu'ils n'avaient point avec eux; mais tout s'arrangea parfaitement avec l'aide d'un grand seigneur qui se chargea de faire venir de Rome le contrat, et défraya les deux époux de leur long séjour à Barcelone. Balsamo et sa femme eurent un pareil

succès à Madrid et à Lisbonne et prirent enfin le parti de passer à Londres.

Une preuve que l'auteur des Mémoires pourrait bien avoir eu tort en insinuant que Balsamo tenait peu à ses droits exclusifs de mari, pourvu qu'il mît à profit la beauté de sa femme, c'est le piége auquel fut pris un Quaker qui s'était avisé de devenir amoureux de Lorenza. Il ne faut, selon les lois anglaises, à un mari qui surprend sa femme en adultère, qu'un témoin pour poursuivre l'amant devant les tribunaux, ou le forcer à s'arranger pour telle somme d'argent qui suffit pour calmer l'époux. Lorenza, persécutée par le Quaker, lui donna enfin un rendez-vous. Celui-ci ne manqua pas de s'y rendre; dans ce tête à tête, le dialogue devint si vif, « que le Quaker en nage, spécifie-t-on, ôta son chapeau, sa perruque et son habit... » Mais voilà que tout-à-coup, à certain signal convenu, le mari se montre accompagné d'un témoin, et c'est par grâce que notre galant en est quitte pour cent livres sterlings, sans avoir même obtenu les plaisirs qu'il se promettait.

Si tous les hommes étaient épris de la belle

Lorenza, la vue de Balsamo faisait tourner la tête à presque toutes les dames. L'auteur qui a écrit sa vie ne nous le peint pourtant pas d'une manière très-favorable : « d'une taille plutôt petite que grande, dit-il, brun de peau, très-épais, le regard dur, parlant un dialecte sicilien mêlé de quelques phrases ultramontaines qui lui formait un langage presque hébraïque, ne possédant aucune des grâces qui sont ordinaires dans le monde galant... » Qu'avait-il donc pour séduire? ajoutent les historiens. Sur ce point-là, je le demande, un homme peut-il en juger un autre?

Nos époux ne firent pas très-bien leurs affaires à Londres, ils passèrent en France et parurent pour la première fois à Paris, où Balsamo entreprit de rajeunir deux riches vieillards et n'eut pas le bonheur de réussir; j'ai averti que les Génies élementaires étaient fort capricieux. Comme notre chimiste avait été payé d'avance, son mauvais succès l'affecta si vivement qu'il partit aussitôt pour Bruxelles. De là il traversa l'Allemagne, l'Italie et se rendit encore à Palerme. J'ai oublié de dire qu'à Paris sa femme avait voulu le quitter, et s'était même enfui de la demeure

du héros; mais celui-ci avait eu recours à l'autorité du roi, et Lorenza forcée de rentrer avec son mari, avait même été condamnée à faire auparavant un mois de pénitence à Sainte-Pélagie. Balsamo pensa faire à son tour une pénitence bien plus longue à Palerme; car il rencontra l'orfévre Marano qui voulait absolument le faire pendre, ou qu'il fût au moins envoyé pour quelques années aux galères. Heureusement Balsamo avait sa femme avec lui; c'était son plus sûr talisman. Un grand seigneur se chargea encore de cette affaire, dont toutes les suites se bornèrent à un exil. Balsamo passa de nouveau à Malte où il vendit sa pommade et son eau pour le teint. De Malte il revint à Naples et de là vint faire sa seconde apparition en France où il travailla sérieusement au grand œuvre de la pierre philosophale, aux calculs astronomiques qui donnent la connaissance des bons numéros à la loterie, et font découvrir les inclinations amoureuses. Le moment de sa plus grande célébrité n'était pourtant pas encore arrivé. On retourna en Espagne, d'où on passa encore à Londres. C'est à l'époque de ce nouveau séjour en Angleterre que Bal-

samo révéla aux mortels qu'il était né avant le déluge et qu'il avait assisté aux noces de Cana. Il parut tour à tour sous les noms de marquis Pellegrini, de marquis d'Anna, de marquis Balsamo, de comte Fénix et s'arrêta enfin à celui de comte Cagliostro, colonel au service de Prusse. Ici commence vraiment l'homme extraordinaire. Tous ses discours roulaient sur les voyages qu'il avait faits à la Mecque, en Egypte et en d'autres parties du monde éloignées; sur la science qu'il avait acquises des Pyramides, sur les mystères de la nature qu'il avait pénétrés. Souvent il gardait un mystérieux silence; lorsqu'on lui demandait son nom ou sa condition, il prenait le parti de répondre : *Je suis celui qui est;* et lorsqu'on lui faisait des instances et des prières réitérées, il avait tout au plus la condescendance de tracer son chiffre, figuré par un serpent qui a une pomme dans la bouche, et est percé d'une flèche.

Cette manière mystérieuse de se désigner lui valut un jour une bague de diamans de la part d'un cavalier qui le prit pour le maître invisible de la maçonnerie, c'est-à-dire, d'a-

près l'historien, celui que les maçons croient être le possesseur du grand secret de la cabale divine. Il s'agit ici d'un nouveau genre de maçonnerie que lui-même il imagina, invention que je ferai bientôt connaître.

L'auteur de sa Vie, qui le jugeait parfois très-rigoureusement, ainsi que je l'ai remarqué, avoue cependant que Cagliostro (c'est ainsi que nous nommerons désormais notre Personnage), fit à Londres plusieurs cures merveilleuses; mais il veut que ce soit par hasard, et il ajoute : « Dans la vérité, toutes ses connaissances ne passaient pas celles qui sont communes à tout Charlatan et Saltimbanque. » C'est déjà lui en supposer de très-grandes. Il l'accuse ailleurs d'avoir appliqué un emplâtre qui pensa produire la gangrène. Ailleurs, il assure que ses poudres rafraîchissantes étaient composées de chicorée, de laitue et autres herbes semblables, et qu'il vendait fort cher ce qui lui revenait à très-peu de chose. Il convient pourtant encore qu'il traitait gratuitement les pauvres et leur faisait même des aumônes; mais ce n'était, dit-il, qu'une feinte générosité pour se rendre célèbre et attirer dans le piége les

plus riches personnages sur lesquels il se dédommageait bien. Voilà un historien qui décidément a pris son héros en grippe. Peut-être avait-il voulu se faire rajeunir ou être initié dans le grand secret de la pierre philosophale, et Cagliostro aura encore eu le malheur de manquer son coup.

Notre Personnage tarda peu à être regardé comme *une image de la divinité :* bientôt on vit son portrait et celui de sa femme sur les éventails, sur les bagues, sur les tabatières, sur les médaillons; son buste, taillé en marbre, coulé en bronze, porta pour inscription ces mots en lettres d'or : LE DIVIN CAGLIOSTRO; et son image, représentée par le burin, fut accompagnée de cet hommage poétique :

De l'ami des humains reconnaissez les traits.
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits:
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence ;
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

Parler de ces jours de triomphe, c'est faire entendre que je suis arrivé à son troisième séjour en France. Il ne revint pourtant pas encore directement de Londres à Paris : il passa d'abord à La Haye, où ayant reçu quatre

à cinq cents écus d'un Hollandais auquel il avait promis les numéros qui devaient sortir à la loterie, il fut encore assez malheureux pour s'être trompé. De La Haye il se rendit en Italie, parut à Venise, où, pour mille sequins, il enseigna à faire de l'or, à changer le chanvre en soie, et à fixer le mercure. De Venise il retourna en Allemagne, s'arrêta surtout en Courlande, où il excita, dit-on, un tel enthousiasme, que les Courlandois « lui proposèrent le trône, lui offrant d'en chasser le possesseur. » C'était savoir apprécier le mérite, et montrer un véritable désir de le récompenser. Cependant le comte Cagliostro sut résister à la tentation d'être duc de Courlande, et comblé de présens précieux, il se contenta de passer à St.-Pétersbourg, d'où il se rendit à Varsovie; de Varsovie il vint à Francfort, puis à Strasbourg, où, par parenthèse, il guérit tant d'estropiés, que sa maison se trouva pleine des béquilles qu'ils y avaient laissées. De Strasbourg il retourna encore en Italie et se rendit à Naples. C'est de là, enfin, qu'il revint pour la troisième fois en France, d'après les vives sollicitations d'un ministre, disent les uns, et selon les autres, parce qu'il était

persécuté par les médecins. Le voilà donc à Paris, et touchant à son plus haut période de gloire. C'est dans cette ville que nous nous arrêterons; d'autant plus que lorsqu'il la quittera de nouveau, il ne parcourra plus que très-peu de pays, en comparaison de tout le chemin qu'il a déjà fait : frappé par le vent de l'adversité, et soustrait à une procédure fameuse dans laquelle il fut reconnu innocent, il ne fera plus que revoir Londres, passer successivement à Bâle, à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Roveredo, à Trente, à Vicence, et retourner enfin, et pour la dernière fois, à Rome, où tout le monde sait qu'il devint invisible.

Suivons-le donc, maintenant, dans sa plus grande célébrité, dans ces jours où, digne émule de mes héros les plus célèbres, il s'efforçait de déployer librement, comme eux,

l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instans.

Ce fut alors qu'il jeta les fondemens d'une maconnerie bien différente de celle qui existait alors, et qui de nos jours est encore en pleine vigueur. L'antique association dont lui-même

était membre, lui parut obéir à des lois trop simples, tenir à des principes trop communs, avoir un but trop bourgeois : elle resta sous le nom de *maçonnerie ordinaire*. Il voulut en créer une dont tous les usages tinssent du merveilleux, où l'on vît des spectres et des diables, où l'esprit des adeptes fût sans cesse magiquement entraîné loin de cette misérable planète que nous habitons, et celle-ci fut la *maçonnerie égyptienne*. Le lecteur qui ne connaît que fort vaguement encore l'origine de notre Personnage, sera bien aise de savoir ce qu'il pensait franchement de lui-même. Voici ce qu'il déclara aux premiers apôtres de sa nouvelle doctrine. On va voir que cet Altotas, Grec ou Espagnol, dont j'ai parlé, n'était rien moins que Mentor accompagnant un autre Télémaque. Notre héros disait ne connaître ni ses parens ni sa patrie, mais qu'il se croyait d'une très-haute naissance, et présumait avoir reçu le jour à Naples. Il raconta « que, dans l'âge où il pouvait commencer à connaître son existence, il était dans la ville de Médine, qu'il s'y nommait Acharat, et qu'il logeait près du mupfiti Salaahym. Il était servi par trois eunuques ; il était traité par le mupfiti

avec la plus grande considération. Altotas était son maître, ou plutôt il était tout pour lui. Ce sage l'éleva dans la religion chrétienne, et lui dit que ses parens étaient nobles et chrétiens. Il lui enseigna la botanique et la médecine ; il l'instruisit dans la plus grande partie des langues orientales et dans la connaissance des pyramides d'Egypte, qui sont le dépôt des connaissances humaines les plus précieuses. Il partit à l'âge de douze ans, pleuré par le muphti. Altotas le conduisit. Il se rendit à la Mecque avec une caravane et fut logé près du schérif. La rencontre de ce prince avec le petit Acharat, est un coup de théâtre. Les larmes, les caresses, les mouvemens du sang, les émotions les plus tendres, furent les indices du grand mystère de sa naissance illustre... Il resta trois ans entre les bras du schérif, et partit avec Altotas pour l'Egypte. Il n'y a rien de si touchant que les adieux du schérif. Il l'embrassa, il versa des larmes. *Adieu, fils infortuné de la nature*, furent les dernières paroles que ce prince lui adressa. Acharat apprit en Égypte de grands mystères, et les ministres des temples ne lui cachèrent rien de leurs secrets. Ensuite, pendant trois

ans, il parcourut les principaux empires de l'Afrique et de l'Asie. De Rhodes, il passa à Malte, où, dispensé du régime rigoureux de la quarantaine, il fut reçu dans le palais du grand-maître Pinto, et confié à un chevalier d'Aquino, de l'illustre maison de Caramanica : alors Altotas, dépouillant ses habits musulmans, se montra ce qu'il était, catholique, prêtre et chevalier de Malte, et dans le même temps le jeune Acharat fut déclaré comte de Cagliostro. Il se fit un grand nombre d'amis et eut l'honneur de dîner plusieurs fois avec les personnages les plus illustres. Enfin, mourut Altotas, laissant à son élève les plus utiles souvenirs. Comme l'eunuque noir qui avait toujours veillé à la garde du petit Acharat, lui avait répété plusieurs fois qu'il se gardât d'aller à Trébisonde, de même le grand-maître Pinto lui parla souvent de cette ville et du schérif de la Mecque. Enfin, Cagliostro passa en Sicile et à Naples avec un chevalier, et là, ayant quitté son compagnon, il se porta à Rome »

Toutes les notions que j'avais d'abord présentées confusément, sont maintenant éclaircies. Il me reste à faire connaître ses opéra-

tions cabalistiques et à révéler quelques-unes de ses découvertes médico-chimiques. Ceci est son triomphe; mais il avait été précédé à Paris; il est parmi ses contemporains, des noms fameux que l'on s'étonnerait de ne pas voir unis au sien. Je vais donc, avant tout, parler de Mesmer et du chevalier Digby : je ne veux pas être taxé d'injustice.

LE CHEVALIER DIGBY.

Celui-ci fut traité par ses ennemis de fou et d'imposteur; ses ennemis eurent tort : il fit beaucoup de bruit, gagna beaucoup d'argent à Paris, il n'était donc pas fou; il avait le secret d'une poudre sympathique, guérissait les malades sans les voir, et donnait la fièvre aux arbres : pouvait-il y avoir là de l'imposture? Une scène de la comédie intitulée *la Fille médecin* suffira pour faire briller dans tout leur éclat les talens de ce grand personnage.

LE MÉDECIN SYMPATHIQUE.

Votre fille a, dit-on, besoin de mon secours,
Monsieur, et je viens mettre une allonge à ses jours.

La santé par mes soins, à qui tout est facile,
Va faire élection chez vous de domicile;
Car je guéris, partout où je me vois mandé,
Tutò, *citò*, monsieur, et surtout *jucundè*.

GÉRONTE.

Mais par malheur pour moi, ma fille, prévenue
D'un autre médecin qui dès hier l'avait vue,
S'étant sur ce chapitre expliquée aujourd'hui,
Ne veut se laisser voir à personne qu'à lui.
J'en suis fâché, monsieur; car, pour ne vous rien taire,
Vous ne sauriez la voir.

LE MÉDECIN.

Il n'est pas nécessaire;
Et je puis, sans cela, la guérir dès ce soir.

GÉRONTE.

Quoi! vous la guérirez sans la voir?

LE MÉDECIN.

Sans la voir.
Cela ne sert de rien.

GÉRONTE.

L'admirable méthode!
Je suis ravi, monsieur, de vous voir si commode;
Et sans perdre de temps, puisque votre bonté
Veut bien lever pour nous cette difficulté,
Je vous vais de son mal faire un récit sincère,
Afin que vous sachiez....

LE MÉDECIN.

Il n'est pas nécessaire :
Que je le sache ou non, tout cela m'est égal.

GÉRONTE.

Quoi ! monsieur, sans la voir, et sans savoir son mal,
Vous guérirez ma fille !

LE MÉDECIN.

Et cent autres comme elle.
J'ai trouvé pour guérir une mode nouvelle,
Prompte, sûre, facile, agréable.

GÉRONTE.

Tant mieux.

CRISPIN.

Voici quelque sorcier.

ÉRASTE.

Ou quelque cerveau creux.

GÉRONTE.

Puisque vous ne voulez ni la voir ni l'entendre,
Dites-nous, que faut-il, monsieur, lui faire prendre?

LE MÉDECIN.

Rien du tout.

GÉRONTE.

Rien du tout! quand vous traitez quelqu'un,
Quoi ! vous n'ordonnez pas quelque remède ?

LE MÉDECIN.

Aucun.

GÉRONTE.

Et sans savoir son mal, sans le voir, sans remède,
Vous le guérissez? . . . . . .
. . . . . Allons, de grâce, au fait.
Que faut-il pour guérir Lucile qui s'obstine?..

LE MÉDECIN.

De ses ongles rognés ou bien de son urine,
Ou même, si l'on veut, de ses cheveux; après,
Par l'occulte vertu d'un mixte que je fais,
Je prétends la guérir, fût-elle en Amérique.

LISETTE, *à part.*

Je gage que voici le docteur Sympathique
Dont on a tant parlé.

GÉRONTE.

Le secret me surprend.
Mais comment se produit un miracle si grand?
Comment s'opère-t-il? Voyons, je vous en prie.

LE MÉDECIN.

C'est par cette vertu, dite de sympathie.
Voici comment. Ce sont des effets merveilleux.
De ces ongles rognés, monsieur, de ces cheveux,
Ou bien de cette urine, il sort une matière,
Comme de tous nos corps, subtile, singulière,
Que Démocrite appelle, en ses doctes écrits....

Atomes, petits corps, monsieur, que je m'applique
A guérir par l'effet d'un mixte sympathique.
Ces petits corps guéris dès ce moment, dès lors
Vont à travers de l'air chercher les petits corps
Qui sont sortis du corps du malade; de grâce,
Suivez-moi pas à pas : ils pénètrent l'espace
Qui les a séparés, depuis qu'ils sont dehors,
Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps
Qui sont sortis du corps de quelqu'autre; de sorte
Qu'ayant enfin trouvé dans l'air qui les transporte
Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,
Les susdits petits corps, comme des postillons,
Guéris par la vertu du mixte sympathique,
Leur portent la santé que je leur communique;
Et le malade alors, reprenant sa vigueur,
Se sent gaillard, dispos, sans mal et sans douleur.

CRISPIN.

Ainsi ces petits corps qui vont avec vitesse,
Emportent par écrit avec eux leur adresse,
Et pour connaître ceux qu'ils vont chercher si loin,
Sans doute ils sont marqués, monsieur, à quelque coin.

GÉRONTE.

Maraud, te tairas-tu? Mais, docteur, écoutez:
Ce remède est-il sûr?

LE MÉDECIN.

Sûr? Si vous en doutez:
Qu'un malade ait la fièvre, et qu'on me donne en main
De ses ongles rognés, de ses cheveux : soudain,
Les mettant dans un arbre avec certains mélanges,

Mon mixte produira des prodiges étranges ;
Et par un changement que l'on admirera,
L'homme perdra la fièvre, et l'arbre la prendra.

CRISPIN.

Ainsi, si vous vouliez, vous donneriez les fièvres
A toutes les forêts d'Orléans.

GÉRONTE, *à Crispin.*

Si tes lèvres.....

MESMER.

La doctrine de MESMER est renfermée dans ces paroles : *Il n'y a au monde qu'une maladie, et j'en ai le remède au bout du doigt.* Aussi le médecin allemand n'eut-il qu'à paraître en France, pour obtenir, d'un assentiment unanime, les titres glorieux de charlatan et de jongleur.

Tout était séduisant dans la doctrine du magnétisme, tout jusqu'au docteur lui-même. « Le médecin en habit lilas ou pourpre, où l'aiguille a peint les fleurs les plus brillantes, tient à sa malade les propos les plus consolans ; ses bras mollement enlacés la soutien-

nent dans son spasme, et son œil ardent et tendre exprime le désir qu'il a de la soulager. L'épouvantable pharmacie en est à jamais exclue; le cristal d'une onde pure y remplace ses poisons, et la dextérité à le porter vers une bouche de rose, lui donne tout son effet ». (*Mesmer justifié*, 1784). Le titre de cet ouvrage prouve assez qu'il ne peut être ironique. Continuons d'admirer un tableau si charmant. « La maison de M. Mesmer est comme le temple de la divinité, qui réunit tous les états. On y voit des cordons bleus, des abbés, des marquises, des grisettes, des militaires, des traitans, des freluquets, des médecins, de jeunes filles, des accoucheurs, des gens d'esprit, des têtes à perruques, des moribonds, des hommes forts et vigoureux, etc. Tout y annonce un attrait, un pouvoir inconnu; ce sont des barreaux magnétiques, des baquets fermés, des baguettes, des cordages, des arbustes fleuris et magnétisés, divers instrumens de musique, entre autres l'harmonica, dont les tons flûtés éveillent celui ci, donnent un léger délire à celui-là, excitent le rire, et quelquefois les pleurs: joignez à ces objets des tableaux allégoriques,

des caractères mystiques, des cabinets matelassés, des lieux particuliers destinés aux crises, un mélange confus de cris, de hoquets, de soupirs, de chants, de gémissemens : le tout se fait par l'opération d'un principe inconnu. Le point capital pour son action, c'est une volonté forte et déterminée de la part de l'agent, et une disposition heureuse ou une soumission aveugle de la part du patient ».

Le grand art de magnétiser comprenait toutes les connaissances humaines : l'art des aruspices, celui des augures, l'astrologie, la nécromancie, la pyromancie, l'aéromancie, l'hydromancie, la géomancie, la chiromancie, la catoptromancie, la coscinomancie, l'étude de la physiognomancie, la céphalaïonomancie, la métoposcopie, l'onéitocritie, la puissance des esprits, celle des revenans, la possession des diables, la palingénésie, les épreuves par le feu, par l'eau, par l'huile bouillante, les exorcismes, les enchantemens, la transplantation des maladies, les sortiléges, l'escamotage, l'art des convulsions, le jeu de la baguette divinatoire ; le *Mesmérisme* était tout cela réuni, ou plutôt

il reposait sur cette base inébranlable. Tel qu'un temple brillant tout à coup élevé par les Fées, il montrait dans les airs une subtile émanation de tous les prodiges ensemble : on ne connaissait pas alors l'art encéphalocranioscopique.

L'idée de s'entasser tant de connaissances au bout du doigt ne pouvait naître sans de grands efforts d'imagination : Mesmer rêva long-temps au procédé neuf et subtil par lequel il immortaliserait son nom. Un de ses historiens le contemple au moment où ses méditations profondes enfantaient sa doctrine. « Il rejeta, dit-il, les *guérisons homériques*, ainsi appelées, parce qu'elles consistaient pour tout remède, à mettre le IV.e livre de l'*Iliade* sous la tête du malade :

Mæoniæ Iliadas quartum suppone timenti.

Le remède de *Caton* contre les luxations (*de re rusticâ*), qui se fait en prononçant *donatadaries dardaries astararies*, lui parut aussi ingrat ; il ne se décida pas plus pour les mots de *Marc Varron*, qui enlevaient les douleurs de goutte, ni pour le secret de *Servius*

Novianus, qui guérissait les maladies de l'œil, en faisant porter au cou un billet sur lequel il avait écrit deux lettres grecques.

« Le fils d'*Autolius*, de qui la parole arrêtait le flux de sang, et l'empereur Adrien, qui, selon *Cœlius Aurelianus*, faisait sortir l'eau du ventre des hydropiques en les touchant du bout du doigt, n'étaient pas à ses yeux des jongleurs plus dignes du siècle dans lequel il aurait voulu rajeunir leurs découvertes.... Les jongleries par les pierres précieuses excitaient son admiration, aussi bien que les charmes, les talismans, les sortiléges dont il lut mille histoires curieuses. Ici, les savans *Agricola* et *Cardan* (*de Subtilitate*) lui offraient le préservatif contre toute sorte de poisons, pour ceux qui porteraient les larmes épaissies d'un cerf, ou ses dents; là, *Arnaud de Villeneuve* lui enseignait *le moyen infaillible de conserver la chasteté*, en portant habituellement un couteau dont le manche serait fait avec l'*agnus castus*.... »

Je m'arrête. Que de révélations précieuses dues ici à l'auteur de ce mémoire! Voilà donc le sage Caton lui-même qui eut des droits à servir de modèle aux Personnages

célèbres dans les rues de Paris, et qui inventa des paroles magiques! ainsi que le centenaire Varron, ainsi que Novianus et le fils d'Autolius! Quant à l'empereur Adrien, je crains qu'il n'en soit de lui comme de Nicolas Flamel avec son docteur Borel, et qu'il ne doive céder son nouveau titre à son historien Cœlius Aurelianus; mais l'auteur n'a point oublié *Serenus Sammonicus,* ce médecin qui, sous Sévère et Caracalla, s'acquit tant de réputation et une fortune si prodigieuse par l'invention d'un hiéroglyphe en pointe, et offrant en tous sens le mot *Abracadabra,* dont la vertu guérissait toutes les fièvres. Poursuivons l'examen rapide des jongleries célèbres qui se retracent à l'imagination de notre héros. C'est comme un tableau magique qui lui fait passer en revue toutes les merveilles humaines, et où, comme le frère Lourdis, il doit se voir lui-même sans se reconnaître....

Lourdis était aussi dans ce tableau.

Le premier Personnage que Mesmer vit paraître ensuite, ce fut *Œtius,* ce sophiste fameux, né dans la Célésyrie, d'abord

chaudronnier, puis charlatan ; enfin diacre, évêque et patriarche de Constantinople, sous Julien l'apostat, et qui admettait pour précepte que les actions les plus infâmes sont des besoins de la nature. Furent admis après Œtius, un *Marcellus*, dont j'ignore les titres à cette distinction ; *Pline*, que je connais très-bien, et que je crois même très-digne de cet honneur, pour l'universalité de ses connaissances et plusieurs de ses récits merveilleux ; puis *Théophraste*, apparemment en faveur de son *Histoire des pierres* et de son *Traité des plantes*. Arrivèrent après, le médecin *Trallian ;* le jésuite *Delrio*, si recommandable par ses *Disquisitions magiques ; Maxwel*, *Peklin* ; le docteur-magicien *Pierre Apono*, plus adroit, plus intéressé peut-être encore que sorcier, qui ne visitait pas un malade à moins de cinquante écus, et ne voulut marcher pour le pape que sous la promesse de quatre cents ducats par jour. Mesmer vit ensuite le provençal *Gaffarel*, si versé dans les sciences des rabbins et des cabalistes, qui, ne se contentant pas de toutes les merveilles répandues sur la surface de ce monde, projetait l'*Histoire universelle du monde sou-*

terrain, et promettait même une *Description exacte des Cavernes sulfureuses de l'Enfer, du Purgatoire et des Limbes.* Vint encore *Naudé*, comme un antagoniste à combattre sans doute, puisqu'il prétendit que de grands Personnages avaient été faussement accusés de magie ; puis le médecin astrologue *Mizaud*, un *Scot*, et enfin l'immortel *Albert le grand*, si connu dans cette histoire.

L'auteur du mémoire veut qu'alors *Paracelse* lui-même se soit présenté pour faire admirer au héros un onguent fameux de sa composition, qui, préparé tandis que le soleil est au signe de la Balance, et appliqué tous les jours *sur le fer qui a fait une plaie*, ou *sur un autre qui y aura été introduit*, la guérit infailliblement, *quand même ce pansement se ferait à cent lieues du blessé.* « Mesmer, ajoute-t-il, vit beaucoup d'autres choses surprenantes. Que ne trouva-t-il pas, sur la guérison des maladies par *transplantation ! Borelli* et *Hoffman* l'autorisaient à faire coucher ses malades avec des animaux, pour enlever les douleurs. « On verra dans la suite, continue notre historien un peu cynique, comment le nouveau jongleur profita de cette ouverture,

pour perfectionner l'art, en y couchant lui-même.» *Panarole* (*Fascicul. Arcan.* I) l'exhortait à guérir les hydropiques, en attachant les ongles de leurs pieds et de leurs mains sur le dos d'une écrevisse, et en la jetant ensuite dans la rivière. *Balthasar Wagner* lui proposait de faire passer l'inflammation des yeux dans un morceau de racine de guimauve, cueillie lorsque le soleil est dans *Virgo*, et attachée à la nuque. L'auteur de l'*unguentum magneticum* (Paracelse, *de Lampade Vitæ*) lui vantait encore sa *mumie* contre la fièvre et la jaunisse. Ce remède souverain consiste à mettre du sang des malades dans des coquilles d'œufs qu'on a vidées, à les faire couver en cet état sous une poule, et à donner ensuite ce sang à manger à un chien. Il y eut jusqu'à *Maupertuis* qui voulut lui persuader à Vienne de guérir les maladies, en enduisant les malades de poix-résine.

Mesmer eut encore à écouter les deux Anglais *Robert Flud* et *Rumelius Famundus*, qui l'invitaient, comme *le chevalier Digby*, à faire passer la maladie dans les arbres, après avoir consulté les urines. Le chevalier lui vantait, en outre, sa poudre de sympathie. Mais

toutes ces propositions étaient inutiles : l'imagination de Mesmer venait de faire explosion ; il se lève, il part. Le moment était favorable, et propre à exciter l'enthousiasme. A Hambourg, le *comte de Saint-Germain*, âgé de deux mille ans, et qui avait bu avec Jésus-Christ aux noces de Cana, n'était vu qu'avec une profonde vénération. En France, « on était passionné, par la présence de *Franklin*, pour le fluide électrique; *Comus* attirait une multitude de spectateurs aux merveilles qu'il opérait par le moyen de l'aimant; la poudre d'*Ailhaud* perdait de son crédit; le jongleur *Cagliostro*, âgé de deux cents ans, n'avait pas encore paru, et c'était un peu avant la navigation aérienne ». Ce fut alors que la renommée annonça un baquet fameux, et un docteur qui guérissait tout avec le bout de son doigt. Il n'avait plus qu'à se montrer.

Voici la base du système. — Toute la sphère de l'air est remplie de lumière. — L'air enlace tous les corps du monde. — Ses parties très-déliées sont dans chaque corps. — Ces parties en entrant, en sortant et en passant au travers des corps, sont la cause des changemens qui y arrivent. — En exci-

tant l'action de ces parties, on excite ces changemens. — D'une certaine manière de les exciter, dépend le rétablissement de la santé.

Or, pour parvenir à cette manière de les exciter, il faut connaître parfaitement *les pôles* du corps humain et les principaux *équateurs*. « *Le premier de ces pôles*, ou le *pôle noir*, est celui du milieu, le centre de réunion des plus fortes sensations opérées au moyen du magnétisme. Son siége principal est ce qu'on appelle *la fossette du cœur*, et se prolonge le long des côtes, de droite et de gauche ; il étend sa puissance jusqu'au nombril, et jusqu'aux parties que les médecins appellent hypocondres. C'est le siége ordinaire des obstructions, de la maladie noire, des amas de bile ».

Les historiens font les mystérieux sur le *deuxième pôle;* ce pourrait être, disent-ils, une seconde *fossette*, qui correspond à celle du cœur, et qui, comme elle, a beaucoup de puissance. Le *troisième pôle* est celui du sein, qui, chez les femmes, est appelé *le pôle blanc*. Il s'étend, dit *le Mesmer justifié*, sur toute la surface de la poitrine jusqu'à la lèvre inférieure su-

périeurement, et jusqu'au pôle noir inférieurement. Le *quatrième pôle* est celui de la bouche; le *cinquième*, celui du nez; le *sixième*, celui des yeux; le *septième* et dernier, celui des mains, qui se combine avec tous les autres, pour former ce qu'on appelle *les équateurs*. Ces pôles ont été portés au nombre de *sept*, à l'imitation des sept planètes, des sept métaux, des sept Sages de la Grèce, des sept jours de la semaine, des sept notes de musique, des sept couleurs primitives, et surtout des sept merveilles du monde. Tous ces pôles forment des équateurs qui exigent les connaissances les plus profondes en anatomie et en astrologie, pour parler de leurs rencontres, de leurs combinaisons et de leurs influences.

Disons maintenant comment on s'y prend pour magnétiser : ceci est comme sacré; j'ose à peine y toucher, et me contente de transcrire. « On s'assemble autour d'un baquet couvert et mystérieux, hérissé de branches de fer, comme on représente à peu près un astre avec tous ses rayons : ces fers assez aigus, les uns de quatre pieds, les autres de deux, placés alternativement, servent à for-

mer un double rang autour du baquet. Chaque malade convenablement entortillé, soit autour du corps, du col ou des pieds, d'une corde, dirige la pointe d'un de ces fers vis-à-vis le pôle principal, et attend avec ferveur, quelquefois pendant six heures de suite, l'effet qui en doit résulter. Plusieurs se servent de fers plus élevés, qui aboutissent à l'œil, à l'oreille ou au front; ce qui forme un effet bizarre, ajoute l'auteur des Mémoires, car toute la société ressemble, je ne puis m'empêcher de le dire, à un concile de grues qui ont le bec dans l'eau; mais vu le bien qui en résulte, on passe par-dessus, et on sait bien que ceux qui y sont ne sont pas des grues; témoins tous les grands hommes qu'on y voit journellement rassemblés. On forme ensuite la chaîne, c'est-à-dire, que chacun se tient par les pouces, à peu près un quart-d'heure; c'est ordinairement pendant la chaîne que surviennent les crises, état fort extraordinaire, mais nécessaire pour guérir. La chaîne finie, chacun frotte ses mains, et respire le fluide magnétique qui s'y est accumulé ».

Voilà les préliminaires. C'est alors que les adeptes se lèvent, et que commencent de

toutes parts les attouchemens sur les différens pôles, quelquefois à l'aide d'une verge de fer d'environ dix pouces, droite et un peu obtuse, mais le plus souvent avec le bout du doigt, surtout pour les jolies femmes, ayant soin d'avoir toujours les yeux fixés sur ceux de la personne que l'on mesmérise. « En tout temps, est-il dit dans la préface des Aphorismes du moderne Hippocrate, une musique exprimant une tempête ou un bruit de guerre, etc., animait les crises languissantes, et décidait celles qui restaient indécises, tandis que les personnes en crise violente trouvaient de l'adoucissement ou du calme dans un *andantino affettuoso*, ou dans quelque air pathétique en ton mineur ». Les différentes crises se sont donc tout à coup décidées chacune de leur côté. Elles commencent ordinairement par une petite toux qui devient convulsive, laquelle est bientôt suivie de hoquets, de cris, de chants extraordinaires; il y en a qui imitent le chien, d'autres le chat, d'autres la poule, etc., etc., etc. Ces *et cætera* sont pour le lecteur qui aime qu'on lui laisse parfois quelque chose à deviner. Il doit surtout se faire l'idée d'une mélodie fort singulière et un

peu discordante; mais ce n'était qu'un moment à passer : à la suite de ce délire, on était parfaitement guéri de tous ses maux.

Les riches pouvaient seuls être admis au baquet mystérieux. Mesmer ne voulut pourtant pas que les pauvres fussent privés de ses bienfaits, et en leur faveur, il magnétisa un arbre sur les Boulevards du côté de la rue de Bondy, ce qui offrit aux malades peu fortunés le don gratuit de la santé. Les apothicaires devinrent furieux en voyant tout Paris se purger ainsi, sans qu'il fût nécessaire de recourir à leurs drogues. Ils furent même sur le point de présenter une requête au roi, mais ceci devint inutile; il est trois vieilles filles, demi-sorcières, que l'on nomme les Parques, et avec lesquelles on prétend qu'ils sont en grande relation, qui se chargèrent de les venger.... De ce moment, qu'aperçois-je en parcourant les nombreux mémoires sur la vie de notre magnétiste? des tombeaux, des urnes funéraires, des mausolées!... En vérité, mourir pour mourir, autant s'adresser à un médecin ordinaire : on prétend même que l'intéressant auteur du *Monde primitif* (Court de Gébelin) mourut sans avoir été malade, ayant éprouvé des

sensations trop vives. C'étaient là, de la part des vieilles furibondes, des tours vraiment pendables : les apothicaires en rirent dans leur barbe, le malheureux Mesmer vit sa gloire flétrie ; et que fit le public ? il en revint à la casse et au séné.

Mais un vengeur s'avançait, et ce vengeur, c'était Cagliostro. Mesmer purgeait bien son monde, et voilà tout. Cagliostro trouva le secret de rendre immortel, ou au moins de donner à la vie de l'homme une prolongation peu ordinaire ; son génie fut, si j'ose m'exprimer ainsi, un *Bureau d'assurance* contre la mort. Je reviens donc naturellement à cet incomparable bienfaiteur de l'humanité, et vais révéler enfin sa recette merveilleuse : on se doute bien que je la regarde aussi comme trop sacrée pour oser y rien changer. La voici donc religieusement extraite des mémoires de son illustre inventeur. Parques, apothicaires, tremblez !

SECRET DE LA RÉGÉNÉRATION, ou PERFECTION PHYSIQUE, *PAR LAQUELLE ON PEUT ARRI-*

VER A LA SPIRITUALITÉ de 5557 ans (*Bureau d'assurance* du grand CAGLIOSTRO.)

« Celui qui aspire à une telle perfection, doit, *tous les cinquante ans*, se retirer, dans la pleine lune de mai, à la campagne avec un ami ; et là, renfermé dans une chambre et dans une alcove, souffrir pendant quarante jours la diète la plus austère, mangeant très-peu, et seulement de la soupe légère, des herbes tendres, rafraîchissantes et laxatives, et n'ayant pour boisson que de l'eau distillée ou tombée en pluie dans le mois de mai. Chaque repas commencera par le liquide, c'est-à-dire par la boisson, et finira par le solide, qui sera un biscuit ou une croûte de pain. Au dix-septième jour de cette retraite, après avoir fait une petite émission de sang, on prendra de certaines gouttes blanches, dont on n'explique pas la composition, et on en prendra six le matin et six le soir, en augmentant de deux par jour jusqu'au trente-deuxième jour.

« Alors on renouvellera la petite émission de sang au crépuscule du soleil. Le jour suivant on se met au lit, pour n'en plus sortir, qu'à la fin de la quarantaine, et là, on avale

le premier grain de matière première. Ce grain est le même que Dieu créa pour rendre l'homme immortel, et dont l'homme a perdu la connaissance par le péché; il ne peut l'acquérir de nouveau que par une grande faveur de l'Eternel, et par les travaux maçonniques. Lorsque ce grain est pris, celui qui doit être rajeuni perd la connaissance et la parole pendant trois heures; et, au milieu des convulsions, il éprouve une grande transpiration et une évacuation considérable. Après que le patient est revenu, et qu'il a été changé de lit, il faut le restaurer par un consommé fait avec une livre de bœuf sans graisse, mêlé de différentes herbes propres à réconforter.

« Si le restaurant le remet en bon état, on lui donne, le jour suivant, le second grain de matière première dans une tasse de consommé, qui, outre les effets du premier, lui occasionnera une très-grande fièvre, accompagnée de délire, lui fera perdre la peau et tomber les cheveux et les dents. Le jour suivant, qui est le trente-cinquième, si le malade est en force, il prendra pendant une heure un bain qui ne sera ni trop chaud, ni trop froid. Le trente-sixième jour, il prendra,

dans un petit verre de vin vieux et spiritueux, le troisième et dernier grain de matière première, qui le fera tomber dans un sommeil doux et tranquille; c'est alors que les cheveux commenceront à repousser, les dents à germer, et la peau à se rétablir. Lorsqu'il sera revenu à lui-même, il se plongera dans un nouveau bain d'herbes aromatiques, et le trente-huitième jour dans un bain d'eau ordinaire dans lequel on aura fait infuser du nitre. Le bain étant pris, il commencera à s'habiller et à se promener dans la chambre; et le trente-neuvième jour, il avalera dix gouttes du baume du grand-maître dans deux cuillerées de vin rouge; le quarantième jour, il quittera la maison *tout-à-fait rajeuni et parfaitement régénéré.*

« . . . . Nous ne devons pas oublier de dire que l'une et l'autre méthode est prescrite également pour les femmes, et que dans ce qui regarde la régénération physique, il est enjoint à chacune de se retirer ou sur une montagne ou à la campagne, avec la seule compagnie d'un ami, qui doit lui donner tous les secours nécessaires, et principalement dans les crises de la cure corporelle ».

Cagliostro, dont maintenant je poursuis l'histoire, eut le bonheur de pouvoir contempler cet autre demi-dieu dont j'ai parlé, et qui n'était guère âgé alors que de deux mille ans; je veux dire le fameux comte SAINT-GERMAIN, autre illustre chimiste, alchimiste, empirique, qu'il reconnaissait pour son maître, car, en passant dans le Holstein où se trouvait le patriarche, il courut aussitôt lui rendre hommage. « C'est là, dit notre seconde pièce justificative, que ce grand homme savourait les douceurs de l'immortalité depuis plusieurs années, et faisait en paix le bonheur de trois personnes qui l'abreuvaient des vins de Champagne et de Hongrie, en reconnaissance du Pactole qu'il avait amené dans leurs terres ». Voici les particularités relatives à la visite que lui rendit Cagliostro. Saint-Germain avait fait dire qu'il le recevrait à deux heures après minuit. « Ce moment arrivé, lui et sa femme revêtent une tunique blanche, coupée par une ceinture aurore, et se présentent au château. Le pont-levis se baisse : un homme de sept pieds, vêtu d'une longue robe grise, les mène dans un salon mal éclairé. Tout à coup deux grandes portes

s'ouvrent, et un temple, resplendissant de mille bougies, frappe leurs regards. Sur un autel était assis le comte : à ses pieds, deux ministres tenaient des cassolettes d'or, d'où s'élevaient des parfums doux et modérés. Le dieu avait sur sa poitrine une plaque de diamans dont à peine on supportait l'éclat. Une grande figure blanche diaphane soutenait dans ses mains un vase sur lequel était écrit : *Elixir de l'immortalité.* Un peu plus loin, on apercevait un miroir immense, devant lequel se promenait une figure majestueuse, et au-dessus du miroir était écrit : *Dépôt des âmes errantes.*

« Le plus morne silence régnait dans cette enceinte sacrée : une voix, qui n'en était pas une, fit cependant entendre ces mots : *Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? que voulez-vous ?* Alors le comte Cagliostro se prosterne la face contre terre, ainsi que la marquise, et après une assez longue pause, il articula à voix basse cette courte harangue : *Je viens invoquer le dieu des Croyans, le fils de la Nature, le père de la Vérité. Je viens demander un des quatorze mille sept cents secrets qu'il porte dans son sein. Je viens me*

faire son esclave, son apôtre, son martyr. Le dieu ne répondit rien; mais après un assez long silence, une voix se fit entendre, et dit: *Que se propose la compagne de tes voyages?* Elle répondit: *Obéir et servir.* Alors les ténèbres succèdent à la nuit, le bruit à la tranquillité, la crainte à la confiance, le trouble à l'espoir; et une voix aigre et menaçante dit: *Malheur à qui ne peut supporter les épreuves!* » Et des épreuves terribles eurent lieu. Je ne m'arrêterai point à les retracer. J'ai à m'occuper d'opérations plus importantes, et qui rentrent bien mieux dans mon sujet, puisqu'il s'agit d'une apparition de six ombres évoquées par Cagliostro lui-même. Ces six ombres vinrent souper; nous saurons comment la chose se passa. Je voudrais pouvoir dire aussi par quel moyen magique elle eut lieu; mais sur ce point, je suis, comme bien d'autres, forcé de m'en tenir aux conjectures. Je transcris encore: en vérité, cette crainte de passer pour un profane n'est pas sans agrément. Voyons l'apparition.

« On avait mis douze couverts, et il n'y avait que six convives. Chacun demanda le mort qu'il désirait revoir ou connaître. C'é-

tait *Dalembert*, le *duc de Choiseul*, *Diderot*, *Voltaire*, *l'abbé de Voisenon* et *Montesquieu*. La première question fut, comment l'on se trouvait dans l'autre monde. — Il n'y a point d'autre monde, répondit d'Alembert. La mort n'est qu'une cessation des maux qui vous ont tourmentés. On n'a nulle espèce de plaisir, mais on ne connaît aussi aucune peine. Je n'ai pas trouvé mademoiselle de l'Espinasse, mais aussi je n'y ai pas vu de Linguet. On est fort sincère : quelques morts qui sont venus nous rejoindre, m'ont assuré que j'étais presque oublié. Je m'en suis consolé : les hommes ne valent pas la peine qu'on s'en occupe. Je ne les ai jamais aimés, maintenant je les méprise.

« Qu'avez-vous fait de votre savoir? demanda M. de *** à Diderot. — Je n'ai pas été savant comme on l'a cru. Ma mémoire me retraçait ce que j'avais lu, et lorsque j'écrivais, je prenais de côté et d'autre. De là vient le décousu de mes livres, qu'on ne connaîtra pas dans cinquante ans. L'Encyclopédie, dont on me fait honneur, ne m'appartient pas. Le métier d'un rédacteur est de mettre de l'ordre dans le choix des matières : or, il y en a si

peu, qu'il a fallu refondre tout l'ouvrage. L'homme qui a montré le plus de talent à l'occasion de cet ouvrage, est celui qui a fait la Table; et personne ne pense à lui en faire honneur.

« J'ai beaucoup loué cette entreprise, dit Voltaire, parce que je la croyais propre à seconder mes vues philosophiques. A propos de philosophie, j'avais raison, il n'y a pas un mot de vrai de tout ce qu'on nous a conté. Je me suis scrupuleusement informé : tout cela n'est qu'une longue et triste fable dont on a perdu le souvenir. Si c'est pour mes plaisanteries sur ce sujet, que Christophe m'a refusé la sépulture, il s'est donné là un terrible ridicule. Depuis ma mort, j'ai appris d'étranges choses. J'ai causé avec une demi-douzaine de papes; ils sont bons à entendre. Clément XIV, et Benoît surtout, sont vraiment plaisans.

« Ce qui me fâche un peu, dit le duc de Choiseul, c'est qu'on n'a point de sexe là où nous habitons, et, quoi qu'on en dise, cette enveloppe charnelle n'était pas si mal inventée. — A quoi se connaît-on donc? demanda quelqu'un. — Aux caprices, aux goûts, aux prétentions, à mille petites choses qui sont

des grâces chez vous, et des ridicules là-bas.

« Ce qui m'a fait vraiment plaisir, dit l'abbé de Voisenon, c'est que parmi nous on est guéri de la manie de l'esprit. Vous n'imaginez pas combien l'on m'a persifflé sur mes petits romans spirituels et saugrenus, combien l'on s'est moqué de mes Notices littéraires. J'ai eu beau dire que je donnais à ces puérilités leur juste valeur; soit qu'on ne crût pas à la modestie d'un académicien, soit que tant de frivolité ne convînt pas à mon état et à mon âge, j'expie presque tous les jours les erreurs de ma vie humaine.

« Les questions se succédaient avec tant de rapidité, que les esprits ne savaient à qui répondre ». On le croira sans peine. Il n'y avait eu que des hommes à ce souper. Les dames voulurent, à leur tour, être initiées, et s'adressèrent à madame Cagliostro, qui déjà leur avait souvent confié que son mari avait le secret d'être en plusieurs endroits à la fois, et de se rendre invisible où il se trouvait. On ne douta plus que ce ne fût un homme absolument extraordinaire, et le beau sexe représenta vivement que, puisqu'il y avait des sorciers, il devait y avoir des sorcières. Madame Caglios-

tro consentit à commencer un Cours de magie pour trente-six adeptes, toutes femmes de condition, et les clauses préliminaires furent qu'elles déposeraient d'abord dans une caisse chacune cent louis. Chaque somme ayant été aussitôt versée, le Cours eut lieu dans une vaste maison, rue Verte Saint-Honoré. Il y avait une seconde clause, qui portait qu'à dater du jour de la demande, chaque dame s'abstiendrait de tout commerce humain. Cette clause avait encore été remplie. Le 7 août, on se rendit donc au lieu désigné sur les onze heures du soir. « En entrant dans la première salle, chaque femme était obligée de quitter son cul, sa bouffante, ses soutiens, son corps, son faux-chignon, et de vêtir une lévite blanche avec une ceinture de couleur. Il y en avait six en noir, six en bleu, six en coquelicot, six en violet, six en couleur de rose, six en impossible. On leur remit à chacune un grand voile, qu'elles placèrent en sautoir de gauche à droite. Lorsqu'elles furent toutes préparées, on les fit entrer deux à deux dans un temple éclairé, garni de trente-six bergères couvertes de satin noir. Madame de Cagliostro, vêtue de blanc, était sur une es-

pèce de trône, escortée de deux grandes figures, habillées de manière qu'on ignorait si c'étaient des spectres, des hommes ou des femmes. La lumière qui éclairait cette salle s'affaiblissait insensiblement, et lorsqu'à peine on distinguait les objets, la grande-prêtresse ordonna de découvrir la jambe gauche jusqu'à la naissance de la cuisse. Après cet exercice, elle ordonna de nouveau d'élever le bras droit, et de l'appuyer sur la colonne voisine. Alors deux femmes, tenant un glaive en main, entrèrent; et ayant reçu des mains de madame Cagliostro des liens de soie, elles attachèrent les trente-six dames par les jambes et par les bras ».

Cette cérémonie fut suivie d'un discours prononcé par la grande-maîtresse, et après ce discours, on brisa leurs liens pour les soumettre à diverses épreuves. Ici, des hommes les persifflaient; là, tous les genres de séduction leur étaient présentés : plusieurs dames se trouvèrent avec leurs amans, et leur devoir était de les repousser d'une manière impitoyable, au risque de rompre à jamais, et de les désespérer. Toutes s'acquittèrent strictement de ce qui leur était prescrit. Enfin « une

espèce de dôme s'ouvrit, et, sur une grosse boule d'or, descendit un homme, nu comme Adam, tenant dans sa main un serpent, et portant sur sa tête une flamme brillante. C'est du Génie même de la vérité, dit la grande-maîtresse, que je veux que vous appreniez les secrets dérobés si long-temps à votre sexe : celui que vous allez entendre, est le célèbre, l'immortel, le divin Cagliostro, sorti du sein d'Abraham sans avoir été conçu, et dépositaire de tout ce qui a été, de tout ce qui est, et de tout ce qui sera connu sur terre.

« Filles de la Terre, s'écria-t-il, dépouillez ces vêtemens profanes, et si vous voulez entendre la vérité, montrez-vous comme elle. Alors la grande-prêtresse ôta sa ceinture, et laissa tomber ses voiles; les autres l'imitèrent, et les filles du ciel se montrèrent, sinon avec leur innocence, du moins avec leurs charmes, aux yeux du Génie ».

Un souper suivit cette apparition. Les amans s'y retrouvèrent; il y eut des danses, des divertissemens. Cagliostro s'était montré là personnellement et dans toute sa gloire, mais il paraît qu'il ne se souciait pas d'être reconnu toutes les fois qu'il apparaissait. Si

j'en crois la première de nos troisièmes pièces justificatives, il avait un jour promis à un nouveau prosélyte de lui faire voir le grand Kophte égyptien, âgé de quelques milliers d'années; et après les diverses évocations, Cagliostro ayant cessé d'être présent, on vit s'avancer une espèce de fantôme fort gros, vêtu de blanc, ayant les cheveux blancs et un turban sur la tête. Le pupille, c'est-à-dire, un enfant inspiré qui devait répondre aux questions, sommé par le fantôme de dire ce qu'il voyait, répondit innocemment qu'il voyait Cagliostro avec un masque blanc et une longue barbe. « Apparemment, dit l'auteur de la relation, que cette réponse ne plut pas au grand-prêtre égyptien, car il éteignit tout de suite avec les mains deux bougies entre lesquelles il se trouvait, et on entendit distinctement le bruit du peignoir et de l'autre attirail qu'il quittait, apparemment pour s'en retourner plus lestement en Egypte ».

Ce récit pourrait bien être un des contes inventés à plaisir par ses nombreux ennemis. Je prie le lecteur de n'y pas trop ajouter foi. Quant à moi, je vais compléter la preuve de son pouvoir surnaturel, en montrant que,

dès les années 1773 et 1775, il avait été pendu et brûlé, sans avoir malgré cela pu cesser de vivre. La manière dont il échappa aux suites de la pendaison peut attester son heureuse étoile; mais un prodige évident le fit survivre aux flammes du bûcher. Je dois ces nouveaux renseignemens à mes deux *in*-4.° Il paraît que le *Courrier de l'Europe*, auquel ces lettres sont adressées, s'était mêlé de plaisanter Cagliostro sur ses opérations médico-chimiques. Ce fut, dit-on, à l'occasion d'une assertion avancée par notre empirique, « que les habitans de Médine se délivraient des lions, des tigres et des léopards, en engraissant des porcs à force d'arsenic, et en les chassant ensuite dans la forêt, où, dévorés par les bêtes féroces, ils leur causaient la mort ». Le journaliste, reconnaissant à notre personnage toutes les qualités d'un charlatan, voulait absolument que pour cela même on l'arrêtât, sans autre forme de procès, partout où on le trouverait. Cagliostro lui envoya de Londres un défi, par lequel il l'invitait « à manger avec lui un cochon de lait engraissé à la manière de Médine, et il pariait cinq mille guinées que Morand (le rédacteur du *Courrier de l'Europe*) mourrait,

et que lui, Cagliostro, resterait en santé ». Cette expérience n'était pourtant pas à négliger, pour s'assurer au moins si notre personnage était vraiment un homme extraordinaire; mais M. Morand se tint pour convaincu, probablement parce qu'il reçut alors les deux pièces suivantes :

Au Rédacteur du Courrier de l'Europe.

Monsieur,

L'ingratitude du sieur Ticho, qui se fait appeler comte de Cagliostro, jointe au besoin d'argent que j'éprouve en ce moment, m'obligent de révéler au public une de ses aventures, qui ne se trouve point dans son Mémoire. Vous avez annoncé, dans l'un de vos numéros, que c'était un homme brutal et qui maltraitait sa femme. Il est bien étonnant que la leçon qu'il a reçue à Vienne vers la fin de 1775, ne lui ait pas fait plus d'impression. L'un des jours du mois de novembre de cette année, il se promenait, avec cette infortunée, sur les bords du Danube, dans l'endroit où le fleuve est le plus rapide. Il lui cherche querelle, je ne sais à quel propos; elle veut s'excuser, il entre en fureur, prend sa femme à travers du corps, et la jette dans le fleuve, à dix pas du rivage. Les témoins

de cette scène barbare veulent en vain lui porter du secours : le fleuve l'entraîne, elle disparaît. Ticho est arrêté, trente témoins déposent de la vérité du fait ; il est condamné à être pendu.

Comme chirurgien de la prison, j'eus occasion de le voir. Il me parut bien pris dans sa taille ; ses muscles étaient bien prononcés : je le jugeai propre à être disséqué. J'allai trouver l'exécuteur, j'entrai en marché avec lui, et j'achetai le corps de Ticho moyennant cinquante florins, c'est-à-dire le double de la valeur d'un pendu ordinaire. Ticho fut en effet pendu le 28 novembre ; trois ou quatre heures après l'exécution, le cadavre fut porté chez moi. Je donnais alors un cours d'anatomie. Je place mon homme sur l'amphithéâtre, à la vue de tous mes élèves ; et là, après avoir prononcé un discours scientifique sur les causes de la mort chez les pendus, je fais sur le mien une profonde incision, depuis le sternum jusqu'à l'os pubis. Ticho jette un cri perçant et se lève sur son séant. Mes élèves, effrayés, veulent gagner la porte ; je les arrête et les engage au secret. Je recous l'ouverture ; je saigne mon malade, je le purge : bref, en quinze jours je le remets sur pieds. Je le garde deux mois en ma maison soigneusement caché. Il me parlait souvent de sa femme, me vantait ses vertus, et paraissait inconsolable de sa perte. Un jour qu'il se reprochait, plus vivement que de coutume, d'avoir été l'auteur de sa mort, je la vois entrer avec précipitation et se jeter dans ses bras.

Le lendemain de son accident, madame Ticho avait été trouvée par un pêcheur, à quinze lieues de Vienne; un chirurgien de village, à force de lavemens de tabac et de fumigations, était parvenu à la rendre à la vie; le hasard avait voulu que le fils de ce chirurgien fût un de ceux qui étaient présens à la résurrection de Ticho: madame Ticho lui ayant fait confidence de sa déplorable aventure, le jeune homme lui apprit en même temps la pendaison, la dissection et la guérison de son mari. Elle eut la générosité de lui pardonner et de revenir vivre avec lui. Ils partent l'un et l'autre. Je leur fournis ce qui était nécessaire pour le voyage. En partant, Ticho m'assura qu'aussitôt qu'il le pourrait, il me rembourserait mes avances, le prix de sa pension, celui de mes soins, ainsi que les 50 florins que j'avais payés à l'exécuteur de la haute justice. Il paraît que Ticho m'a entièrement oublié, depuis qu'il est devenu comte de Cagliostro. On m'a assuré qu'il existait en Angleterre une loi admirable, à l'aide de laquelle un inconnu peut, sans titre, sans caution, et sur sa seule déclaration, faire emprisonner par provision un domicilié. Faites-moi le plaisir, monsieur, de me dire ce qui en est. Si l'on ne m'a pas trompé, je partirai pour l'Angleterre aussitôt votre réponse. Je suis, etc.

Dans la seconde lettre, le Familier du Saint-Office à Séville, D. Inigo Gavatchios, époux

d'une très-jolie femme qu'il tient renfermée, et près de laquelle il n'a jamais souffert d'autre homme que monseigneur le grand-inquisiteur, dont elle a l'honneur d'être la pénitente, raconte que depuis son mariage il était atteint d'une maladie chronique qui lui causait une insomnie perpétuelle, avec des douleurs insupportables dans les régions latérales de l'os frontal. La signora son épouse lui ayant fait prendre quelques pilules narcotiques, il parvint à dormir quelques heures, mais d'un sommeil troublé par des rêves extravagans. Il ne voyait que taureaux, cerfs, béliers, et mille autres fantômes, dit-il, tout aussi impertinens. Mélisa, c'est ici le nom de Cagliostro, s'étant fait en ce moment à Séville une grande réputation dans l'art de dire l'horoscope, fut consulté par cet époux souffrant, et après avoir feuilleté ses almanachs, déclara que son mal était incurable, par la raison qu'il était né sous le signe du Capricorne. Cette réponse affligea tellement le Familier du Saint-Office, que, voulant se venger de sa mauvaise étoile sur le devin lui-même, il le livra, ainsi que sa compagne, à la Sainte-Inquisition, qui leur fit à tous deux l'honneur d'un très-bel *auto-*

da-fe. « Mélisa et sa femme, dit-il, furent revêtus d'un *sanbenito* très-élégant, et montèrent sur le bûcher au son d'une musique délicieuse. Le feu vengeur les dévora bientôt l'un et l'autre.... Tout à coup, ô prodige! un aigle s'élève au milieu des flammes, et prend son vol vers les cieux; une colombe le suit; le tonnerre se fait entendre....» Et voilà Mélisa et sa femme ressuscités.

Certes, ces deux événemens sont remplis d'un merveilleux qui dut donner à penser au rédacteur du *Courrier de l'Europe.* « En attendant que Dieu confonde cette engeance, disait D. Inigo à la fin de sa lettre, remercions-le, Monsieur, de ce qu'il nous a fait la grâce de n'être sorciers ni l'un ni l'autre ». J'ai reçu la même grâce du ciel, et je ne lui en fais pas tout à fait des remercîmens : un peu de science en sorcellerie ne nuit pas pour se bien conduire, et surtout pour connaître la bonne ou mauvaise intention des gens. Au surplus, si j'ai cité des faits dont j'ai attribué l'invention aux ennemis de Cagliostro, ces deux nouveaux prodiges pourraient bien avoir été supposés par ses amis, ce qui prouverait qu'il ne manqua ni des premiers, ni des seconds.

Quant à moi, qui me plus à le voir développer tous les genres de talens que j'avais à louer dans mon athlète CÉSAR, et qui crois avoir suffisamment suivi l'exemple du poëte Simonide : pour conclure comme La Fontaine,

Je reviens à mon texte, et dis . . . . .
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils.

LE CÉLÈBRE MOCHINE.

CAGLIOSTRO n'est pas le seul ami de l'humanité souffrante qui ait excité au plus haut degré l'enthousiasme et la reconnaissance du public, et surtout des Parisiens. On en va juger par la pièce suivante, que j'insérerai ici toute entière, en priant cependant le lecteur de ne pas considérer le mérite de ces vers comme la mesure absolue des talens du Personnage.

« *Adieux et regrets des habitans de Paris, au célèbre* MOCHINE, *médecin-botaniste, ami de l'humanité.*

AIR : *O ma tendre musette.*

Un Dieu de bienfaisance
A paru parmi nous ;

Humain, plein de science,
Il nous plaisait à tous.
O vertueux MOCHINE!
Ton nom est révéré :
L'art de la médecine
Par toi fut réparé.

De toutes maladies
Tu connais les secrets :
Leurs noires perfidies
Cèdent à tes décrets ;
Ton esprit a l'adresse
De les bien consulter.
Tu pars, et la tristesse
De nous vient s'emparer.

Suis l'âme généreuse *
Qui nous ravit tes soins :
La tienne n'est heureuse
Que selon nos besoins.
Homme plein de mérite,
Précipite tes pas....
Reviens donc au plus vite,
Nous te tendons les bras.

Ah! que de ton absence
Les pauvres gémiront!
Comme dans leur souffrance
Ils te rappelleront!

* S. A. R. le prince de G***. a mandé le sieur MOCHINE en Angleterre.

MOCHINE, ô notre père!
Rediront-ils cent fois....
De ton art salutaire
Nous chérissons les lois.

Souviens-toi que la France
Te doit mille trésors,
Et que ta complaisance
A guéri bien des corps.
Reçois donc la couronne
Que tu sus mériter:
L'amitié te la donne,
Sachant te regretter.

Dans tout autre hémisphère
Tes talens brilleront:
A ce que tu sais faire
Les arts applaudiront.
Homme vraiment sensible,
On te doit des autels:
Sois donc (s'il est possible)
Au rang des Immortels.

Le célèbre Mochine, attendri par des couplets si touchans, répondit aussitôt par ces vers alexandrins, dont le dernier surtout est frappant de franchise:

« . . . . . .
Sexe charmant et doux, vieillards et jeunes gens;
Français, vous tous que j'aime avec idolâtrie,
Recevez mon hommage et mes remercîmens.

Quoi ! pour avoir sauvé de souffrantes victimes,
Vous m'avez prodigué tant d'éloges sublimes !
J'ai fait ce que j'ai dû, vous évitant la mort ;
De votre guérison je fais mon heureux sort,
Et je suis toujours prêt à vous rendre service ;
Mes frères, mes amis, ô qui que vous soyez,
Je n'ai d'autre désir que mon art vous guérisse :
Je suis bien satisfait *puisque vous y croyez.* »

Avis aux ennemis du tombeau.

Puisque nous en sommes aux *Avis à la main*, je dirai que celui-ci fut donné par une dame qui guérissait radicalement les maladies vénériennes. Elle se connaissait aussi à diverses autres maladies, tant internes qu'externes, et l'imprimé le prouve par deux certificats, l'un d'un charpentier de Saint-Germain-en-Laye, et l'autre conçu en ces termes :

« Moi, Bernard, je soussigné certifie que la dame susdite m'a guérit radicalement de quantité de douleur qui me tenait par tout le corps. Ce que j'assure est vrai ; si l'on veux s'en informer, je demeure faubourg St.-Marcel, à côté du Pont-aux-Tripes, n°. 7, là où je donnerai des preuves de la vérité.

Signé BERNARD, *porteur d'eau.* »

Quant aux premières maladies, personne ne s'était mis en nom pour certifier l'excellence du traitement.

Les Demoiselles DEMONCY et VARECHON.

Je communiquerai ici dans toute sa teneur l'*Avis* des demoiselles DEMONCY et VARECHON; il est de la plus haute importance.

Avis au Public.

« Les demoiselles DEMONCY et VARECHON, nièces et élèves du sieur LYONNOIS, donnent avis au public, qu'après s'être appliquées avec soin, pendant vingt-deux ans, à la connaissance des causes des différentes maladies qui surviennent aux CHIENS et aux CHATS, elles y ont heureusement réussi, à la satisfaction de beaucoup d'honnêtes gens qui ont bien voulu les honorer de leur confiance dans les différens pansemens de ces animaux; et voulant de plus en plus mériter l'estime du public, elles vont, pour la facilité des personnes qui ne voudront pas faire de grandes dépenses, donner avis du prix qu'elles prendront :

» Pour couper un chien ou un chat. . 1 liv. 4 sols.

» Pour couper les oreilles. . . . . 1 liv. 4 sols.

» Pour les yeux, elles donneront une bouteille qui

a la propriété d'ôter les fluxions, d'enlever les taies et les inflammations; pour ce . . . . . 1 liv. 16 sols.

» Un pot d'opiat pour la poitrine. . . 1 liv. 4 sols.

» Une autre pommade pour remettre les cuisses, ... 1 liv. 16 sols.

» Elles ont des pommades pour la galle, des potions pour faire chienner, et des pommades pour empêcher de grossir les descentes.

» Elles débitent un élixir pour les chiens qui ont la morve, des bols pour ceux qui toussent, et en promettent la guérison, comme aussi des ulcères, cancers, gangrène, etc.

» Elles saignent et tondent les chiens pour 1 liv. 4 sols, en les amenant chez elles.

» Enfin, elles se flattent de guérir toutes sortes de maladies dont ces animaux peuvent être attaqués, comme blessures, cassures, fractures et dislocations. Elles vendent aussi toutes sortes de chiens et de chats.

» Leur demeure est quai Pelletier, où l'on verra leur tableau.

» Vû, permis d'imprimer, ce 12 décembre 1774. LENOIR.

LE SIEUR LYONNOIS.

Le sieur Lyonnois avait fait fortune en précédant les demoiselles Demoncy et Varechon dans leur docte profession. Il acheta un château dans un village de Bourgogne, situé

sur la grande route. Ses paysans voulant recevoir avec pompe leur nouveau maître, se mirent sous les armes, et vinrent ainsi au-devant de la diligence. La voiture s'étant arrêtée, ils demandaient aux voyageurs quel était celui d'entre eux qu'ils devaient saluer comme leur seigneur. Aucun ne faisait de réponse.... Me voici, me voici, mes enfans, cria Lyonnois qui s'était juché sur l'impériale. Et il descendit, tenant son chien sous son bras.

LE SIEUR RUPANO, VÉNITIEN.

Le sieur RUPANO était connu DANS PLUSIEURS COURS DE L'EUROPE, et il avertissait le public qu'ayant eu l'honneur, en passant à Fontainebleau, de faire voir plusieurs tours de physique et de mathématique à LA FAMILLE ROYALE, il aurait également l'honneur d'en exécuter tous les jours à Paris sur LE PONT NEUF, devant tous ceux qui voudraient bien le favoriser de leur présence. Année 1776.

L'histoire désigne plusieurs objets fort curieux qu'il se proposait de céder en même

temps aux amateurs; 1.° Plumes d'une nouvelle invention; 2.° très-belle et très-bonne Cire, par le moyen de laquelle on pouvait, avec un très-petit morceau, cacheter plus de mille lettres sans lumière; 3.° Poudre produisant sur-le-champ de l'encre excellente; 4.° Pierre à ôter la rouille; 5.° trois différentes espèces de Poudres à enlever les taches; 6.° Secret de renouveler les vieilles écritures, de sorte que quelque effacés que fussent les caractères, ils ressortaient admirablement; 7.° Poudre excellente pour nétoyer et blanchir les dents, et enlever la carie sans endommager l'émail; 8.° Cire pour la guérison radicale des cors aux pieds, durillons, oignons, etc.

Le trait suivant va nous prouver l'importance d'un autre Secret du sieur Rupano; ceci n'est rien moins qu'une cause célèbre. Un jour un très-riche négociant de Lyon étant venu voir à Paris un de ses correspondans, celui-ci avec lequel il se trouvait seul dans un cabinet isolé, lui présenta tout-à-coup un pistolet armé, et une lettre-de-change de cent mille francs qu'il lui dit de signer. Le Lyonnais fut d'abord un peu in-

terdit, mais se remettant tout-à-coup : ne nous fâchons pas pour si peu, dit-il, la chose est très-facile à faire. Il tire de sa poche une petite écritoire, où se trouvait aussi une petite plume... A quoi bon? demandait le correspondant, voici plumes et encre. — Non, répondait le Lyonnais, je ne puis écrire qu'avec mes plumes. Il souffle sur la sienne (ceci était indispensable), et semble, pendant quelques instans, vouloir absolument s'en servir, quoiqu'elle soit trop desséchée. Ma foi, dit-il, après avoir griffonné en blanc, donnez-moi la vôtre, celle-ci décidément ne veut pas marquer. Se servant alors de la plume et de l'encre du négociant, il approuve l'écriture et signe en toutes lettres. Sorti de chez son homme, il court faire sa déposition. La lettre-de-change est produite en justice. Le Lyonnais affirmait ne rien devoir. Le correspondant s'en rapporte à la signature ; il n'y avait pas de témoins de la violence qu'il avait employée. Le juge parut craindre que cette signature ne fût fausse. Bon ! reprit le correspondant, monsieur me l'a si bien donnée librement et en plein jour, que nous étions dans mon cabinet; qu'il voulut

long-temps se servir de son encre et de ses plumes; que la sienne ne marquant pas, il me demanda la mienne et s'en servit. » Le Lyonnais, sommé de déclarer si ce récit était vrai, répondit affirmativement; mais ce n'était pas sans dessein qu'il s'était obstiné d'abord à faire usage de sa petite écritoire portative. Il montre la place où il a griffonné en blanc ; le juge jette sur cette place une poudre mystérieuse, qui fait ressortir des caractères jusqu'alors restés invisibles, montre ensuite la lettre-de-change, et tout le monde lit, au dessus de la signature : *forcé, le pistolet à la main.*

LA SIGNORA FRANCISCA.

Avis aux amateurs curieux.

La signora Francisca prévient ici les curieux, qu'elle vient d'amener à Paris six serpens originaires de l'Asie, qu'elle a habitués à danser sur la corde. Voici le signalement de ces charmans danseurs : corps en grain d'orge, écaille d'une carpe, yeux d'un cra-

paud, tête ornée de trois fleurs de lys, gueule armée de trois dards qu'ils ne cessent de lancer avec force, peau luisante comme une glace. Ces artistes n'ont encore que six pieds et demi de long, mais ils sont d'une famille appelée *laculus*, où l'on arrive communément à la taille de vingt-deux pieds. Amenés dans un bâtiment russe, ils ont débarqué à Livourne, où la dame Francisque leur a offert un asile et s'est chargée de leur éducation. Naturellement aussi peu aimables par leur caractère qu'ils sont remarquables par leur physique, ils ont pourtant éprouvé le tendre sentiment de la reconnaissance et de l'amitié. C'est en voyageant avec leur bienfaitrice, qu'ils se sont habitués à obéir à son commandement; ils se replient autour de son corps et de son col, y restent en équilibre, y marchent si elle l'ordonne. Rien ne leur coûte pour elle; c'est pour lui plaire qu'ils se sont avisés d'apprendre à danser sur la corde. En un mot, ces six reptiles sont aussi doux, aussi bien apprivoisés et surtout aussi lestes que six jolis oiseaux qui s'ébattent dans une volière. On a fait à ce sujet le couplet suivant :

AIR : *Entre l'amour et l'amitié.*

Il n'est rien que, chemin faisant,
Femme ne sache rendre aimable ;
Pour l'homme le plus intraitable
Exemple vraiment séduisant.
Le reptile le plus sauvage
Pour FRANCISQUE a pu s'émouvoir....
Obéit à son doux langage,
Veut lui plaire et lui rend hommage...
Tant les dames ont de pouvoir
Sur leurs compagnons de voyage !

La dame Francisque joignait à ce spectacle la vente d'une pommade composée de différentes graisses, pour entretenir les cheveux et les empêcher de grisonner : nouveau phénomène qui ne nuisait pas à la vue du premier.

LE SIEUR MARTINI.

LE FLAMBEAU DE LA RAISON.

Ce flambeau fait voir clair dans les cartes, où la raison nous dit que doit être tracée la destinée de tous les mortels; seulement on

apprend ici que, pour être un Cartonomancien tout à fait raisonnable, il faut tirer l'horoscope à la manière des Égyptiens. Nous devons ces renseignemens au sieur MARTINI, Italien, Physicien, Nécromancien, qui a longtemps voyagé dans plusieurs parties de l'Europe pour se perfectionner dans les sciences de physique et de chiromancie, sciences qui lui avaient été enseignées dès sa plus tendre jeunesse.

Le sieur Martini nous prévient, le flambeau de la raison en main, que s'il jouit du bonheur de le posséder, c'est sans avoir recours aux prétendus sorciers, parce qu'il n'en existe pas; non plus qu'aux magiciens et surtout à la magie noire, parce que de grands auteurs disent qu'elle ne s'opère que par le moyen du Démon qu'il ne connaît pas et n'a pas même envie de connaître, en supposant qu'il y en ait un. Il ne se mêle pas davantage de l'art prétendu d'évoquer les morts, ne voulant pas être assimilé au fameux Agrippa, qui n'était autre chose qu'un charlatan (en prenant ce titre en mauvaise part). Le sieur MARTINI déclare, en secouant sa torche, que s'il connaît l'avenir dans les cartes,

c'est à l'aide de divers calculs mathématiques; que s'il tire l'horoscope, c'est à l'inspection des lignes, lesquelles lignes l'auteur de la nature, ajoute-t-il, s'est plu à tracer dans les mains de chaque personne, ce qui est le traité de Chiromancie le plus complet que l'homme puisse approfondir : « en ce qu'elles donnent à l'homme la connaissance de ses événemens neureux ou malheureux, et lui fournissent les moyens nécessaires pour éviter des précipices qui l'engloutiraient infailliblement s'il n'était pas averti assez à temps pour s'en garantir. » *Nota.* Le sieur Martini donnera tous les avis et conseils salutaires que dictent la sagesse et la prudence, pour éviter le mal et parvenir au bien.

Il y a donc urgence. Faites-vous tirer les cartes à la manière des Égyptiens. Quant à moi, je m'arrête à réfléchir que si l'auteur de la nature nous a en effet placé à tous en naissant, un traité de Chiromancie dans les mains, cet auteur par excellence a trouvé là un merveilleux secret pour avoir un grand débit de son livre.

Le sieur JOUANAUX.

TRAITÉ DES SONGES ET DES VISIONS NOCTURNES.

Quoi! je vous aurais appris à connaître les jours heureux et malheureux; je vous aurais donné le Secret de vous rendre invisible et une recette pour prolonger votre vie jusqu'à la spiritualité de 5,557 ans; j'y aurais même joint tout nouvellement une Recette pour être toujours chaste, et, cher lecteur! je vous laisserais en proie aux alarmes renaissantes qui peuvent vous agiter pendant votre sommeil! Vous me traiteriez de barbare et vous auriez raison : Cruel! vous écrieriez-vous, reprends donc tous les biens dont tu nous as comblés! Exclamation affligeante pour un auteur, et qui ne ferait pas non plus rire l'editeur.

Avis.

« Il y a, dit le sieur Jouanaux, cinq sortes de songes, différemment nommés selon la qualité de chacun d'eux. Le premier, proprement dit, est *songe;* le second, est *vision;*

le troisième, *oracle;* le quatrième, *rêverie;* le cinquième, *apparition.*

« Tout cela est infus dans l'esprit de l'homme pour son instruction et son utilité. C'est pourquoi Dieu promet, dans l'Ecriture sainte, qu'il répandra son esprit sur toute chair, que les fils et les filles prophétiseront, que les anciens songeront des songes et les jeunes gens auront des visions. Les histoires sacrées et profanes sont remplies de tant d'exemples touchant le sens véritable de plusieurs songes, que ce serait être incrédule et peu versé dans les choses naturelles, que de n'y ajouter aucune foi. Hippocrate dit : que lorsque le corps est endormi, l'esprit veille et se transporte partout où le corps pourrait aller, qu'il connaît et voit toutes les choses que le corps pourrait connaître et voir s'il veillait, qu'il touche tout ce qu'il pourrait toucher; enfin, qu'il fait toutes les opérations qu'il ferait s'il était éveillé. Suivant Nostradamus, les songes et les visions sont des avertissemens du Génie qui veille jour et nuit pour la conservation de nos biens et de notre santé; et nous donnent même à connaître les volontés de l'Être Suprême, comme nous le voyons, par l'exem-

ple de Joseph, fils de Jacob, au sujet de l'échanson et du pannetier du roi Pharaon. » *Fin de l'avis.*

Voilà des autorités ; cherchons des lumières nouvelles. « L'imagination et l'optique ne se ressemblent pas mal, dit le philosophe suédois comte Oxenstiern ; la première ne travaille que pendant la nuit, la seconde que dans l'obscurité des ombres : toutes deux ne produisent que des chimères et des fantômes. »

Ces nouveaux renseignemens nous priveront par exemple de deux subdivisions dans les espèces de révélations. Notre philosophe ne connaît que trois sortes de songes, qu'il distingue ainsi, savoir : songes *divins*, *naturels* et *diaboliques*. « Les premiers, ajoute-t-il, viennent directement de Dieu qui, pendant le sommeil, se découvre quelquefois aux hommes et leur fait connaître sa sainte volonté, leur développe ses mystères, leur découvre l'avenir, et les avertit des malheurs dont ils sont menacés, afin qu'ils se précautionnent. C'est de cette espèce qu'étaient ceux des patriarches, des prophètes, des ma-

ges, de Joseph, et autres dont parle la sainte Écriture.

« Les seconds sont *naturels* et viennent de la constitution du corps, lequel se trouvant l'estomac surchargé de quantité de viandes, sent monter à la tête des vapeurs qui produisent ensuite des fantaisies différentes. On observe qu'un homme rempli de choses indigestes, a ordinairement des songes désagréables, et qu'un autre ayant l'estomac surchargé d'humidité, rêve de quelque péril sur l'eau, etc. Les gens mélancoliques sont le plus souvent tourmentés de songes affreux, comme d'assassinats, de bêtes venimeuses, de spectres.

« Les troisièmes songes sont *diaboliques* et viennent du Démon, lequel par la haine qu'il porte à l'homme.... » Mais j'interromps cette dernière définition, parce que décidément je veux imiter ici le sieur Martini et ne me mêler en rien de tout ce qui vient du Démon.

Il n'est question ici que des songes naturels, ce sont les seuls que le sieur Jouanaux expliquait; il donnait matin et soir sur les quais des consultations gratuites. Les histo-

riens ont recueilli une de ces conférences importantes. — Voyons, messieurs et mesdames, qu'avez-vous rêvé? — Moi, Monsieur, j'ai rêvé que j'entendais le son des cloches. — *Caquets.* Voyiez-vous les cloches? — Oui, Monsieur. — C'est un *dommage* que vous éprouverez. — Monsieur, j'ai vu des charbons. — Etaient-ils ardens? — Oui. — Mauvais signe, *Peine très-cuisante.* — Non, non, je me trompe; ils étaient éteints. — En ce cas, *Joie et triomphe.* — Moi, je coupais du lard. — O ciel! *Mort de quelqu'un de votre connaissance.* — Moi, je cueillais des pommes et des poires. — *Tourment et détresse.* — Monsieur, je chantais des hymnes et des psaumes. — *Obstacle dans vos projets.* — Oh bien! moi, je chantais des chansons; bon signe, n'est-ce pas? — Non, *Courroux.* — Que signifie, Se voir faire de l'onguent? — *Ennui et fâcherie.* — Et faire la cuisine? — *Perte de ses biens.* — Et faire de la pâtisserie? — *Déshonneur.* — Mais vous n'annoncez que des choses sinistres! Moi, j'attachais un tableau. — Tant mieux, *Gloire, illustration.* — Oh bien! et moi, j'attachais un miroir. — Tant pis, *Trahison.*

» Au surplus, ajouta le docte interprète, chaque songe, messieurs, a une très-grande affinité avec les chances de la loterie ; et comme ici bas tout est soumis à la loi des compensations, celui-là même qui annonce des événemens funestes, indique aussi des numéros heureux. Par exemple, vous qui avez rêvé que vous faisiez la cuisine, et qui par conséquent perdrez immanquablement tous vos biens, prenez sur-le-champ à la loterie 3-7-21-53, et vous gagnerez immanquablement le quaterne. »

L'AVEUGLE DU BONHEUR.

L'Aveugle du bonheur eut le malheur d'être extrêmement amoureux et de concevoir un soupçon jaloux qui lui inspira un affreux projet de vengeance. Il creusa l'intérieur d'une bûche, la remplit de poudre à tirer et médita une explosion qui devait faire périr sa maîtresse, préférant les regrets qu'il éprouverait de sa mort à l'idée de la savoir entre les bras d'un autre époux. Le ciel en décida autrement. La trame fut découverte et ce fut l'amant qui périt.

Avant ce fatal amour, l'Aveugle-du-Bonheur était l'espoir et faisait la consolation de tous ceux que la fortune, aveugle comme lui, n'avait pas encore favorisés. Tous les jours ils le trouvaient sur le Pont-Neuf ou sur les quais adjacens. Il leur montrait la déesse capricieuse fixée près de lui sur la roue du Destin, leur faisait tirer des numéros et pour un sou leur livrait plusieurs mille livres. Du fond de sa prison, il montra le même zèle et la même libéralité. Tout le monde perdit à sa mort : tant qu'il vécut, gagnait qui voulait à la loterie.

LE GROS THOMAS.

Le Gros Thomas fut un célèbre arracheur de dents. On prétend qu'il se mêla aussi de tirer l'horoscope, et on lui attribue cet oracle prononcé au Grand-Dauphin : *fils de roi, père de roi, et jamais roi.* Si l'anecdote est vraie, je suis en défaut : je devais mettre le Gros Thomas au nombre de mes Sorciers. Le malheureux proverbe qui dit : *Menteur comme un arracheur de dents*, est cause de

mon tort : j'avais cru, je l'avoue, cette profession incompatible avec celle des Devins, que tout le monde sait ne mentir jamais.

Le Gros Thomas opérait sans effort, lorsque la dent tenait peu; mais lorsqu'elle se montrait opiniâtre, il faisait, dit-on, agenouiller son homme, et jusqu'à trois fois le soulevait de terre avec la vigueur d'un taureau. Voilà pour la mâchoire inférieure. On ne dit pas comment il s'y prenait en pareil cas pour la mâchoire supérieure : peut-être employait-il un cabestan.

Nous parlons ici fort à notre aise, nous qu'environnent tous les arts portés à leur perfection. Celui du Gros Thomas lui-même est parvenu, en pleine rue, à son plus haut apogée. Tout le monde sait qu'aujourd'hui la dent la plus tenace est en un clin d'œil enlevée avec la pointe d'un sabre. On pourrait donc à l'avenir ajouter, dans les Dictionnaires de la langue française, aux mots ARRACHEURS DE DENTS et DENTISTES, comme synonyme : *Voyez* SABREURS.

Les talens du Gros Thomas ont été célébrés d'une manière très-piquante en des couplets qui se trouvent dans le 12ᵉ. volume du *Chan-*

sonnier français. C'est tout ce que je puis faire que de les indiquer : je n'ai pu me procurer cette collection. Ils sont sur l'air du *Malheureux Lysandre :* l'air seul annonce en eux un grand degré d'intérêt.

LA VOISIN, DEVINERESSE.

C'EST une sibylle moderne. La Voisin avait plus d'un talent; elle tirait fort bien les cartes, elle faisait voir tout ce qu'on voulait voir dans un bocal plein d'eau, et quoi qu'en ait dit le sieur MARTINI, elle avait le don de faire apparaître le diable : heureuse, si elle n'eût pas été conjurée à son tour, et n'eût fini par être forcée de disparaître avec lui.

Elle connaissait le secret le plus intime des familles. En voici plusieurs exemples, où l'on s'efforce de trouver une cause naturelle à chacune de ses opérations magiques, mais l'auteur ne parle ainsi que pour ne pas être pris lui-même pour sorcier, parce que son livre est intitulé *la Boîte à l'esprit.* « Elle dit à un bourgeois, raconte-t-il, qu'elle a une épée enchantée, avec laquelle on tue son ad-

versaire sans courir aucun risque; elle lui vend bien cher cette épée si merveilleuse, et pour le tromper plus sûrement, elle a un homme aposté qui fait une querelle à ce bourgeois, et qui se laisse désarmer dès que le bourgeois veut se servir de son épée enchantée. — Elle sait, par des domestiques qu'elle a placés, que l'on a volé des pistolets, et quel est le voleur. Celui qui a été volé vient la consulter. Elle a eu la précaution de faire peindre les voleurs et les pistolets, ainsi que l'endroit où ils ont été pris. Pendant qu'elle oblige cet homme crédule à regarder dans un grand bassin plein d'eau, elle fait descendre, du haut du plancher, un zig-zag auquel tient une toile où sont peints les deux pistolets posés sur une table. Cette peinture se représente un instant au milieu du bassin, puis elle disparaît. Le même zig-zag fait voir ensuite le portrait du voleur. Le spectateur croit de bonne foi que le bassin est magique, et que le diable y a figuré les pistolets et le voleur. — Comme elle s'entend avec la femme de chambre d'une dame qui veut savoir si son mari mourra avant elle, de quel expédient se sert la devineresse? Elle répond à cette dame qu'on connaîtra cet

événement par un signe. L'urne, lui dit-elle, qui est au milieu de plusieurs porcelaines placées sur le plateau de la table de votre cabinet, tombera cette nuit pendant que vous dormirez; si elle se casse, votre mari mourra le premier; si elle reste entière, vous mourrez avant lui. On comprend que la femme de chambre est chargée de faire tomber l'urne ».

Quoi qu'il en soit de toutes les solutions données par l'auteur de la *Boîte à l'esprit*, aux phénomènes les plus incompréhensibles, il n'en est pas moins vrai que la Voisin fut une Bohémienne en grande vogue, et qui soutint avec gloire cette réputation. Les femmes les plus heureuses en ménage périssaient d'ennui si elles n'avaient pas été consulter la Voisin. Voici une anecdote que l'on raconte à ce sujet, ou plutôt que j'ai lue je ne sais plus où. Un jeune époux avait remarqué qu'à peine était-il sorti que sa femme quittait également le logis, et toujours s'absentait seule et mystérieusement. On peut se mettre à moins martel en tête. Un jour il guette sa jeune moitié, la voit sortir, la suit assez loin ; elle s'élance enfin brusquement dans une allée sombre et étroite : il y entre également, monte sur

sa trace, l'entend frapper à une porte que l'on ouvre aussitôt, la voit entrer, et satisfait enfin de savoir où il peut la surprendre, il laisse refermer la porte, curieux avant tout de chercher à entendre quelque chose de la conversation. Il faut dire aussi qu'il avait besoin de quelques minutes pour remettre un peu ses esprits agités, mais elles ne lui furent point accordées, car il entendit aussitôt : *Allons, il faut vous déshabiller, vous mettre absolument nue ; ne faites donc pas l'enfant, ma chère amie, hâtons-nous....* L'époux, voyant par le trou de la serrure qu'en effet sa femme se déshabillait le plus vite qu'il lui était possible, se mit à frapper à coups redoublés. On ouvre enfin, que voit-il ? La Voisin, la baguette en main, et sa jeune épouse qui n'avait plus que sa chemise à ôter pour jouir du bonheur de voir apparaître le Diable.

Cette anecdote m'en rappelle une autre, qui peut-être est plus piquante encore, car la chemise elle-même avait été ôtée ainsi qu'un assez grand nombre de pierreries, et la dame, ainsi nue comme la main, fut laissée en possession du logement et du mobilier, savoir, de deux pièces ornées d'un vieux banc,

d'une vieille paillasse, et d'une table sur laquelle étaient un bocal et un jeu de cartes : il y avait au moins de quoi la distraire.

Cette dame était venue en équipage, et s'en retourna enveloppée dans le manteau de son cocher; mais elle eut d'abord quelque peine à se procurer cette ressource, parce qu'elle éprouvait un peu de scrupule à se montrer dans tous ses charmes : sans doute elle imita cette héroïne aimée du beau Dunois, qui, en pareil cas,

De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, croyait n'être point vue.

Je ne fais pas honneur de ce tour d'adresse à la Voisin, mais il paraît qu'elle avait bien assez de talent pour l'exécuter; car elle finit, dit-on, par commettre ou favoriser tant de vols et d'empoisonnemens, que la justice prit le parti de l'envoyer publiquement faire un tour chez ce même Diable, qu'elle avait tant de fois évoqué. Ce dénouement tragique m'engage à parler maintenant d'un nouveau genre de célébrité plus déplorable que digne d'admiration. La famille de mes Personnages est

trop grande, pour qu'il ne s'en soit pas trouvé qu'un mauvais génie ait portés à ne se rendre que malheureusement fameux. Ces branches dégénérées ne lui font pas plus de tort qu'elles n'en font au genre humain lui-même, où les bons et les mauvais remontent à une source commune. Les rues de Paris sont un monde où devaient se trouver à la fois l'heureuse postérité d'Abel et la descendance maudite des enfans de Caïn.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION OU CHAPITRE PREMIER, comme on voudra. *pag.* 1

PREMIÈRE PARTIE.

PERSONNAGES INVENTEURS.

Antiquités. 21
Fête des Fous. 22
Fête de l'Ane. 23
TROUBADOURS. *ibid.*
CHANTEURS, JONGLEURS, JOUEURS, BATELEURS. 26

CONFRÈRES DE LA PASSION. 30
Cantiques en action. 35
Premières représentations. 38
Lettres-patentes. 41

MACHINES, ART DE LA VOLTIGE, ASCENSION SUR LA CORDE. *pag.* 44
Madame SAQUI, en 1810. 45
Un Gênois, en 1385. 46

DISPOSITION DU THÉATRE DES CONFRÈRES DE LA PASSION. 47
POÈMES DRAMATIQUES REPRÉSENTÉS PAR LES CONFRÈRES DE LA PASSION. 53
Le MYSTÈRE de la Conception et Nativité, etc. *ibid.*
1re. JOURNÉE. Exposition du sujet. 56
Exécution; poésie. 62
IIe. JOURNÉE. 77
IIIe. JOURNÉE. 81
IVe. JOURNÉE. 82
Ve. JOURNÉE. 84
VIe. JOURNÉE. 90
Auteurs. 93
Divers autres MYSTÈRES. 97
Proclamation, cortége. 101
Cry, ou annonce de l'Entreprise. 104

LA BAZOCHE, LES ENFANS SANS-SOUCI, ET LE PRINCE DES SOTS. 106
MORALITÉS. 110
FARCES. 115

Cry des Enfans Sans-Souci. *pag.* 118
SOTTISES. 119
Différentes fêtes publiques. 125
Novateurs. 129

PERSONNAGES AUTEURS, ACTEURS ET ENTREPRENEURS. 131

PIERRE GRINGORE, DIT VAUDEMONT. *ibid.*
PONT-ALAIS OU PONT-ALLETZ. 133
JEAN DE SERRE. 136
LE COMTE DE SALLES. 137
JACQUES MERNABLE. *ibid.*

SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES IMITATEURS.

GAULTIER-GARGUILLE, GROS-GUILLAUME ET TURLUPIN, Farceurs. 139
Chansons de Gaultier-Garguille. 150
Farce. 142
JODELET, GUILLOT-GORJU, Farceurs. 163

JEAN FARINE, Opérateur; BRUSCAMBILLE, Farceur. *pag.* 164
MONDOR, Opérateur; TABARIN, Farceur et beau-père de GAULTIER-GARGUILLE. 168

Farce. 169
Comédie des Proverbes. 173
Un mot d'une tragédie. 179

NICOLAS FLAMEL, Ecrivain public, Libraire juré, Poète, Peintre, Mathématicien, Architecte, grand Alchimiste; et sa femme PÉTRENELLE. 180

Prière pour obtenir la découverte de la Pierre philosophale. 188
Sommes produites par cette découverte. 195
Prix des denrées au 14e. siècle. 197

CÉSAR, Empirique, Astrologue, Nécromancien, Chiromancien, Physicien, Devin, Faiseur de Tours magiques, etc. 202
LES SIBYLLES (Prescience). 205
MICHEL NOSTRADAMUS (Divination). 208
MATHIEU LAENSBERG (*idem*). 211
LE GRAND et LE PETIT ALBERT (Magie). 213

Manière de connaître *le naturel et les inclinations des personnes par les diverses parties du corps.* *pag.* 215
Manière de connaître *les jours heureux et malheureux.* 219
Talismans *pour se rendre invisible.* 226

CORNEILLE-AGRIPPA (Physique occulte). 227
PARACELSE (Puissances invisibles). 230

Génies élémentaires. 232
Pierre philosophale ou Secret de faire de l'or. 234
Eau céleste qui conserve et prolonge la vie. 235

MERCURE (Escamotage, Caducée, Baguette divinatoire). 238
CAGLIOSTRO (sa vie). 241
LE CHEVALIER DIGBY (la fièvre dans les arbres). 263
MESMER (Attouchemens). 268

Tableau de toutes les jongleries humaines. 272
Base du Magnétisme. 277
Pôles du corps humain. 278
Baquet, Crises. 280
Tombeaux. 282
Secret *pour arriver à la spiritualité de 5557 ans* (Cagliostro). 284
Le Comte SAINT-GERMAIN. 287

Apparition de six ombres. *pag.* 289
Cours de Magie pour les dames. 293
Cagliostro pendu, brûlé et toujours ressuscité. 298

Le Célèbre MOCHINE (Médecin aux urines.) 303

Avis aux ennemis du tombeau (maladies vénériennes). 306

Les Dlles. DEMONCY et VARECHON (guérison des chiens et des chats). 307

Le Sieur LYONNOIS (*idem*). 308

Le Sieur RUPANO, Vénitien, (Encre invisible). 309

La Signora FRANCESCA (Serpens qui dansent sur la corde). 312

Le Sieur MARTINI (Art de tirer les cartes). 314

Le Sieur JOUANAUX (Explication des Songes). 317

L'AVEUGLE DU BONHEUR. 322

LE GROS THOMAS (Arracheur de dents). 323

LA VOISIN, Devineresse. 325

FIN DE LA TABLE.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

II.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS,

DEPUIS UNE HAUTE ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS;

OUVRAGE rempli d'Anecdotes curieuses, d'Aventures extraordinaires et de hautes Infortunes; avec des détails sur les premiers Comédiens ambulans et leurs Pièces dramatiques, appelées *Mystères*, *Moralités*, *Sottises*, *Farces*, etc.

PAR J.-B. GOURIET.

TOME SECOND.

PARIS,

LEROUGE, LIBRAIRE, PASSAGE DU COMMERCE,
QUARTIER SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS.

1811.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE

ET DES

PERSONNAGES IMITATEURS.

BRIGANDS ET ESCROCS.

Je dois commencer par les escrocs. Je ne sais trop s'il est prudent de dévoiler leurs ruses, et si ce n'est pas donner aux aigrefins modernes les moyens d'imiter et même de perfectionner les tours inventés par leurs anciens. Cependant, comme on peut dire aussi que ces révélations

mettront immanquablement le public en garde contre toutes sortes de piéges, je m'arrête à cette dernière considération qui présente un grand point d'utilité, et j'ai recours à l'ouvrage même des *Ruses dévoilées*, pour offrir l'échantillon du trait suivant, que l'on dit, entr'autres, s'être reproduit de nos jours, mais qui, pour cette fois, sera trop connu, pour qu'à l'avenir on puisse encore donner dans le panneau.

« Une bonne dévote de profession, d'environ cinquante ans, très-crédule, mais fort riche, entendant la messe à St.-Paul, sa paroisse, voulut suivre l'usage qu'elle s'était prescrit de communier au moins deux fois chaque semaine. Après le dernier évangile, elle quitte son prié-dieu pour s'approcher de la Sainte-Table. De retour, quelle fut sa surprise, lorsqu'ouvrant ses heures pour faire son action de grâces, elle vint à jeter les yeux sur un billet bordé d'un cordon de fleurs en miniature, et qui contenait en caractères dorés ce qui suit :

« La bonne odeur de vos prières est montée jusqu'à Dieu, et le saint Patron de cette église a été pour vous

un si puissant intercesseur dans le Ciel, qu'il vient d'obtenir, comme une grâce inouie, de pouvoir encore descendre sur la terre, et venir demain souper avec vous; mais afin de jouir d'une prérogative si distinguée, il est nécessaire que vous éloigniez les profanes, et qu'il soit seul avec vous. C'est alors que vous entendrez des choses qui n'ont pas encore été dites à aucun mortel, et dont il a plu au Tout-Puissant de rendre dépositaire une âme aussi pure et aussi exaltée que la vôtre.

PAUL, *Apôtre.*

« Jugez de l'impression que devait faire sur un cerveau renversé par trop de bigoterie, cette étrange nouveauté. Notre vénérable sortit aussitôt de l'église, regagna sa maison, appela sa domestique, aussi propre à être dupe que la dame. Les voilà à lire et relire dix fois la sainte missive, et à répandre l'une après l'autre des larmes de joie. Mais comment recevoir un saint? Quels mets assez succulens seront de son goût? Quel traiteur assez habile pourra se flatter de préparer un souper digne de l'Apôtre des nations? Elles eussent bien voulu mettre dans leur confidence quelques voisines du quartier; mais il fallait éloigner les profanes, cela était bien exprès. On

devait être seul à seul, et S. Paul eût trouvé mauvais que tout autre que la servante, très-dévotieuse, eût été admise dans une assemblée où devait se faire la manifestation de si grandes choses. Cependant il fallait prendre un parti, et celui de la servante fut d'aller commander un repas de deux couverts chez un traiteur qui était au bout de la même rue. Pour qui? demanda cet homme. Autre embarras. Celle-ci fit confidence au traiteur de la mystique entrevue de sa dame avec un Apôtre, et le supplia, sur toute chose, de bien garder le secret. Il ne coûte rien de promettre : le traiteur jura que personne n'apprendrait ce mystère; mais à peine cette fille l'eut quitté, que, réfléchissant sur ce qu'il venait d'apprendre, il crut deviner qu'on en voulait plus à la bourse de cette illuminée qu'à la sublimation de son âme, et que c'était un stratagème de fripon. Frappé de cette idée, il court chez un célèbre orfèvre de Paris, qu'il savait être le beau-frère de la dévote, et cela dans le dessein de l'engager à parer aux conséquences de cette affaire. Cet homme était sorti depuis neuf heures; et en son absence, un ouvrier n'avait pas fait difficulté de prêter

à la dévote un assortiment de vaisselle plate, qu'elle venait tout fraîchement d'enlever. Surcroît de soupçon pour le traiteur, qui ne voulut point se retirer avant le retour du maître. Il arriva sur les trois heures, et apprit toute l'histoire. Comme il connaissait l'extrême simplicité de sa belle-sœur, il n'en devint que plus ardent à la tirer d'un danger qui lui paraissait très-pressant. Il commença par prévenir une brigade du Guet, et imagina de se déguiser lui-même en S. Pierre; et, précédé d'une si bonne escorte, il se rendit aux environs de la maison de la dame, vers l'heure où il prévoyait que S. Paul devait y entrer.

« Tout réussit selon ses désirs, et après une demi-heure d'attente, il aperçut le patron s'avancer vers le logis de la dévote. Il était habillé à l'Israélite, le menton garni d'une barbe postiche, un livre sous le bras, et bâton à la main. Il frappe : la dame et la servante viennent lui ouvrir, et se prosternent à ses pieds; elles l'introduisent dans une chambre proprement meublée, et s'enferment avec lui. Un quart-d'heure après paraît le traiteur, chargé d'un garde-manger portatif, dans lequel tous les mets sont rangés par ordre. Il frappe à son

tour, et aussitôt la servante, venant ouvrir, s'empare de la corbeille, lui dit deux mots et le renvoie. Comme on n'attendait plus personne, les verroux sont mis. Cependant, à peine eut-on porté la main au premier plat, que S. Pierre, placé devant la maison de sa sœur, d'où il avait observé toute cette affaire, s'avance et frappe avec violence. La domestique veut ouvrir : S. Paul s'y oppose. On redouble, on menace d'enfoncer. Il faut bien, quoi qu'en dise l'Apôtre, apprendre la cause d'un pareil vacarme, et y apporter remède. Qui frappe? dit la servante. On répond : c'est S. Pierre. Surprise agréable pour la dame, qui compte avoir cette nuit tout le collége apostolique, et sur-le-champ, elle ordonne d'ouvrir; mais S. Paul n'en paraît que plus obstiné à rester seul. Enfin, les coups deviennent si furieux et si multipliés, que les ferremens de la porte sont sur le point de céder à l'effort.

« Dans ce moment, la fille n'écoute aucun ordre : la maison est ouverte, et S. Pierre, sous un habillement judaïque, la tête chauve, des sandales aux pieds, et aux mains une paire de clefs, aborde S. Paul, et lui adresse ces paroles avec emphase : « Apôtre des nations,

que le Seigneur suscita pour ramener les brebis perdues de la maison d'Israël, qui vous engage aujourd'hui à passer les bornes de votre ministère, et à diriger les ouailles prédestinées du troupeau, sans une mission expresse? Envoyé moi-même pour vous en faire des reproches, j'ose vous signifier le décret d'en haut, qui vous ordonne de suspendre vos travaux, et de me suivre dans ces demeures paisibles, dont vous vous êtes échappé, au grand étonnement de toute la cour céleste : et en cas qu'il vous arrive de ne point obéir, voici, poursuivit-il en faisant entrer la brigade, quelque chose de plus qu'une grâce victorieuse pour vous y contraindre ». En proférant ces mots, S. Pierre enjoint aux cavaliers de faire leur devoir. S. Paul est donc débarbé, dépouillé; et, sous le déguisement d'un apôtre, on trouva les instrumens propres à un scélérat : des pistolets, des rossignols, des limes, des poignards. Quel fut l'étonnement des dévotes !.... »

Tel est, à très-peu de lignes près, le récit de l'auteur des *Ruses dévoilées ;* maintenant pour y mettre au moins quelque chose du mien, je dirai par qui le tour fut imaginé et

exécuté; j'y joindrai même un dénouement que l'on ne connaît pas encore. Tous les exploits que je vais retracer nous reportent au temps des Gros-Guillaume, des Bruscambille et des Tabarin. Seulement, pendant que nos illustres Farceurs déployaient leur bruyant génie, montés sur des échafauds, il faut se figurer nos nouveaux Personnages se signalant paisiblement dans la foule. Tout le monde ne convient pas que l'art dramatique et la poésie de ces temps doivent nous servir aujourd'hui de modèles; mais certainement l'art de la filouterie ne pouvait déjà plus avoir que de faibles imitateurs.

L'ÉCLAIR ET FINE-OREILLE.

L'Éclair et Fine-Oreille étaient deux filous célèbres au dix-septième siècle. C'est l'Eclair qui avait imaginé et qui joua le rôle de S. Paul. Après avoir eu cette excellente idée, il s'attendait peu à être mis dans le lacs par S. Pierre; mais on va voir que le

pêcheur Céphas fut pris à son tour dans ses propres filets.

Fine-Oreille faisait le guet aux environs. Au costume de l'orfévre, et à la troupe qui l'accompagnait, il se fut bientôt douté de la ruse. Forcé de les laisser entrer, il court faire ses préparatifs et revient comme ils sortaient. L'apôtre débarbé marchait tristement au milieu de la brigade, précédé par son antagoniste en costume et les clefs en main. Tout-à-coup un second S. Pierre se présente à la rencontre du détachement, et lui-même, suivi d'un égal nombre d'archers, il s'écrie qu'il arrive à la tête des Corinthiens pour délivrer leur apôtre, et couper l'oreille à Malchus. L'orfévre, à ce nom, qui précisément était le sien, prit la fuite à toutes jambes, et fut suivi de son escouade, qui avait bien promis de ne le pas quitter. S. Paul et le nouveau S. Pierre s'en furent alors faire part aux dévotes du miracle qui venait de s'opérer pour confondre des impies, et le tout finit par la disparition d'un sac d'écus et de toute l'argenterie dont ils avaient besoin pour un grand repas qu'ils devaient donner en Paradis.

L'Eclair et Fine-Oreille ne s'amusaient pas à filouter sur le Pont-Neuf : un autre tour de ces deux illustres associés montrera que, sous tous les costumes, ils ne savaient pas moins bien jouer leur rôle. L'Eclair s'était présenté vêtu en seigneur, et suivi de deux laquais, chez un marchand de draps de la rue Saint-Denis, et avait enfin choisi une pièce de drap d'Espagne, sur laquelle il avait donné six pistoles d'arrhes, en priant le marchand de la lui faire porter par son garçon de boutique, en son hôtel, rue Saint-Antoine, où il compléterait le paiement qui se montait à plus de cent écus. Il était bien certain que le reste du paiement était autant d'expédié; mais il s'agissait en outre de rattraper ses arrhes. Voici de quelle manière on y parvint. Le commis étant arrivé avec son drap à l'hôtel, l'Eclair lui compta aussitôt la somme convenue, mais eut soin de mêler parmi les écus six pistoles fausses. Le commis, qui examinait son or pièce à pièce, refusa celles qui lui parurent suspectes. L'Eclair, après avoir un peu tempêté, lui dit qu'il les avait reçues d'un de ses cousins demeurant rue Saint-Martin, et ajouta qu'il lui rendrait service de passer chez son

parent, de lui faire remarquer ces six pièces fausses, et que, sans aucun doute, il lui en remettrait d'autres. Le commis, qui se voyait payé en grande partie, consentit à ce qu'il désirait, laissa le drap, et partit avec un laquais que l'Eclair lui donnait pour le conduire.

Ce cousin, c'était Fine-Oreille. Le nouveau gentilhomme, aussitôt qu'il vit le laquais, le combla de caresses, lui demanda beaucoup comment se portait son maître, pourquoi on ne le voyait pas. Il ne tarissait point en démonstrations d'amitié; mais lorsqu'il fut question des pièces fausses, il changea de ton, parut très-choqué qu'on le crût capable de recevoir de mauvais or, et entra enfin dans une telle colère, que le commis lui-même invita le laquais à revenir avec lui rue Saint-Antoine. De retour à l'hôtel, ce fut une autre scène. L'Eclair prit un bâton, et voulait tuer son valet pour sa maladresse, et toute la peine qu'il donnait à cet honnête jeune homme auquel il causait tant de pas et de démarches. Le laquais intimidé dit au commis qu'il était décidé à retourner chez le cousin; que, s'il ne voulait pas changer les pistoles, il lui en emprunterait au moins d'autres au nom de son

maître. Le jeune homme prit le parti d'aller encore avec lui. Cette fois, le cousin plus traitable et paraissant céder enfin aux circonstances, dit au commis de mettre tout son argent sur la table, afin qu'il examinât lui-même les écus qui ne vaudraient rien, et qu'il les remplaçât. C'était ici le grand effort d'imagination. Lorsque tout l'or fut déposé, Fine-Oreille, occupé tout à coup d'un souvenir venu fort à propos, mit la main sur les espèces, et dit au laquais qu'il était bien étonnant que son maître osât lui faire demander de l'argent à emprunter, lorsqu'il lui devait déjà plus de cent écus. Il ajouta qu'il se nantissait toujours de cette somme, et que, dès le lendemain, il enverrait un sergent, si le jour même on ne s'acquittait entièrement avec lui. Le laquais resta ébahi; mais le commis, frappé de terreur, crut ne pouvoir trop tôt regagner la rue Saint-Antoine. Ils y arrivèrent toujours courant, et avec une précipitation bien inutile, car l'Eclair avait disparu. Le seigneur qui avait habité l'hôtel n'y était nullement connu; et le laquais eut tellement à cœur de retrouver son maître, qu'il disparut aussi au milieu de ses recherches.

C'est en jouant le tour suivant que ces deux maîtres larrons furent enfin pris, et cette fois, sans que les Corinthiens s'avisassent de les venir délivrer. L'Eclair, se promenant à la Foire Saint-Germain, entra dans la boutique d'un peintre d'Anvers, homme à rouge trogne et d'un extrême embonpoint. Il se donnait pour un peintre de Toulouse, et disant qu'il serait bien aise d'emporter en son pays quelques-uns des tableaux du peintre d'Anvers, il en choisit une douzaine des meilleurs qu'il réunit dans un coin. Pendant qu'ils devisaient sur le prix, Fine-Oreille arrive, et demande également à faire quelque emplette. Il s'arrête au tableau d'une Cléopâtre dont son camarade avait fait choix, et veut absolument avoir la préférence. Une rixe s'élève : le marchand ne savait auquel entendre. Fine-Oreille prend celui-ci par la main, et le retient à quelque distance pour lui faire des représentations : l'Eclair profite du moment où il le voit occupé, et glissant la main dans sa poche, lui enlève son mouchoir, dans lequel il savait qu'étaient enveloppées vingt pistoles qu'il venait de recevoir. Enhardi par ce succès, il veut prendre

la bourse : malheureusement le peintre ayant eu en ce moment besoin de se moucher, et surprenant la main de l'Eclair dans sa poche, se mit à crier au voleur ; mais notre héros fut loin de se déconcerter. Comme on ne pouvait le convaincre que si on lui trouvait le mouchoir, il le passa adroitement à son compagnon, qui, renonçant aussitôt à ses emplettes, sortit, et se perdit dans la foule.

Le marchand avait saisi l'Eclair au collet, et celui-ci, homme de bonne mine et n'ayant plus sujet de trembler, protestait si paisiblement de son innocence, que tous les témoins de cette scène prenaient part à l'affront qu'il éprouvait. Pendant qu'il consent à se laisser fouiller, mais à condition que s'il n'est point reconnu coupable, le peintre lui fera réparation d'honneur, Fine-Oreille publie à tous les coins de la Foire que l'on a trouvé un mouchoir dans lequel de l'argent est enveloppé, et il indique le nom et l'adresse de celui qui le remettra à quiconque prouvera qu'il lui appartient. Cette nouvelle arrive aux oreilles du marchand, qui se morfond en excuses et en civilités envers l'Eclair, et le sup-

plie de lui pardonner un si injurieux soupçon. Il vole alors à l'adresse indiquée, où, comme on le pense bien, personne ne sait ce qu'il veut dire; mais pendant ce temps, un archer qui avait déjà manqué plusieurs fois nos deux personnages, les ayant rencontrés et reconnus comme ils se félicitaient du nouveau tour qu'ils venaient de jouer avec tant de succès, crut devoir les saisir au collet, et arrêta ainsi l'essor de leur brillante imagination. Ils furent fouettés et bannis.

LES ROUGETS ET LES GRISONS.

Cette bande célèbre avait pour points de ralliement le faubourg Saint-Germain, le Pont-Neuf et les environs du Louvre et du Palais. C'étaient pour les amateurs des théâtres ambulans, autant de génies prévoyans et pleins de sollicitude qui toujours avaient soin de les débarrasser de tout ce qui eût pu les gêner pendant le spectacle, ou les trop fatiguer jusqu'à leur retour. Le chef des Rou-

gets et des Grisons se nommait le sieur DE LA CHENAY. Tous ceux qui s'enrôlaient sous ses drapeaux, subissaient pour épreuve de demeurer deux jours entiers sans manger, et de coucher tête nue et au serein pendant trois nuits.

Un avocat de Rouen apprit un soir, à ses dépens, combien cette bande était impitoyable et rusée. Elle s'était divisée en trois groupes, dont l'un s'était posté devant la Samaritaine, l'autre devant le cheval de bronze, et l'autre sur le quai des Augustins. C'était par un hiver fort rude. Déjà la nuit devenait sombre. Notre avocat arrive bien monté, bien vêtu, et le nez dans son manteau. Comme il sortait de la rue Dauphine, six hommes, dont trois en habits rouges et trois en habits gris, et tous ayant de hauts panaches à leurs chapeaux, l'entourent en lui ordonnant de mettre pied à terre. Plus mort que vif, il obéit. Un d'eux alors, c'était la Chenay le chef de la bande, lui mettant un pistolet sur la gorge, lui demanda sa bourse. « A cela ne tienne, Messieurs, s'écrie-t-il, voilà tout ce que je possède ». Il donne sa bourse, et va pour remonter à cheval; mais comme il mettait le

pied à l'étrier, un des bandits s'avance en contrefaisant le boiteux, lui représente qu'il ne peut marcher davantage, qu'il a besoin d'un cheval pour s'en retourner, et tout en l'invitant à lui prêter le sien, il s'en empare sans autre forme de procès, et s'éloigne ainsi que ses compagnons.

Notre avocat, resté stupéfait, prend enfin le parti de poursuivre sa route à pied, s'estimant encore fort heureux d'être débarrassé de ces bandits. Arrivé devant le cheval de bronze, il se voit investi de nouveau. Il raconte qu'il vient d'être volé, et qu'il ne lui reste plus rien. Vous méritiez ce traitement, lui dit-on, car vous n'êtes qu'un mal-appris : par exemple, qui vous a fait si hardi de passer devant le cheval de bronze sans ôter votre chapeau. Apprenez à être désormais plus honnête. On lui enlève donc son castor, et en outre, un riche diamant qu'il avait au doigt.

Notre homme ne savait plus s'il devait poursuivre ou retourner sur ses pas. Il crut plus prudent encore d'avancer. Le groupe posté devant la Samaritaine vint au-devant de lui, amenant un homme nu en chemise. Aurez-vous la barbarie, lui dit-on, par le froid hor-

rible qu'il fait, de laisser ce malheureux souffrir ainsi? L'avocat vit bien où tendait cette harangue; il jeta son manteau, et s'enfuit de toutes ses forces, tremblant qu'on n'exigeât en outre son habit et ses chausses.

Cette bande devint extrêmement redoutable, au point d'entrer en plein jour dans les boutiques, et d'enlever les marchandises sans qu'on osât dire mot. Quelques-uns se faisaient recevoir au service des particuliers, afin de les mieux dévaliser. Une nuit que la Chenay, favorisé par l'un de ses affidés, s'était introduit par une fenêtre, le ressort du pistolet de son compagnon s'étant détendu, l'arme partit, et ce bruit éveilla les maîtres et les domestiques. La Chenay effrayé recourut à son échelle de corde; mais l'échelle cassa, et le brigand tomba d'un second étage. Son compagnon s'étant fait à la hâte une échelle de plusieurs serviettes nouées l'une au bout de l'autre, tomba également. Aucun des deux n'en mourut; la Chenay même échappa: mais le vent de l'adversité avait soufflé sur lui et sur sa troupe, et la fortune ne venait de les abaisser si bas, que pour mettre le comble à

ses rigueurs en les élevant trop haut Les Rouges et les Gris furent tous pendus.

CLÉOMAS.

Cléomas fut la terreur de Paris et des environs. Si je ne prétends pas faire admirer ses talens, je veux faire au moins remarquer son courage, en regrettant qu'il ne l'ait pas signalé pour une cause plus belle. Quelqu'un le reconnut à Charenton, et courut avertir les archers, leur indiquant la maison dans laquelle il était entré : quoique environné de sa troupe, il logeait toujours seul. Cléomas, prévenu à temps, se met à la tête des siens, et commence par aller incendier la maison de celui qui l'a dénoncé. Tous les habitans de Charenton s'étaient armés : sa bande se disperse; enfin, il gagne un village assez proche, entre dans une auberge et se met à table. Sa nouvelle retraite fut bientôt investie. Ennuyé de cette rumeur, il sort, deux pistolets en main, va brider son cheval, et s'élance intrépidement au milieu de près de trois cents villageois, qui l'assaillissent avec des bâtons et

des fourches. Il faisait face à tous ; mais son cheval ne voulait plus avancer : il le quitte, s'enfuit aussitôt dans les vignes, et avec une vitesse si inconcevable, qu'en moins d'un quart-d'heure il eut devancé tout son monde de près d'une demi-lieue. Il s'arrêta alors pour reprendre haleine. Ce répit fut de courte durée ; on avait sonné le tocsin sur lui, et bientôt il se vit environné de toutes parts. Je vais rapporter ici les propres paroles de l'historien des Larrons, auquel je n'avais dû encore que la connaissance des faits ; je déguiserai seulement un peu l'orthographe du temps, en ce qu'elle pourrait fatiguer le lecteur. « Etant en ces extrémitez, dit-il, il perce de la seconde fois au milieu d'eux, et vint abbattre dans les valées de Sainct-Maur, où étant arrivé, il vit qu'il n'y avait qu'un seul moyen de se sauver, qui était de se jeter dans l'eau. Il prit le loisir, bien qu'on le poursuivist en dos, de se déshabiller, et laisse ses vestemens sur le bord ; puis, prenant son espée toute nuë dans ses dents, il se mit à la nage dans la rivière de Marne. Le rivage fut incontinent bordé de peuple : on prépare des bateaux pour le prendre, et, ce qui est admirable en son cou-

rage, c'est qu'il ne quitta jamais l'espée des dents : quand il trouvait une petite isle, il s'y reposoit et reprenoit haleine. Plusieurs se mirent dans les bateaux pour le prendre ; mais il y en eut cinq ou six de blessez pour s'approcher trop près de luy. Enfin, il vint à la nage depuis Sainct-Maur jusques à Charenton, où le peuple, voyant qu'on ne le pouvait prendre sans coup férir, on luy donna trois ou quatre coups d'aviron sur la teste ; cela abbattit toutes ses forces, et fut pris. On le mena chez un chirurgien pour le panser, car il estoit grandement blessé ; et après avoir bandé ses playes, il fut condamné, et par appel renvoyé à Paris, où il mourut à l'aage de vingt-cinq ans, après avoir fait des actes estranges et inouys ».

ARPALIN.

Arpalin débuta par suivre une troupe de Bohémiens. Il joua des gobelets, dit la bonne aventure, dansa sur la corde, fit des sauts périlleux. Il fut bateleur, joueur, jongleur, et se trouvait dans le véritable chemin de la gloire ;

heureux s'il se fût contenté de se faire admirer par ces tours de souplesse et de passe-passe ! il n'en serait pas moins illustre aujourd'hui, et sans doute il eût eu le plaisir de jouir plus long-temps de sa célébrité.

Tous les talens étaient innés en lui ; il se montrait avec succès sous toutes les formes et dans toutes les diverses conditions. Aujourd'hui gentilhomme, ou soldat, ou capitaine, demain on le voyait manouvrier, ou petit-maître ou mendiant. Il était de tous les métiers, de tous les pays, connaissait toutes les sciences : artisans, magistrats, hommes d'épée, hommes de lettres ; Allemands, Anglais, Italiens, Espagnols, tous le prenaient pour un de leurs confrères ou de leurs compatriotes. Il finit même par se donner pour un Arabe, et s'intituler médecin du roi de Perse ; c'est-à-dire, qu'il se fit empirique, mot qui annonce la réunion de toutes les connaissances humaines, et débita en cette qualité des drogues qu'il assaisonnait d'un babil capable à lui seul de faire lâcher prise aux maux les plus opiniâtres. Il ne fut point satisfait de tous ces avantages. Tandis qu'il s'entretenait d'un air de bonhomie avec les artisans, d'un ton grave

avec les magistrats, d'un air fanfaron avec les hommes d'épée, d'un ton scientifique avec les hommes de lettres, souvent on le surprit la main dans la poche, ou muni d'une petite paire de ciseaux, avec laquelle il s'essayait à couper la bourse de son voisin. Tout le monde sait que nos bons aïeux portaient leur argent dans un petit sac suspendu à leur côté, et c'est à détacher ce petit sac que consistait le talent des coupeurs de bourse.

Arpalin se mêla même de l'art d'évoquer les spectres et les démons. Il promettait aux avares de leur découvrir des trésors cachés; aux amans, de mettre fin aux rigueurs de leurs maîtresses; aux curieux, de leur enseigner tout ce qu'il y a de plus secret dans la nécromancie; mais son goût dominant était de couper les bourses. Déjà associé avec plusieurs hommes de mérite dans ce genre de talent, souvent même il s'emparait de celles de ses compagnons. Voici comment il s'y prit un jour pour parvenir à ce but. Voyant venir un homme de sa bande, nouvel adepte qui ne le connaissait point, il se laissa surprendre, et se vit bientôt le pistolet sur la gorge. Voilà ma bourse, dit-il alors, je vous la donne sans

résistance; mais pour que mon maître ne me traite pas de poltron, obligez-moi de tirer votre pistolet sur mon chapeau et de le percer d'une balle. Il jette son chapeau à terre, et le larron le satisfait. Lorsque Arpalin vit que son adversaire était privé du secours de son arme à feu, il mit l'épée à la main, et prouva aussitôt à son homme, que, s'il s'était laissé voler, ce n'était que pour mieux voler à son tour.

Arpalin se livra enfin tout à fait à cette noble profession, et devint le chef de sa bande. Les coups les plus difficiles lui paraissaient seuls dignes de lui. Un jour un Anglais, qu'il avait accompagné à l'hôtel de Bourgogne, s'aperçut en sortant qu'on lui avait volé tout son argent, hors une pistole. Parbleu, dit-il, on ne m'attrapera pas celle-ci. Et il la met dans sa bouche. Arpalin crut alors que celle-ci valait la peine qu'il s'en occupât, et il résolut de se la procurer. Tout à coup il tire son mouchoir, laisse tomber exprès quantité de pièces d'or et d'argent, et prie les personnes présentes de l'aider à ramasser. Il se trouvait dans la foule plusieurs de ses associés, auxquels il donna le mot. L'Anglais s'étant baissé comme les autres, un des affidés se met à crier au voleur,

et prétend lui avoir vu lever une pièce d'or qu'il a cachée dans sa bouche. Il n'y avait pas à nier le fait, tout le monde en vit la preuve; et l'Anglais fut ainsi obligé de donner sa dernière pistole à celui-là même qui avait déjà toutes les autres.

Je cesse de m'occuper de ce personnage, qui ne mérite plus que l'exécration publique : il devint meurtrier.

PALIOLY.

Palioly était de Toulouse : ce fut un maître hypocrite. Il s'en allait aux églises, et particulièrement à Saint-Médéric, où, pendant tout l'office, il restait à genoux, les mains jointes, et paraissant plongé dans un profond recueillement; mais il faut dire que les mains qu'il montrait si pieusement rapprochées n'étaient que des mains de cire, et que, pendant ce temps-là, les véritables, cachées sous son manteau, ne cessaient d'errer avec une prodigieuse activité sur tout ce qui l'environnait. Quelques auteurs veulent que ce Palioly soit le rusé larron qui se donna pour l'apôtre des

Gentils, et ils s'appuient, dans cette opinion, sur son exactitude à fréquenter les temples, où, pendant ses très-longues méditations, il avait le temps de remarquer les personnes qui pouvaient facilement être ses dupes; mais le plus grand nombre des écrivains fait honneur de ce tour à l'Eclair; et le nom de Fine-Oreille, son associé, m'a fait pencher en faveur de ce dernier sentiment. Il nous reste, au surplus, de Palioly, assez d'actions merveilleuses, pour consolider sa réputation.

Son extérieur de piété lui donnait une audace inconcevable. Un jour, dans l'église Saint-Germain, au milieu même du chœur, et pendant qu'on se préparait à la procession, il osa couper, sur le dos d'un chantre, près de la moitié d'une chappe de damas. Bientôt il obtint aussi facilement sa part des manteaux de toutes les personnes qu'il rencontrait. C'était un personnage né pour inventer. Déjà ses mains de cire avaient fait l'admiration de tous les émules dans son art, qui, par imitation, s'étaient fait faire des mains de bois à ressorts et recouvertes de gants; ils lui durent la nouvelle invention d'un instrument, dont il crut devoir faire

l'épreuve sur un riche bourgeois de la Place Royale. Palioly était alors lieutenant de sa bande. Il se fait suivre de deux des siens, et se présente chez son homme, auquel il veut, dit-il, communiquer quelque chose en particulier. Cette affaire intéressante consistait à le prier de lui remettre une très-forte somme d'argent qu'il devait avoir reçue la veille. Ce bourgeois, au lieu d'admirer paisiblement une si noble assurance, témoigna de la surprise, et voulut faire du bruit. On lui glisse aussitôt dans la bouche une petite boule de fer, qui, par le moyen d'un ressort qui se détend, accroît son volume au point de ne pouvoir plus être retirée, et le silence du propriétaire étant alors regardé comme un consentement, on prend possession de la somme, qu'il veut bien laisser emporter.

Telle fut la seconde invention de Palioly, qui suffisait bien, selon moi, pour qu'on lui dût épargner le soin d'en faire de nouvelles. Cette boule de fer fut nommée *poire d'angoisse*, dénomination qu'elle justifiait bien. Le bourgeois de la Place Royale, resté en cet état, se trouva dans une cruelle perplexité, car les serruriers eux-mêmes ne voyaient

aucun moyen de le délivrer ; mais Palioly ne voulait point sa mort, il lui envoya une clef qui le mit hors de peine : de manière que l'homme qu'il avait volé lui dut encore de la reconnaissance. De combien de manières différentes on peut obliger !

Quelque temps après, Palioly voulut, en plein jour, prendre le manteau d'un passant. C'était sur le Pont-Neuf. Il donne le mot à deux de ses associés, qui, feignant de reconnaître le personnage, l'accostent avec de grandes démonstrations d'amitié. Pendant qu'ils le saluaient et le tenaient par les mains, Palioly vint par derrière, détacha le manteau, et s'enfuit avec sa proie. Il joua une autre fois un tour à peu près semblable à un paysan, qui, assis au coin d'une rue, vendait des légumes. C'était alors l'usage des villageois de suspendre à leur cou le petit sac qui renfermait leur argent ; et celui-ci, pour se garantir des coupeurs de bourses, avait caché la sienne sous sa chemise. Cette précaution fut précisément ce qui la lui fit dérober. Palioly l'ayant remarqué, ordonna à l'un de ses compagnons, encore novice, de dépouiller ce malotru si méfiant. L'apprenti larron ne

s'étant point senti de force à tenter une telle entreprise, son chef se mit en devoir de lui montrer son métier. S'approchant du paysan en se baissant, il le supplia de lui enlever quelque paille qui s'était introduite sous sa chemise, et l'incommodait beaucoup entre les épaules. Il savait bien qu'un tel service ne lui serait pas refusé, et c'était tout ce qu'il fallait : le paysan ne trouva rien, mais Palioly ne chercha pas inutilement. Je ne finirais pas de rapporter tous les tours qui signalèrent l'adresse et l'imagination de ce Personnage. Il suffira de dire qu'il mérita plus de mille fois d'être pendu. Il n'eut pourtant point cet honneur ; il finit par aller mourir dans les guerres d'Allemagne.

LUCROMIS.

Lucromis était né à Sens. Ce fut l'inventeur des échelles de cordes ; mais il avait débuté par beaucoup d'autres expédiens.

Un avocat très-célèbre, et qui demeurait rue Saint-Honoré, était parti depuis trois jours pour Melun, où il avait été appelé pour

une consultation importante. Le matin, comme son épouse, encore au lit, s'entretenait avec une de ses sœurs, on annonce un inconnu très-bien couvert, et se disant gentilhomme, qui demande à communiquer sur-le-champ à madame une affaire qui l'intéresse particulièrement. Ce ne peuvent être que des nouvelles du mari et de la consultation : on fait prier le gentilhomme d'entrer. Celui-ci fait mystérieusement entendre qu'il ne peut s'expliquer devant témoins. La sœur se retire. « Eh! monsieur, dit alors la dame extrêmement inquiète, quelle nouvelle avez-vous donc à m'apprendre? — La voici en deux mots, répond l'inconnu. Il tire un pistolet de sa poche, et dit à l'oreille de la dame qu'il lui faut cent écus, et cela sans que sa sœur en sache rien. L'épouse de notre avocat ne sut trop d'abord si elle n'achevait pas quelque mauvais rêve, mais l'arme terrible était devant ses yeux, et l'inconnu l'invitait à prendre garde à ce qu'elle ferait. « Soyez tranquille, monsieur, lui dit-elle enfin, vous allez être satisfait ». Elle appelle sa sœur, et la prie de remettre cent écus à ce gentilhomme, commission dont la sœur s'acquitte sans défiance, et même

en le comblant de politesses. Celui-ci compta son argent, et s'aperçut d'une erreur que l'on vérifia paisiblement; il lui manquait une demi-pistole : la sœur répara son étourderie, en faisant beaucoup d'excuses, reconduisit l'étranger jusqu'à la porte, et, après lui avoir rendu toutes ses salutations, revint aussitôt, fort empressée de savoir quel était ce charmant cavalier. La dame était à même de lui en dire quelque chose, mais elle ne pouvait lui apprendre le nom du personnage : le lecteur est plus heureux; il se doute que c'est Lucromis, et en effet, c'était lui-même.

Notre gentilhomme ne réussit pas toujours sans éprouver quelques contrariétés. Une nuit qu'il venait de jeter son échelle de cordes du côté de Saint-Jacques-la-Boucherie, et qu'il était même à moitié monté, le Guet arrive, et il n'a que le temps de s'enfuir. Chemin faisant, il vole un manteau; d'autres larrons le rencontrent et le dépouillent à son tour. Il tente enfin une nouvelle escalade aux environs de Saint-Etienne-du-Mont. A quelle maison s'adresse-t-il? A celle où l'on avait transporté l'homme qu'il avait dépouillée du manteau, homme récalcitrant qu'il avait lé-

gèrement blessé, et que plusieurs personnes entouraient dans une pièce voisine de celle où il met pied à terre. Le moindre bruit a été entendu : on accourt, il est surpris; on lui tend même un piége, en lui promettant sa grâce, s'il veut faire prendre ses complices...

Lucromis se trouvait dans un mauvais pas, il est vrai; mais de quelles difficultés ne sait pas triompher un homme de génie! Le larron feint de consentir à livrer ses associés. Il s'approche de la fenêtre, et donne un coup de sifflet; mais en même temps il s'élance, et aussi prompt que l'éclair, se trouve glissé dans la rue, avant même que les spectateurs aient eu le temps de trouver la porte pour chercher l'escalier. Ainsi, deux fois l'inventeur des échelles de cordes pensa être victime de son grand zèle à faire l'épreuve de son procédé; mais son propre ouvrage devait enfin lui devenir funeste. La découverte des secrets merveilleux presque toujours coûta cher à ceux qui en eurent la gloire : l'inventeur de la poudre à canon périt dans une explosion; la troisième ascension de Lucromis fut suivie d'une quatrième obligée, qui termina son illustre carrière.

FILEMON.

« Ce coquin, dit l'auteur de l'Histoire des Larrons, ressemblait à Mercure, dont l'inclination estoit si grande à dérober, que dès qu'il eut le cul hors de l'escaille, les mains luy parurent devant les pieds, et prenoit tout ce qu'il rencontroit ; excepté qu'il ne fit point comme ces peuples de l'Amérique qui avoient peur en voyant des roses, et n'y osoient mettre les doigts, croyans que ce fust du feu : car voulant prendre le foudre de Jupiter avec les mains, il eut les cinq doigts rostis et grillez, d'où vient que depuis, ses mains furent crochuës, aussi bien que celles des autres Larrons desquels il estoit le dieu, le protecteur et le patron ». C'est là, ce me semble, une grande preuve que Mercure fut un véritable escroc, et en même temps un magnifique éloge de Filemon, puisqu'il est dit qu'il lui ressemblait : on se souvient que j'ai déjà moi-même cité Mercure avec avantage.

Le siècle où vécut Filemon fut fécond en aventures extraordinaires. La suivante est remarquable. Un marchand de Beaune, nommé

Bonhomme, et qui n'était pas trop mal nommé, dont la mise et la tournure étaient même plutôt celles d'un bon fermier que d'un homme de commerce, était venu à Paris, muni d'une bourse bleue bien garnie, et courait la ville depuis plusieurs jours. Un soir, un de ses amis le voit arriver tout effaré, et accompagné de deux archers. — Ah! mon Dieu, s'écria Bonhomme en entrant, attestez donc, mon cher Blainval, que je ne suis point un voleur. — Comment? — De quelle couleur était ma bourse? Vous l'avez vue encore ce matin. — Elle était bleue, et vous aviez dedans plus de vingt-cinq pistoles. — Eh bien, messieurs, suis-je un imposteur? N'est-il pas vrai, Blainval, que je suis de Beaune en Bourgogne, ville située au pied du mont Afrique? Que j'y suis marchand de drap, propriétaire de plusieurs arpens de terre et ouvrées de vignes, domicilié dans une maison qui m'appartient, et pour preuve, tenant d'une part à?.... — Détails inutiles, interrompirent les archers; que monsieur, qui est domicilié à Paris, se donne caution pour vous, et sur sa parole, nous vous laisserons attendre en liberté que l'on ait pris de plus amples informations. M. Blainval dit qu'il

répondait corps pour corps de M. Bonhomme, que c'était son plus ancien ami. Les archers se retirèrent donc, et avec d'autant plus de raison, qu'ils avaient déjà cinq ou six pareils répondans, tous connus et domiciliés.

L'ami du Beaunois ne savait ce que pouvait signifier toute cette aventure, et le pressa de la lui raconter. —Ne m'en parlez pas, répondit le marchand, je n'ai jamais vu un pays aussi singulier que le vôtre; je viens d'être volé, battu, humilié, mystifié, menacé, outragé de toutes les façons; je n'y conçois rien, j'en perds la tête ; il faut que j'aie ici quelque ennemi particulier, ou que le diable s'en mêle. Imaginez-vous (car je ne puis m'en taire avec vous, et je vous crois trop convaincu de ma probité pour que je redoute des soupçons de votre part; ce qu'il y a de plus dépitant, c'est que les apparences sont contre moi, et en vérité j'en suis encore tout confus....) Ici le Beaunois s'arrêta : il fallut que son ami le rassurât, pour qu'il se décidât à continuer. Imaginez-vous, reprit-il, qu'après avoir fait quelques légères emplettes dans la ville, après lesquelles il me restait encore mes vingt-cinq pistoles net, et quelques monnaies, je vais au Palais,

j'entre à la Sainte-Chapelle, et je reviens dans la grande salle admirer la foule des solliciteurs. J'avais serré ma bourse bleue dans ma poche, crainte de surprise. Je me promène donc. Un bruit que j'entends me fait retourner. Je vois un gentilhomme.... (c'était bien un homme comme il faut, il avait même sous son bras un sac de plaideur), donnant toutes sortes de marques de désespoir; il s'écrie qu'on lui a volé sa bourse; il dit qu'elle est rouge, et qu'il y a dedans huit écus d'or et quatre pièces de vingt sols. Tout le monde se rassemble autour de lui; je me joins aux spectateurs, et comme eux je prends part à la peine de cet honnête cavalier. Ne voilà-t-il pas qu'il me regarde fixement, dit me reconnaître pour m'avoir vu près de lui à la Sainte-Chapelle, et enfin m'accuse ouvertement de l'avoir volé. Je n'en fis que rire d'abord. Je lui dis : « Monsieur, je suis de Beaune, je suis homme d'honneur et fort connu. Croyez-moi, vous vous méprenez. » Je pensais que tout allait finir là, point du tout. Mon gentilhomme me mène un peu à l'écart; « mon ami, me dit-il, je ne veux point te perdre; tu es un malheureux, rends-moi ma bourse sans scandale, et cela sur-le-

champ, ou je ne te ménage plus. » Vous jugez combien j'étais stupéfait de ce ton d'assurance. J'avais cru volontiers jusque-là qu'il plaisantait. Mais est-ce pour tout de bon, lui dis-je, que vous me demandez votre bourse? Corbleu, je vais me fâcher tout le premier, et vous montrer à qui vous vous attaquez. J'élève donc la voix; mais il se met lui-même à crier bien plus fort, et me saisit au collet. Un huissier passe; il réclame son assistance, et veut que je sois fouillé à l'instant. Cela était fort humiliant : mais m'y refuser, c'était me faire présumer coupable. Fort de mon innocence, je prends mon parti. Eh bien, que l'on me fouille, m'écriai-je, on verra si l'on me trouve une bourse rouge renfermant huit écus d'or et quatre pièces de vingt sols. Je présente ma poche, et l'huissier y met la main en présence de plus de deux cents spectateurs. Il amène ma bourse bleue. Cette preuve de mon innocence me rendit ma gaîté. Eh bien, eh bien, répétai-je en riant à mon gentilhomme, cette bourse est-elle la vôtre? Non, répond-il, mais que l'on continue de fouiller. Je suis sûr de mon fait. — Sûr de votre fait! parbleu, c'est fort. L'huissier met de nouveau la main

à ma poche.... En vérité, mon cher Blainval, n'allez pas me croire capable..... Ceci me passe, je vous jure que je suis innocent. M. Blainval ne put s'empêcher de sourire de cette nouvelle protestation, et serrant la main de son ami, il l'invita à poursuivre.

Le Beaunois reprit : L'huissier amène d'abord une paire de ciseaux. Je veux bien que le diable m'emporte si j'en avais jamais porté sur moi. Ah! le misérable! s'écrie-t-on de toutes parts. Fouillez, fouillez. Il recommence, et fait paraître, quoi? la bourse rouge. Je vous avoue qu'à cette vue, je devins moi-même aussi rouge que du feu. Je voulus balbutier quelques mots; mais tout le monde tomba sur moi, et je me vis roué de coups. Je m'arrache enfin de la foule, et me disposais à quitter ce lieu diabolique, lorsque j'entends un autre gentilhomme qui s'écrie : Ma bourse! ma bourse! on m'a volé ma bourse. C'était bien encore un homme de très-haut parage, un homme fort bien couvert. Mais voici quelque chose de bien plus alarmant. Il crie que sa bourse est bleue. Ventre de moi, me dis-je, je suis perdu; elle ressemble à la mienne. Que fais-je? Je me cache derrière un pilier,

et glisse ma bourse dans mes chausses. La multitude heureusement s'était dispersée ; mais de nouveaux curieux se rassemblaient. Quelques témoins de mon aventure m'aperçoivent ; tous les yeux se portent sur moi ; le nouveau gentilhomme volé m'apostrophe, le même huissier vient encore à passer, et une seconde fois il est question de me fouiller. Je n'osais ni avouer ni nier que j'eusse une bourse bleue. Quelle perplexité ! on amène encore les ciseaux, ce fut tout ce qu'on trouva dans mes poches. Mon accusateur veut alors que l'on cherche dans mes chausses. Il n'y avait plus à délibérer. Je confesse que j'ai une bourse bleue ; mais je proteste qu'elle m'appartient bien. Je prends l'huissier lui même à témoin qu'il l'a déjà trouvée sur moi. Ce n'est pas une raison, me répond-il, pour dire qu'elle n'ait pas été volée. Je suis sommé de la montrer. Le gentilhomme me l'arrache des mains, se hâte de la dénouer, vérifie s'il y a bien vingt pistoles. Dieu soit loué ! s'écrie-t-il après avoir compté, je retrouve tout mon argent ! Je criais comme un forcené, m'arrachais les cheveux. Les spectateurs, au lieu d'avoir pitié de moi, se mettent encore à m'accabler de coups, et

je ne sors de leurs mains que pour me voir entre celles des archers, qui allaient me conduire à la Conciergerie, si heureusement je ne me fusse réclamé de tous mes amis, au témoignage desquels ils me firent la grâce de vouloir bien s'en rapporter. Mais que pensez-vous donc de tout cela, mon cher Blainval? — Je pense qu'avec tous vos gentilshommes, vous avez eu affaire à Filemon et à sa troupe. — Et qu'est-ce que Filemon, je vous prie? — L'escroc le plus rusé que l'on ait jamais vu. — En effet, ils m'ont joué là des tours fort subtils. Ce sont d'adroits escamoteurs; je ne retourne pas à Beaune que je ne les aie vu pendre. »

Les vœux du Beaunois furent comblés; mais il eut encore quelque tems à attendre. Un conseiller de la Cour des Aides devait auparavant être dupé à son tour, et encore plus adroitement s'il est possible. Il était rapporteur dans une affaire très-importante, et sa partie crut exciter son zèle en lui offrant un très-beau vase d'argent doré. Ce magistrat, homme intègre, refusa le présent. Un associé de Filemon, qui s'était glissé dans l'appartement, vit le vase, et se défiant de ses pro-

pres forces dans une occasion si importante, courut avertir son chef, qui arriva au moment où les plaideurs, ayant fini par laisser le vase sur la table, traversaient la cour pour s'en aller. Il les accoste, s'informe d'eux quel est leur procès, se dit des parens de M. le conseiller, et après les avoir entendus, leur promet de solliciter un mûr examen de leurs pièces.

Il monte aussitôt à l'appartement du magistrat, se présente de la part de M. de Nemours, et recommande en effet nos plaideurs, se disant envoyé exprès par M. le duc. Le conseiller répondit que tout son désir de se rendre agréable à M. le duc de Nemours ne pouvait ajouter à son zèle, que sa conscience était constamment son guide. « C'est ce que je viens de dire aux parties mêmes, ajouta-t il, qui m'ont ici importuné et contraint de prendre ce vase, que je n'accepterai pourtant pas sans le leur payer. » Filémon, regardant le vase, se mit à en admirer la beauté. « Permettez-moi donc de l'examiner, dit-il; on m'en a dernièrement dérobé un, qui, à la vérité, n'était pas de moitié si grand, mais qui était fait absolument de même, et sans doute était

du même ouvrier. Toutes les fois que je songe à ce tour qu'on m'a joué, je ne puis m'empêcher de rire, tant il est plaisamment imaginé. Il faut que je vous le raconte. Figurez-vous qu'un homme, assez bien mis, m'apporte une lettre de la part de monsieur le duc de Nevers. Il voit le vase sur ma table. Oh! oh! dit-il, voilà un superbe morceau!.... (permettez-moi, en vous rapportant ses paroles, d'imiter tous ses mouvemens). Il s'approche donc en gesticulant, regarde le vase avec attention, veut juger du poids, le tourne et le retourne en ses mains..... Combien vous a-t-il coûté? me demande-t-il : au moins cent pistoles, n'est-ce pas? — Oh! pas autant que cela, répondis-je. Et tenant le vase comme vous voyez que je le tiens, il ne cessait de le peser en le tournant et le retournant... Mais comme ma vue se portait d'un autre côté (examinez bien ce mouvement), mon homme s'éloigne peu à peu, lève la tapisserie et se sauve. » Le conseiller, à chaque mouvement imité, riait de tout son cœur d'une si plaisante comédie, et il redoubla en voyant avec quelle promptitude Filemon se glissa en effet derrière la tapisserie. Lorsqu'il eut bien ri,

en attendant que son acteur reparût; comme enfin il n'entendait plus personne, il lui vint tout-à-coup un soupçon, et qu'il trouva bientôt justifié. Filemon avait non-seulement ouvert et refermé la porte, mais l'avait même barricadée en dehors, de sorte qu'il était déjà fort loin, avant qu'il fût possible de crier sur lui. Le magistrat n'eut d'autre parti à prendre que de payer de ses propres écus un vase dont il n'avait pas joui; ce qu'il fit en effet, malgré l'opposition des parties, qui gagnèrent leur cause.

Filemon fit encore bien d'autres tours; mais je ne veux pas trop retarder le départ du Beaunois, et je suppose ici le dénouement. Ce fut ce Personnage et ses compagnons qui, voyant un paysan occupé, en place de Grève, à regarder une exécution, lui dérobèrent son âne entre ses jambes, et finirent par le laisser tomber au milieu de la foule, au moment où la tête du criminel tombait sous la hache du bourreau.

CARREFOUR.

Un seul trait de ce Personnage suffira pour l'illustrer. Il avait vu chez un ministre de

riches tapisseries qui le tentaient. Un autre eût eu recours à mille expédiens pour s'en emparer; Carrefour y réussit d'une manière toute simple. Il était chef de bande : il se fait accompagner de deux des siens ; ils arrivent en plein midi avec des échelles, entrent dans l'appartement où se trouvaient beaucoup de personnes qui attendaient leur tour pour avoir audience. En présence de tout ce monde, qui les prend pour des tapissiers et s'imagine qu'ils ont ordre de remplacer ces tentures déjà fort belles, par d'autres plus belles encore, ils les détachent toutes et les emportent, laissant les spectateurs, entre quatre murs hideux, admirer la magnificence du maître de la maison.

ADRASTE.

L'HISTORIEN rapporte « qu'Adraste fit plus de métiers qu'Archimède n'en eust sceu nombrer en une heure avec toutes ses mathématiques. Il ne se contentait point, ajoute-t-il, d'avoir été espinglier, dominotier, rataconneur de gregues, crieur de noir à noircir, ramasseur de haillons, vendeur d'huistres à l'écaille,

porteur de rogatons, savetier à triple semelle, tireur de laine, laquais, pourpointier, chercheur d'escargots, vivandier, horloger, etc.» Il était né à Pontoise, et voyagea fort jeune. Il paraît que passant en Italie, il avait eu le bon esprit de sauver la vie au prévôt d'une petite ville : celui-ci fut assez reconnaissant pour la lui sauver plus de vingt fois, mais ce ne fut pas sans lui faire souvent de vives remontrances et l'engager à se rendre un peu moins célèbre. La réputation d'Adraste était déjà solidement établie dans tous les royaumes où il s'était arrêté; il n'était pas moins fameux dans les rues de Paris, et la place de Grève surtout, enviait à l'Italie l'honneur de récompenser un si grand personnage.

Les ruses d'Adraste étaient si étonnantes, que le prévôt crut enfin qu'il y entrait de la magie. Le larron, pour le dissuader, lui proposa de se laisser jouer à lui-même un tour qui lui paraîtrait surnaturel, et dont il lui dévoilerait ensuite tout le mystère. Il gageait lui, Adraste, cinquante écus contre le prévôt qu'il viendrait la nuit prochaine lui enlever, malgré lui, le lit même dans lequel il serait couché. Ceci était fort. Le prévôt accepta la gageure. La

nuit venue, il se couche avec impatience. On pense bien qu'il ne s'endormit pas. Sur le minuit, il entend des coups sourds et répétés au-dessus de sa tête. Il faut dire que la maison de ce magistrat n'était que de deux étages, qu'il habitait le plus élevé, et n'était séparé du toit que par un léger plafond. Adraste, qui se faisait une ouverture à travers ces deux séparations, mit bientôt son homme en état de considérer les étoiles, et cependant le prévôt riait dans sa barbe, en disant : « Ce n'est pas le tout de se faire une ouverture par laquelle le lit puisse passer, il s'agit de l'enlever malgré moi ; et certes j'ai gagné cinquante écus, en outre des dommages et réparations que je serai en droit d'exiger ». Comme il faisait ces réflexions, il entend le bruit d'un homme tombé roide mort au milieu de l'appartement. Il se lève en hâte, et reconnaît Adraste. Le prévôt, qui aimait ce mauvais garnement, déplora son malheur et son imprudence. Voyant enfin qu'il était absolument sans vie, et craignant de se compromettre, s'il gardait ce cadavre chez lui, il appelle un de ses valets, lui montre le passageque ce voleur s'était fait pour s'introduire dans sa maison

et lui dit de l'aider à le porter dans la rue. Ils se mettent donc aussitôt en marche, et vont le déposer assez loin. Ce convoi dura plus long-temps qu'ils ne l'eussent voulu, car ils furent surpris par le Guet; mais le prévôt s'étant fait connaître, au lieu d'avoir à se disculper, il n'eut que des excuses à recevoir. Il revient donc, empressé de se remettre au lit; mais quelle est sa surprise, en rentrant, de ne plus l'apercevoir. Le lit était enlevé, et la gageure perdue.

Maintenant, pour donner le mot de l'énigme, je dirai que le cadavre était celui d'un pendu, dont les traits avaient beaucoup de ressemblance avec ceux d'Adraste, et que notre larron avait eu soin de vêtir exactement comme il était vêtu lui-même. Ce stratagème parut si ingénieux au prévôt, que, voulant en récompenser l'auteur, il le fit archer.

Cette nouvelle profession n'empêcha point Adraste de se livrer souvent à l'ancienne. Ayant fait connaissance d'une femme galante qui avait mis de côté quelques épargnes, il imagina de l'épouser, afin d'obtenir d'elle la clef de son trésor, et dès le surlendemain de

ses noces, il s'enfuit avec huit cents écus. Il arriva à Florence, et parvint à inspirer de l'amour à une autre femme, dont les plus grands charmes à ses yeux étaient une chaîne de diamans qu'il convoitait beaucoup. Ayant donc redoublé d'ardeur dans ses protestations d'amour, il obtint la faveur insigne de passer une nuit avec sa belle : c'était là certainement combler tous ses vœux....

O vous, amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience....

Ce moment arriva. Les heures du plaisir s'envolèrent, et la belle s'endormit. Quant à Adraste, il ne put encore fermer les yeux, car son amour était loin d'être calmé. Prenant bien son temps, il se lève, va trouver les diamans : ne sachant où les bien cacher, il prend le parti de les avaler l'un après l'autre, et après cela, il ne songea plus qu'à regagner le lit pour faire un bon somme ; mais son malheur voulut qu'en revenant il heurtât des tables et des fauteuils, qui tombèrent pèle-mêle, et avec un bruit si épouvantable, que la dame se réveilla tout effrayée, et crut que son apparte-

ment était rempli de voleurs. Adraste la rassura aussitôt en lui disant qu'il y était seul, et prétexta une indisposition, qui la tranquilisa au point qu'elle tarda peu à se rendormir : lui-même alors il s'abandonna aux charmes du sommeil.

La belle fut plus matinale que lui. Ne retrouvant pas ses diamans, l'indisposition du galant lui revint à l'esprit. Ses questions à tous ses gens l'ayant confirmée dans ses soupçons, elle rentre auprès d'Adraste, qui faisait semblant de ronfler, s'empare de ses habits, les fait fouiller : comme on n'y trouve rien, elle se jette sur le dormeur, qui feint de s'éveiller en sursaut, et elle veut lui arracher les yeux, s'il ne lui rend pas ce qu'il lui a dérobé. « Y pensez-vous, ma tendre amie ? lui disait Adraste : y pensez-vous de m'accuser si injurieusement, moi qui ne respire que pour vous ? » Ces galans propos ne pouvaient émouvoir la dame aux diamans. Pour comble d'embarras, voici venir la dame aux huit cents écus, qui, ayant couru sur la trace de son mari, et obtenu contre lui une prise de corps, se présente avec des archers. Adraste, entre ces deux femmes qui semblaient deux Furies,

aussi confus qu'un renard qui se voit pris au piége, et n'opposant qu'une extrême douceur, eût volontiers paru un ange entre deux diables. Autre perplexité. La seconde femme, obligée de céder le pas aux poursuites judiciaires de sa rivale et bien conseillée en ce moment, représente aux archers que, ne pouvant retrouver ses pierreries dans les hardes de cet escroc, elle présume qu'il les a avalées, et leur demande en grâce de permettre qu'avant de sortir, on lui injecte par l'anus une potion laxative et dépurative. Les archers se rendent à sa prière. Adraste est donc posté, seringué, clystérisé ; mais apparemment le repas nocturne, fait un peu gloutonnement, lui était resté sur l'estomac : on ne vit paraître aucun indice des mets précieux. Arrivé en prison, la digestion se fit. Un diamant lui suffit pour corrompre le geôlier. Il passa aussitôt en France, et arriva à Paris, où j'ai dit qu'il était attendu avec une vive impatience.

MAILLARD.

Ce Personnage est le dernier dont je devrai la connaissance à l'Inventaire général de l'His-

toire des Larrons, c'est-à-dire, que je quitterai les anciens pour m'occuper des modernes. Maillard est digne de compléter cette liste. Ce fut encore un homme fertile en ressources, et qui fit tous les métiers : mais les productions de son génie avaient un caractère distinctif d'originalité, et ne doivent pas le laisser confondu dans la foule des serviles imitateurs. Il créa même plusieurs ruses admirables. « Le » matin, dit son historien, il se barbouilloit le » nez de sang de bœuf, feignant d'estre malade » du haut-mal, et avec cette industrie, il se » campoit sur les advenuës du Louvre, et fai- » soit le démoniacle, et se faisoit tenir à qua- » tre : de sorte que le soir il s'en retournoit » dans le fauxbourg de Montmartre, lieu de » sa demeure, et se faisoit traiter le corps » comme un grand personnage ; quelquefois » il se faisoit souffler, et eussiez dit qu'il estoit » hydropique, tant il contrefaisoit bien le ma- » lade ; tantost il renversoit tous ses mem- » bres, comme s'il eust voulu entasser Osse » sur Pélion, et de nouveau escalader le ciel, » et détrosner Jupiter du haut de l'Olympe ». Je renvoie ici au DISLOQUÉ de mes Personnages vivans, auquel je ne suppose certaine-

ment point les mêmes vues d'intérêt personnel, mais qui n'en est que plus admirable par l'étonnante flexibilité de ses membres, toute consacrée à la gloire des rues de Paris.

Maillard est l'auteur d'un stratagème fort connu, qui consista à lever chez un orfévre un superbe calice au nom du prieur des Cordeliers, et à prier le marchand d'envoyer avec lui son commis; celui-ci, au lieu de toucher la somme due, reçut un beau sermon du religieux, auquel le larron avait fait accroire que c'était un de ses parens qu'un excès de débauche et d'irréligion entraînait hors de la voie du salut. Il eut un jour une aventure qui lui donne quelque ressemblance avec Adraste, pour le talent de bien cacher ce qu'il dérobait. Il n'avait pourtant pu avaler son butin, car ce n'était rien moins qu'une bourse très-bien garnie, qu'il avait enlevée en se promenant dans la salle des tableaux au Louvre. Atteint sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois, il est mené chez le commissaire : on le fouille, on le déshabille, on lui ôte même sa chemise; il est nu comme la main, et rien ne paraît encore. Où donc avait-il attaché le sachet précieux que gonflaient tant de pistoles, source

du violent amour qui toujours l'entraînait à de nouvelles incartades?..*Affè lo vo castrare*, chantait Scaramouche, l'un de nos gais Personnages d'Imagination, *acciò lasci e non torni più ad amare*. C'est ce que tout le monde s'écria enfin, même le beau sexe présent à cette scène, qui, ne prenant point la chose au figuré,

> Pleurait le traître, en rendant grâce au ciel,
> Et mesurant des yeux le criminel....

Notre Hercule n'avait pas complété encore le nombre de ses travaux : ce n'était là que le rapt des pommes d'or du jardin des Hespérides, il courut soulager Atlas, en soutenant quelques momens à sa place le ciel sur son dos, dompter les Centaures, nétoyer les étables d'Augias, et eut même le dessein de massacrer plusieurs monstres. Tout cela, pour parler sans métaphore, signifie qu'étant ensuite allé à Amiens, et ayant réussi par ruse à faire convaincre d'un vol le bourreau de cette ville auquel il en voulait, il fut lui-même chargé de l'exécution de l'exécuteur, et qu'il lui épousseta soigneusement les épaules, pour les avoir époussetées aux autres; qu'ensuite, il

s'avisa de dévaliser un coche, et eut à combattre plusieurs rebelles, qui finirent pourtant par lui laisser la victoire : là se terminèrent les travaux du nouvel Hercule. Ce fut peu de temps après qu'il descendit aux Enfers, et l'histoire ne dit pas qu'il en soit revenu.

CARTOUCHE, NIVET, RAFIAT, POULAILLER.

Voici des modernes en nombre : il n'en faut pourtant qu'un pour éclipser tous les bandits précédens. Cartouche à lui seul les surpasse tous, et sa vie offre la réunion de tout ce que chacun d'eux avait su faire pour s'illustrer. Quelques-uns de ces rapprochemens vont répandre sur mes détails un petit air de nouveauté tout à-fait piquant; j'avoue que, si je n'eusse fait cette observation extrêmement importante, notre Personnage est tellement connu, que je me fusse contenté de le nommer.

Tout le monde sait donc, ou tout le monde est censé savoir, que Louis-Dominique Car-

touche était né à Paris, en 1693; qu'il était fils d'un tonnelier demeurant à la Courtille, près de la fontaine aux Echaudés; qu'il étudia chez les Jésuites; que sa vocation s'y décela, et qu'il s'éprouva lui-même en dérobant cent écus à l'un de ses camarades de classe; que le petit personnage s'enfuit alors, et tomba entre les mains de Bohémiens qui lui volèrent ce qu'il avait volé; qu'il revint ensuite à Paris, se signala par divers tours déjà fort admirables; que, sur ces entrefaites, il se trouva enrôlé par surprise, alla faire une campagne; que la paix ayant été signée, loin de poser les armes, il voulut de simple soldat devenir tout à coup capitaine, se piqua même d'avoir tous les talens d'un grand général, et déclara enfin à tout venant un autre genre de guerre, d'abord assez profitable, mais qui, malheureusement pour lui, se termina à ses dépens. Passons de cette récapitulation préliminaire aux développemens qui vont le placer au-dessus de tous ses modèles. Veut-on revoir Filémon plus adroit encore avec son Beaunois, ou Maillard plus heureux avec son gentilhomme, ou Arpalin plus audacieux avec son Anglais? Ecoutons Cartouche lui-même dans

le récit de ses *Amours et Aventures*, livre imprimé à Londres. « Je m'étais placé, dit-il, au Saint-Esprit, église fameuse à Paris pour la belle messe qui se dit à une heure, près d'un gros dévot qui avait une superbe tabatière. La foule était grande; il mettait sa boîte dans la poche de son habit; je saisis le moment de l'élévation, où je le vis couché sur sa chaise, pour glisser ma main gauche dans cette poche. Si Janus avait des yeux derrière la tête, cet homme en avait où sont les oreilles; il me vit, et ne voulant pas troubler le mystère, il attendit une minute, me serrant si fortement le poignet, que je n'aurais pu m'échapper qu'en le jetant à terre. Me voyant pris, ou à peu près, je m'approchai encore plus, feignant de lui demander grâce tout bas, et, de la main droite, j'enlevai la boîte que tenait la gauche : alors la donnant à mon second, qui, me voyant embarrassé, était venu à mon secours, je me relevai, et lui dis : Monsieur, de quel droit retenez-vous ma main? Je n'ai pas voulu nuire à votre dévotion, j'ai attendu; vous voyez combien nous sommes pressés, votre poche est large et entr'ouverte, j'ai cru mettre la main dans la

mienne. — Misérable! répond-il élevant la voix, ne m'as-tu pas volé ma boîte? — Moi? quelle horreur! — Dans l'instant, je viens de m'en servir, et tu la tiens encore. — On écoute, on regarde; je me plains de l'injure, je suis le premier à demander qu'on nous mène dans la sacristie. Je me laisse entourer, je soutiens que je n'ai pas quitté ma position, cela était connu; que le plaignant tenait encore mon bras que je lui laissais paisiblement; que je voulais être fouillé jusques aux cheveux, et être reconnu pour galant homme. Le dévot consentit à tout; les Suisses approchèrent. Arrivé dans la salle, je demandai qu'on laissât entrer le plus d'honnêtes gens qu'il serait possible, pour être témoins de ma probité, et de l'entêtement punissable du prétendu volé. On me fouilla avec la plus scrupuleuse exactitude. Mon ennemi criait : Poursuivez, poursuivez, je suis sûr que ma boîte est sur lui, je la lui ai sentie dans la main. Les recherches furent inutiles : si j'avais caché une épingle, on l'eût trouvée. Les spectateurs étaient indignés; les femmes surtout comblèrent de plaisanteries assommantes le pauvre nigaud. Quand il fut bien vérifié que j'étais

irréprochable, l'ancien maître de la boîte me dit : — En honneur, ceci me passe ; il y a de la magie, et je suis obligé de vous laisser aller. — Comment! laisser aller? — Croyez-vous pouvoir impunément manquer à la dignité du lieu et aux égards que des citoyens se doivent? Je le suis comme vous, et j'exige une réparation : quelque authentique qu'elle puisse être, elle ne sera jamais égale à votre insulte. A ces mots, il demanda à me parler en particulier ; je me fis prier pour céder. Il me dit : — Dieu et vous savez seuls le vrai de l'aventure ; je n'aime point les discussions, je ne vous demanderais pas excuse pour un million ; mais désistez-vous de toute poursuite, retirez-vous, voilà ma bourse. Elle était assez grasse ; je la pris, disant que la position critique d'un ami, que je ne pouvais obliger, m'y déterminait. Je ne le vis plus, et sortis fort content de ma messe ».

Ainsi que l'Eclair et Fine-Oreille, Cartouche savait aussi épier de près les dévotes, et s'y prendre d'une manière tout-à-fait aimable pour les mettre à contribution. Comme il était à Londres, il remarqua, dans l'église Saint-Paul, une dame fort pieuse, dont les

doigts étaient ornés de bagues du plus grand prix : il veut se les procurer honnêtement. Il s'était aperçu, à quelques légers mouvemens de cette dame, qu'elle avait les nerfs fort délicats. Que fait-il? Toujours accompagné d'un second, et souvent d'un troisième, il avait ordonné à l'un d'eux de se munir d'un grand flacon rempli de l'ambre le plus fort. L'associé lui en offre : Cartouche le repousse comme ne pouvant supporter cette odeur; le flacon tombe, et se brise aux pieds mêmes de la dame, qui, suffoquée par l'exhalaison d'une telle quantité d'essence, se trouve mal. Cartouche, après avoir durement apostrophé le maladroit, fait l'officieux auprès de la dame, lui donne à respirer de l'eau de Luce adoucie, veut en ondoyer ses mains, et craignant de gâter les bagues, fait remarquer à tout le monde qu'il les serre dans sa poche. La dame enfin recouvre ses sens; il lui fait mille excuses, il en reçoit des remercîmens de tant de soins et d'attentions, et tous les spectateurs eux-mêmes le comblent d'éloges. Il demande alors la permission de replacer les bagues, et en substitue de tellement ressemblantes, que la dame fut peut-

être plusieurs jours à reconnaître qu'elle lui devait autant d'admiration pour son adresse, que de reconnaissance pour ses soins.

Il ne fit pas usage de la pierre d'angoisse de Palioly, mais il y substitua un expédient qui n'est peut-être pas moins ingénieux : il introduisait, dans la bouche des récalcitrans, une espèce de bouillie, qui les tenait, pendant une heure au moins, dans l'impossibilité d'articuler un seul mot.

Nous avons parlé de Carrefour, qui vint en plein midi détendre les tapisseries du salon d'un ministre et les emporta; ce petit tour de gibecière le rend-il seulement digne d'être comparé à Cartouche, qui trouve le moyen de s'approprier le nom, la maison et les propriétés d'un jeune homme depuis long-temps parti pour l'Amérique, en se donnant pour cet absent généralement regretté, et se faisant reconnaître de la mère, de la sœur, de la famille et de tous les compatriotes du voyageur? Cléomas, bravant tous les habitans réunis de Charenton et des environs, ne montre pas plus de courage que Cartouche assiégé par cinq ou six cents Parisiens, et sortant fièrement le pistolet à la main.

Il ne fut pas sans se trouver souvent dans une cruelle anxiété, et en cela, il ressembla parfaitement à Adraste clystérisé. En voici un exemple. « Il demeurait, dit son historien, en chambre garnie dans la rue Saint-André-des-Arcs, et il avait deux laquais, auxquels il avait donné de belles livrées. Un d'eux qui se mêlait d'avoir, comme son maître, des maîtresses entretenues, lui vola une somme considérable pour payer la pension de ses belles. Son maître le fit prendre, il fut mené au Châtelet, et interrogé le lendemain. Il protesta qu'il était innocent, qu'il ne savait rien de ce qu'on lui imputait, et que, s'il y avait un voleur dans la maison, c'était celui-là même qui l'avait accusé d'en être un. On rapporta ce discours à Cartouche; il appréhenda que cela ne fît une mauvaise impression sur l'esprit des juges, et qu'ils ne s'avisassent de vouloir vérifier cette accusation. Tandis qu'il était dans ces transes mortelles, et sur le point de se cacher, un exempt de M. d'Argenson vint lui ordonner de sa part de le suivre chez ce magistrat qui l'attendait. Il obéit en tremblant, et il demeura dans la grande chambre d'audience :

elle était pleine de gens qui étaient cités comme lui. Enfin, M. d'Argenson sortit de son cabinet et expédia encore deux ou trois affaires... On passa ensuite à l'examen de celle qui avait fait appeler Cartouche, et un huissier lui fit signe d'approcher. Il était pâle comme un mort... » Il en fut pourtant quitte pour la peur; il ne s'agissait que de quelques renseignemens sur un duel dont il avait été témoin. Une autre aventure ne lui causa peut-être pas moins de frayeur. Il avait fait rassembler, pendant la nuit, tous ses bandits sur le boulevard, et les y avait passés en revue. Un mendiant ivre qui était couché dans un fossé, aperçut, à la clarté de la lune, un grand nombre d'hommes armés, et l'un d'entre eux donnant des ordres que tous recevaient dans l'attitude du plus profond respect. Voyant ensuite ce grand personnage venir seul de son côté, il courut à lui, en s'écriant : « Monseigneur le général, ayez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim ».

Cette apostrophe était de nature à exciter la surprise et la défiance de Cartouche. Lorsqu'il fut instruit des circonstances auxquelles il la devait, et qu'il comprit le quiproquo, il

en rit et de bon cœur, car il n'était pas sans avoir des prétentions réelles au titre qui venait de lui être donné, témoin la lettre suivante à madame de Ségur, qu'il lui fit trouver un matin sur sa toilette :

« Madame,

» Comme je suis instruit de tout ce qui se passe à la ville et à la cour, j'ai su que depuis deux jours vous avez parlé de moi d'une façon avantageuse au régent monseigneur le duc d'Orléans, et que vous lui avez dit qu'un homme comme moi eût pu faire un bon général d'armée : je suis très-reconnaissant de la bonne opinion que vous avez de ma personne ; et pour vous prouver ma gratitude, j'ai fait mettre dans votre cave cent bouteilles de vin de Champagne, que j'ai eu soin de choisir excellent. Je joins à ce petit présent mon cachet. C'est un sauf-conduit à toute épreuve, et vous pouvez marcher en sûreté dans Paris, à quelque heure que ce soit, sans craindre aucune mauvaise aventure.

» Je suis avec respect,

» Madame,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CARTOUCHE. »

Je dois cette anecdote au *Nouveau Magasin Français*, ou *Bibliothèque instructive et amusante ;* Londres, 1751. « Madame de Ségur, ajoute l'auteur de cet ouvrage, extrêmement surprise de cette aventure, se souvint qu'effectivement elle avait parlé de Cartouche au régent. Elle se hâta d'envoyer visiter sa cave, et y trouva les cent bouteilles qu'on lui avait annoncées. Elle conçut de grands soupçons contre ses domestiques, et voulait faire maison neuve ; mais ses amis lui conseillèrent de se fier à l'honnête voleur qui lui avait promis sa protection, et qui ne permettrait pas qu'elle fût volée. D'ailleurs, tout Paris était plein de Cartouchiens, et peut-être n'eût-elle fait que troquer des voleurs contre d'autres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'elle ne s'aperçut jamais qu'on lui eût fait le moindre tort ».

Cartouche avait un très-jeune frère, assez joli enfant, qu'il avait associé à ses exploits, et qui déjà faisait des prodiges....

Dans les âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Il est vrai que son talent précoce avait été

excité par toutes les lumières réunies de l'art et de l'expérience; je veux dire qu'on l'avait soigneusement exercé au mannequin; et ce mannequin, tout garni de sonnettes, doit être dévalisé dans tous les sens, sans qu'aucune ne se soit fait entendre. Le petit bonhomme était appelé *le Chevalier;* un bandit, costumé en galant abbé, passait pour son précepteur, et l'accompagnait partout. Ici les Mémoires du chef célèbre nous offrent une agréable digression en faveur de l'élève et du maître. « Un jour, dit-il, le chevalier et lui étaient dans une loge à l'Opéra, vêtus tous deux avec goût : deux dames chargées de diamans s'y étaient placées avant eux. Les dames trouvèrent le chevalier d'une aimable figure; ce fut bien mieux quand elles l'eurent entendu, il était plaisant : on lui donna des pastilles prises dans des bonbonnières superbes, on fit des nœuds avec des navettes précieuses, on consulta des montres garnies de brillans; c'étaient pour ces messieurs deux mannequins excellens. L'abbé, pour ne pas gêner, voulut être sur le second banc : pendant le spectacle, il ouvrit avec des ciseaux les sacs à ouvrages, en tira les navettes; peu

avant que la toile tombât, il prit les tabatières dans les poches. Le chevalier était placé entre les dames; mais éclairé par trop de lumière, il n'avait pu opérer encore, il attendait la sortie de la salle. Le moment arrivé, donnant la main à une de ces femmes, et la lui baisant avec expression, il en détacha un beau diamant. Il pleuvait; l'abbé voulait prendre congé, mais on offrit de les reconduire. Le chevalier dit qu'il était à pied, parce qu'il ne demeurait qu'à deux cents pas, rue de Richelieu; les dames insistèrent, elles furent obéies: l'abbé nomma au cocher un hôtel qui perçait sur le jardin du Palais Royal. Pendant le trajet, le chevalier fut pétillant, et dit mille folies qui le firent trouver charmant. Près d'arriver, il demanda la permission d'embrasser des dames si bienfaisantes; elle lui fut accordée, et pendant qu'il les remerciait, avec plus de feu qu'un jeune homme moins instruit n'en aurait mis, se penchant un peu sur elles, favorisé par le mouvement de la voiture, il leur prit deux montres superbes. Le carrosse s'arrêta, mes fripons descendirent, et on ne les revit plus ».

Si Cartouche surpassa tous ses modèles, il

jouit aussi d'une célébrité cent fois plus grande que celle de chacun d'eux : il ne fut pris que par la trahison d'un des siens. Cette capture fut un événement public ; elle fut annoncée au roi : les théâtres célébrèrent aussitôt cette nouvelle importante. Les Italiens donnèrent *Arlequin Cartouche*, les Français représentèrent les *Fourberies de Cartouche*, à l'imitation de celles de Scapin, quoiqu'il y eût, entre les deux héros, une différence très-sensible. Cette dernière pièce était de LEGRAND, auteur et acteur ; elle est fort plaisante, et eut un très-grand succès. L'intrigue en est fort simple. Isabelle, fille de M. Oronte, riche négociant, est promise en mariage à M. Pataut, fils d'un riche négociant d'Angoulême, et qui doit venir sous peu à Paris, où il verra pour la première fois sa future et deviendra son époux. Les deux pères, en arrangeant cet hymen entre eux, se sont mutuellement engagés par un dédit de dix mille francs. Valère, qui aime cette belle et qui en est aimé, rêve aux moyens de faire jouer quelque bon tour au nouveau débarqué, pour qu'il renonce à son mariage et s'en retourne dans sa province ; un clerc de procureur promet à

Valère de le débarrasser de son rival, et voici comment il y réussit. Notre clerc, nommé Gripaut, avait des intelligences secrètes avec Cartouche. Il va le trouver, et arrive au moment où ce chef, au milieu des siens, se fait rendre compte de tous les exploits de la nuit. L'importance de ce travail me force moi-même à perdre un moment de vue notre objet principal. Voyons donc ce qui se passait.

CARTOUCHE.

» Çà, messieurs, que chacun rapporte à la masse le butin de la nuit. Qui est-ce qui a fait la ronde sur le Pont-Neuf?

LA RAMÉE.

» Mon capitaine, c'est l'Eveillé, Sans-Rémission et moi.

CARTOUCHE.

» Qu'avez-vous enlevé?

LA RAMÉE.

» Quatre épées et deux cannes à pommes d'or.

CARTOUCHE.

» Où sont-elles?

LA RAMÉE.

» Les voilà.

CARTOUCHE, *les regardant.*

» Je vous ai déjà dit que je ne voulais que des épées d'argent. Voilà de belles guenilles que vous m'apportez là : je ne sais qui me tient que je ne vous les envoie reporter.

LA RAMÉE.

» Les poignées sont assez fortes, et il me paraît qu'elles sont assez *chenues* (bonnes) pour ce qu'elles nous coûtent.

CARTOUCHE.

» Allons, passons; mais une autre fois ayez plus d'attention. Qui est-ce qui a *travaillé* dans la rue Saint-Denis ?

HARPIN.

» Sans-Quartier, l'Estocade et moi.

CARTOUCHE.

» Qu'avez-vous *pincé*?

HARPIN.

» Six pièces de toile et quatre de mousseline.

CARTOUCHE.

» Voyons-les. (*Examinant*) Comment! ce n'est que de la demi-Hollande, et voilà de la mousseline effroyable... A d'autres. Qui est-ce qui a *trimé* dans la rue des Noyers?

BEL HUMEUR.

» La Fantaisie, Fond-de-Cale et moi.

CARTOUCHE.

» Qu'avez-vous trouvé?

BEL HUMEUR.

» Deux commis de la douane ivres, avec deux marquises du hasard, qui venaient de souper chez Chevret.

CARTOUCHE.

» Que leur avez-vous pris?

BEL HUMEUR.

» Leurs habits et leurs vestes glacées.

CARTOUCHE.

» Et quoi encore?

BEL HUMEUR.

» Rien.

CARTOUCHE.

» Comment, rien! Est-ce que les commis de la douane n'ont pas à présent des montres et des tabatières d'or?

BEL HUMEUR.

» Vous avez raison, mais les marquises les leur avait déjà volées.

CARTOUCHE.

» Qu'on aille demain faire tapage chez ces marquises-là. Je leur apprendrai à frauder ainsi les droits du Bureau.

LA BRANCHE.

» Nous avons rencontré un Gascon qui nous a donné bien de la tablature : il n'avait pas un sol dans sa poche, et il nous a voulu persuader que c'était à nous à lui en donner.

CARTOUCHE.

» Et comment cela?

LA BRANCHE.

» Quand j'ai été à lui le pistolet à la main : la bourse? — Et cadédis, mon cher, j'allais vous la demander. — Cependant, je ne m'en suis pas tenu là, et je lui ai pris ce porte-

feuille. Il faut que ce soit quelque chose de considérable, car à peine était-il loin de nous, qu'il a réveillé tous les voisins, en criant : *Au Guet! au voleur! je suis ruiné.* Ce maraud-là a pensé nous faire prendre, car le Guet était à vingt pas de là.

CARTOUCHE.

» Voyons un peu ce que contient ce portefeuille (*il lit*). *Généalogie du chevalier de Castel-Mince...* Voilà déjà un bon effet. *Par sentence du Châtelet...* Fort bien. *Par sentence des Consuls...* Encore. *A la requête de Toussaints Mille-Pièces, maître tailleur....* Eh! que diable, il n'y a là que des assignations. Messieurs, je ne suis pas content de cela, il y a ici quelque fripon.

TOUS, *se récriant.*

» Ah!

LA BRANCHE.

» Ah! mon capitaine, croyez que vous n'avez affaire qu'à d'honnêtes gens.

CARTOUCHE.

» J'en doute.... (*à son frère*) Et vous, petit drôle, n'avez vous rien *bouliné* (volé)?

LE CHEVALIER.

» Non, mon frère. On m'a surpris hier au soir la main dans la poche d'une dame qui sortait de l'Opéra : on m'a assommé de coups, et j'ai eu toutes les peines du monde à me sauver.

CARTOUCHE.

» Va, misérable, tu ne vaudras jamais ton frère. Je n'avais pas ton âge, que je crochetais déjà des serrures..... »

Notre clerc de procureur ayant eu enfin audience et exposé le sujet qui l'amènait, on décida de commencer par traiter l'Angoumoisin à peu près comme les Rougets et les Grisons traitèrent leur avocat rouennais. Pataut est donc, à son arrivée, dépouillé successivement de sa bourse, de ses diamans, d'une lettre de change de deux mille écus, payable à vue par M. Oronte, et enfin de son habit même, dans les basques duquel il avait, dans la crainte des voleurs, fait coudre deux cents louis. Ses naïvetés, sa bonhomie, ne contribuent pas peu à le faire dévaliser aussi com-

plétement. C'est Cartouche lui-même qui lui joue le dernier tour. Le maître larron échappait en ce moment à un grand danger, d'où il s'était sauvé en souquenille. Il fait revêtir son surtout de toile à Pataut, laisse celui-ci entre les mains d'un faux commissaire, et muni du costume et de tous les titres du gendre futur, il va trouver le futur beau-père, bien décidé à travailler en même temps pour lui-même. Il le rançonne donc, et le traite si cavalièrement, ainsi que sa fille, que M. Oronte, au désespoir de s'être engagé avec un si mauvais sujet, lui donne encore plus d'argent qu'il n'en demandait, pour qu'il renonce à épouser Isabelle. Pendant ce temps, le véritable Angoumoisin s'est dégagé des griffes de son commissaire, et arrive en son nouveau costume. Tout Paris savait déjà l'aventure de Cartouche....

ORONTE, *apercevant Pataut.*

« Ah! ma fille, il faut que ce soit lui-même. On m'a conté ce matin qu'il s'était sauvé d'une maison en souquenille.

PATAUT.

» Cela est vrai; je me suis sauvé dans l'é-

quipage où vous me voyez.... Mais avant que de vous conter tout cela, il faut du moins que je vous embrasse...

ISABELLE, *s'enfuyant.*

» Ah ! je suis morte.

ORONTE.

» Ah ! monsieur, sauvez-moi la vie.

PATAUT.

» Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce que mon habit vous fait peur? C'est un habit de voleur, à la vérité ; mais je n'en puis avoir d'autre que vous ne me donniez de l'argent pour en avoir ; car ma foi je n'ai pas le sol.

ORONTE.

» De l'argent ! ah ! c'est lui assurément.

PATAUT.

» Eh ! oui vraiment, c'est moi-même ; qui vous dit le contraire? Mais laissez-moi vous conter mon aventure...

ORONTE, *tremblant.*

» Je la sais, monsieur ; il n'est pas nécessaire de vous donner la peine.

PATAUT.

» Oh parbleu! écoutez-moi donc... Je fus hier attaqué par des marauds...

ORONTE.

» Dans la rue des Petits-Augustins, n'est-ce pas! nous savons cela.

PATAUT.

» Celle-la, ou une autre; il n'importe.

ORONTE.

» Vous en blessâtes deux, et vous vous sauvâtes en chemise par une cheminée, dans une maison où on vous donna cet habit. Nous savons de plus que vous vous êtes sauvé de prison...

PATAUT.

» Plaît-il?

ORONTE.

» Quoi?

PATAUT.

» Rêvez-vous? quel galimatias me faites-vous là? Il n'y a pas un mot de tout ce que vous me dites là.

ORONTE.

» Eh! monsieur, nous ne pouvons pas bien

savoir la chose. Ce qu'il y a de vrai, c'est que vous passez pour un brave homme; qu'on sait bien qu'il faut que chacun vive de son métier.

PATAUT.

» Larrons ou autres, n'est-ce pas? Parbleu, ceux d'hier auront de quoi vivre long-temps à mes dépens. Ce qui me fâche le plus, c'est que je voudrais avoir ce diamant....

ORONTE.

» Mon diamant? monsieur. Ah! qu'à cela ne tienne pour vous contenter.

PATAUT.

» Que voulez-vous que je fasse de votre diamant quand j'épouse votre fille?

ORONTE.

» Comment, vous épousez ma fille!

PATAUT.

» Est-ce que je ne viens pas pour cela?

ORONTE.

» En voilà bien d'un autre.....

PATAUT.

» Parbleu, je ne crois pas vous faire déshonneur de rechercher votre fille en mariage.

ORONTE.

« Ah! c'est beaucoup d'honneur pour elle; mais enfin, vous me permettrez de vous dire... que la profession... que vous exercez... ne s'accorde guère avec la nôtre.

PATAUT.

» Comment donc? est-ce que nous ne sommes pas tous deux du même métier ?

ORONTE.

» Moi, je suis de votre métier!.... »

Le quiproquo ne finit point là, mais pour comble de malheur, les archers ont pris aussi M. Pataut pour le larron échappé, et viennent l'arrêter. Le petit frère de Cartouche qui s'était caché dans la maison pour faire quelque coup est découvert et saisi. L'Angoumoisin demande à être confronté avec lui.

LE CHEVALIER.

« Ah! mon cher frère, que je suis fâché de vous voir en cet état...

PATAUT.

« Voilà un petit pendard bien effronté. »

Enfin, Valère arrive, annonçant que le véritable Cartouche est pris. L'Angoumoisin délivré est si choqué de la réception, qu'il s'en retourne à Angoulême. L'épopée s'empara aussi des exploits de ce larron fameux et leur consacra seulement treize chants intitulés : *le Vice puni* ou *Cartouche*, poëme par M. Grandval le père *. Un des grands mérites de ce poëme, orné de dix-sept belles gravures, c'est d'être suivi de deux dictionnaires, l'un *français-argot*, et l'autre *argot-français*, pour la facilité des personnes qui veulent se livrer à l'étude du jargon que les brigands

* M. Grandval le père était musicien organiste. Son poëme de Cartouche, où il parodia les plus beaux vers de la *Henriade*, eut une très-grande vogue. — M. Grandval le fils fut un des acteurs les plus estimés du Théâtre-Français.

parlent entre eux. Ce langage est si doux et trouvera tant d'amateurs, que j'ai cru devoir en citer ici quelques termes. — Ici, *icicaille;* l'amour, *le petit dardant;* buvons, *pitanchons;* camarades, *fanandels;* le cabaret, *la piolle;* fort bien, *chenument;* du pain, *de l'arton;* du vin, *du pivois;* de la viande, *de la criolle;* faire bonne chère, *faire riolle;* beaucoup, *gourdement;* excellent, *chenâtre;* un petit garçon, *un mion;* le cœur, *le palpitant;* donnons, *fonçons;* le jour, *le luisant;* une bouteille, *une rouillarde;* un écu, *un rusquin;* un homme, *un marquant;* une poire cuite, *une crotte d'hermite*, etc. Ce n'est là que de l'argot ancien; quant à l'argot moderne, j'avoue que je l'ignore entièrement; mais celui que j'ai cité eut l'avantage inappréciable d'être parlé par Cartouche. Voici même un couplet qui fut chanté par cet illustre brigand lui-même, au milieu de ses compagnons. C'est encore à M. Grandval le père, que je dois cette heureuse découverte; il est pourtant de ma part une grande attention que je prie le lecteur de remarquer: le petit vocabulaire que j'ai donné, renferme précisément tous les termes nécessaires pour

la traduction du couplet argot. En vérité, si dans tout cet incomparable ouvrage, je laisse quelque chose à désirer sous le rapport des recherches importantes, on aurait tort de m'en vouloir : j'aurai péché bien innocemment.

AIR : *Ton joli, belle meunière, ton joli moulin.*

Fanandels, en cette piolle
On vit chenument :
Artons, pivois et criolle,
On a gourdement.
Pitanchons, faisons riolle
Jusqu'au jugement ;
Icicaille est le théâtre
Du petit dardant ;
Fonçons à ce mion folâtre
Notre palpitant.
Pitanchons pivois chenâtre
Jusques au luisant.

Il me reste à parler de NIVET, de RAFIAT et de POULAILLER. Déjà, tout fiers de voir leurs noms accolés à celui de l'immortel Cartouche, ils s'avancent en chantant l'argot. Ils font très-bien de se réjouir et de se féliciter entre eux; quant à moi, qui crois avoir assez fait pour leur gloire en les citant, comme bien d'autres Personnages m'attendent : *lau-*

dabunt alii, je m'échappe du milieu des Brigands.

LE GRIMACIER.

Enfin je respire. A l'exemple des poètes épiques, j'étais descendu aux Enfers; et, infortuné que je suis! au lieu des rians bosquets de l'Elysée, vers lesquels, ce me semble, les rues de Paris devaient naturellement me conduire, je n'ai eu que le Tartare à contempler. J'ai vu Tantale au milieu des ondes et toujours altéré; j'ai vu Ixion sur sa roue et tourmenté par les cruelles Euménides, c'est-à-dire sans métaphore, qu'au lieu de me diriger du côté des Bons-Hommes, je me suis porté vers la place de Grève où expiraient alors quelques-uns de mes héros immortels. Quel spectacle affreux et dont je suis encore tout oppressé!

Mais à peine rendu à la lumière, à peine revenu vers le Pont-Neuf, que de riants tableaux me dilatent le cœur! Voyez ce seigneur italien qui accourt me recevoir, et avec tant d'empressement que sa perruque en est tout ébouriffée. C'est le Grimacier. Tout-à-coup

il s'arrête, il reste en attitude; admirez ses gesticulations, ses démonstrations, ses exclamations; pouvais-je être accueilli par un Personnage plus aimable? Ce seigneur est dans son grand costume : bas de soie, culotte de panne, habit de camelot brodé, et tout cela d'une ampleur qui prouve sa magnificence. Au chignon de sa vaste perruque blonde est suspendue une bourse de parchemin élégamment ornée d'un large nœud. Sur son nez reposent ses immenses lunettes de carton; déjà elles prennent le mouvement du balancier; une vingtaine de grimaces épouvantables et d'autant plus réjouissantes, préludent en mesure avec les sons harmoniques et vraiment harmonieux de son excellent violon. Prêt à chanter, rire et pleurer à la fois, il tousse et sa voix enrhumée entonne :

La bel-le Bour-bon-nai-se.... (*grimace*).

Je crois devoir l'interrompre un instant. ARS, RATIOQUE OS DISTORQUENDI. *Cortorsio prima, aut simplex...* — Bon Dieu! que nous dites-vous là, interrompt à son tour le lecteur; quoi! un *Traité des grimaces?* — « Mor-

bleu! s'empresse d'ajouter un habitant d'un des plus lointains pays du monde savant (car l'inimitable histoire des Personnages célèbres dans les rues de Paris ne peut manquer de voyager dans tout l'univers et d'être traduite dans toutes les langues), morbleu, monsieur, faites-nous part de votre découverte. Ma femme fait des grimaces, mon fils fait des grimaces, ma fille fait des grimaces; mon cousin, ma cousine, mon voisin, ma voisine font des grimaces et les font très-mal; moi je veux en faire aussi et les faire par principes. Communiquez-nous seulement quelques pages de ce Traité; qu'est-ce que cela vous coûte? un coup de ciseaux; vous nous avez ainsi communiqué tant d'autres pages. » Cet amateur-là prie son monde d'un ton un peu caustique.

Eh bien! messieurs, l'*Ars, ratioque os distorquendi*, c'est-à-dire l'*Art de grimacer* ou *de se contourner méthodiquement la figure*, est due aux longues méditations d'un savant physiologiste du quinzième siècle. Ces notions précieuses se réduisent à SEPT PRÉCEPTES GÉNÉRAUX ou *sept Grimaces principales*,

C. M. del.

Ars ratioque os distorquendi ..... (15.e Siècle.)

que le texte désigne de la manière suivante, savoir :

Contorsio prima, aut *simplex*.
—— secunda, aut *duplex*.
—— tertia, *laboriosa*.
—— quarta, *dolorosa*.
—— quinta, *multisona*.
—— sexta, *taciturna*.
—— septima et ultima, *complicata*.

Développons et parlons en notre langue. J'aurai au moins ici un mérite, celui d'être traducteur.

I^a^. *Grimace simple*. Mine riante et gracieuse, yeux arrondis, traits rapetissés.

II^a^. *Double*. Mine moitié riante et moitié affligée, ou même effrayée. — Quelques cris par intervalles.

III^a^. *Laborieuse*. Mine renfrognée, nez enflé, joues tremblantes.

IV^a^. *Douloureuse*. Yeux gros et mouvans, joues gonflées, lèvres agitées. — Des gémissemens.

V^a^. *Bruyante*. Yeux fermés, bouche largement ouverte, langue saillante. — Des cris, du rire et des pleurs.

VI^a^. *Silencieuse*. Yeux fixes, bouche faisant le cul de poule, joues creuses, mine alongée.

VII. *Compliquée.* Le texte ajoute : *Diuturna, rerum cumulatio.* Interminable, réunion de presque toutes les précédentes : rire inextinguible, douleur que rien ne peut calmer, cris renaissans; développement de tous les moyens. Cette dernière grimace ne s'emploie que lorsque la Bourbonnaise est réduite au trépas. Je laisse au goût des amateurs de faire une juste application de tous les autres préceptes. Cet ouvrage est un petit in-4°. fort rare, et que l'on ne trouve pas même dans toutes les grandes bibliothèques.

Il y a eu deux Bourbonnaises : l'une, *qui avait des écus;* c'était, dit-on, une fort jolie nymphe du Port au blé. Celle dont il est ici question *est fort mal à son aise;* ce fut une courtisane célèbre, déçue de son espoir et tout-à-coup précipitée du plus haut point de grandeur et de prospérité. La courtisane est oubliée, mais, grâce aux admirables contorsions qui doivent accompagner sa complainte, l'on chante encore et l'on chantera toujours, sans avoir besoin d'aucune allusion :

La belle Bourbonnaise,
La maîtresse de Blaise,
La maîtresse de Blaise,
Est bien mal à son aise !
Elle est sur le grabat !
Ah ! ah ! ah ! ah !

La pauvre Bourbonnaise,
Sans fauteuil et sans chaise,
Est bien mal à son aise!
Elle est sur le grabat!....

N'est-il pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage,
Qu'une fille aussi sage,
A la fleur de son âge,
Soit réduite au trépas!
Ah! ah! ah! ah!

Je poursuivrais en vérité de grand cœur, si j'en savais davantage, mais d'autres y suppléeront. Ils me devront l'essentiel : le secret de faire de bonnes grimaces. Je recommande pourtant aux amateurs d'user sagement de cette méthode : tout le monde sait qu'en apprenant sans maître et d'après des livres, on risque de contracter des habitudes défectueuses.

L'histoire ne nous a pas conservé le nom du Personnage qu'il m'avait semblé voir me si bien accueillir; cher lecteur, il faut bien le dire enfin, je ne jouissais alors que d'un bonheur d'imagination. Je doute même que notre Farceur puisse s'offrir encore à des regards humains, car je le crois en ce mo-

ment devant ceux du Père Éternel. Mais il a de nos jours un digne successeur, et bien que ce ne soit pas ici la place d'en parler, je saisis l'occasion de m'acquitter envers lui, avant que nous ayons perdu de vue l'excellent Traité des grimaces. Seulement lorsque nous en serons aux Personnages vivans, je prie le lecteur de se souvenir que tous les bons artistes en ce genre ne sont pas morts.

Le Grimacier moderne fait ordinairement les délices de Tivoli; et la munificence impériale, à chaque réjouissance publique, lui fait occuper un des bosquets de nos Champs-Elyséens, champs non seulement consacrés au plaisir, mais image du paisible et fortuné séjour qui attend les grands hommes après leur trépas. C'est là que le nouveau chanteur de la *Bourbonnaise*, ombre par anticipation, et toujours sûr d'égayer les vivans, se démantibule la figure d'après les préceptes de l'*Ars, ratioque os distorquendi*. Il s'y montre ordinairement accompagné de M. Préjan, Personnage vénérable, à cheveux blancs et vêtu tout en noir, qui, lui-même fort célèbre, remplit agréablement les intermèdes par divers tours d'une dextérité remarquable. On le

voit, entre autres, jeter successivement en l'air jusqu'à cinq boules d'ivoire qu'il ressaisit, fait remonter tour à tour, et maintient assez long-temps dans un mouvement rapide et alternatif; genre d'amusement, qui, plus qu'on ne le croit, est digne de fixer les regards de l'homme doué d'un esprit vraiment observateur, en ce qu'il nous rappelle un spectacle pareil, remarqué chez les peuples du second hémisphère, au moment où les navigateurs les visitèrent pour la première fois. Écoutons le capitaine Cook, ou plutôt M. Forster, un des compagnons de sa seconde expédition, car c'est ce naturaliste qui fit cette remarque intéressante à Tongataboo, une des îles des Amis. « Quelques femmes chantaient, dit la relation, mais une jeune fille, d'une physionomie charmante, et dont les longs cheveux noirs et bouclés retombaient avec grâce sur ses épaules, paraissait surtout fixer l'attention de la société et la distraire. Elle jouait avec cinq gourdes, de la grosseur d'une petite pomme et parfaitement rondes, qu'elle jetait sans cesse en l'air, l'une après l'autre, et avec tant d'adresse que, pendant un quart-d'heure, elle ne manqua pas une seule fois de

la ressaisir.» (*Voyages de Cook, tom. III.* *).

Ce rapprochement prête, à mon avis, un nouveau charme au jeu des boules ascendantes et descendantes exécuté par M. Préjan. Aussi notre Personnage, fort de l'intérêt intrinsèque d'un spectacle que tout le monde, pour peu qu'il ait lu, doit être en état d'apprécier, ne s'amuse-t-il pas comme Bruscambille à faire des prologues et des paradoxes. Il s'avance, salue et met la main à l'œuvre, sans dire mot; seulement, s'il lui arrive de se tromper (ce qui est rare) il s'adresse à lui-même ces paroles prononcées d'un ton bref: *ah! qu'il est bête!*

Ne sommes-nous qu'imitateurs dans cet aimable jeu, qui, en 1774, fut trouvé en vogue à quatre ou cinq mille lieues de notre continent, au beau milieu de l'immense mer du Sud, et presque chez nos Antipodes? ou l'imagination humaine l'avait-il à la fois produit sur les deux hémisphères? Un de nos jeux de combinaison déjà inventé y fut reconnu. Ces Indiens avaient, à peu de diffé-

* Traduction nouvelle en six volumes in-12, ornés de la carte générale et de 30 figures. *Voyez* l'annonce en tête de cet Ouvrage. (*Note de l'Editeur.*)

rence près, imaginé notre jeu de dames avec son damier. Ils avaient aussi le goût de la musique et de la poésie; on observa que leur esprit était tant soit peu enclin à la satire, et ils excellaient dans le talent d'improviser. Avec quel empressement ne dut-on pas chercher à connaître les différens rapports que pouvait avoir leur génie avec le nôtre? Moi je leur eusse aussitôt demandé s'ils chantaient aussi une *Bourbonnaise* d'après l'*Ars, ratioque os distorquendi.*

AOTOUROU, HABITANT DE TAÏTI.

Tous ceux qui ne sont pas étrangers à l'histoire des navigations dans la mer du Sud, connaissent l'île fortunée de Taïti. M. Esménard a dit :

O-Taïti, l'Eden du nouvel hémisphère.

La poésie ne pouvait mieux peindre d'un seul mot la patrie d'Aotourou. Là, règne un printemps continuel, là une terre fertile prodigue d'elle-même ses trésors; ce ne sont point tous les mets somptueux des Européens,

qu'elle offre à ses habitans, mais l'île abonde en fruits, en végétaux; le sol produit l'igname, le coco; et le précieux fruit à pain, sorte de pomme de la grosseur et de la forme d'un melon, qui croît sur un arbre et dont l'intérieur a la couleur, la consistance et le goût de la mie de pain blanc. Le coco est un fruit dont la chair est extrêmement agréable à manger et qui donne en outre une liqueur rafraîchissante et fort saine. L'île aussi est abondamment pourvue de diverses espèces d'animaux domestiques qui ne sont élevés que pour servir à la nourriture de l'homme, et ses rivages fournissent avec prodigalité les poissons les plus estimés.

Là régnaient aussi (je me sers maintenant d'un temps qui indique le passé, car je vais parler de l'innocence des mœurs, et Taïti a été connue des Européens), là régnaient aussi la douce hospitalité, une ingénuité touchante; là, tous les cœurs ne respiraient que l'amour, l'amitié :

> Beaux lieux, où de l'amour sans voile et sans flambeau,
> L'innocence hardie allume le flambeau !

a dit encore l'auteur du poème de *la Navigation* ;

Où l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence,

avait dit le chantre des *Jardins*. Leurs jours s'écoulaient dans une paisible indolence. Mollement étendus sur leurs nattes ou à l'ombre de leurs bocages épais, ils passaient le temps à converser, à chanter, à jouer de la flûte; la famille royale elle-même n'avait presque point d'autre occupation du matin au soir.

Cette île fut découverte, en 1767, par le capitaine Wallis. Quel ne dut pas être l'enthousiasme des Européens à la vue de ce séjour enchanté, où dès le premier abord se réalisaient tous les plus rians mensonges que l'imagination eût jamais enfantés? « Rien de plus tendre, de plus caressant que ces bons Insulaires, disent les relations. Tous, à l'aspect des étrangers, accouraient sur leurs pirogues chargées de présens, tandis que des femmes d'une beauté enchanteresse, nageant avec grâce autour du navire, présentaient le spectacle ravissant de Naïades nouvelles se jouant mollement sur les ondes. » Ailleurs, tableau non moins touchant de l'empressement de ces Indiens à accueillir les navigateurs : « Plusieurs lancèrent leurs pirogues

en mer et ramèrent vers nous... Ils agitaient une feuille large et verte en répétant par acclamation, *tayo, tayo,* expression qui chez eux annoncent l'amitié. L'extrême douceur de leur caractère se décelait dans leurs regards et dans toutes leurs actions. Ils nous prodiguaient des marques de tendresse et d'affection; ils nous prenaient les mains; ils s'appuyaient sur nos épaules; ils nous embrassaient. » Aussi le capitaine Cook, de qui j'emprunte ces détails et dont les trois Relations peuvent être considérées comme l'histoire générale de tous ces peuples à peine connus de nous jusqu'à lui, à chacune de ses expéditions ne pouvait-il se lasser de revenir vers cette terre chérie; à trois reprises déjà il l'avait abordée, à la quatrième il croyait encore la voir pour la première fois; « les malades eux-mêmes, dit-il, se traînèrent sur le pont, afin de contempler de nouveau cette terre délicieuse, dont la vue seule faisait déjà oublier tous les maux et toutes les fatigues. »

J'ai cru devoir parler de la patrie d'Aotourou avant de parler de lui-même, puisqu'il ne dut réellement sa célébrité parmi nous, qu'à son avantage d'être né dans le second

hémisphère et de pouvoir nous attester personnellement que tout ce que l'on racontait de son pays n'était point fabuleux. La découverte de Taïti était alors toute récente et en raison de sa nouveauté elle semblait bien plus digne encore d'occuper tous les esprits. Je demande un peu quelle sensation ne devait pas produire la vue d'Aotourou, tout-à-coup transporté dans les rues de Paris, des habitations casanières d'un nouveau monde qui en tout et pour tout, en fait des produits de l'imagination, ne s'était parfaitement rencontré avec celui-ci que dans le jeu des boules ascendantes et descendantes, et l'invention de faire avancer de petites pièces noires et blanches sur un damier? J'ai dit que les Taïtiens jouaient de la flûte, mais cette flûte était loin de ressembler à l'instrument musical auquel nous avons donné ce nom; elle avait plutôt quelque analogie avec la cornemuse des Écossais. Tous les Parisiens ne pouvaient donc manquer d'entourer Aotourou, de le contempler comme un être dont les vêtemens, les mœurs, la patrie, le langage, les habitudes, le caractère, la figure, la personne même étaient autant de phénomènes dont ne

pouvaient trop se repaître leur étonnement et leur curiosité. On ne serait pas plus stupéfait si les aréonautes allaient tout-à-coup pénétrer dans l'une des planètes voisines, et, à leur retour, nous en montrer un habitant.

Aotourou avait été amené en France par M. de Bougainville, dont les vaisseaux avaient suivi de près à Taïti ceux du capitaine Wallis. Le navigateur français peut même revendiquer l'honneur de la découverte de cette île, car le capitaine anglais n'en avait pas même connu le nom et ne s'y était montré que pour faire jouer ses grosses pièces d'artillerie, parce que ces bons Indiens qui n'avaient pas encore vu de ces gros bâtimens flottans, avaient été tentés de jouir du plaisir de s'en emparer. Les Français nommèrent d'abord Taïti la *Nouvelle-Cythère;* mais guidés par un profond observateur, ils ne tardèrent pas à la désigner par son vrai nom, malgré la difficulté de s'entendre avec un peuple dont ils ne connaissaient pas le langage et dont l'organe n'était pas même susceptible de parvenir à imiter les sons articulés par toute autre nation. Jamais Aotourou ne put prononcer

le nom de *Bougainville* autrement que *Potaveri*, et ce fut ainsi qu'il s'appela lui-même par reconnaissance pour son bienfaiteur. Ce Taïtien était âgé de trente ans. Un des chefs de l'île l'avait présenté à M. de Bougainville au moment de son départ, en lui disant « que c'était son ami qu'il confiait à ses amis. » Ce même chef voyant le capitaine Cook à son second voyage en 1774, et croyant, comme tous ses compatriotes, que tous les gros navires qui mouillaient chez eux devaient arriver du même pays, lui témoigna aussitôt combien le souvenir de M. de Bougainville lui était cher : « Dites-lui, ajouta-t-il, que je suis son ami et que je désire le revoir à Taïti. Pour que vous vous souveniez de ma commission, je vous enverrai un cochon dès que je serai chez moi. » Les cochons de Taïti sont un mets succulent et d'une grande ressource pour les navigateurs. Cette île est inépuisable pour les approvisionnemens.

Voici des détails authentiques sur le séjour d'Aotourou à Paris, et qui donneront une idée du genre de sensation qu'éprouvent les bons Parisiens à la vue des choses extraordinaires. J'extrais ce passage de la relation

de M. de Bougainville. « Je n'ai épargné, dit cet illustre navigateur, ni l'argent, ni les soins pour lui rendre son séjour à Paris agréable et utile. Il y est resté onze mois, pendant lesquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empressement pour le voir a été vif : curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persiffleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés, et décident cependant avec sévérité et sans appel. Comment, par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? Que pouvais-je répondre? ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une question pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puisque je savais qu'à mon arrivée, plusieurs de ceux mêmes qui passent pour instruits, soutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puisque je n'avais pas été en Chine. D'autres, Aristarques tranchans, prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce qu'après un séjour de deux ans avec des Français, il par-

lait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre peut-être.... que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres et toutes exprimées dans leur langue, comme elles le sont dans la langue française..... Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, il parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût, était l'Opéra; car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à ma-

dame la duchesse de Choiseul qui l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'intérêt et d'amitié auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présens. Aussi allait-il de lui-même voir cette généreuse bienfaitrice toutes les fois qu'il savait qu'elle était à Paris.

» Il en est parti, continue M. de Bougainville, au mois de mars 1770, et il a été s'embarquer à la Rochelle sur le navire *le Brisson*, qui a dû le transporter à l'Ile-de-France. Il a été confié pendant cette traversée aux soins d'un négociant qui s'est embarqué sur le même bâtiment dont il est armateur en partie. Le ministère a ordonné au gouverneur et à l'intendant de l'Ile-de-France de renvoyer de là Aotourou dans son île. J'ai donné un Mémoire fort détaillé sur la route à faire pour s'y rendre, et trente-six mille francs (c'est le tiers de mon bien) pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à consacrer une somme d'argent pour transporter à Taïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux; et le roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était

nécessaire, relâchât aux Philippines. Puisse Aotourou revoir bientôt ses compatriotes!.. »

Hélas! c'était ses vœux les plus chers; l'amour de son pays était fortement imprimé dans son cœur; je vais en donner une preuve en rapportant un trait qui fut alors fort connu et dont M. Delille a formé un des touchans épisodes de son poëme des *Jardins*. La poésie la plus harmonieuse va déployer ici tous ses charmes.

« Un jour, dans ces jardins où Louis, à grands frais,
Des quatre points du monde en un seul lieu rassemble
Ces peuples végétaux surpris de croître ensemble,
Qui, changeant à la fois de saison et de lieu,
Viennent tous à l'envi rendre hommage à Jussieu:
L'Indien parcourait leurs tribus réunies,
Quand tout-à-coup, parmi ces vertes colonies,
Un arbre, qu'il connut dès ses plus jeunes ans,
Frappe ses yeux: soudain, avec des cris perçans,
Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
Le couvre de baisers. Mille objets pleins de charmes,
Ces beaux champs, ce beau ciel, qui le virent heureux,
Le fleuve qu'il fendait de ses bras vigoureux,
La forêt dont ses traits perçaient l'hôte sauvage,
Ces bananiers chargés et de fruits et d'ombrage,
Et le toit paternel, et les bois d'alentour,
Ces bois qui répondaient à ses doux chants d'amour;
Il croit les voir encore, et son âme attendrie
Du moins pour un instant retrouve sa patrie. »

« J'aurais voulu, ajoute M. Delille dans une de ses notes, mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut, et qui lui rappelait sa patrie. C'est *O-Taïti*, disait-il; et en regardant les autres arbres, ce n'est pas *O-Taïti.* »

A peu près vers le même temps où les rues de Paris s'enorgueillissaient d'être visitées par ce naturel des îles du Tropique, les rues de Londres accordaient un même degré de célébrité à un de ses compatriotes. Celui-ci se nommait Omaï, il avait été amené en Angleterre par le capitaine Cook. La nouvelle édition de Voyages que j'ai déjà citée, est terminée par une notice qui ne laisse rien à désirer sur ce second Personnage. Les vaisseaux le rendirent aux champs qui l'avaient vu naître; on lui construisit dans sa patrie une jolie maison à l'européenne; il y eut ses propriétés, son enclos, ses jardins, son petit arsenal. Il y vécut heureux au milieu de ses anciens amis, ne cessant de les entretenir de toutes les merveilles qu'il avait vues en Europe. Un tel bonheur n'était pas réservé au

pauvre Aotourou ; il mourut de la petite-vérole à l'Ile-de-France.

DUCHEMIN, LE PÈRE LAJOIE.

Nous revenons à de gais personnages. Voici des Farceurs et d'illustres Farceurs; ce furent les Gaultier-Garguille de leur siècle. Comme leur modèle, à la vérité, Duchemin et le père Lajoie ne s'élevèrent pas à la hauteur du style tragique : peut-être la tragédie de leur temps était-elle moins digne d'avoir de tels soutiens; mais à l'exemple de leur patriarche, ils composèrent des chansons récréatives qu'ils rendaient plus piquantes encore par la manière dont ils les débitaient. Duchemin s'intitulait l'Enfant de chœur du Pont-neuf. Quant au père Lajoie qui lui succéda, son nom suffit toujours à sa renommée et il le justifia complétement par sa gaîté inaltérable. L'objet de ces deux Chanteurs fameux était le précepte connu, *Castigat ridendo mores;* l'instabilité du goût français dans ses usages et ses costumes alimentait surtout leur

verve comique et tant soit peu critique. Je vais en présenter plusieurs exemples; ce qui donnera à cet article quelque chose de l'importance du *Journal des Modes*:

L'autre jour le père Thomas
Laissa tomber sa perruque en bas.
Il n'avait pas de cheveux trois douzaines;
Encor faisait-il son embarras.
La catakoi, la joli koi!
On la voyait du port Saint-Nicolas.
Adieu perruque, adieu rotonne,
Le pèr' Thomas n'a plus de koi.

Voyons pour les dames. Il s'agit des coiffures à la grecque; ceci est de l'année 1773.

On ne peut sans réflexion
Envisager notre coiffure.
N'est-ce pas sans compassion
Détruire l'aimable nature?
Petite tête et gros toupet;
De trois cheveux faire un paquet;
Petit minois et grand bonnet;
Et voilà la grecque.
Cheveux d'emprunt, coiffure au parfait,
Voilà la grecque et son portrait.

Thémire a de faibles couleurs;
Il ne lui faut que rubans roses,

Du blanc, du rouge, des odeurs,
Et dans peu de jours autres choses.
Sophie est jolie en toquet,
Mais il lui faut le haut bonnet,
Triples frisons, vide gousset,
Et voilà la grecque.
Riche tête et pauvre jupon,
Voilà la grecque tout du long.

Et les servantes du château,
Pour avoir des grâces nouvelles,
Portent sur leur tête un chapeau
Et des guirlandes des plus belles.
Robes d'hiver dans le printemps,
Beaux souliers, boucles de six blancs,
Des bas repris de l'ancien temps,
Et voilà la grecque, etc.

L'invention des cabriolets fut aussi célébrée.

La mode en devient si commune
Que les savetiers du Palais
Se promènent en cabriolets
Avec les marchandes de prunes....

Autre mode. Couleur en vogue, année 1776.

Plus de fontanges,
Aurore, ni citron,

Ces goûts étranges
Ne sont plus de saison.
Le jaune est déplaisant,
Le vert n'est point galant,
Quittez le bleu de Prusse,
Et prenez un ruban
Couleur de puce.

Une fillette,
Par un lundi matin,
Part en cachette
Du faubourg Saint-Germain.
Traversant le Marais,
Elle fut tout exprès
Au-delà de Picpuce,
Pour avoir un bouquet
Couleur de puce.

Le père Lajoie ne s'en tint pas à la critique des modes. Il fit aussi des chansons militaires. La suivante est de sa façon et obtint un très-grand succès.

J'ai servi Sa Majesté;
Je viens d'avoir mon congé.
En sortant d'apprentissage,
Je n'étais pas dégourdi;
A présent j'ai l'avantage
D'être beaucoup plus hardi.

Celle-ci est par Duchemin. C'est de l'anacréontique.

Fille qui n'aime point les garçons
Doit passer pour un corps sans âme;
C'est en vain qu'elle fait des façons,
Elle sent dans son cœur une flamme
Qui la dévore nuit et jour;
Contre elle-même elle murmure.
On fait injure à la nature
Quand on résiste à l'amour.

Duchemin n'exprimait pas moins bien l'essor des passions tumultueuses :

Où suis-je ? Au-dessus du tonnerre
L'amour m'aurait-il transporté ?
Je ne reconnais plus la terre
Où j'ai perdu ma liberté !

Mineur. (Andantino.)

Reviens, trop insensible Agathe!
Rappelle mes sens égarés ;
Goûte à longs traits, petite ingrate,
Les biens qui te sont préparés.

Majeur. (Vivace.)

Où suis-je ? Au-dessus du tonnerre.... etc.

Enfin, l'un et l'autre eurent leurs momens

de grosse gaîté, comme Gaultier-Garguille lorsqu'il chantait : *Un jour me pourmenant*, ou *Mon compère a une fille ;* mais on reconnaîtra ici cette aimable réserve qui annonce un siècle policé.

Qu'est qu'vous avez donc là qui bouffe ?
On voit ça par sous vot' mouchoir ;
J'ai si grand' peur qu'ça n'vous étouffe !
Donnez-y d'lair un peu pour voir.
Eh bien ! ça n'est-y pas ben mieux ?
Moi-même j'm'en sens tout joyeux ;
On voit qu'ça saute aux yeux.

Autre.

J'arrive à pied de province
Par le grand chemin,
En pet-en-l'air aussi mince
Que du parchemin ;
Mais ma vertu, sans nuage
Toujours restera.
Je veux être toujours sage,
M'aime qui voudra.

Cinquième couplet.

Je vis un académiste,
Jeune et fait au tour,

Qui me suivait à la piste
  Dans le Luxembourg.
C'est un oiseau de passage,
  Qu'importe cela....
Désormais je serai sage,
  Encor celui-là.

Dixième couplet.

Passant au quai de l'Horloge,
  Je donnai dans l'œil
D'un gros sous-fermier qui loge
  Quartier Montorgueil.
Martin vernit l'équipage
  Qu'il me donnera....
Désormais je serai sage,
  Encor celui-là.

Quinzième couplet.

Un des chefs de la finance,
  Seigneur obligeant,
S'offre à troquer ma faïence
  Pour des plats d'argent.
Refuser n'est pas l'usage,
  Qu'est-ce qu'on dira?...
Désormais je serai sage,
  Encor celui-là.

Trentième et dernier couplet.

Deux Mousquetaires me virent
Dans un cul-de-sac ;
Très-poliment ils m'offrirent
Tous deux du tabac.
N'en avoir qu'un, c'est dommage,
L'autre m'en voudra....
Désormais je serai sage,
Encor ces deux-là.

BÉBÉ.

Bébé était un nain si remarquable parmi les Pygmées, qu'on le jugea digne des regards du roi, et qu'on le lui présenta dans un pâté. Je ne connais de ce Personnage qu'un trait qui l'ait réellement rendu célèbre dans les rues de Paris. Un jour que Bébé, sortant de la rue Dauphine (aujourd'hui de Thionville), s'avançait vers le Pont-Neuf, quelqu'un le reconnut, le nomma et la foule accourut de toutes parts, croyant l'entourer pour le contempler à son aise. Bébé qui ne voulait pas se donner en spectacle, s'enfuit par le quai de la Vallée et enfile la rue des Augustins. La foule était sur ses traces et

arriva presque aussitôt; mais le Personnage avait disparu. On eut beau chercher, on ne le trouva point, et cependant il était devant tous les yeux : Bébé, passant contre la boutique d'un bottier, s'était glissé dans une botte-forte. Ceci est un supplément à l'Histoire du Petit-Poucet.

L'AMBASSADEUR.

C'est une découverte précieuse que celle d'un ambassadeur qui mérite de figurer au nombre des Personnages célèbres dans les rues de Paris. Celui-ci s'acquit des droits à cet honneur par son originalité; peut-être en eut-il de non moins réels sous un autre point de vue que je ne me charge point d'examiner et que j'indiquerai seulement au lecteur en temps et lieu, afin d'embellir le dénouement.

Il s'agit ici de Méhémet-Rizabeg, ambassadeur persan, que l'on vit à Paris peu de temps avant la mort de Louis XIV. Le premier trait qui le caractérise, ce sont toutes les difficultés qu'il crut avoir à surmonter pour faire dignement son entrée à Paris. Il s'était arrêté à Charenton, où M. le baron de

Breteuil, qui n'avait pas le mot de l'énigme, s'étant rendu en sa qualité d'introducteur des ambassadeurs, le trouva couché auprès du feu sur de riches tapis à la manière des Orientaux et le complimenta en style oriental. Le ministre persan, qu'au premier abord il avait pris pour un gros singe, ne s'était pas levé à son arrivée; seulement il s'était placé plus commodément et l'avait écouté fièrement, le coude appuyé sur le carreau. Quand M. de Breteuil eut parlé, Méhémet-Rizabeg commença par exiger que ce fût le ministre des affaires étrangères qui vînt le recevoir, parce que, disait-il, la charge de ce ministre correspondait à celle de grand-vizir. Il voulait donc que le grand-vizir de France vînt le chercher à Charenton dans les carrosses du roi; que ce ministre en descendît alors et s'en retournât à cheval, tandis que lui, ambassadeur persan, il ferait la route seul dans la voiture. Cette condition était expresse; il ne pouvait, disait-il, consentir à se renfermer dans une boîte avec un Chrétien. Il déclarait aussi qu'il ne ferait son entrée qu'après la lune de février : telle était sa ferme résolution, parce que tous les jours qui restaient jusqu'à

cette époque, étaient connus par lui pour des jours malheureux. On voit si la science du dominicain Albert le Grand n'est pas révérée dans tous les pays.

Toutes ces conditions furent remplies, ou elles ne le furent pas. Au moment du départ, notre ambassadeur se trouva fort embarrassé : il ne pouvait partir sans se lever, et comme M. de Breteuil était présent, il ne voulait pas être debout devant lui. Il paraît qu'il ne voulait pas non plus se faire porter, ce qui eût obvié à tous les inconvéniens. Prier M. de Breteuil de s'éloigner, il ne l'osa peut-être point; mais il fit mieux, il l'y força par l'extrême impatience qu'il lui fit éprouver. Le seigneur français, qui cherchait à respirer un instant loin de l'ennuyeux personnage, ne fut pas plutôt hors de l'appartement, que Méhémet, profitant du moment, s'élança comme un trait, courut saisir la bride d'un cheval et se jeta en selle. M. de Breteuil, justement piqué, lui signifia de descendre. Le Persan furieux montra son sabre et pressa son cheval, mais le coursier fut arrêté; et le Persan, contraint de mettre pied à terre, courut encore aussitôt dans son appartement où il se

roula sur ses tapis. M. de Breteuil qui arrivait seul au même instant, se vit alors, par son ordre, environné de six soldats de sa suite qui le couchaient en joue. Tout autre qu'un Français eût pu être intimidé : M. de Breteuil se contenta de lui dire que s'il le voulait, d'un coup de sifflet il ferait sur-le-champ paraître six mille hommes armés, et le saisissant par les boutons de sa veste, il le força de se lever et de marcher. Méhémet, un peu soû, se décida si brusquement à obéir, qu'au moment où il courait pour monter en voiture, il renversa deux ou trois gentilshommes qui se trouvaient sur son passage.

On s'était déjà porté en foule à Charenton pour voir ce maussade individu ; sa célébrité ne pouvait que s'accroître lorsqu'il fut à Paris ; mais l'air de la capitale eut la vertu de le rendre presque aimable, ou au moins lui fit perdre beaucoup de la rudesse de ses manières. Il affectait de se montrer en public, faisait des promenades sur l'eau, ou parcourait les rues précédé de son étendard, escorté de ses fusiliers et suivi de quatre chevaux harnachés à la persanne ; seulement il était resté fort scrupuleux à ne rien entreprendre avant

d'avoir feuilleté ses livres et bien examiné s'il ne se hasardait point en un jour qui fût d'un mauvais présage. La manière dont il prenait ses repas excitait surtout la curiosité publique. Une nappe de brocard d'or était étendue à terre sur son tapis; il se faisait servir du riz, en prenait avec les doigts, et le pétrissant dans ses mains en formait plusieurs boulettes qu'il lançait ensuite l'une après l'autre dans sa bouche. « Tout le monde courait à ce spectacle, disent les Mémoires du temps, et les dames curieuses de tout, non contentes d'être allées à Charenton avec des hommes de la première qualité, venaient chez lui en si grand nombre, qu'il avait souvent plus de quarante femmes dans sa chambre, et autant qui attendaient pour entrer. Il ne pouvait s'accoutumer à la familiarité des deux sexes en France : il ne permettait pas qu'ils se trouvassent ensemble; il avait réglé que les femmes viendraient le soir et les hommes le matin; il les recevait avec politesse, mais sans se lever, fumant continuellement et faisant donner du café, du sorbet et du thé à qui en voulait prendre; il avait une musique, et la complaisance des dames

pour lui fut telle, qu'elles se portèrent à danser seules sans la compagnie des hommes. » Ne serait-il pas maintenant fort piquant que ce Persan illustre, si respectueusement accueilli par les grands et si fêté par les belles, ne fût qu'un adroit Personnage qui ait joué son rôle également bien avec les uns et avec les autres? Si l'on en croit les Mémoires, cette ambassade ne fut qu'une comédie et l'acteur principal un Jésuite portugais.

TACONNET.

Le fameux Taconnet fut surnommé *le Molière des Boulevards.* Il était auteur et acteur, et a composé pour le théâtre de Nicolet plus de cinquante ou soixante parodies, farces ou parades. *Les Écosseuses de la Halle,* farce; *Nostradamus,* parodie de *Zoroastre; les Époux par chicane,* parodie d'*Hypermnestre; Cadichon et Babet,* parodie de *Pyrame et Thisbé; le Poisson d'avril,* parade; *la Mort du Bœuf gras,* tragédie pour rire; *les Bourgeois-Comédiens,* ou *la Folie à la*

mode, tragi-comédie-lyrique; *les Aheuris de Chaillot,* ou *Gros-Jean bel esprit,* etc. On distingue dans ses productions *les Aveux indiscrets* et *le Baiser donné et rendu.* La plupart de ses héros étaient des savetiers, des ivrognes, des commères, des barbouillards, des égrillards; mais il aimait surtout les savetiers. Il donna *le Savetier philosophe,* ou *l'Esprit tiré aux cheveux; le Savetier avocat; le Savetier gentilhomme; le Financier et le Savetier.* C'était aussi le rôle qu'il préférait, et l'on peut dire qu'il le remplissait avec une rare perfection. Ses parades attiraient une foule immense sur le boulevard du Temple; non seulement la multitude y courait, mais les personnes de qualité s'y rendaient dans leurs voitures, de manière que sur tous les points d'où il était possible d'aperçevoir la porte du Théâtre de Nicolet, ce n'était qu'affluence de peuple et rangées de riches équipages, stationnés comme devant l'hôtel d'un ministre. Ce que l'on admirait surtout dans le Farceur moderne, c'était la gravité avec laquelle il remplissait son personnage de savetier. Son costume n'était pas moins plaisant. L'acteur avait une

scène de prédilection, où feignant d'avoir quelque chose à ramasser, il se retournait tout-à-coup et montrait en se baissant, un fond de culotte tout déchiré, au travers duquel passait un pan de sa chemise. Cette vue était le signal des applaudissemens, qui partaient aussitôt de toutes parts avec des cris de joie et d'enthousiasme.

Taconnet était né à Paris en 1730, d'un menuisier, dont il avait d'abord appris et exercé l'état. Il avait débuté sur les tréteaux de la Foire. Un autre rôle qu'il jouait aussi avec le plus grand succès, c'était celui d'ivrogne, et il se piqua même, assure-t-on, de le représenter si souvent au naturel, qu'il finit par être la victime de son zèle. « Il mourut, disent les historiens, à l'hôpital de la Charité, le 29 décembre 1774, des suites de ses débauches. »

Ce grand Personnage savait d'un seul mot, peindre à la fois son caractère et rendre toute la force de ses pensées. Voulait-il exprimer tout le dédain que quelqu'un lui inspirait? *je le méprise comme un verre d'eau*, disait-il. Nicolet le voyant à son lit de mort et concevant toute l'étendue d'une telle perte pour son théâtre, s'écria, en parlant au médecin : sau-

vez-le-moi, je vous donne dix louis. A ces mots, le moribond entrouvrit les yeux : *faites-moi plutôt*, dit-il, *apporter une bonne bouteille de vin de Bourgogne*. Ce fut un instant après qu'il expira. Comme auteur dramatique d'une étonnante fécondité, il n'avait eu pour rival que le seul Poinsinet, qui vers le même temps étant allé en Espagne eut le malheur de se noyer dans le Quadalquivir; comme Farceur, il n'eut point d'égal parmi ses contemporains. On lui fit cette épitaphe :

O mort ! en veux-tu, dans ta rage,
Aux plus grands auteurs de notre âge ?
Dans trop d'eau s'éteint POINSINET,
Et dans trop de vin TACONNET.

RAMPONNEAU.

On a raison de dire que des chemins opposés font souvent arriver au même but. Taconnet s'immortalisa en montant sur les tréteaux; Ramponneau se rendit célèbre en ne voulant pas y monter. Il paraît que les plus grands moyens comiques de notre nouvel

acteur consistaient dans le seul aspect de sa personne. La nature s'était apparemment plu à empreindre sur sa physionomie tout ce que les autres étaient obligés de chercher au fond de leur cervelle, et un faiseur de parades jugea que sa fortune était faite s'il pouvait seulement le montrer à sa porte. Ramponneau était cabaretier à la Courtille, et passait bien pour un personnage dont la mine était si comique qu'elle avait suffi pour achalander sa boutique; il avait même adopté un costume original; tous ses garçons étaient coiffés d'un bonnet en pain de sucre de différentes couleurs; tableau grotesque qui attirait la foule. Mais Ramponneau ne voulait que vendre son vin : toutes ses prétentions se bornaient là. Un jour, deux inconnus très-bien mis se présentent, font grande dépense, l'invitent à boire avec eux, l'enivrent, et lorsqu'il a repris ses sens, il se trouve engagé par un écrit bel et bien signé de sa main, *à paraître et jouer dans le spectacle de* GAUDON, *ainsi qu'à tout autre endroit, depuis trois heures de relevée jusqu'à la fin du spectacle, tant de jour que de nuit.* Gaudon s'était fait donner *la licence d'annoncer,*

afficher Ramponneau, le faire voir en dehors et en dedans, peindre son portrait naturel et faire des chansons, livres et pièces à son avantage. L'écrit finissait par ces mots : *fait double entre nous*, au dédit de la somme de mille livres *contre le premier contrevenant aux articles ci-dessus. A Paris, le 24 mars* 1760.

La figure de Ramponneau devint bien plus comique encore à la lecture de cet engagement. Notre recrue se hâta d'aller trouver un notaire chez lequel il protesta contre la surprise; de la maison du notaire il courut chez les avocats et les procureurs; des avocats et des procureurs il en vint à implorer les juges, tout cela était fort bien, c'était s'y prendre avec méthode et dans les formes, mais Ramponneau s'était soumis à un dédit de mille livres et en attendant l'issue de la procédure, il fallut qu'il servît de mannequin à la porte du spectacle. C'est le seul de mes Personnages qui se soit illustré malgré lui. Taconnet célébra son aventure par une farce intitulée : *Arlequin-Ramponneau.*

FANCHON LA VIELLEUSE.

Aux montagnes de la Savoie,
Je naquis de pauvres parens....

Je sais, je sais, interrompt le lecteur :

— Voilà qu'à Paris on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfans.
Je n'apportais, hélas ! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance,
Et l'espérance.

Et l'espérance! Que faut-il de plus à une jeune et jolie personne! Elle était bien jolie, Fanchon la vielleuse ! vous l'avez vue sur le théâtre de la rue de Chartres. Convenez aussi que ce fut une fille extrêmement sage; vous avez sans doute lu les romans publiés sous son nom. Comment eût-elle cessé d'être vertueuse, d'après la chanson suivante qu'elle chantait en venant à Paris? Je parle ici d'après un de ses romanciers M. L. P....

Air : *Voulez-vous voir la marmotte.*

Afin d'voir cette ville
Qu'on vante aux alentours,
J'ai quitté l'humble asile

Où s'écoulaient mes jours ;
Mais m'rappelant de Jeannette
Le sort douloureux,
J'n'irons point sur l'herbette
Avec l'z'amoureux :
Car en sortant d'not' village,
Et m'pressant dans ses bras,
Mon père m'dit : sois toujours sage,
Prends bien garde aux faux pas.

Arrivée à Paris, que fait notre petite? « Fanchon joue de la vielle aux Boulevards, » dit M. Geoffroy, dans son feuilleton du 13 » pluviose an XI : elle sait, à la fin d'un re- » pas, animer la joie des convives par des » chansons gaillardes; et, ce qu'il y a de plus » lucratif dans son art, elle va montrer la » marmotte en ville. En un mot, c'est une » artiste; ses petits talens deviennent à la » mode : l'or et l'argent lui pleuvent de tous » côtés; elle achète une terre considérable » dans la Savoie; et à Paris, un hôtel superbe » qu'elle fait meubler magnifiquement; elle » y vit avec des officiers et des abbés, tou- » jours la plus vertueuse fille du monde, et, » ce qui n'est pas moins extraordinaire, tou- » jours vielleuse. »

Je pourrais terminer là mon article. Fan-

chon s'est souvenue des avis de son père et n'a pas trébuché... Mais que vois-je donc, en rétrogadant, de la romance de M. L. P... au commencement de son livre? Ne voilà-t-il pas qu'un petit mot de préface me laisse entrevoir ces lignes : « Je suis seulement fâché que ceux qui ont mis au jour cette aimable fille, en aient fait une vertu plus altière que Pénélope, tandis que la moralité de cette séduisante vielleuse était un peu suspecte. Mais elle était jolie, elle avait de beaux yeux, une bouche divine, deux jambes délicates, des bras mignons, des doigts agiles et une main potelée. Quels avantages pour toucher la cervelle la plus lourde!... » Eh! mon Dieu, qu'aut-elle donc fait, cette malheureuse! Je songe maintenant à ces abbés et officiers qu'elle fréquentait.... Ne lisez jamais les préfaces des romans.

BALTHASAR ou LE PETIT PRINCE NOIR.

Voici une haute infortune. Tout Paris a vu Balthasar ou le petit Prince Noir. On le rencontrait souvent, avant la révolution, dans

le Jardin des Tuileries. Il était en effet d'une très-petite taille; il n'avait pas quatre pieds et demi; mais son regard était fier, son costume décent et digne encore de sa naissance : habit noir, épée au côté, chapeau à plumes, souliers à talons rouges. Dès les commencemens de nos troubles politiques il tomba dans une extrême misère, et on le vit alors mendier à l'une des portes du Louvre.

C'est là que je l'avais plusieurs fois remarqué. Quoique je fusse jeune encore et très-peu réfléchi, déjà j'éprouvais ce pressentiment inévitable à l'homme qui devait être un jour l'historien des Personnages célèbres dans les rues de Paris; tout ce que j'entendais raconter du petit Prince Noir intéressait vivement mon cœur et ne satisfaisait point ma curiosité. Un soir je m'approchai de lui, l'invitai à venir le lendemain déjeuner avec moi, et le quittai en lui donnant un rendez-vous auquel il me promit de se rendre.

Il est un âge où les moindres actions portent un caractère de franchise et d'amabilité qui les rendent extrêmement séduisantes. Balthasar me tint parole. Je l'emmenai du côté des Champs-Élysées chez un restaura-

teur, des fenêtres duquel nous contemplions le vaste fleuve des Parisiens, roulant majestueusement et sans bruit ses ondes pacifiques; bien faible image de cet immense Océan qui avait vu naître notre Indien, et vers laquelle il ne cessait pourtant de tourner ses regards avec satisfaction. Balthasar ne savait à quel motif attribuer le tendre intérêt que je lui témoignais, il m'en exprimait sa reconnaissance. Prince, lui dis-je enfin, je vous avoue que mon invitation n'était pas tout-à-fait désintéressée. Je brûle du désir d'entendre de vous-même le récit de vos malheurs.

A ce mot, Balthasar soupira, ses yeux se remplirent de larmes, et son triste silence me rappelait ce vers du Troyen fugitif :

Infandum, regina, jubes. . . . . .

Vous le voulez, me dit-il; ce récit est bien pénible pour mon cœur, et cependant j'aime à le retracer, il est plein de charmes pour moi, parce qu'il me venge toujours en quelque sorte de la cruauté du sort et qu'il intéresse vivement toutes les âmes sensibles. O mon père! ô ma chère Inamaï! et vous, lieux témoins des jeux de mon enfance et de la

gloire de mes ancêtres! lieux qui deviez me voir à mon tour revêtu du *maro* éclatant, marque de la puissance suprême, et le front ceint du diadème surmonté des plumes sacrées! objets si chers, je ne devais plus vous contempler, je vous quittais pour toujours! Un prêtre... (et loin de moi de m'en prendre à une religion sainte, parce qu'un de ses ministres fut indigne d'elle!..) un prêtre perfide devait ravir un fils à son père, un prince à ses sujets, l'amant le plus tendre à la plus sensible des amantes!... Ici Balthasar se cacha quelque temps la figure avec ses deux mains. Lorsqu'il eut calmé sa douleur, il me fit le récit suivant, qui sans doute plaira d'autant plus aux dames, qu'il a le grand mérite d'être à la fois authentique et rempli d'un merveilleux fort touchant. C'est un petit roman historique.

HISTOIRE DU PETIT PRINCE NOIR,

racontée par lui-même.

« Mon nom est Balthasar-Pascal CELSE. Je suis réellement, ainsi qu'on l'a publié, le fils aîné du roi de Timor et de Solor; j'étais l'hé-

ritier présomptif de ces deux royaumes situés dans les Moluques, îles de la mer des Indes sous le cercle équinoxial. Vous vous apercevez qu'une éducation européenne m'a donné des connaissances qui ne sont pas ordinaires dans un prince indien; hélas! que ne sommes-nous encore, les miens et moi, privés de tant d'avantages!

» Vos voyageurs ne vous trompent point dans la description qu'ils font des Moluques. Le sol de ces îles présente en effet un tableau pittoresque : des monts orgueilleux dont la cime se perd dans les nues, des rochers énormes entassés les uns sur les autres, des cavernes hideuses et profondes, des torrens impétueux, de terribles volcans; tout semble annoncer que la mer a vomi ces îles par l'effet d'un feu souterrain. Elles produisent le cocotier, le *sagou*, espèce de palmier dont l'intérieur est rempli d'une moëlle farineuse dont on fait du pain. Le girofle et la muscade y abondent et les ont fait nommer les *Iles à épiceries*. Timor particulièrement produit de la cire, du bois de sandal et une petite fève très-recherchée que nous nommons *cadiang*. Mais Timor, hélas! recèle dans son sein, un

métal jaune que mes ancêtres avaient toujours dédaigné, et dont je ne devais connaître tout le prix qu'en me voyant sur une côte étrangère, réduit à en mendier une parcelle pour soutenir ma malheureuse existence. Timor recèle des mines d'or. On y trouve en outre des topazes, des rubis, des saphirs d'eau et diverses autres pierres que l'on juge ici fort précieuses.

» Ce furent les Portugais qui les premiers se rendirent maîtres des Moluques. Les Espagnols leur disputèrent bientôt cette précieuse proie et finirent par la partager avec eux. Vinrent ensuite les Hollandais qui la leur ravirent à tous deux, et ensuite les Anglais qui voulurent s'en emparer à leur tour, mais qui furent obligés de la laisser aux Hollandais. Malgré tous ces débats sanglans entre des étrangers qui s'arrachaient les productions de notre territoire, la puissance et l'autorité des souverains indigènes ne furent point avilies; leur indépendance resta absolue. Le roi de Timor et de Solor ne voit que Dieu au-dessus de lui : les Portugais et les Hollandais font un riche commerce dans ces îles et n'y sont que les premiers sujets de mon père.

» Je naquis donc l'héritier d'une couronne illustre et que rien n'avait pu flétrir. Mes douze premières années se passèrent au milieu des honneurs et de la magnificence dus au premier prince du sang royal. Je marchais à peine que déjà mes mains faibles s'essayaient à lancer des javelines et à diriger le terrible *pahouha*, notre arme la plus meurtrière. Bientôt, me dérobant à tous les seigneurs de ma cour et voulant les rivaliser en agilité, je m'élançais seul loin d'Animatie, la capitale de mon père, au milieu des vastes plaines, gravissais nu-pieds les montagnes escarpées, poursuivais les animaux féroces jusque dans le sein des roches caverneuses, et franchissais les torrens à la nage. Vous savez, surtout, combien l'adresse infatigable et l'intrépidité de nos Indiens opèrent de prodiges au milieu des flots les plus impétueux. Les jeux de l'enfance la plus tendre sont de plonger dans les ondes calmes du grand Océan; ceux de l'adolescence sont de braver les fureurs de la mer la plus agitée. Trois fois, me mêlant aux exercices de la jeune noblesse de Timor, je me précipitai sous la vague rapide qui accourant sur le nageur, menace de le bri-

ser avec elle contre les pointes aiguës des rochers du rivage, et trois fois je reparus triomphant sur le flot agité, prêt à braver encore le flot qui lui succède *. Mes jeunes compatriotes proclamèrent en moi le digne rejeton des monarques de l'Inde. Bien que je sois aujourd'hui court et trapu, je promettais cependant alors d'avoir comme mes ancêtres, une taille majestueuse ; tous ces exercices devaient d'ailleurs développer mes membres ; mais ravi enfant à mes hautes destinées, les principes de vie semblèrent tout-à-coup s'éteindre en moi : je restai frappé des marques de la servitude.

» Vous n'entrevoyez pas encore la source de mes maux ; mais puis-je ne pas vous parler des seuls jours heureux que le ciel ait voulu m'accorder ! vous n'aurez bientôt plus qu'à gémir sur mon sort. Vers ce même temps, le roi de Ternate, île voisine, conçut le projet insensé de vouloir envahir Solor, et y débar-

* Les Voyages de Cook donnent plusieurs descriptions de ces exercices, qui sont familiers aux habitans des îles de la mer du Sud, et dont le spectacle cause toujours aux navigateurs autant d'étonnement que d'admiration.

qua des troupes à l'improviste. Le roi de Ternate est un des princes de l'Inde les plus puissans après celui de Timor. Mon père se met aussitôt à la tête de ses guerriers, et saisissant cette occasion de me voir faire mes premières armes, il m'emmène avec lui. C'était combler tous mes désirs. Je le suis, je précède ses vieilles légions qui n'ont jamais connu que le cri de la victoire, et qu'anime encore, en ce moment, la présence de l'héritier du trône. A notre seule approche, l'ennemi s'est précipitamment enfui de Solor; mais mon père, justement irrité contre un allié perfide et sans foi, veut le punir et le priver de ses propres états. Presque en même temps que les guerriers fugitifs de Ternate, nous arrivons sur leur île. Les deux armées se rencontrent enfin dans une plaine immense, aux portes mêmes de Guammalamma, la capitale de ce royaume, et c'est là que s'engage l'action. Nos troupes firent des prodiges de valeur. Les Ternatiens s'affaiblissaient à vue d'œil; leurs forces, accumulées précipitamment, ne résistaient point à l'impétuosité des nôtres. Quant à moi, vous dirai-je si mon jeune courage voulut se distinguer? J'avais presque

toujours combattu aux côtés de mon père, lorsqu'un jeune Ternatien, qui m'était venu braver insolemment, s'étant tout-à-coup replié sur les siens, je me trouvai, en le poursuivant, au milieu même des ennemis, qui m'entourèrent aussitôt et m'entraînèrent dans la ville. Préférant une mort glorieuse à la honte de l'esclavage, je luttais contre tous et ne pouvais manquer de périr selon mes vœux; mais ce n'étaient ni le trépas ni d'indignes chaînes qui m'attendaient : le sentiment le plus tendre, et qui m'était jusqu'alors inconnu, devait en ce moment agiter mon cœur. Soudain mes ennemis suspendent leurs coups, comme arrêtés par la présence d'une divinité qui protége mes jours. Etonné, je regarde : je vois s'avancer Inamaï, princesse de mon âge, et dont j'avais souvent entendu vanter l'extrême beauté. Je l'entends gémir d'une guerre injuste et conseillée par un ministre perfide qu'elle accuse des maux de l'état et des dangers que court la vie de son père..... Les armes m'étaient tombées des mains; je restais muet, sans défense, et prêt à me jeter aux genoux de la fille de mon ennemi, lorsque des cris affreux se font entendre. A ce

tumulte, à l'horrible confusion qui partout se fait remarquer, je juge que Ternate est au pouvoir des nôtres. « O adorable Inamaï ! m'écriai-je, venez, ne perdons point de temps..... S'il fallait que mon absence devînt fatale à ce père chéri que votre cœur excuse ! s'il fallait..... Venez, que votre seul aspect remporte une victoire nouvelle et plus belle encore. » Inamaï, éperdue, se hâte sur mes pas. Je reparais au milieu des miens. A ma vue, des cris de joie s'élèvent de toutes parts ; mon père lui-même accourt..... Mes craintes ne se trouvaient que trop réalisées. Le roi de Timor, ne doutant point que les ennemis ne m'eussent fait périr, allait, dans son courroux impitoyable, s'en venger sur le vaincu fait prisonnier. Déjà se voyaient les apprêts du supplice : l'infortuné roi de Ternate était sur le point d'être brûlé vif.

» Mon père passait rapidement des mouvemens les plus emportés aux transports les plus tendres, et éprouvait avec une égale vivacité la haine et la reconnaissance. Il pressa contre son cœur, il inonda de larmes celle qui avait conservé mes jours, fit aussitôt délivrer le père d'Inamaï, lui rendit ses

états, n'exigeant d'autre satisfaction que la punition du ministre coupable. Une étroite intimité entre les deux rois se trouvant ainsi rétablie, il s'ensuivit un projet qui, en comblant mes vœux les plus doux, ajoutait encore à l'éclat de la couronne dont j'étais l'héritier présomptif. La main d'Inamaï devait réunir un jour sous mes lois le royaume de Ternate à ceux de Timor et de Solor. Vous me croyez au comble de la prospérité, et cependant mes plus grands maux ont commencé. La fortune cruelle ne me faisait entrevoir tant de biens que pour me faire éprouver plus de regrets dans l'adversité qu'elle me préparait. Je vous ai dit que les Portugais et les Hollandais n'étaient à Timor que les premiers sujets de mon père. L'expression n'est pas exagérée : ils n'y prenaient absolument aucune part aux affaires politiques, mais il n'en était pas ainsi des affaires religieuses. Différens missionnaires s'étaient établis dans l'île, et il s'y était glissé, sous l'habit de ces vénérables ecclésiastiques, un monstre qui, dévoré par la soif de l'or, ne cherchait pour l'assouvir que l'occasion d'unir la ruse la plus adroite à la plus profonde scélératesse. C'était le père Ignace,

Dominicain portugais. Il était parvenu, par sa conversation aimable et insinuante, à se faire distinguer de mon père qui me l'avait donné pour gouverneur. J'avais puisé dans ses leçons les notions générales des diverses sciences et des arts Européens, j'étais élevé dans les principes de la religion catholique; mais tout cela ne suffisait pas, disait-il souvent au roi. Il jugeait nécessaire « de dépayser l'héritier d'une couronne pour le former. C'était, ajoutait-il, loin des douceurs du palais paternel, loin de l'illusion dangereuse que porte dans les esprits la proximité du trône, qu'un prince devait apprendre à régner; c'est ainsi qu'en Europe les maîtres des nations faisaient l'apprentissage de leurs glorieuses et pénibles fonctions. »

« Tous ces beaux raisonnemens restaient sans effet. Mon père ne pouvait se prêter à l'idée que je m'éloignasse de lui. Il sera chrétien, répondait-il, et par conséquent il sera juste; il est déjà plus instruit que je ne le suis moi-même; il m'a prouvé qu'il serait brave; je lui laisserai un royaume vaste et florissant : que faut-il de plus?

» Le Dominicain, voyant qu'il ne pouvait

rien gagner ainsi, changea de batterie; la nouvelle des événemens qui s'étaient passés à Ternate et l'alliance projetée, lui inspirèrent tout-à-coup l'idée d'un nouveau plan de conduite, qui devait bientôt le faire arriver à ses fins. J'avais quatorze ans. Le père Ignace représenta que j'étais dans l'âge de participer au mystère le plus étonnant et le plus sacré que nous offre la religion, en m'approchant pour la première fois de la sainte table. Il observa même, que puisque déjà l'on s'occupait de mon mariage, il fallait prévenir l'âge des dissipations pour bien affermir mon âme dans la voie du salut. Ceci fut approuvé de mon père qui était fort pieux. Le roi consentit même, pour que la cérémonie fût proportionnée à la grandeur du sacrement, que mon gouverneur me conduisît à Macao où se trouvaient un évêque et un clergé nombreux. Ce petit voyage se fit agréablement. Je revins pénétré des sentimens de la piété la plus tendre et surtout très-empressé de raconter ce que j'avais observé dans la ville chinoise. La forteresse à deux batteries, l'immense rade, la muraille construite d'écailles d'huîtres, les factoreries, les églises, les mo-

nastères, tous ces objets avaient frappé mon imagination; cependant le père Ignace m'avait dit que tout cela n'était rien au prix de ce que j'aurais pu voir seulement trente lieues plus loin, à Canton; et Canton ne pouvait encore à son tour me donner une idée de tout ce que l'on voyait en Europe. Mon gouverneur m'avait fait aussi remarquer à Macao la grotte fameuse où le Camoëns écrivit son poëme; c'est un petit enfoncement dans un rocher très-élevé, et qui n'est que précisément assez large pour s'y asseoir commodément. De là on plane sur l'immense étendue de l'Océan, et l'on a en perspective différentes petites îles qui, lors du lever et du coucher du soleil, forment, quand la mer est calme, un groupe très-pittoresque. Jugez, si pendant les tempêtes, une pareille position était moins capable d'échauffer l'imagination d'un poète! c'est de là sans doute qu'il crut voir apparaître son géant Adamastor. Un Portugais ne pouvait manquer de me faire visiter cette grotte révérée de ses compatriotes.

Mes récits ne tarissaient donc point. Le père Ignace écoutait en souriant. Il me semblait remarquer dans la joie qui brillait dans

ses yeux, quelque chose de perfide et de cruel que ne pouvait définir mon extrême inexpérience de la perversité humaine. Mais ce qui ne m'étonnait pas moins, c'était l'air rêveur, le profond silence de mon père depuis mon retour à Animatie. Un matin il me fait appeler dans son cabinet. Prince, me dit-il, mon cœur vient de se résoudre au plus grand des sacrifices; mais l'intérêt de mes peuples et des vôtres, l'éclat de ma couronne, la gloire du trône qui vous est réservé, l'exigent de votre part et de la mienne. Vous allez voyager, vous allez pour quelques années vous séparer de moi, vous éloigner des lieux encore sauvages qui vous ont vu naître, et visiter les nations civilisées de l'Europe.... L'extrême agitation de mon père ne lui permit pas de continuer. Je restais sans pouvoir proférer un seul mot.... Quoi, sire, dis-je enfin, d'une voix tremblante, vous voulez que loin de vous.... loin d'Inamaï....—Inamaï, reprit-il vivement, Inamaï, c'est ma fille chérie, elle le sera toujours, et toujours son père sera mon meilleur ami.... Mais, ô mon fils! cède à la voix irrésistible des cieux protecteurs, qui veulent enfin prouver aux na-

tions lointaines si les monarques de l'Inde, si le puissant roi de Timor et de Solor ne sont réellement que des Barbares. Va, mon fils, au milieu d'elles; et pour prix de quelques misérables monceaux d'or qui vont éblouir leurs regards avides et leur donner une idée de nos richesses, emprunte d'elles les seules qu'elles possédent, le fruit des longues méditations de l'esprit humain, les productions du génie, les arts consolateurs, la science du commerce et de la navigation, et la douce morale qui rend heureux et civilise les peuples.... Si quelque princesse européenne, éblouie de l'éclat de ton trône, voulait allier... Mais, que dis-je? ô mon fils bien aimé! ne cesse de t'en rapporter aux avis de ton sage gouverneur. Pars, il le faut, je l'ordonne, mais reviens, hâte-toi de revenir auprès de ton malheureux père.... » Il dit, ses traits étaient altérés, le trouble de son cœur déchiré se manifestait à chaque mot; je voyais qu'un torrent de larmes était prêt à s'échapper de ses yeux.... Il me quitte aussitôt et me laisse profondément occupé d'interpréter le sens de ses dernières paroles. « Inamaï sera toujours sa fille chérie, et cependant si quel-

que princesse européenne voulait allier....»
Long-temps je ne pus attribuer cette étrange contradiction qu'à son trouble extrême ou à des idées fort vagues et subordonnées à des circonstances impérieuses. Mais l'infortuné roi de Timor, qu'il était si dangereux de vouloir tromper, était cependant le jouet de l'artifice le plus odieux. Ce ne fut que bien longtemps après et au sein de ma plus cruelle adversité, qu'une rencontre, hélas! bien douloureuse et surtout fort inattendue, me mit à même de pénétrer ce mystère; je puis dès à présent, pour ne pas déranger l'ordre des faits, vous révéler les manœuvres perfides que le père Ignace avait employées pour déterminer le roi à me faire voyager et s'emparer enfin des immenses trésors qui me seraient confiés.

» Mon voyage à Macao, considéré dans son motif religieux, venait de mettre un obstacle éternel à mon union avec Inamaï. J'avais participé au plus grand mystère de la religion des Chrétiens et la fille du roi de Ternate était restée inviolablement attachée aux dieux de sa patrie, aux *Eatouas*. Le père Ignace, à notre retour, feignit d'avoir ignoré

cette circonstance, et déclara qu'il n'y avait plus aucun remède, à moins que la princesse ne voulût se convertir. Le développement de toutes mes facultés intellectuelles pendant la courte absence que j'avais faite, étonnait mon père; le Dominicain profita de cette vive impression qui ébranlait l'esprit du roi, pour reproduire à son imagination le tableau des brillantes destinées qu'il procurait à sa glorieuse descendance si je voyageais en Europe; le leurrant enfin d'un espoir trop sûr de flatter le cœur de ce malheureux prince, il l'assura que toutes les cours de l'Europe se disputeraient l'honneur de s'allier intimement avec lui en offrant une princesse du sang royal pour épouse, à l'héritier des royaumes de Timor et de Solor. Au surplus, ajouta-t-il, s'il en arrivait autrement, ou que mon père et moi-même nous voulussions absolument tenir notre parole envers le roi de Ternate, ce voyage nous offrait seul un espoir de lever toutes les difficultés, parce qu'il me conduirait à Rome et obtiendrait des dispenses du Souverain Pontife. Telles avaient été les insinuations du père Ignace.

» Cependant un bâtiment portugais était

préparé, et déjà l'on citait le jour où il devait mettre à la voile. Le souverain de Timor ne revenait jamais sur une résolution qu'il avait prise. Après cette première entrevue, où il s'était laissé entraîner à toute la tendresse d'un père, il ne montra plus que l'âme inébranlable d'un roi. Toute l'île retentissait de ce voyage prochain de l'héritier du trône, par des parages lointains d'où il ne reviendrait que pour rendre les Timoréens le plus grand peuple de l'univers. La nouvelle s'en répandit dans les îles voisines. Mon père la communiqua même officiellement au roi de Ternate, qui, dit-on, la reçut en soupirant. Inamaï vint à Timor auprès de mes sœurs dont elle était tendrement aimée. Elle était accompagnée de Tinni, son esclave chérie et la dépositaire de tous les secrets de son cœur. Inamaï m'aimait!.... Ses jours se passaient dans les larmes. Elle faisait des rêves affreux. Croyez-vous aux rêves? interrompit brusquement le prince. »

Si la question m'était faite aujourd'hui, que je suis versé dans l'histoire de mes Personnages, je répondrais aussitôt : il y a trois et même cinq sortes de songes : *distinguo*.... mais alors je ne distinguais rien et je répon-

dis négativement. «Vous autres Européens, reprit Balthasar, tout en paraissant croire beaucoup, vous ne croyez pas grand' chose. Les songes d'Inamaï m'avertissaient cependant fort intelligiblement des funestes destinées qui m'attendaient, et j'avoue que souvent ils ne me causaient pas moins de terreur qu'à elle-même. Mais il n'y avait plus à balancer. Déjà la tendresse inquiète de mon père avait fait charger le vaisseau de toutes les richesses qui pouvaient m'aider à soutenir mon rang dans tous les pays du monde. Il avait prodigué l'or, les pierreries, les bijoux de prix. « Il semblait, ont dit mes protecteurs en offrant au roi de France le tableau de mes infortunes, il semblait qu'il voulût, à force de profusions, piquer de générosité le religieux qu'il constituait l'économe de tant de trésors, et éluder son avidité en lui fournissant de quoi la satisfaire, sans dépouiller entièrement le maître légitime.»

« Enfin le jour du départ arriva. Dès le matin je courus embrasser les princesses mes sœurs, mon tout jeune frère et ma chère Inamaï que je tins long-temps pressée dans mes bras; mais mon père ne voulut recevoir

mes adieux que sur son trône et environné de toute la magnificence royale. Mon voyage était considéré comme une des expéditions les plus importantes pour l'état. Ce jour solennel fut d'ailleurs consacré à une cérémonie d'usage parmi nos Indiens et qui semblait en ce moment annoncer que l'on voulût prendre des précautions contre la destinée même. Vous savez que les habitans des îles de la mer du Sud ont coutume de s'empreindre le corps de différens caractères ineffaçables; ce que l'on nomme *se tatouer*. Chez nous cette opération était réservée aux princes du sang royal; et ces marques incontestables de ma naissance, que vous voyez sur mon poignet, y furent tracées alors, au pied même du trône. Cette cérémonie achevée, je mis un genou en terre, le roi mon père me donna sa bénédiction et m'admit à la faveur insigne de baiser sa main. Un brillant cortége s'offrit aussitôt pour me conduire. Tous les jeunes Timoréens étaientrevêtus de leurs nattes de combat et marchaient sur deux files, le carquois sur l'épaule, le pahouha en main et précédés d'une musique guerrière. Au milieu d'eux se voyait un groupe de jeunes Timo-

réennes, vêtues de blanc et portant des guirlandes vertes, signe de l'espérance. Je suivais environné des premiers de l'état et d'un groupe de vieux guerriers. A ma droite marchait le père Ignace, pieusement recueilli et partageant avec moi les honneurs suprêmes de cette fête qu'il semblait mentalement recommander à la protection des cieux. Le cortége s'avança en chantant, selon l'usage antique des Indiens d'employer dans les occasions solennelles, les charmes de la mélodie et le style des phrases cadencées. Hélas! ces stances chantées alors en mon honneur, semblent aujourd'hui une critique amère de notre déplorable crédulité. Elles sont encore présentes à ma mémoire, et les voici telles que je les ai traduites en votre langue.

CHOEUR DE VIEUX GUERRIERS.

Suis donc ton dessein magnanime,
Noble rejeton de nos rois!
Nous recueillerons sous tes lois
Le fruit de ton zèle sublime.
Partout la Victoire voudra
Que ton règne à jamais prospère!...
Déjà si fameux sous ton père,
Ah! c'est un Dieu qu'Ignace nous rendra.

JEUNES TIMORÉENS.

Combien notre cœur hâtera
Cette heure en prodiges féconde,
Où le bien, épars dans le monde,
En ces lieux se réunira !
Comme Ignace t'enrichira !

JEUNES TIMORÉENNES.

Combien notre cœur t'attendra
Pour être instruit dans l'art de plaire !
Ah ! s'il existe un lieu sur terre
Où plus tendrement on aima,
Ton saint guide t'y conduira.

Cette strophe finissait à peine, que du milieu de la foule qui bordait notre passage se firent entendre ces paroles que tout le monde écouta silencieusement et avec surprise :

Combien notre cœur gémira,
Si ton absence se prolonge !
Ah ! crains un trop riant mensonge :
Noble infortuné, laisse là
Ton père Ignace *et cœtera.*

Le cortége s'était arrêté. Un murmure suivit ce couplet, et je vis une jeune Indienne s'enfuir avec une rapidité étonnante. Je m'étais

déjà élancé sur ses traces. Mon cœur avait-il pu la méconnaître au seul accent de sa voix douce et plaintive? c'était ma chère Inamaï. Je la suivis dans une enceinte sacrée, où elle fut à peine entrée que ses forces épuisées l'abandonnèrent; elle tombait sans connaissance, et je la reçus dans mes bras. Je la baignais de mes larmes : ô Inamaï! ô mon épouse! ô ma bien aimée! reviens à la vie et écoute encore mes sermens de ne respirer que pour toi. Comme je disais ainsi, je sens qu'un bras vigoureux se charge de ce précieux dépôt; les princes et princesses du sang des rois pouvaient seuls pénétrer dans cette enceinte : je lève un regard indigné. Que vois-je! c'était mon père! mon père accouru sous un humble déguisement pour me revoir encore. « Pars, me dit-il, en me pressant contre son cœur; ton Inamaï reste confiée à ma tendresse. Pars, mon fils, tu ne souffres pas plus que moi, montre-toi digne de ton père. » Rendu à moi-même par ces mots, je m'élance hors de l'enceinte, je rejoins le cortége, je presse sa marche. Arrivé sur le port, je salue mes compatriotes et me précipite dans le vaisseau qui démarrant aussitôt, m'éloigne à jamais de la

terre natale qui devait reconnaître mes lois.

» Je pourrais terminer ici la déplorable histoire de ma vie. En quittant Timor, je vous l'ai dit, j'avais cessé d'exister. Vous me voyez au pouvoir de mon ennemi. Mille réflexions douloureuses m'assaillirent alors. Quel sinistre présage accompagnait ce funeste départ! les yeux d'Inamaï ne s'étaient pas rouverts à la voix de son amant; c'est dans une enceinte funèbre que j'avais quitté les deux êtres qui m'étaient les plus chers, Inamai et mon père! Et moi-même, pouvais-je espérer jamais de leur être rendu! Peignez-vous la joie féroce de mon gouverneur au moment où tous ses artifices venaient d'obtenir enfin un succès si complet. Déjà dégradé, déjà déchu de mon rang, je n'étais plus ce prince redoutable que, malgré son jeune âge, vous vous êtes peut-être plu à suivre au milieu de ses guerriers. Plus timide qu'un enfant, je restais soumis et pensif auprès de mon Dominicain. Je sentais qu'un seul instant m'avait rendu son esclave et que je ne pouvais plus rien attendre que de sa bienveillance. Les premiers jours ne justifièrent pourtant pas mes alarmes, et le père Ignace, remarquant mon abattement,

me faisait honte de ma faiblesse. J'avoue même qu'il parvint à m'inspirer un nouveau degré de confiance. Mon fils, me dit-il, tant que vous serez avec moi, Dieu vous protégera. nous allons parcourir divers pays, qui tous ont des usages différens. Rapportez-vous en à moi pour vous faire éviter tous les périls. J'aurai souvent recours à des moyens opposés; que jamais les apparences ne vous alarment. Laissez-moi agir; je serai partout votre sauve-garde.

» Tranquillisé par ces mots, je ne songeai qu'à m'abandonner à sa prudence, et je n'ai plus maintenant qu'à vous faire un narré succinct de ses actions. Arrivés à Macao, il prétexta quelques affaires, et quitta le vaisseau. Mon père, voulant que je fusse toujours environné d'une magnificence digne de mon rang, avait fait embarquer avec moi une quantité prodigieuse d'esclaves. Mon gouverneur commença par en vendre vingt-six, parce que ce nombre l'embarrassait, disait-il; et probablement ceux qu'il réserva étaient d'une fidélité sur laquelle il pouvait compter. Il jugea aussi à propos d'échanger une grande

partie des effets contre des marchandises propres à être commercées en Europe.

» De Macao, nous allâmes à Canton, où il me fit habiter le Ham portugais ; là, il crut essentiel que je ne parlasse à personne, et surtout qu'au lieu de tous les ornemens que je portais, je prisse le costume de sa nation.

» En quittant la Chine, il était apparemment nécessaire que nous changeassions de bâtiment, et nous nous embarquâmes sur un navire français nommé le *Duc de Béthune*. Mais ici je reçus de lui en secret un avis trop important, pour qu'il me fût possible de le négliger : c'était de me bien garder de dire qui j'étais, parce que les vaisseaux français ne parcouraient les mers éloignées que pour s'emparer des rois Indiens et les manger. Ces Cannibales me causèrent une telle frayeur, que je consentis même à me déguiser sous l'habit d'un esclave. Seulement, on crut pouvoir me laisser jouir de quelque distinction ; je prenais mes repas à l'office, tandis que les véritables esclaves mangeaient sur le pont. Pour le père Ignace, il avait la table du capitaine.

» Comme nous nous trouvions à la hauteur

de l'île de l'Ascension, nous rencontrâmes deux bâtimens portugais : un évêque et des Jésuites de cette nation, qui faisaient route dans notre vaisseau, le quittèrent aussitôt pour passer dans celui qui se présentait, et regagner le Portugal. Je m'étonnai que mon gouverneur n'en fît pas autant; mais la prudence ne le lui permettait sans doute pas. Quant à moi, je me fusse, avec beaucoup de plaisir, éloigné d'une nation odieuse et barbare, en présence de laquelle j'osais à peine respirer. Il fallait pourtant que j'arrivasse en France, au risque d'y être mangé. Le navire aborda au port de Lorient, après une navigation de neuf mois. Le père Ignace me dit alors de garder le plus profond silence; qu'il allait faire transporter les effets, disposer un logement; qu'ensuite il reviendrait me chercher, et que nous serions chez nous en toute liberté. Il partit donc très-empressé; mais la pièce touchait au dénouement : depuis ce moment, je n'ai pas revu le père Ignace.

» Figurez-vous mon désespoir. Pendant trois jours, j'avais pu l'attendre encore; le quatrième, le capitaine étant revenu au vais-

seau, et m'apercevant, me demanda ce que je faisais là. « J'attends le père Ignace, lui répondis-je. — Le père Ignace! reprit-il; ah! parbleu, va, il est loin; il y a long-temps qu'il est parti avec tout son bagage. Je n'eus plus alors à douter de tous mes maux; l'horreur de ma situation se peignit avec force à mon imagination d'ailleurs effrayée d'une crainte, que mon âge et mon entière ignorance des mœurs des différentes nations m'empêchaient d'oser tout-à-fait condamner. Dans l'excès de ma douleur, dans l'incertitude cruelle qui m'agitait, je résolus de me donner la mort. Une vieille épée que je trouvai dans le vaisseau me parut propre à terminer mes peines. J'en appuyai le pommeau sur les planches, je dirigeai la pointe sur mon cœur; j'allais me précipiter sur ce fer libérateur, lorsqu'une voix assez rauque m'arrêta. — Eh! que fais-tu donc, mon petit ami? tu veux te tuer! Qui es-tu? — Un malheureux sans espérance. — Sans espérance? Viens avec moi, tu ne manqueras de rien. — Je suivis mon bienfaiteur. Celui-ci me tint parole, il ne me laissa manquer de rien. Un mois après, il me dit: « Mon ami, j'ai de l'emploi; je pars pour le Canada,

viens avec moi. — Et quel est votre emploi ? — Je suis cuisinier sur un vaisseau ; je compte sur toi, tu m'aideras ». Il fallait bien le suivre ; cet homme, malgré son ton brusque, avait un excellent cœur. Je le perdis en route, et la nécessité me forçait de continuer l'humble occupation qu'il m'avait donnée. « Ainsi, ajoutent mes défenseurs, par la plus bizarre et la plus inconcevable de toutes les singularités, un enfant né du sang royal près de l'équateur, allait faire la cuisine à des mousses de vaisseau, au milieu des glaces de la Nouvelle-France ».

« J'errai ainsi pendant plusieurs années. De Québec, je passai en Angleterre ; de l'Angleterre, je retournai en France. J'avais enfin assez couru le monde pour être entièrement désabusé des contes absurdes que m'avait faits mon indigne moine portugais. Je vins à Paris, et j'eus le bonheur d'être accueilli avec intérêt par des personnes de distinction ; elles me recommandèrent à la Compagnie des Indes, qui m'accorda mon passage à la Chine sur un de ses vaisseaux. Je me rendis en toute hâte à Lorient ; mais comme j'arrivais, le vaisseau venait de mettre à la voile. Quelqu'un m'ob-

serva que ce contre-temps n'était peut-être pas aussi fâcheux qu'il le paraissait. On me fit remarquer qu'il eût été imprudent d'entreprendre de retourner dans mon royaume sans savoir si mon père vivait encore, et si mon frère, profitant de ma mort présumée, ne serait pas reconnu pour l'héritier du trône. Ces réflexions me parurent judicieuses, et je résolus, avant de songer à m'embarquer sur un autre vaisseau, de me procurer des nouvelles de Timor. Je reçus alors momentanément de la Compagnie une pension alimentaire, pension modique, mais qui suffisait à ma subsistance.

» J'adressai, par la voie du commandant de Bretagne, plusieurs lettres aux ambassadeurs de Hollande et de Portugal, avec instances de les faire passer au roi de Timor et de Solor. Il fallait deux ans pour avoir des réponses de ma patrie. Il s'écoula plusieurs années, et mon attente était toujours déçue. J'écrivis de nouveau. J'allais consulter tous ceux qui avaient voyagé et de qui je pouvais espérer quelques renseignemens. J'appris, vers ce temps, de l'évêque de Macao, qui était venu à Paris, que mon père vivait, et que ma longue absence

avait causé de vives alarmes à Timor : ce fut là tout ce qu'il put me dire de ma famille et de mon royaume ; mais il y joignit une autre nouvelle qui remplit mon cœur d'une mortelle douleur. Ternate était tombé au pouvoir des Musulmans. Et le roi, et sa fille Inamaï, ne cessais-je de m'écrier, que sont ils devenus ? Le prélat l'ignorait ; il ne connaissait ces événemens que par des bruits incertains et fort vagues, qu'il n'avait même recueillis que depuis qu'il était en Europe. Ainsi mon âme était brisée par une peine nouvelle. Ce n'était pas assez d'avoir tout perdu, j'avais encore à gémir sur le sort de ceux que j'aimais : Inamaï aussi était infortunée !

» Je fus encore reconnu par deux capitaines de vaisseau qui m'avaient vu à Macao avec le père Ignace ; ma naissance fut également attestée par une lettre du gouverneur des Iles de France, et par un chirurgien français qui m'avait vu à Timor même, où il avait été attaché au service de la Compagnie hollandaise, en qualité de chirurgien-major. Malgré cela j'avais la douleur de m'apercevoir que plusieurs personnes doutaient de la vérité de mes assertions. Vers ce temps, la Compagnie des

Indes, qui avait essuyé plusieurs pertes, me priva de ses bienfaits, et je commençai à retomber dans une profonde misère. Cependant, je ne cessai de solliciter la permission d'envoyer des députés à mon père. Un négociant, jugeant bien que plusieurs millions seraient sa récompense s'il parvenait à me rendre à ma patrie, s'offrait d'expédier à ses frais un ou deux navires vers l'île de Timor, à me payer dix mille livres au moment du départ, et deux mille quatre cents livres par mois pendant la durée du voyage, fixée à un intervalle de deux années, mais cette entreprise ne pouvait se faire qu'avec l'assentiment du roi; des considérations particulières, que l'on crut devoir à la Compagnie de Commerce, mirent un obstacle continuel aux délibérations du Gouvernement, et firent échouer ce projet. Vous me demanderez comment il me fut possible de vivre encore : le malheur nous dégrade, et l'âme s'énerve par une trop longue suite de maux.

» Un jour que je marchais triste et rêveur, mes yeux se portèrent tout à coup sur une Indienne, qui, m'apercevant au même instant, poussa un cri et accourut à moi toute

en larmes : c'était Tinni, la confidente chérie d'Inamaï. On se peint facilement notre surprise à tous deux. « Pauvre Tinni! lui dis-je, en quels lieux et dans quelle situation nous nous revoyons! Quoi! Ternate est tombé au pouvoir des Musulmans! Et ma chère Inamaï? et son père? Ont-ils échappé aux vainqueurs? Où sont-ils? Mon père les a-t-il secourus? Leur est-il resté fidèle? O sage roi de Timor! que n'avez-vous pu croire aux funestes pressentimens de ma bien-aimée! Vous avez donc pu être bravé impunément par le plus lâche des hommes! La vertu seule est frappée, et le crime est triomphant ».

« Ainsi toutes mes idées se confondaient; je voulais tout connaître à la fois. « Prince, désabusez-vous, me répondit Tinni. La vertu peut souffrir, et souffrir cruellement..... Infortuné Balthasar! que de larmes vous allez répandre encore! Mais tôt ou tard la vertu est vengée. L'infâme Dominicain a cruellement payé à son tour la peine due à tous ses forfaits, et sans avoir joui des fruits de sa scélératesse. Je vais répondre à toutes vos questions; mais cherchons un asile paisible où nous puissions causer en liberté ».

« Je la suivis. Hélas ! que de malheurs affreux m'allaient être révélés ! Mon père, Inamaï, n'étaient plus ! Et quelles circonstances avaient causé leur trépas ! . . . . Nous étions près du Luxembourg. Nous entrâmes dans ce jardin, et fûmes nous asseoir, non sur des chaises, mais sur la pelouse même, et les jambes repliées à la mode de notre chère patrie. Tinni s'était placée à une juste distance de moi, et tenait, en parlant, ses bras croisés obliquement sur sa poitrine, marque de respect que l'on donne chez nous à la présence du premier prince du sang royal. L'orgueilleux citadin, qui pouvait nous remarquer en se promenant, et qui sans doute jetait sur nous un coup d'œil de mépris, s'imaginait-il qu'à ses yeux mêmes le fils d'un des plus riches monarques de l'Inde recevait les hommages de sa cour ? Tinni commença par m'instruire de cette illusion inconcevable, et que j'ignorais jusqu'alors, qui séduisit mon père, en le leurrant de l'espoir que les princesses européennes se disputeraient l'honneur de s'unir à l'héritier des royaumes de Timor et de Solor. L'erreur de mon père avait été de courte durée. Quelques-uns des esclaves vendus à Macao étaient

revenus à Animatie, et le premier procédé du père Ignace avait indigné le roi, en lui faisant concevoir de violens soupçons. Toute sa conduite avait peu tardé à être dévoilée. Des lettres de Canton, des nouvelles de Lorient, avaient prouvé à mon malheureux père l'excès de ses maux et des miens. Tout retentissait de la trahison de l'infâme Dominicain. Vous connaissez le caractère violent du roi de Timor. Dans sa fureur impitoyable, il fit saisir les Missionnaires qui se trouvaient dans l'île, ainsi qu'aux environs, et les fit tous mettre à mort aux portes de sa capitale. Rien ne pouvait calmer la douleur et le ressentiment de ce prince infortuné. Abandonnant son trône et ses peuples, il courait en rugissant s'enfoncer dans les antres caverneux; il parcourait les forêts en appelant contre lui les animaux féroces. O terre sortie du sein des ondes, s'écriait-il, rentre dans les flots et engloutis-moi! Quelquefois s'agenouillant et tendant des bras supplians vers le point du monde qu'il me savait habiter, il disait en sanglottant : O Européens! ô mortels si avides des trésors que recèle mon territoire; venez, enchaînez-moi! prenez tous ces biens précieux, et rendez-moi mon fils!

»Pendant que la douleur égarait sa raison, deux vaisseaux turcs avaient touché à Ternate, et le père d'Inamaï, quoique vaincu, s'était fait tellement estimer des vainqueurs par sa vigoureuse défense, qu'ils lui laissaient son trône, à la seule condition qu'il embrassât la religion musulmane. Cette poignée d'enfans de Mahomet avait de bonnes raisons pour en user avec cette modération; ils savaient bien que leur prétendue conquête d'une île au pouvoir de la Hollande, et en présence même des Hollandais et des Portugais, sans que ceux-ci se fussent même opposés aux prétentions des sujets de la Sublime-Porte, n'était qu'un jeu dont les cours respectives ne pourraient que sourire. Tel est le sort des rois de l'Inde, d'être sans cesse le jouet des artificieux Européens. Le roi de Ternate se fit de bonne foi Mahométan; mais la beauté d'Inamaï pouvait-elle manquer d'être remarquée des vainqueurs! Ils s'emparèrent de la princesse, et dirent au roi que, pour donner une preuve de sa soumission au Grand-Seigneur, il devait lui faire hommage de sa fille, qui certainement serait un des plus beaux ornemens du sérail. Mon père, qui à la nouvelle de cette irruption

avait rassemblé des troupes à la hâte, et même dans son impatience les avait précédées, arriva en ce moment, suivi d'un petit nombre de ses braves. Inamaï partageait avec moi toute sa tendresse. Il entend son faible allié consentir lâchement à l'infâme proposition. Arrêtez! s'écrie-t-il; Inamaï est aussi ma fille; c'est à moi qu'il faut la ravir : un prince déshonoré est indigne d'être son père. Disant ainsi, il charge les Musulmans; sa faible troupe se montre digne de son chef intrépide : mais que pouvaient-ils contre le nombre, et surtout contre des armes bien plus sûres que les leurs? L'invincible roi de Timor restait seul au milieu des cadavres de ses guerriers; là, fièrement encore il bravait le trépas, et vingt bras prêts à le lui porter semblaient retenus par un sentiment de respect et d'admiration. Inamaï éperdue s'était précipitée entre les ennemis et mon père, et presque mourante, tenait ses genoux étroitement embrassés. Voyant qu'il n'a plus d'espoir, le roi de Timor prend soudain un parti dont l'idée seule fait frémir, et qui pourtant était le seul digne de son courage. O Dieu! pourrai-je le retracer! Non, dit mon père, ô mon Inamaï! la princesse qui fut des-

timée par moi à porter la triple couronne de Timor, de Solor et de Ternate, ne passera point au nombre des courtisanes d'un Musulman : mourons dignes de nous. A ces mots, il enfonce un poignard dans le sein d'Inamaï, et le retirant aussitôt, le plonge dans son propre cœur !.... »

Balthasar eut peine à achever ce terrible tableau. Il s'arrêta quelques minutes, ne pouvant presque plus respirer, et j'étais moi-même saisi d'épouvante et d'horreur. « Ainsi, reprit-il, le même instant m'avait ravi les seuls êtres dont le souvenir m'attachait à la vie. J'avais perdu mon amie et mon père ! Et ces maux, plus affreux encore que les premiers, pouvaient être regardés comme une suite du crime d'un scélérat qui échappait à toutes les recherches que j'avais suscitées contre lui ! Mais les cieux indignés avaient pris sur eux de venger à la fois tant de victimes.

Le roi de Timor et Inamaï ayant expiré à l'instant, Tinni avait été entraînée par les Musulmans. Ce n'étaient que des corsaires algériens. Comme ils touchaient presque au continent d'Afrique, un vaisseau portugais, qui se rendait à Rio-Janeiro et qu'ils attaquè-

rent, les coula à fond. Tinni se sauva à la nage, et fut reçue par les gens de l'équipage. Il n'était question parmi eux que de la perfidie infâme du père Ignace envers le roi de Timor, trait de scélératesse qui l'avait mis en exécration dans sa patrie; mais ce qui excita surtout l'attention de Tinni, c'est la trahison bien méritée, dont il était en ce moment même la victime, de la part d'un pirate malais. Celui-ci, au vaisseau duquel il avait confié ses trésors, avait voulu, tout en se les appropriant, se faire même une réputation d'honnête homme. Il avait donc relâché à Ténériffe, où il avait livré le père Ignace aux Hollandais, en leur révélant ses forfaits, et les suppliant de le faire condamner judiciairement au dernier des supplices. Tinni, à ces mots, ne put s'empêcher d'adorer la justice céleste, et se faisant connaître à l'équipage, elle parla de tous les événemens qui ajoutaient encore à l'accusation intentée au Dominicain. Un bâtiment français qui revenait de Cayenne et qui passa dans la nuit, ayant hélé le vaisseau portugais, tout le monde fut d'avis que Tinni s'y embarquât, parce que, s'il relâchait aux Canaries, elle pourrait joindre son témoignage irrécu-

sable aux dépositions déjà faites. Tinni d'ailleurs ne désirait rien tant que d'aller en France, sachant par le bruit public que j'attendais sans cesse des nouvelles de ma patrie. Elle passa donc sur le vaisseau français, où elle raconta tout ce qui lui était connu de ma déplorable aventure et de la fin réservée au Dominicain coupable de tant de crimes. Le vaisseau devait toucher aux îles Canaries; déjà le rocher immense et volcanique, que l'on nomme le pic de Ténériffe, laissait apparaître dans le lointain sa cime escarpée. Tout le monde était sur les ponts, empressé de prendre part aux résultats de l'étrange procédure, quand tout à coup des cris déchirans se font entendre dans les airs et semblent arriver du sommet de la montagne. Tous les regards se tournent vers ce point, dont le navire ne cessait de se rapprocher avec rapidité : des lunettes sont braquées, et l'on distingue un misérable suspendu tout nu au faîte même du pic, nouveau Prométhée dont les oiseaux de proie s'acharnaient à ronger les entrailles : c'était le père Ignace, que la conviction d'une autre perfidie envers les Hollandais eux-mêmes avait fait condamner à ce supplice inoui. Ce spectacle

épouvantable, les cris perçans qui se faisaient de plus en plus entendre avec force, saisirent tout le monde d'une profonde horreur, et déjà la compassion succédait à la haine que le moine avait inspirée. Le ciel daigna mettre enfin un terme à ses souffrances; mais sa miséricorde même voulut attester son courroux, et se signala de manière à intimider à jamais les traîtres. Soudain les feux souterrains de la montagne se sont embrasés : un murmure sourd et caverneux semble le bruit lointain de la foudre; une horrible détonnation lui succède : le coupable est englouti, et du cratère en feu jaillissent au loin ses membres épars *.

» Tels furent les détails que Tinni me com-

* Quelques-uns ont révoqué en doute cette fin terrible du P. Ignace. Ils ont prétendu que jamais on n'avait eu de ses nouvelles depuis sa disparition; que d'ailleurs il était absolument invraisemblable que l'on eût entendu les cris d'un homme attaché au sommet du Pic de Ténériffe, et qu'un peuple civilisé n'eût pas condamné le coupable à un supplice si cruel et si étrange. Ils ont été jusqu'à dire que Tinni, et même Inamaï, n'étaient que des êtres imaginaires; selon eux, Balthasar, lorsqu'il quitta son île, était à peine âgé de cinq ans.... Toutes ces assertions me mettraient dans une cruelle perplexité, si je ne tenais pas mes détails du Prince Noir lui-même, qui devait être sûr de la réalité des faits.

muniqua. La suite de son récit parvint à ranimer en quelque sorte mon cœur abattu. Mon frère avait pris les rênes de l'état sous l'autorité d'un régent; mais tous les Timoréens me redemandaient, et mon frère lui-même, prince juste et vraiment généreux, avait déclaré que le jour où je rentrerais à Timor, il me laisserait aussitôt en possession de tous mes droits. Tinni était au service d'un riche négociant, homme humain et rempli de bienveillance pour les malheureux. Elle me présenta à son maître, qui prit la plus grande part à mes peines, me promit de me remmener lui-même dans ma patrie, et en attendant me fit une pension de douze cents livres, qui me fut toujours exactement payée. Je jouis alors d'une sorte d'aisance et de quelque considération; mais cet heureux sort fut de peu de durée. Deux ans après survinrent les orages de la révolution française. Mon bienfaiteur fut enveloppé dans ces troubles et y perdit la vie, ainsi que la sensible Tinni qui ne voulut jamais abandonner son maître. Sans ressources alors, sans appui et sans aucun espoir de trouver encore de généreux protecteurs, je retombai dans l'affreuse misère

à laquelle vous me voyez réduit, et d'où je prie tous les jours le ciel de me retirer, en mettant un terme à ma déplorable existence.»

Balthasar se leva en prononçant ces mots qui terminaient son récit. Quant à moi, j'étais encore attéré de la fin terrible du père Ignace. « Prince, dis-je enfin en rappelant mes esprits, que ne puis-je vous prouver combien mon cœur voudrait soulager vos peines! Comme vous, à la vérité, je suis né dans une île fameuse, et cette île est l'antique cité des Parisiens; mais le sol de mon pays natal, hélas! ne recèle point de mines d'or, et d'ailleurs je ne suis pas le fils d'un roi; partagez avec moi le peu de pièces blanches que je possède, et croyez qu'elles vous sont offertes d'un cœur vivement touché de vos malheurs ». Le prince accepta, enchanté de mon extrême franchise, et nous nous quittâmes. Depuis ce jour, il revint deux ou trois fois me voir; mais rien ne pouvait plus charmer ses jours accablés de misère et de douleur. Un an après, l'héritier des trois royaumes de Timor, Solor et Ternate, mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

TROISIÈME PARTIE.

PERSONNAGES D'IMAGINATION.

Viens, ô ma déité!
Viens, telle qu'on t'admire en ta variété....

Puis-je mieux faire que de m'adresser à l'Imagination elle-même! Je vais parler de ce sublime effort de l'esprit humain qui créa le fameux Polichinelle, ce terrible fier à bras, qui, sous les yeux de son compère, assomme tous ses ennemis et triomphe même du Diable. Je vais citer la féconde et véné-

rable dame GIGOGNE; le bonhomme CASSANDRE, personnage d'une très-haute antiquité; puis la douce COLOMBINE, le tendre ARLEQUIN, et GILLES ou PIERROT ou PAILLASSE, son imbécille rival. Viendront aussi JANOT, et JEAN-BÊTE, et CADET-ROUSSEL, et JOCRISSE. J'y joindrais bien encore, si je ne craignais d'outre-passer les bornes de ma juridiction, MATAMORE le capitan, BRIGUELLE, TRIVELIN, VIOLETTE, MARINETTE, SCARAMOUCHE, et MEZETIN, et SCAPIN, et PASQUIN, et CRISPIN, et PANTALON..... Mais, j'y songe : ces Personnages ne se montrent pas seulement sur nos théâtres ; tous les ans au carnaval on les voit courir les rues. En costume sur mon territoire ! Sommés de comparaître.... Ces messieurs et ces dames vont donc subir un examen : toutefois, comme ils sont étrangers, ils ont droit aux honneurs, et n'en déplaise à Polichinelle qui se pavane en tête de la ligne, il restera pour le dernier, car je vais faire ma revue en rétrogradant.

PANTALON.

Personnage de la Comédie Italienne. L'inventeur de ce caractère s'est si bien caché, que je n'ai pu le découvrir. Je ne parlerai donc que de son enfant d'imagination. Pantalon est un homme à guignons. Seigneur vénitien, plein d'honneur, très-délicat sur sa parole, bon époux, bon père, bon maître, mais voulant que chacun autour de lui s'acquittât ponctuellement de ses devoirs, il s'est vu trahi par ses amis, volé par ses débiteurs, trompé par sa femme, dupé par ses enfans et joué par ses domestiques. Que fait *il signor Pantalone?* A peu près ruiné, et forcé de se réduire à un train plus modeste, il s'annonce pour un simple bourgeois : sa femme est morte; il prend pour maîtresse une petite ingénue d'une douceur admirable, et bien différente en cela de la défunte, qu'elle doit remplacer en qualité de légitime épouse; il ne conserve auprès de lui qu'un de ses fils, jeune homme d'une sagesse exemplaire, véritable Caton. Son domestique se borne à un valet et une servante, l'un et l'autre d'une innocence et d'une stu-

pidité à faire plaisir. Dans cet état, au moins, il jouit d'une douce sécurité : mais voilà qu'un matin, la maîtresse, le fils, le valet et la servante, ont ensemble disparu. Tel est toujours le seigneur Pantalon : peut-on être né sous une étoile plus malheureuse ? Passons à un autre ; ces gens-là font peine à voir. Il a toujours été représenté sous le masque.

Il y eut en 1731, un Pantalon fameux, enterré à St.-Eustache, sa paroisse : c'était le seigneur Alborghetti. Sa veuve passa en secondes noces entre les bras du Boniface de la troupe, qui ne l'épousait pas en jeune étourdi, car sept ans après, il mourut presque nonogénaire. Alborghetti fut remplacé par Carlo Véronèse, qui fut père des jolies actrices Coraline, Camille et Marine, et d'un fils qui lui succéda. Vint ensuite il signor Colalto. Vint ensuite..... Mais j'ai dit que je passais à d'autres Personnages. J'ai beau faire, celui-ci me glace les sens.

CRISPIN.

L'HISTOIRE de ce Personnage présente une anecdote fort piquante. C'est un valet dont le

caractère original fut inventé, en 1650, par Raimond Poisson, de la Comédie Française, autrement dit Poisson l'ancien, pour le distinguer de son petit-fils François-Arnould, qui, au même théâtre, en 1722, éleva le rôle des Crispins au plus haut degré de gloire et de perfection. Le père de celui-ci, Paul Poisson, lui-même excellent Crispin, mais mauvais physionomiste apparemment et trop peu habile à pressentir les hautes destinées de son fils, avait voulu l'éloigner du théâtre, dans la crainte qu'il ne compromît le nom illustre de ses aïeux, et il lui fit même obtenir une compagnie d'infanterie. Mais François-Arnould, cédant aux inspirations de son génie, quitte un beau jour l'état militaire, et se rend secrètement à Paris pour y débuter sur le théâtre. Instruit à temps de ce projet audacieux, Paul Poisson fait venir son fils, s'enferme avec lui, et lui montrant ses cheveux blancs et le buste de son ancêtre, le conjure en larmes de renoncer à une folle témérité, qui sans doute va les couvrir tous de honte et d'ignominie. Inébranlable à ce tableau touchant, François-Arnould prie son père de suspendre ses alarmes, et de vouloir juger un

instant par lui-même des dispositions qu'il apporte à une si haute entreprise. Paul y consent. François-Arnould revêt aussitôt le costume, prend l'attitude.... A peine il s'est placé, a exécuté quelques pirouettes, et s'est fait entendre en bredouillant, qu'un trait de lumière semble avoir brillé aux yeux de son père : Paul a reconnu son sang, et plein de l'esprit prophétique, il s'écrie que la gloire des Crispins va reposer enfin sur une base qui ne périra qu'avec les siècles. L'édifice s'éleva donc en dépit de tous les obstacles..... *Tantœ molis erat !.....*

J'ai dit que François-Arnould s'était fait entendre *en bredouillant ;* c'est le mot propre : un Crispin doit bredouiller, comme il doit porter des bottines. L'un et l'autre s'exécutent en mémoire de l'inventeur, qui parlait bref, et imagina de jouer botté, parce qu'il manquait de gras de jambes. Ces deux points, qui dans l'origine furent dus aux circonstances et attesteront à jamais les ressources du génie, sont devenus par succession des conditions essentielles. Il serait même à désirer que tout homme qui veut jouer ce personnage, s'agrandît la bouche, parce que le premier

Crispin l'avait d'une grandeur plus qu'ordinaire, comme l'atteste ce vers d'une petite comédie où lui-même il disait :

Je vous réponds, monsieur, d'une bouche aussi grande.....

Du reste, un Crispin, pour ressembler parfaitement à son modèle, doit être bien facé et d'une belle taille. Quant au costume, à l'examiner dans *la Galerie historique des Acteurs du Théâtre-Français,* par M. Lemazurier, il ne faut pas en faire entièrement honneur à l'imagination de Raymond Poisson. « Nous croyons, dit l'historien moderne, qu'il en conçut l'idée en voyant, dans les provinces méridionales de la France, des déserteurs espagnols dans le costume national ; las d'un service pénible, après avoir fait long-temps une vie de Miquelet, ils se mettaient, pour subsister, au service des personnes riches qui voulaient avoir des hommes de main pour domestiques. Nous ne donnons cette opinion que comme une conjecture : cependant elle semble assez bien appuyée par le caractère uniforme de la plupart des *Crispins,* qui se vantent ordinairement d'avoir

vu le feu et payé de leur personne. Le costume affecté à ce rôle vient à l'appui de notre idée : le chapeau rond, la fraise, le justaucorps noir, à basques courtes, la ceinture de cuir jaune avec une grande boucle de cuivre, et le manteau noir, sont évidemment de l'ancien costume espagnol; les moustaches, l'épée et les bottines ou guêtres, tiennent à l'équipement d'un soldat de cette nation. On n'eût point costumé de la sorte un valet ordinaire, et toutes ces considérations réunies, nous portent à regarder cette conjecture comme très-vraisemblable ». Sur ce point, j'accorderai tout ce qu'on voudra. Je me borne à répéter qu'il est essentiel de *bredouiller*, parce qu'ici le bredouillement remplace la *nasillardise*, dont j'ai prouvé ailleurs l'importance historique.

PASQUIN, SCAPIN.

Deux fourbes s'il en fut; intrigans, faisant les beaux esprits, les beaux parleurs, se donnant pour hommes de bon conseil, et presque toujours pris dans les filets qu'ils voulaient

tendre ou faire éviter aux autres. C'est ici l'occasion de parler d'un Personnage extrêmement célèbre dans les rues de Rome, sous le nom de PASQUIN, et qui ne cesse, depuis des siècles, d'y causer d'une manière très-caustique, bien qu'il ne soit en effet qu'une statue de marbre sans nez, sans bras et sans jambes, placée près du palais des Ursins. Ce Pasquin immobile, auquel les plaisans viennent attacher de nuit leurs billets satiriques, est le censeur impitoyable de toutes les actions des grands, et n'épargnait pas les papes eux-mêmes. Il adresse ordinairement ses *Pasquinades* à une autre statue nommée Marphorio, dont les réponses sont toujours d'une énergie digne de la demande. Plusieurs papes furent tentés de couper court à toutes ces railleries, souvent très-licencieuses. « Adrien VI, entr'autres, disent les historiens, indigné de se voir si souvent attaqué par les satires qui couraient sous le nom de Pasquin, résolut de faire enlever la statue pour la faire précipiter dans le Tibre, ou pour la réduire en cendres; mais un de ses courtisans l'en détourna. Il lui représenta que si l'on noyait Pasquin, il se ferait entendre plus haut que les grenouilles

du fond de leurs marais, et que si l'on le brûlait, les poètes, nation naturellement portée à médire, s'assembleraient tous les ans dans le lieu du supplice de leur patron, pour y célébrer ses obsèques, en déchirant la mémoire de celui qui lui aurait fait son procès. Pasquin resta donc en possession du droit dangereux de déchirer les vivans et les morts ».

Entr'autres pasquinades, je citerai les deux suivantes. Lorsque Urbain VIII fut élu pape par les intrigues de la France, Pasquin, qui alors, à ce qu'il paraît, n'était pas encore privé de ses deux bras, parut le lendemain avec un perroquet sur le poing : cet oiseau s'appelle en italien *papagallo*; il est facile de sentir l'allusion. Le sècond trait fut décoché contre un ambassadeur espagnol, qui avait souvent eu recours à la bourse d'autrui pour fournir à ses magnificences. Le roi, son maître, s'étant marié, ce seigneur s'empressa de déployer une nouvelle pompe pour célébrer cet heureux événement. Le lendemain, Pasquin montra ces mots : *Il signore ambagiatore a fatto tutto quell' che deve, e* deve *tutto quell' che a fatto;* ce qui veut dire en

notre langue : *M. l'ambassadeur a fait tout ce qu'il doit, et* doit *tout ce qu'il a fait.*

Cette statue, qui est celle d'un ancien gladiateur, se trouvait près de la maison d'un savetier nommé Pasquin, homme très-satirique, et qui, s'entretenant avec un de ses voisins appelé Marphorio, se divertissait aux dépens du public. Elle hérita du nom et de l'esprit caustique du personnage : je ne prétends pas que son origine ait rien de commun avec celle du Pasquin de la comédie, mais celui-ci pourrait bien à son tour lui devoir son nom et son caractère. Le génie de Pasquin est naturellement porté à la satire, comme celui de Scapin, son illustre compagnon. Heureusement, sur la scène comique, tout se termine à l'amiable, ou les punitions y durent peu; mais il arriva au Personnage suivant d'avoir joué un rôle qui paraîtra bien singulier, si l'on juge la pièce d'après les règles prescrites par Aristote.

MEZETIN.

Le caractère de Mezetin fut imaginé par Angelo Constantini, acteur de l'ancien

Théâtre Italien, et né à Vérone. Ce caractère rendit tellement fameux son inventeur, que celui-ci ne prenait plus que le nom du personnage qu'il avait créé. Les trompettes de la renommée ayant publié dans toute l'Europe la gloire de l'illustre Mezetin, le roi de Pologne résolut de s'attacher un si grand homme. Il l'appela auprès de sa personne, lui accorda le titre de noble, le fit son camérier intime, trésorier de ses menus-plaisirs et garde des bijoux de sa chambre.... Tout le monde sait l'histoire de ce savetier, qui, trouvé ivre et endormi dans une rue, fut transporté en cet état dans un magnifique palais, où, à son réveil il se vit salué comme l'unique et légitime propriétaire de tous les biens qui l'entouraient : ce malheureux pensa qu'il achevait un songe ; Mezetin aurait pu en croire autant, si un artiste cessait jamais de tout rapporter aux prestiges de ses talens. Mezetin s'imagina qu'il se trouvait en scène, et que ses titres de noble et de favori n'étaient que des titres de théâtre. Sur ces entrefaites, il voit paraître une jeune et jolie personne, qu'il prend pour Violette ou Marinette, et pour laquelle il se sent embrasé d'amour. Il lui fait

une déclaration fort tendre, et comme elle se dit la maîtresse du roi Auguste, il se met à lui débiter quelques lazzis sur la personne de Sa Majesté. Mezetin ne se doutait point que l'on fût aux écoutes; s'apercevant qu'il a été entendu, il ne s'en épouvante pas : l'usage de la scène veut qu'en pareil cas il en soit quitte pour quelques coups de bâton; mais, à son grand étonnement, l'affaire devint plus sérieuse : le héros, après s'être vu sur le point d'être condamné à la peine capitale, dénouement qui paraissait bien étrange à un personnage comique, fut chargé de chaînes, et jeté dans un cachot où l'auteur de la pièce le fit rester vingt ans. Cet auteur ignorait certainement toutes les règles théâtrales.

Dans les autres pièces, Mezetin obtint toujours un très-grand succès, et jouit de tous les suffrages. On l'avait cru mort à Paris, où il reparut enfin en 1729, à la suite de sa singulière aventure. On courut en foule pour le voir; il était alors âgé de soixante-quinze ans. Mezetin a composé plusieurs pièces de théâtre, et nous lui devons la Vie de Scaramouche, dont le nom seul est également imagi-

naire. Voici comment il dédia son ouvrage à Son Altesse Royale MADAME.

PRINCESSE, en qui l'on voit reluire
Mille royales qualitez !
De grâce, un moment écoutez,
Et vous préparez à bien rire.

Vous saurez donc que MEZETIN,
Plus habile homme pour la chasse
Que pour le grec et le latin,
A grimpé sur le mont Parnasse.

Oui, MADAME, j'y suis monté;
Ce n'est point une comédie :
Ce livre que je vous dédie
Confirme cette vérité.

Surprenante métamorphose !
De chasseur, de comédien
Aussi savant en vers qu'en prose,
Crac ! je me vois historien.

Dieu sait combien de satiriques
Vont percer mon livre de traits !
Mais je me ris de leurs critiques,
S'il a pour vous quelques attraits.

En faveur de mon Scaramouche,
PRINCESSE, donnez votre voix;
Et vous clôrez bientôt la bouche
Aux censeurs les plus discourtois.

Pour des choux, le grand Alexandre
Donnait autrefois des Etats,

Dont il faisoit très-peu de cas,
Tant il en avoit à revendre.

Si vous m'accordez aujourd'huy,
Pour reconnoître mon offrande,
La grâce que je vous demande,
Vous ferez encor plus que luy.

SCARAMOUCHE.

Mezetin fait de ce personnage un fripon fieffé, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous les tours de Scaramouche, qui la plupart sont vraiment pendables, furent selon lui exécutés par l'auteur même du caractère. Cette histoire est fort plaisante, si elle n'est pas fort morale ; je vais la raconter de mon mieux. C'est un petit supplément à celle des Arpalin et des Filemon ; la seule différence, et qui est fort essentielle, c'est qu'ici le héros fit une meilleure fin.

Le premier Scaramouche se nommait Tiberio Fiorelli. Il naquit à Naples en 1608. Son père, qui était gentilhomme et capitaine de chevaux, s'étant avisé dans une contestation de tuer le frère d'un évêque, n'eut que le temps de fuir en pays étranger, et se vit

contraint de se mettre marchand d'orviétan. Il avait deux fils qu'il avait emmenés; Scaramouche, le plus jeune, et qui était même encore à la mamelle, annonçait qu'il serait un mangeur insatiable, car il épuisait chaque jour le sein de deux nourrices, et en effet on le verra toute sa vie un terrible gastronome. Il ne grandit pas sans que cette disposition se manifestât de plus en plus; la chose en vint au point, qu'il dérobait à son père des boîtes de mithridate, qu'il vendait en secret pour se procurer un supplément à son régime habituel. Son père s'en étant aperçu, craignit qu'un tel glouton ne le ruinât, et finit par le chasser à coups de bâton. Scaramouche avait alors dix-huit ans.

C'est ici que notre Personnage va commencer à donner carrière à son génie inventif. Parcourant tour à tour les diverses villes d'Italie, partout il se signalera par de nouveaux exploits. C'est à Rome qu'il débuta. Son premier expédient pour se procurer des moyens d'existence, n'est qu'une ruse assez innocente. Il s'établit à la porte d'un marchand de tabac; là, demandant une prise à tous ceux qui sortaient, il enfonçait les quatre doigts

et le pouce dans la tabatière, et déposait aussitôt son butin dans une boîte cachée sous son manteau. Quand il s'était procuré ainsi une petite provision, il la mélangeait amplement de divers ingrédiens, et revenait vendre le tout au même marchand, qui admirant cette excellente composition la nommait, dit le très-véridique historien, du *tabac de mille fleurs*. Ce petit trafic pouvait durer longtemps, sans la brutalité d'un Suisse du pape, qui se tint pour offensé que Scaramouche osât demander à prendre une prise dans sa tabatière, et le fit éloigner à grands coups de hallebarde.

Notre héros dévora cet affront, et passa à Civita-Vecchia, où il se vengea aussitôt sur deux esclaves turcs des galères du pape, en leur dérobant une somme d'argent qu'ils s'amusaient à compter sur le port. Déchirant un pan de sa chemise, il eut l'adresse de le substituer au linge dans lequel ils déposaient leurs espèces; il les fit ensuite arrêter comme voleurs, et la pièce de conviction parut si frappante, qu'ils furent encore sévèrement châtiés. Ceci était un véritable trait de génie. Malheureusement, il fut peu profitable à notre

voyageur : Scaramouche s'habilla magnifiquement, prit un valet, fit bombance ; mais après la bombance, il s'endormit ; pendant le sommeil, le valet prit les écus, le dépouilla même de ses riches habits, et le laissa aussi nu qu'il était venu au monde.

Scaramouche fit alors l'état de mendiant, se donnant pour un pauvre esclave racheté des mains des Turcs ; stratagème qui pensa lui être funeste à Ancône, où un capitaine de galères prétendit le reconnaître pour un forçat échappé, et lui fit provisoirement donner la bastonnade. Cette erreur provenait du nouveau costume de notre voyageur. Son hôte, ayant eu pitié de lui à son réveil, l'avait revêtu d'une souquenille d'esclave, et par reconnaissance le pèlerin avait emporté la crémaillère, qui, ressemblant un peu à une chaîne de galérien, servait d'attestation à tout ce qu'il débitait aux passans. Le capitaine reconnut son tort en retrouvant son forçat.

C'est en sortant de cet extrême danger, que Scaramouche imagina de se faire comédien. Il ne pouvait prendre un meilleur parti ; il était fort bel homme, doué d'une imagination vive, et excellent grimacier. Il alla donc

trouver une troupe, à laquelle il se présenta pour un acteur consommé, et demanda à débuter dans le *Festin de Pierre* « qu'il esti-
» mait sur toutes les autres comédies, dit
» Mezetin, à cause du repas qu'on y fait. Il
» obtint un succès extraordinaire, et ayant
» parfaitement réussi dans le cours de la
» pièce, il fit encore si bien son devoir au
» repas, qu'il pensa *crever* au milieu des
» applaudissemens. Le public, continue Me-
» zetin, fut si charmé de cette première
» représentation, qu'il en demanda une se-
» conde avec empressement. Scaramouche
» y consentit volontiers; et au lieu des œufs
» durs dont il se remplit la première fois, il
» mangea un gros poulet d'Inde, deux per-
» dreaux et une tourte de pigeonneaux ».

La célébrité de Scaramouche lui attira les bonnes grâces du jeune duc de Mantoue, dont, par divers stratagèmes assez plaisans, il mit la libéralité à contribution. Il était en bonne fortune, il ne put s'y tenir encore. Il s'en fut à Bologne, où le grand-prévôt l'ayant surpris avec une de ses maîtresses, le fit jeter en prison. Parvenu bientôt à s'évader, Scaramouche, au sortir d'une

église, se vengea de ce magistrat, en coupant les boutons d'or qu'il avait à son manteau d'écarlate. Le grand-prévôt, lorsqu'il s'aperçut d'un tour aussi hardi, fit dans sa colère arrêter un grand nombre de coupeurs de bourses, et cependant il ne put découvrir le coupable. Peu satisfait encore, Scaramouche, un jour qu'il savait son ennemi absent, se présente chez lui en garçon tailleur, dit que M. le prévôt a retrouvé ses boutons, qu'il vient de sa part les recoudre, et réussit à emporter le manteau.

De là, il s'enfuit à Florence, où il est présenté au grand-duc et se donne pour un musicien du vice-roi de Naples. Invité à se faire entendre, il prélude agréablement sur sa guitare, fait plusieurs grimaces et chante, après avoir imité légèrement le cri de l'animal à longues oreilles :

L'âne que tourmente l'amour,
Braît et fait rage tout le jour.
Tel un virtuose qu'inspire
Un ventre qui long-temps jeûna,
Contant son douloureux martyre...
Pour refrain d'amour il s'en va :
Ut re mi fa sol la. (*Il braît.*)

Qu'Aliboron paisse en nos champs ;
Entendez-vous ses cris perçans
Au seul aspect de sa femelle ?
Dans le chant aigu qu'il fait là,
Il semble un maître de chapelle
Qui bat la mesure et s'en va :
Ut re mi fa sol la. (*Il braît.*)

Scaramouche y joignit un troisième couplet, et je renvoie pour le tout à l'original que je place en note *, n'ayant déjà pu moi-

---

* CANZONETTA

L'asinello innamorato
Canta, e raggia à tutte l'hore.
Pare un musico affamato
Quando narra il suo dolore,
E cantando d'amor va
Ut re mi fa sol la. (*Il braît.*)

Quando vede l'asinella,
Canta, all'hor con voce acuta ;
Pare un maestro di capella,
Quando batte la battuta :
E cantando d'amor va
Ut re mi fa sol la. (*Il braît.*)

Se tal'hor è nella stalla,
Mai fatica non lo doma,
Sempre salta e sempre balla
Quando porta anco la soma,
Et cantando d'amor va
Ut re mi fa sol la. (*Il braît.*)

même offrir qu'une faible imitation. Sans doute la manière de chanter ces paroles italiennes ajoute encore à leur vrai mérite ; car le grand-duc ne put les entendre sans rire à s'en tenir les côtés, et voulut que Scaramouche lui donnât encore quelque chose d'aussi réjouissant. Le musicien du vice-roi de Naples ne se fit pas prier, et chanta aussitôt la chanson suivante * :

Amour, Dieu d'amour, qu'as-tu fait,
De rendre amoureux mon Minet !
Non, je ne veux plus qu'il soupire,
Je le soustrais à ton empire,
Et Minet que tu rendais fou,
Pour Minette ne va plus dire
Miaou. (*Il miaule.*)

---

* CANZONNETTA.

Amor, che cosa ai fatto,
A far innamorar il mio bel gatto !
Affè lo vo castrare,
Acciò lasci e non torni più ad amare ;
Cossi sarà di te disciolto e schiao
Ne per gatta farà più gnao gnao. (*Il miaule.*)

Sopra il ciel delle mura,
Piange il misero, piange sua sentura,
E con signaolati accenti

Dans la gouttière confiné,
Comme il gémit, l'infortuné!
Tout redit son cri lamentable...
Vers la lucarne, inconsolable,
C'est pour son bien que le grigou
Répète d'un ton misérable :
Miaou. (*Il miaule.*)

Cette fois le duc fut si enthousiasmé, qu'il accourut embrasser Scaramouche, lui fit compter cent pistoles, et l'assura de sa protection. Celui-ci passa ensuite à Livourne, faisant la route aux dépens de deux Juifs auxquels il persuada que ses parens l'avaient forcé de se dire chrétien, mais qu'il était au fond un des plus fidèles sectateurs de la loi d'Israël, et qu'à la prochaine synagogue il professerait hautement sa croyance. Ces bons Hébreux, à leur arrivée, l'hébergèrent, à condition pourtant qu'il leur paierait tant par jour. Notre néophyte accepta encore, et finit par aller trouver l'inquisiteur, qui sur sa déposition, que ces hommes maudits de Dieu vou-

---

Fa, che s'oda d'intorno i suoi lamenti,
Solo si lagna e sta fra il tetto e il trao,
Va parlando al suo ben dicendo gnao. (*Il miaule.*)

laient le forcer à changer de religion, les fit venir aussitôt et leur ordonna, sans même les entendre, de laisser partir Scaramouche, de lui rendre tous ses effets, et de lui payer en outre dix pistoles d'Espagne.

Scaramouche alors s'embarqua dans une tartane qui faisait voile pour Naples, et trouva encore aux dépens de qui faire la traversée. Ce fut cette fois aux frais de deux bons religieux; mais il eut d'abord assez de peine à les émouvoir : aussi employa-t-il les plus grandes démonstrations. Il commença par entonner les *Litanies des Saints*, et continua d'une voix extrêmement dévote; il chanta ensuite le *Credo*, le *Salve* et le *De profundis*. Après ces prières, il demeura plus d'une heure à genoux, feignant d'être plongé dans une méditation très-profonde, et au fond très-intrigué, parce que l'heure du dîner approchait sans amener aucun dénouement.

Enfin, un des bons pères vint le faire sortir de ses longues extases, et le loua beaucoup de sa dévotion. Scaramouche respira : comme le religieux lui faisait des questions sur son nom et sur son pays, il en conta tant et tant, se dit si riche et pourtant si décidé à se faire

religieux dès qu'il aurait terminé son humble pèlerinage à Saint-Antoine de Padoue, que, parmi les passagers, ce fut à qui offrirait sa table à ce pieux voyageur ; mais il n'accepta que celle des bons pères, voulant, disait-il, prendre un avant-goût de la pénitence monastique. Il s'assit donc à cette table qui méritait bien en effet la préférence, et attaqua aussitôt tous les mets avec une telle rapidité, qu'en moins de quelques minutes les bons religieux se virent desservis. Un d'eux ayant voulu prendre la parole, il l'interrompit sur-le-champ, pour lui rappeler combien il est sage d'observer le silence. « Scaramouche, » ajoute l'historien, voyant que les pères ne » mangeoient plus, se leva de table ayant la » larme à l'œil, et levant les mains au ciel. » Les pères, voulant savoir pourquoy il » pleurait, il leur dit que c'étoit de la joye » qu'il avoit d'estre tombé en de si bonnes » mains ; mais le vray motif de ses pleurs » estoit d'avoir vu desservir un chapon gras » sur lequel il n'avait osé toucher ».

Satisfait de ses hôtes, Scaramouche ne pensait pas en pouvoir rien désirer de plus, lorsqu'un des pères s'avisa de conter « que le

» pape luy avoit fait présent d'un crucifix » d'or, qu'il n'estimoit pas tant pour sa valeur » (quoiqu'il pesât cinquante pistoles) que parce » qu'il avait la vertu de chasser les démons ». Aussitôt notre larron de faire des grimaces doubles, simples et compliquées, de rouler les yeux, d'écumer de la bouche, et de jouer enfin avec tant de succès et à tant de reprises le rôle de possédé, qu'étant parvenu à obtenir que la croix d'or restât quelque temps en ses mains pour le préserver d'une rechute, il s'élança tout à coup dans une chaloupe qui était venue au-devant de la tartane, et disparut avec le bijou de cinquante pistoles.

Scaramouche eut bientôt mangé à Naples tout ce qu'il avait amassé, et prit encore le parti de se faire comédien. Son beau physique et son jeu burlesque ravirent le duc de Satrian, qui fit venir la troupe dans son palais, et voulut que Scaramouche s'assît à sa table. Celui-ci répondit à tant d'honneur en escamotant deux flambeaux d'argent, et s'en accusa ensuite d'une manière si bouffonne, que le duc de Castre voulut à son tour accueillir chez lui un si grand personnage, et y fit élever un théâtre; mais ici une rencontre assez

fâcheuse attendait le héros. Le religieux à la croix d'or se trouvait dans les jardins; il remarqua au travers d'une palissade un acteur occupé à répéter son rôle, et à ses horribles grimaces il jugea que c'était son homme possédé du démon. Il ne se trompait pas; il cria au voleur : ce contretemps mit fin au spectacle; car Scaramouche, se voyant saisi par son manteau, imita Joseph chez Putiphar, s'éloigna en toute hâte, rentra chez lui, rassembla ses effets, et courant sur le port, s'embarqua aussitôt sur un vaisseau qui précisément allait mettre à la voile pour Malte.

Cette traversée devait aussi avoir ses peines, mais elle eut avant tout ses plaisirs. Une belle Espagnole, qui était la maîtresse du capitaine, se prit de passion pour Scaramouche; et après lui avoir lancé tout le jour des œillades pleines de feu, lui fit dire pendant la nuit, par son esclave, que son amant était retenu sur le tillac. La cause de cette absence n'était pas très-favorable à l'amour, car on éprouvait alors une tempête affreuse, et Scaramouche était à moitié mort de peur. Il suivit pourtant l'esclave, et le courage lui revint bientôt à ces douces paroles de sa belle : *Mi coraçon,*

mis oios, mi alma! vengas, senor Tiberio, vengas!

Pendant ce temps, l'orage augmentait toujours, et le capitaine, pour alléger son vaisseau, prit le parti de faire jeter beaucoup d'effets à la mer. Scaramouche, qui s'était vu obligé d'abandonner la partie, arriva sur le tillac, et ne trouvant plus sa valise, jura contre l'Espagnole, et avec tant d'indiscrétion, que le capitaine comprenant ce qui s'était passé, s'en prit à notre galant, le roua de coups, et le mit à terre sur une plage déserte où il finit par tomber entre les mains d'une troupe de brigands. Scaramouche était vraiment fait pour éprouver successivement toutes les aventures les plus romanesques. Le voilà maintenant courant les souterrains à lampes sépulcrales et les vieilles maisons peuplées de revenans. Souvent, pour attendrir ses nouveaux maîtres, il essaie de quelques-unes de ses agréables grimaces : rien ne peut séduire ces farouches brigands ; il faut qu'il les suive, qu'il soit le témoin de leurs exploits. Un jour il cédait à sa destinée, il les aidait à détrousser quelques voyageurs : tout à-coup des archers paraissent, l'affaire s'engage,

un grand combat est livré, la plupart des bandits mordent la poussière, et Scaramouche conduit prisonnier à Palerme, se voit sur le point d'être pendu prévotalement.

Il faut bien qu'il échappe encore, ou l'histoire finirait. Il fut reconnu à temps par des marchands qui s'étaient trouvés sur le vaisseau battu de la tempête, et qui attestèrent la cruauté du capitaine envers ce passager. Libre enfin, Scaramouche remonte sur le theâtre. Mais ici comme une nouvelle carrière commence, un de mes autres Personnages arrive sur la scène : c'est la charmante, la blonde MARINETTE. Scaramouche avait fait de sérieuses réflexions. «Un jour, dit » Mezetin, qu'il estoit à une lieuë ou environ » de la ville, il aperçut une jeune fille qui » essuyoit ses cheveux qu'elle venoit de » laver sur le bord d'un ruisseau, et qui es- » toient d'une longueur si extraordinaire, » que quoyqu'elle fût montée sur une grosse « pierre ils ne laissaient pas de traîner à terre, » outre qu'ils estoient de la plus belle couleur » du monde ». On se doute bien qu'une chevelure si séduisante accompagnait des traits enchanteurs, et que voilà Scaramouche amou-

reux. En effet, il s'arrêta saisi d'admiration, et la mère de la jeune personne le voyant si attentif, lui dit aussitôt que s'il était à marier il ne pouvait trouver mieux. Scaramouche opposa bien quelques lazzis à cette brusque proposition ; mais les beaux cheveux étaient un lien dont il ne pouvait se dégager, et en moins de quinze jours l'affaire fut terminée, sans y avoir regardé de trop près.

Scaramouche est véritablement devenu un tout autre homme ; il ne rêve plus qu'épargnes, économie : ce n'est plus un jeune étourdi. On le verra aussi un peu moins fripon. Il ne put cependant quitter Palerme sans s'approprier une chaîne d'or de la valeur de cent louis, qu'il avait trouvée, et se faire donner en outre les vingt pistoles de récompense promises à qui la rapporterait ; ce qu'il exécuta fort habilement, en faisant faire une chaîne absolument semblable, de cuivre doré, qu'il présenta en place de celle que l'on réclamait et qui fut reçue sans aucune méfiance.

Il fut excellent époux, et montra même une patience dont on l'aurait cru peu susceptible. Sa Marinette était minaudière et petite maîtresse : tout l'incommodait ou lui fai-

sait envie. Comme ils allaient à Rome, où elle devait débuter dans les rôles de soubrette, il fallut à tout moment que la voiture s'arrêtât : ou madame se trouvait mal, ou elle voulait absolument cueillir une fleur qu'elle apercevait dans la campagne. Arrivée à l'hôtellerie, ce fut bien pis ; la fumée la suffoquait, aucun mets n'était supportable, le pain même était toujours trop rassis ou trop tendre. Scaramouche ne savait plus où donner de la tête. Mezetin, qui tient toutes ces particularités de bonne source, raconte que Marinette se mettant au lit, s'écria qu'un des plis du drap lui avait enfoncé une côte. Ce n'est pas tout encore : pendant la moitié de la nuit, elle se plaignit des puces, quoiqu'on ne fût pas alors dans la saison qui les produit ; elle jura qu'elle en sentait une qui lui faisait souffrir le martyre. Scaramouche ennuyé allume une chandelle, et, pour détruire ce terrible ennemi, s'avance très-sérieusement armé d'un mousqueton ; plaisanterie qui épouvanta Marinette et la fit enfin dormir. Une autre fois, elle s'était couchée avec ses gants, parce qu'elle voulait conserver à ses mains la douceur de leur peau. Scaramouche se coucha

avec ses bottes et ses éperons, ne répondant autre chose à tous les cris de sa femme, sinon qu'il voulait être tout prêt pour donner la chasse aux puces; elle comprit enfin qu'il fallait ôter ses gants.

Scaramouche ne fut pas plutôt à Rome, que ses grimaces inimitables attirèrent la foule au théâtre, et mirent sa troupe en grande réputation. La beauté de Marinette, sa grâce sur la scène et son excellent débit, contribuèrent aussi à tant de succès. Scaramouche eut beaucoup de complimens à recevoir le jour qu'elle débuta, mais il eut aussi bien des contrariétés à supporter. Sitôt qu'elle eut fini de jouer, plusieurs seigneurs s'empressèrent de venir la féliciter. Tout à coup elle se laissa tomber évanouie : revenue à elle, elle s'emporta contre son mari, et tout le monde crut qu'il l'avait maltraitée; point du tout, c'est que prié par elle avant la pièce de lui placer son busque, il n'avait pas eu l'attention de le faire chauffer et l'avait appliqué si froid, qu'elle en avait eu une colique affreuse.

Au surplus, si Scaramouche eut quelques désagrémens à essuyer, le mariage lui porta bonheur, car dans ce seul hiver il amassa de

quoi acheter une belle terre à Florence. Pour comble de prospérité, Marinette accoucha d'un fils qu'un cardinal daigna tenir sur les fonts de baptême. Le parrain avait oublié de faire un présent au nouveau-né. Scaramouche, jouant quelques jours après chez la reine de Suède et voyant le cardinal, s'écria tout à coup : *Miracolo, miracolo, eminentissimo signore!* Ce miracle, que tout le monde voulut aussitôt connaître, c'était que le filleul avait parlé pour se plaindre de son parrain : « Tiens, lui dit Son Eminence en riant, et lui donnant un diamant qu'Elle avait ôté de son doigt, voilà de quoi le faire taire ». Scaramouche, ne pouvant renoncer tout à fait à ses anciennes habitudes, continuait de s'attirer ainsi de temps en temps des présens par des lazzis, et parfois aussi d'en escamoter. Toujours extrêmement glouton, il se saisit un jour d'un vaste pâté qu'il emporta sur sa tête avec tant d'empressement, que le coffre s'ouvrit par le milieu et emboîta son homme jusqu'aux épaules.

Ce fut alors que le nom de Scaramouche s'étant répandu en France et en Allemagne, il se vit à la fois demandé par l'Empereur et

par le cardinal Mazarin. Scaramouche se décida aussitôt en faveur de Louis XIV. Muni de l'agrément du prince de Parme, il se met en route avec la belle Marinette. On pense bien qu'il ne fit pas un si long trajet avec elle, sans pester encore plus d'une fois, et il leur arriva aussi bien des aventures. Je ne citerai qu'un trait remarquable, c'est que notre voyageur étant arrivé assez tard dans une hôtellerie où il ne se trouvait plus de lit vacant, eut le secret de faire déguerpir deux marchands couchés dans une chambre où il se chauffait. Sa conversation avec sa femme leur fit croire que c'était l'exécuteur de la haute justice ; ils se levèrent pour s'aller plaindre à l'hôte de leur avoir donné une pareille société, et le prétendu bourreau prit aussitôt leur place. Je passe sur toutes les plaisantes méprises de la belle voyageuse, quand elle fut arrivée dans un pays où l'on ne parlait plus italien. Ils touchent au terme de leur voyage. Scaramouche se présente à la cour.

Il y alla en son costume de théâtre, qui diffère peu de celui des Crispin, des Pasquin et des Scapin; mais il s'était d'abord recouvert d'un manteau : ce ne fut qu'en présence du roi

qu'il se montra tout à coup en véritable Scaramouche, tenant en main sa guitare, et accompagné d'un chien et d'un perroquet, qui dans un petit concert qu'il donna firent chacun leur partie. Les deux virtuoses étaient placés, l'un sur le manche de la guitare, l'autre sur un placet; et voici les paroles du trio qu'ils exécutèrent. Il m'a paru impossible d'en donner une traduction, parce que les idées tiennent à un jeu de mots qui disparaîtrait en toute autre langue.

Fa la ut fa mi modo nel cantar,
Re mi si on non aver lingua a quella
Che sol fa profession di farme star;
Mi re resto in questo
La berinto ch'ogni mal discerno
Che la mi sol fa star in questo inferno.

La mi fa sospirare la notte e il dì,
Re mirar la non vol el mio dolor
La fa far ogni canto sol per mi
Mi mi sol moro ristoro,
Non son mai per aver in sin ch'io spiro
Che la sol fa l'amor, io miro miro.

« Ces trois animaux, dit Mezetin, firent si » bien leur devoir, que le roy prit en affec- » tion celuy du milieu, qui estoit Scaramou-

» che ». Celui-ci eut peu de temps après le malheur de perdre ses deux compagnons ; mais il ne regretta que le chien, parce que, dit-il, sa servante qui avait le caquet bien affilé lui tiendrait lieu du perroquet. Scaramouche jouit, pendant plus de trente ans qu'il vécut encore, de l'honneur de divertir Louis XIV, qui daigna même un jour lui verser à boire, et lui demander, lorsqu'il eut vidé son verre, de quel pays il croyait ce vin-là. « Sire, répondit Scaramouche, le plaisir que j'ai eu en le buvant, m'a empêché d'y réfléchir ». Sa Majesté lui versa donc un second verre de vin pour connaître son opinion. Scaramouche était dans un jour de bonheur : une réplique assez scabreuse, qu'il fit un instant après au cardinal Mazarin, lui valut un surcroît de traitement. « Tu peux te vanter, lui avait dit le cardinal, que le plus grand monarque du monde t'a versé à boire ». Scaramouche répondit « qu'il ne manquerait pas de le dire à son boulanger ». Louis XIV, entendant cette répartie, ne voulut pas lui avoir fait un honneur sans profit, et eut la bonté de répondre : « Tu lui diras aussi que j'augmente ta pension de cent pistoles ».

Malgré tant de libéralités si facilement accordées, Scaramouche en extorqua beaucoup d'autres encore par des subtilités, et toujours sut se tirer d'affaire par quelques lazzis, souvent même par d'assez fines réparties. Par exemple, ayant osé s'approprier cinquante pistoles que Sa Majesté lui avait fait remettre pour le service de la troupe, et se voyant forcé d'avouer le fait : « Sire, dit-il, je supplie Votre Majesté de n'en rien dire au roi ». Louis XIV rit de la réplique, et fit donner cent pistoles à Scaramouche, moitié pour lui et les cinquante autres pour s'acquitter enfin de sa commission. La reine-mère et tous les seigneurs de la cour furent souvent pris aux mêmes filets et jamais ne s'en fâchèrent. Il obtint un jour de la première, soixante louis et la permission de lever un habit complet chez le marchand de la cour. Comment avait il obtenu cette faveur? En se présentant devant la reine qu'il savait extrêmement sensible aux peines des malheureux, vêtu si légèrement en plein hiver, que sa vue seule faisait frissonner de froid et que lui-même en avait les larmes aux yeux. Un autre jour, voulant faire en Italie un voyage

qui ne lui coûtât rien, il pria chacun des seigneurs de la cour de lui faire cadeau d'une paire de bottes ; ce qui lui en procura, dit l'historien, une si grande quantité, qu'il en eut à revendre assez pour botter un régiment de cavalerie.

Scaramouche devint très-riche, et en même temps fort avare. Ce n'est plus dans sa vieillesse qu'un misérable Harpagon, espèce de Cassandre plein de ridicules, d'infirmités, souvent amoureux encore et toujours dupé. Marinette étant morte, il se fit baffouer par la fille d'un boulanger dont il voulait faire sa maîtresse, et il se trouva blotti et emporté dans un coffre enfariné, d'où il ne s'échappa au milieu de la rue, que pour être poursuivi par les petits enfans qui le prirent pour un personnage de carnaval. Il ne fut pas plus heureux en se remariant ; sa seconde femme le joua tant de fois, qu'il fut obligé de la faire renfermer, d'abord au Châtelet et ensuite dans un couvent où elle finit par mourir de dépit.

Un seul trait prouvera son avarice. Dans sa dernière maladie, il avait consenti enfin à se faire donner un remède que le méde-

cin avait ordonné. Il fit donc venir un apothicaire, avec lequel, après de très-longues contestations, il convint de payer *trente* sous pour l'injection rafraîchissante et la peine de l'administrer; mais comme celui-ci en était à la moitié de son ministère, il le fait suspendre tout à coup, et se retournant: « C'est assez, dit-il, j'ai réfléchi que la moitié me suffirait; vendez le reste à quelque autre, voilà *quinze* sous ».

Le défaut d'appétit fit juger à Scaramouche que sa fin approchait. Il ne mangea la veille de sa mort, pour son dîner, que deux livres de pain en soupe, et une grosse poularde, en buvant sa chopine de vin de Bourgogne. Il manda donc aussitôt son confesseur. Le lendemain il ne prit qu'un très-ample vermicelle. L'illustre Personnage attendit sa dernière heure en jouant aux cartes avec trois de ses voisins : la sentant arriver, il leur dit de continuer, se hâta de réciter le *Pater,* et expira. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans, et laissait à son fils unique, qui s'était fait prêtre, un bien de cent mille écus. Son corps fut inhumé à Saint-Eustache.

Sa mort fut la nouvelle du jour. Loret,

l'auteur de la *Gazette rimée*, lui brocha aussitôt une épitaphe, dont voici quelques vers; ce ne sont peut-être pas les plus mauvais de tous ceux que ce poète journaliste fit en courant :

Alors qu'il vivait parmi nous,
Il eut le don de plaire à tous,
Mais bien plus aux grands qu'aux gens minces;
Et l'on le nommait en tous lieux
Le prince des facétieux
Et le facétieux des princes.

Au lieu de quantité de fleurs,
Sur sa tombe versons des pleurs :
Pour moi, tout de bon j'en soupire,
J'en fais tout franchement l'aveu ;
Nous pouvons bien pleurer un peu
Celui qui nous faisait tant rire.

Tel fut, s'il faut en croire Mezetin, le Personnage auquel le théâtre doit le caractère et le costume de Scaramouche. Je ne sais lequel on doit le plus admirer en tout cela, de Tiberio Fiorelli ou de son historien : tous deux au moins peuvent passer pour n'avoir pas manqué d'imagination. Mais j'ai fait ici une séance un peu longue, et je crains bien que ce ne

soit aux dépens de plusieurs des Personnages qui vont suivre.

VIOLETTE, MARINETTE; TRIVELIN, BRIGUELLE, MATAMORE LE CAPITAN.

J'AI parlé de Marinette et de ses blonds cheveux, en parlant de son mari Scaramouche ; je renvoie Violette auprès de son mari Arlequin, que tout le monde ne sait pas être un père incestueux lorsqu'il veut s'unir à Colombine. Heureusement, dira-t-on, la famille des Arlequins a tellement pullulé en France, que déjà Colombine pourrait bien ne plus être que l'arrière petite-cousine de son amant.

Trivelin, Briguelle : des fanfarons, des tapageurs. Matamore le capitan, bien plus tapageur encore, parce qu'il est fier de sa haute origine et d'avoir été le *Miles gloriosus* de Plaute. J'y joindrai même, si l'on veut, et Frontin, et Lafleur, et M. Boniface le docteur, et Sganarelle, et Pascariel, tous fripons

comme bien d'autres, et auxquels je pourrai revenir s'il m'arrive de rencontrer chemin faisant les auteurs de leurs jours. Pour le moment passons, et arrivons à notre ami Paillasse. Je rentre ici dans mes domaines.

GILLES ou PIERROT ou PAILLASSE.

Le nom originaire est Pierrot. C'est une chose bien étonnante que ce Personnage passe pour un imbécille; car, si l'on en croit les auteurs, il naquit d'une surabondance d'esprit. Il fut enfanté par le fameux Dominique. Le cerveau de cet Arlequin célèbre ayant un jour fait explosion, Pierrot, comme une autre Pallas, s'en élança, non tout armé puisqu'il ne l'est jamais et qu'il reçoit toujours les coups, mais revêtu de son costume à gros boutons et tout éblouissant par sa blancheur, tel qu'autrefois la belle Vénus s'était tout à coup montrée en sortant des vagues écumeuses. Au surplus, voici comment le Dictionnaire de Léris raconte le fait. « De tout temps, » dit-il, l'Arlequin avait été un ignorant,

» Dominique, qui était un homme de lettres » et d'esprit, et qui connaissait le génie de » notre nation qui veut de l'esprit partout, » s'avisa d'en mettre dans son rôle, et donna » au caractère d'Arlequin une forme diffé- » rente de l'ancienne. Cependant, pour con- » server à la Comédie Italienne le caractère » d'un valet ignorant et niais, il imagina le » rôle de Pierrot, et remplaça ainsi l'ancien » Arlequin ». Il paraîtrait, à ce compte, que le fils aîné Arlequin, voyant arriver un puîné, et ne voulant pas qu'il eût part à la succession d'esprit, suivit la coutume de quelques-unes de nos anciennes provinces en fait de choses plus matérielles, et entra aussitôt en possession de tout le patrimoine du père. Au moins, si Pierrot resta tout-à-fait sans héritage, on ne lui contestera pas son illustre origine. Il ne pouvait certainement avoir un père plus célèbre : premier point, qui devrait ce me semble faire jouir Gilles ou Pierrot ou Paillasse d'un peu plus de considération dans le monde. En second lieu, presque tous les Personnages d'imagination, et le riche Arlequin lui-même, ne se trouvent chez nous que par une sorte d'é-

migration ; la plupart sont nés sous le ciel de l'Italie, et les premiers regards de Pierrot ou Paillasse ou Gilles s'arrêtèrent sur l'horizon même de notre capitale, la France peut s'enorgueillir de l'avoir vu naître en son sein : deuxième considération qui doit nous le rendre encore plus cher, puisque c'est vraiment un compatriote. En troisième lieu enfin, Paillasse ou Gilles ou Pierrot, bien différent de la plupart de ses camarades non moins illustres, qui ne se sont introduits dans les troupes régulières qu'après avoir longtemps erré sans but et sans espoir, naquit sur les planches mêmes au milieu des Comédiens ordinaires du roi, et s'il court aujourd'hui les rues, c'est qu'apparemment il cherche à dénicher quelque portion d'esprit pour remplacer celle dont il fut privé en naissant.

Il est donc bien prouvé que Gilles ou Pierrot ou Paillasse est un cadet de bonne famille, un homme dont on ignorait toute l'importance. Il est un autre avantage qu'il possède au plus haut degré et qu'on ne saurait trop apprécier en lui, c'est un excellent cœur, un zèle infatigable. Ce n'est ni par intérêt, ni par fanfaronnade qu'il se donne trois noms, c'est

pour se rendre triplement utile, se multiplier en quelque sorte, et se trouver toujours prêt à nous plaire. Faut-il en effet, pour la forme, qu'Arlequin mystifie un rival ? Gilles arrive, feint un amour extraordinairement vif que l'on accueille quelque temps, et reste capot à la fin de la pièce. Cherchez-vous, au temps des déguisemens, un costume commode et dont le rôle annonce la gaîté ?....

Et saute, et saute, et saute, Pierrot.

Voilà donc Pierrot qui accourt vous présenter son ample pantalon, son large gilet à grandes manches et son chapeau blanc : revêtez-vous des uns, coiffez-vous de l'autre, vous voilà tout lui-même. Quel est maintenant ce personnage jovial, dont les saillies rassemblent cette foule à la porte, et qui finit par exposer avec tant de feu tous les chefs-d'œuvre que l'on fait voir au-dedans ? Ne serait-ce pas encore là notre cadet de bonne famille ? Eh ! mon Dieu oui, c'est Paillasse. Le voilà maintenant affublé d'une toile à matelas, et daignant descendre à un rôle de valet. Voyez comme il enfle ses joues ! comme

il se bat les flancs ! Quel zélé serviteur ! il sue sang et eau : tour-à-tour il rit, il pleure, il chante, il crie; tour-à-tour il donne du cor-de-chasse, il sonne de la trompette, il bat du tambour; son maître arrive, il se laisse donner des coups de bâton et des paires de soufflets : peut-on porter plus loin la complaisance et le désir d'obliger? Voyez-le encore rehausser le mérite et l'adresse de nos voltigeurs, imiter leurs sauts, leurs tours, et vingt fois s'étaler lourdement tout de son long pour égayer les spectateurs. Qu'il est bon enfant, ce pauvre Paillasse ! souvent il en sait plus long que son maître, et toujours il sacrifie son amour-propre à l'esprit de son rôle.

Vous dites qu'il n'a pas d'esprit. Vous n'avez-donc pas entendu ses saillies? Je dis, moi, qu'il est le digne descendant de tous les plus illustres Farceurs; que sa mémoire est le dépôt fidèle où s'est réuni leur génie; qu'il est, en quelque sorte, le gardien des archives de la tradition ; que lui seul peut-être reproduit vraiment les mœurs et la langue primitives. Sous tel nom qu'il se présente, ce Personnage est éminemment illustre. Créature tritogénie, c'est-à-dire *née de la tête :* c'est

un autre Trismégiste, ce qui signifie *trois fois grand*, ou plutôt je voudrais être assez Grec pour former un mot qui exprimât : *cent fois, trois cents fois utile.*

JANOT.

ENCORE un Personnage envers lequel on se montre injuste. J'avoue que tout son accoutrement n'annonce pas un homme fort spirituel, que son parler même semble dénoter une franche buse; mais il n'en a que la mine. Et cette lanterne qu'il tient continuellement à la main? Quel est le philosophe de l'antiquité qui en portait pareillement une toute allumée en plein jour?... Janot est un autre Diogène : *il cherche un homme.*

Je ne connais pas l'origine de ce Personnage; elle pourrait bien être d'une très-haute antiquité : témoins Sosie et son maître.

De nos jours, le nom de VOLANGE a dû un éclat immortel aux rôles de Janot.

JEAN BÊTE.

Pour celui-ci, je ne soutiendrai pas que ce soit un homme d'esprit ; mais sa famille est bien grande, car je me souviens d'avoir vu représenter une pièce où figuraient ses héritiers, et il me fut impossible de les nombrer. Encore étaient-ils presque tous fondés de procurations.

La vie de Jean Bête fourmille de traits d'une bétise admirable. On dit qu'un jour, gardant son tout jeune frère qui dormait au berceau, et voyant une mouche se poser sur le nez de l'enfant, il eut tellement peur qu'elle ne réveillât le marmot, qu'il s'approcha tout doucement un marteau à la main, et allait d'un seul coup montrer comme on tue les mouches, si sa mère ne fût entrée à temps pour le dispenser de donner cet exemple. Je ne citerai pas ici d'autres traits de ce Personnage. Je doute que ce soit un rôle bien caractérisé ; on n'a même pas encore déterminé son costume : peut-être doit-il varier à l'infini.

JOCRISSE, CADET-ROUSSEL.

Jocrisse est moins encore un imbécille qu'un homme à guignons. Sa mauvaise étoile ne cesse de le poursuivre, et lui rend surtout la main bien malheureuse : *voyez-le chez ses différens maîtres.* C'est aussi un homme extrêmement fougueux : *voyez son Désespoir.*

Tout ce que je sais de Cadet-Roussel, c'est que

Vraiment,
Cadet Roussel est bon enfant.

Au surplus, il est facile au lecteur de se procurer des renseignemens sur ces deux Personnages. Leurs pères existent : le premier est né de l'imagination de M. Dorvigny; le second, de celle de M. Aude; mais ils doivent comme une nouvelle existence à M. Brunet, qui s'est chargé de leur éducation et les fait briller dans le monde.

Jocrisse et Cadet-Roussel n'appartiennent pas encore à l'histoire : c'est par enthousiasme que je les ai nommés.

ARLEQUIN.

C'EST le frère aîné de Pierrot. Le fameux DOMINIQUE est regardé comme la tige des Arlequins. Après Dominique, l'illustre famille s'honora du célèbre THOMASSIN, autrement Thomasso-Antonio VICENTINI, de Vicence, qui fut le mari de VIOLETTE, et fut remplacé par Carlo BERTINAZZI ou CARLIN, nom porté de nos jours par des personnages muets qui figurent aussi dans l'histoire.

Dominique se nommait BIANCOLELLI. Il était fort lié avec PASCARIEL, acteur qui courait les provinces, et dont il épousa la fille. De ce mariage naquit un autre DOMINIQUE, qui fut également très-célèbre, et une fille, que pour cause je ne nomme point ici et qui épousa le second LATHORILLIÈRE, acteur qui soutint la gloire du caractère inventé par Mezetin. Dominique le fils eut aussi beaucoup d'esprit. C'est lui qui, par un stratagème ingénieux, obtint du roi que les Comédiens Italiens parleraient français, en dépit des acteurs de la Comédie Française qui voulaient les en empêcher. BARON ayant déduit devant Sa

Majesté les motifs de son corps, Dominique prêt à répondre dit au roi : « Sire, comment parlerai-je ? — Parle comme tu voudras, répondit le roi. — Il n'en faut pas davantage, reprit Dominique, j'ai gagné ma cause ».

Ce même Dominique illustra, et je crois même avait inventé le personnage de Trivelin : à moins que cet enfant d'imagination n'appartienne encore au premier Dominique, qui, pour le coup, pourrait être regardé comme un grand faiseur.

En voilà bien long sur l'illustre parenté d'Arlequin, mais tout cela ne nous apprend rien sur lui-même ; il ne m'arrive pas souvent de m'occuper de généalogie, et l'on conviendra que c'était surtout en parlant d'Arlequin que je devais avoir cette attention. Ce Personnage est tout à tous : il est riche, il est pauvre ; il est savant, il est ignorant ; il se montre en financier, reparaît en bourgeois, se reproduit en artiste, même en simple ouvrier ; il est poète, il est musicien, il est afficheur ; c'est un véritable Protée : mais tout ce qu'il fait, c'est par amour, c'est pour sa bonne amie, pour toucher monsieur Cassandre, et parvenir à faire évincer Gilles. Il

n'est pas beau ; mais il est d'une ingénuité, d'une bonhomie qui fait présager qu'il sera bon mari : aussi, tout noir qu'il est, sa maîtresse le préfère toujours à son rival, dont on connaît cependant la blancheur éclatante, et se promet mille douceurs à voir naître d'elle de petits Arlequins.

J'ai dit que notre Personnage est tout à tous et partout. Comme il ne cesse de continuer ses métamorphoses, on sera peut-être bien aise d'avoir ici le tableau de toutes celles qu'il avait déjà subies jusqu'à nos jours. Les voici, à quelques *centaines* près. Je commence à l'année 1616.

Arlequin Traitant. — Arlequin Vendangeur. — Arlequin Lingère du Palais. — Arlequin Jason. — Arlequin homme à bonnes fortunes. — Arlequin gouré. — Arlequin Grand-Mogol. — Arlequin Fille malgré lui. — Arlequin Esope. — Arlequin Gentilhomme par hasard. — Arlequin Gentilhomme malgré lui. — Arlequin Endymion. — Arlequin en deuil de lui-même. — Arlequin et Mezetin morts par amour. — Arlequin et Pantalon cocus sans femmes. — Arlequin et Pierrot favoris des Dieux. — Arlequin Bellérophon.

— Arlequin camarade du Diable. — Arlequin Chevalier du Soleil. — Arlequin Colombine, ou Colombine Arlequin. — Arlequin Pluton. — Arlequin Prologue. — Arlequin Protée. — Arlequin Ramponneau. — Arlequin Hulla *. — Arlequin Mahomet. — Arlequin Mercure galant. — Arlequin Misantrope. — Arlequin Orphée le cadet. — Arlequin Persée. — Arlequin poli par l'Amour. — Arlequin Prince et Paysan. — Arlequin Reviseur et Médiateur. — Arlequin rival de Bacchus. — Arlequin rival du Docteur. — Arlequin invisible. — Arlequin jouet de la Fortune. — Arlequin Grapignan. — Arlequin Grand Visir. — Arlequin valet de Merlin. — Arlequin toujours Arlequin. — Arlequin Soldat au camp de Porché-Fontaine. — Arlequin Sultane favorite. — Arlequin Tancrède. — Arlequin Thésée. — Arlequin Thétis. — Arlequin Sauvage. — Arlequin roi de Serendib.

* *Arlequin Hulla.* Lorsqu'un Mahométan a répudié sa femme, il ne peut la reprendre qu'un autre homme ne l'ait épousée et ensuite répudiée. Ce second mari s'appelle *hulla.* Il y a deux *Arlequinades* sous ce titre, l'une de Le Sage et Dorneval, l'autre de Dominique et Romagnési.

— Arlequin Romulus. — Arlequin Roland. — Arlequin roi des Ogres. — Arlequin Phaéton. — Arlequin Barbier paralytique. — Arlequin Bouffon de Cour. — Arlequin cocu imaginaire. — Arlequin cru brave. — Arlequin cru fou, Sultan, Mahomet. — Arlequin cru mort. — Arlequin cru Prince. — Arlequin dévaliseur de maison. — Arlequin dupe vengé. — Arlequin et Camille, esclaves en Barbarie. — Arlequin et Scapin, magiciens par hasard. — Arlequin et Scapin, voleurs par amour. — Arlequin faux brave. — Arlequin feint Astrologue, Enfant, Statue et Perroquet. — Arlequin Génie. — Arlequin Globe. — Arlequin Médecin volant. — Arlequin Militaire. — Arlequin Muet par crainte. — Arlequin Valet de deux Maîtres. — Arlequin Voleur, Prévôt et Juge. — Arlequin Grand-Mogol. — Arlequin Comédien aux Champs-Elysées. — Arlequin Courrier. — Arlequin Empereur de la Lune. — Arlequin Dragon de Moscovie. — Arlequin Ecolier ignorant et Scaramouche Pédant scrupuleux. — Arlequin défenseur du beau sexe. — Arlequin défenseur d'Homère. — Arlequin à la guinguette. — Arlequin Amadis. — Arlequin

au Sérail. — Arlequin Balourd. — Arlequin Barbet, Pagode et Médecin. — Arlequin Baron Suisse. — Arlequin au Sabbat. — Arlequin au Parnasse. — Arlequin Atys. — Arlequin au Banquet des sept Sages. — Arlequin Arbitre. — Arlequin Astrologue. — Arlequin Amoureux par enchantement. — Arlequin apprenti Philosophe. — Arlequin marchand de Pantins. — Arlequin Deucalion. — Arlequin aux Enfers. — Arlequin marchand de Proverbes. — *De nos jours :* Arlequin Charlatan, Arlequin noir et blanc, Arlequin Peintre, Arlequin Journaliste, Arlequin Jockei, Arlequin Perruquier, Arlequin Sculpteur, Arlequin Sentinelle, etc., etc., etc. Je continuerais ainsi tant qu'on voudrait. J'avoue que cet article ne me donne pas grand' peine.

Je ne sais à quoi attribuer la couleur éthiopienne de ce Personnage. Si j'en crois Mezetin, Arlequin doit être Lombard, comme Pantalon doit être Vénitien, comme le Docteur ou M. Boniface doit être Bolonois, et Scaramouche Napolitain. Mais je puis dire pourquoi l'habit d'Arlequin est fait de trente-six pièces de différentes couleurs, c'est que ce Personnage appartient à la comédie nom-

mée « *Satire allégorique dialoguée*, qui met » sur la scène, non des individus fictifs, mais » des individus réels ou des corporations in- » dividualisées ». Ainsi chacune des losanges de l'habit figure une corporation; ce qui explique enfin cette étrange bigarrure. Je dois cette solution satisfaisante au second cours de M. Lemercier; j'y joindrai l'annotation donnée à ce sujet par M. T. dans le Feuilleton du Journal de l'Empire (28 janvier 1811) : elle revient parfaitement à mon sujet. M. T. remarque « qu'anciennement en Italie, ce fut » aussi l'usage de jouer sur le théâtre, des » villes, des provinces entières, représen- » tées par un personnage qui imitait plus ou » moins le langage, les manières et le costume » de leurs habitans, et que telle est l'origine » des rôles du Docteur, de Pantalon, de Sca- » pin et d'Arlequin ». Rien de plus précis que ces dernières notions; j'ai cru piquant de les dérober à un critique : c'est entrer intrépidement en pays ennemi, et le mettre à contribution.

Mais quittons Arlequin, avec lequel, je ne sais pourquoi, je ne me sens pas à mon aise: cela pourrait bien venir de ma prédilec-

tion bien connue pour Gilles ou Pierrot ou Paillasse.

COLOMBINE.

Encore Dominique. J'ai dit qu'il avait eu une fille : c'était l'aimable Colombine ; il ne s'agit pas cette fois d'un enfant d'imagination, d'une créature *tritogénie*, mais bien d'une fort jolie personne très-substantiellement procréée, qui reçut le nom de Catherine Biancolelli, qui devint, comme je crois l'avoir déjà avancé, madame Lathorillière, et se distingua dans les rôles de soubrettes ; Colombine est donc fille de ce même Arlequin, qu'elle ne cesse d'aimer et que toujours elle doit épouser. O abomination de la désolation ! puisse-t-elle reconnaître son aveuglement, et désormais se décider en faveur de Pierrot ! elle n'épousera au moins que son oncle.

Je regrette bien de ne pouvoir parler d'elle avec autant de détails que j'ai parlé de Marinette. Aucun historien ne nous dit si Colombine était brune ou si elle était blonde ; mais de telle manière qu'on se la figure, elle est si jolie qu'elle est toujours sûre de plaire ; quant à moi, tel est le charme attaché à son nom

seul, que j'aime Colombine, même *en mannequin.*

CASSANDRE.

AIR *du Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Ah! que je suis frais et dispos
Pour fêter ma commère Barbe!
Sa fête vient fort à propos,
C'est aujourd'hui mon jour de barbe.
Et quoique l'on soit en effet
L'enfant gâté de la nature,
L'homme le plus beau, le mieux fait,
A toujours besoin de parure.

Voilà un des petits momens de gaîté de papa Cassandre, et c'est précisément, je crois, dans la pièce de *Colombine Mannequin.* Mais cela ne dure point. Le bonhomme est toujours tracassé, parce que sa fille Colombine s'est entichée de monsieur Arlequin, et que le lourdaut de Gilles, au lieu de bien seconder le beau-père pour déjouer toutes les ruses, a la complaisance de se laisser prendre lui-même dans les filets. Aussi papa Cassandre, qui est un homme à caractère, finit-il par choisir pour son gendre celui qui les a tous deux bernés.

Ce caractère, comme les précédens, appartient à l'ancienne Comédie italienne. C'est encore un de ces Personnages dont le costume peut varier à l'infini; ce qui suppose.... ce qui ne suppose rien.

DAME GIGOGNE.

J'AI parlé de l'extrême fécondité de dame Gigogne, c'est à peu près tout ce que j'en puis dire. J'ajouterai pourtant que ce rôle rappelle les temps glorieux où fleurissaient Gaultier Garguille et ses deux illustres amis. Ce n'est malgré cela qu'un Personnage d'Imagination, et qui doit son origine à l'auteur qui succéda aux *Périne*, rôles que j'ai dit avoir toujours été joués par un homme travesti en femme. Les acteurs androgynes sont une rareté dans notre siècle; lorsqu'il s'en trouve, on devrait les contempler avec une admiration respectueuse, comme on éprouve une silencieuse extase à la vue des ruines antiques échappées à la fureur des Vandales et des Goths. Dame Gigogne est certainement un monument de la tradition, et j'invite le lecteur à y songer, lorsqu'il ira voir jouer les Marionnettes.

POLICHINELLE.

Enfin nous arrivons à Polichinelle : c'est fort à propos, car il commençait à prendre de l'humeur, et l'on sait qu'il est redoutable dans sa colère. Polichinelle est un premier sujet, un artiste du premier ordre, un acteur consommé ; il est l'âme de son théâtre. Les poètes eux-mêmes se sont disputés à qui éleverait un monument à la gloire de ce grand comédien et de sa troupe. C'est à Lemierre que je donne le prix ; voici le morceau couronné :

Pour fixer en ce lieu la troupe vagabonde
Qui s'écoule sans cesse et qui sans cesse abonde,
Vingt théâtres dressés dans des réduits étroits,
Entre des ais mal joints sont couverts à la fois ;
Il en est un surtout à ridicule scène,
Fondé par Brioché, haut de trois pieds à peine,
Pour trente magotins constans dans leurs emplois ;
Petits acteurs charmans que l'on taille en plein bois,
Trottant, gesticulant, le tout par artifices,
Tirant leur jeu d'un fil et leur voix des coulisses,
Point soufflés, point sifflés, de douces mœurs entr'eux ;
Aucune jalousie, aucuns débats fâcheux :
Cinq ou six fois par jour ils sortent de leur niche,
Ouvrent leur jeu : jamais de rhume sur l'affiche ;
Grand concours, on s'y presse, et ces petits acteurs,
Fêtés, courus, claqués par petits spectateurs,
Ont pour premier soutien de leurs scènes bouffonnes
Le suffrage éclatant des enfans et des bonnes.

Le seigneur Polichinelle est aussi un personnage de l'ancienne Comédie Italienne. L'inventeur du caractère fut-il réellement, comme son enfant d'imagination, bossu par devant et par derrière, c'est ce dont je doute; Esope lui-même, si l'on en croit les savans, n'est ainsi représenté que dans un sens purement allégorique : ces deux proéminences, disent-ils, sont le symbole de l'esprit; à ce titre, celles de Polichinelle ne peuvent avoir trop d'ampleur.

Il y eut un peintre hollandais nommé Laer ou Laar, et surnommé *Bamboche*, à cause de la singulière conformation de sa figure. Parler ici d'un Personnage honoré d'un tel surnom, c'est ne me point écarter de mon sujet. « Laer, disent les historiens, était d'une grande gaîté, rempli de saillies, et tirait parti de sa difformité pour réjouir ses amis le Poussin, Claude le Lorrain, Sandrart, etc.; c'était un vrai Farceur. » Ce seul mot fait le plus grand honneur à notre Hollandais; mais on dit qu'un jour, aidé de quatre de ses amis, il s'avisa de noyer un prêtre qui l'avait surpris, ainsi qu'eux, mangeant de la viande en carême, et les avait tous

menacés de l'Inquisition. C'était, ce me semble, pousser l'esprit de la Farce un peu loin; ce qu'il y a de certain, c'est que notre plaisant passa tout-à-coup de la gaîté la plus folle à la plus noire mélancolie, et de ce moment il échapperait à mon histoire, si le hasard ne lui avait pas donné des droits immortels à la reconnaissance de la postérité.

Ce fut le père des Marionnettes, ou plutôt celles-ci durent le jour à une imitation de son genre de talent. Laer ne s'exerçait que sur de petits sujets, il s'était acquis une très-grande réputation à peindre de très-petites figures. En 1677, on éleva au Marais un tout petit théâtre sur lequel on fit jouer des enfans; la scène semblait ainsi un tableau de Laer; on donna aux acteurs le surnom du peintre, et ce spectacle fut nommé un *spectacle de Bamboches*. Les *Bambochades* attirèrent la foule pendant quelque temps : à Paris, la nouveauté fait toujours naître l'enthousiasme, mais l'enthousiasme parisien est un fils extrêmement tendre, qui ne peut jamais survivre à sa mère. Or le jeu des acteurs-marmots, cessant d'être un spectacle neuf, cessa aussi de causer l'admiration et bientôt

ce théâtre fut désert. Mais le théâtre des Bamboches était dirigé par deux hommes de génie qui trouvèrent un moyen de triompher de l'inconstance du public. Nos petits comédiens avaient sans doute un très-médiocre traitement, encore fallait-il cependant les nourrir. Des maîtres étaient indispensables pour aider leur intelligence et leur apprendre leurs rôles ; ce n'était à chaque instant que pièces nouvelles, dont les auteurs voulaient toujours retirer une rétribution ou qui exigeaient sans cesse des frais de costumes. Les deux Directeurs réfléchirent qu'ils pouvaient obvier à tous ces inconvéniens ; ils pensèrent judicieusement qu'en se formant une troupe d'acteurs de bois, ceux-ci seraient très-faciles à nourrir ; qu'en les costumant une fois pour toutes, d'une manière bizarre qui servît à un certain nombre de pièces qu'ils composeraient eux-mêmes et qui formeraient tout leur répertoire, ils se verraient ainsi délivrés des auteurs, des costumiers et des maîtres de déclamation. Cette idée était lumineuse, elle fut aussitôt mise à exécution. L'un des Associés présenta un cadre dramatique qui, à quelques variations près, pourrait se re-

produire à l'infini, et dont le fameux Polichinelle serait le héros principal; il lui adjoignit un Cassandre, un Commissaire, un Aveugle, un Suisse à moustaches, un Scaramouche, une mère Simone, une dame Gigogne, un Apothicaire, des Archers et des Diables. L'autre Associé se chargea de faire fabriquer les Artistes. Dès que la Troupe fut arrivée de chez le tourneur, on l'habilla et elle fut convoquée en Assemblée générale. Tous ayant pris place sur des banquettes, les deux Directeurs qui présidaient, demandèrent que l'on fît le plus grand silence. L'Associé-Auteur se leva alors et prononça ce discours. « Messieurs et Mesdames : vous formez la troupe des véritables FANTOCCINIS FRANÇAIS; j'aime à croire que nous vivrons long temps ensemble et mutuellement satisfaits les uns des autres. Loin d'ici toutes les passions haineuses, les rivalités, les sentimens d'amour-propre : rien ne pourra aigrir votre cœur, vous resterez sourds à toutes les insinuations perfides.... Eh! Messieurs, ne nous êtes-vous pas tous également chers? ne valez-vous pas tous le même prix? Certes, vous êtes tous également bien tournés, mais

il ne peut y avoir qu'un rôle brillant : entendez donc sans murmure que l'un de vous soit préféré par moi. » Aucun ne murmura. « Vous, Polichinelle, continua l'orateur, c'est à vous que je confie le premier emploi; cette distinction est due à votre nom fameux: vous serez invulnérable, et en conséquence toujours triomphant. Vous, l'Aveugle, vous vous laisserez tuer par lui; vous, Commissaire; vous, Suisse à moustaches; vous, Archers : vous souffrirez également qu'il vous assomme l'un après l'autre, et arrivera le Diable qui vous emportera ; l'intérêt et le comique de la pièce le veulent ainsi : de grâce, Messieurs, ne vous en fâchez point.... » Aucun ne se fâcha. L'Orateur poursuivit sur ce ton et avec un égal succès ; son associé ayant même été obligé de quitter tout à coup l'Assemblée, il ne cessa d'être attentivement écouté, et jouit, à la fin de son discours, des marques non équivoques d'un assentiment unanime.

Ainsi les rues de Paris s'enrichirent des Marionnettes, dont le nom devait un jour être deux fois et si ingénieusement célébré

sur la scène française *. Le début produisit la plus vive sensation. L'Associé-Auteur parlait et faisait mouvoir les fils, l'autre faisait le Compère et interrogeait. De plus il jouait en même temps du violon, et à lui seul formait l'orchestre. Ce spectacle opéra des merveilles et se multiplia avec une rapidité inconcevable. Ne pouvant suffire à l'empressement du public, on prit le parti de supprimer les fils, et un homme caché, tenant ces acteurs par les jambes, les fit jouer en plein vent. Polichinelle paraissant au-dessus d'un rideau, assomma son Aveugle et ses Archers, tout aussi adroitement qu'il les assommait sur son théâtre. Les regards parisiens ne se lassent point encore de contempler un si agréable divertissement; l'enthousiasme semble même s'accroître de jour en jour, je ne sais quel parti l'on prendra enfin. C'est là qu'en sont les choses.

Il me reste à parler du DIABLE. Mais ici je me tais, ce n'est point un Personnage d'Imagination.

* *Les Marionnettes* et *les Petites Marionnettes*.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DANS LES

RUES DE PARIS.

QUATRIÈME PARTIE.

PERSONNAGES VIVANS.

L'HOMME INSENSIBLE.

Tout Paris peut aisément juger par lui-même du vrai mérite de mes Personnages vivans; il ne m'est pas aussi facile à moi de me procurer des renseignemens authentiques sur la vie et les habitudes de chacun d'eux. Je donnerai pourtant sur l'HOMME INSENSIBLE des détails irrécusables, ils sont attestés par

la Faculté de Médecine, ils furent publiés par un Journal : il n'y a pas moyen d'en douter.

Le premier prodige qu'il opère, c'est de s'introduire une baguette dans l'œsophage, et de la faire pénétrer dans ses intestins jusqu'au *non plus ultrà :* elle doit même y décrire une courbe, car elle est plus longue que le coffre du Personnage, et ne laisse d'excédent à l'entrée, qu'autant qu'il en faut pour la ressaisir et la retirer. Cette grande expérience, qu'il répète matin et soir en public, doit son origine à un expédient ingénieux dont il s'avisa, dit-on, fort à propos, pour conserver ses jours, et qu'il a seulement depuis lors perfectionné : c'est ainsi qu'il se débarrassa d'une tumeur qui lui était survenue aux amygdales, et qui les obstruait au point de l'étoufler. Tous les remèdes connus n'y pouvaient rien, et un autre que lui en fût mort : un coup de baguette fit déguerpir le mal ; il ne fallait qu'un procédé bien simple.

La seconde expérience finira infailliblement par introduire parmi nous une mode nouvelle. L'Homme Insensible porte une épingle à sa bouche, l'enfonce dans l'une de ses joues, et de la pointe que l'on voit saillir en-dehors, il

forme un crochet auquel il suspend une montre. Ainsi décoré, à ne point considérer l'espèce d'ornement attaché à sa figure, on le prendrait pour un de ces coquets habitants du détroit du Prince Guillaume ou de l'Entrée de Nootka, qui surchargent la leur de toutes sortes de bijoux. Mais, comme ces Indiens, ce n'est pas dès l'enfance que sa chair est disposée à recevoir de la parure ; c'est à l'instant même que l'Homme Insensible se fait l'incision. On rapporte qu'un jour quelques personnes s'étonnèrent de voir saigner la plaie, et que ce grand homme prononça ces mots remarquables : « Messieurs, je suis insensible et non *insanguin.* » On le voit enfin tenir en ses mains une barre de fer rouge, chauffée en présence même des spectateurs. Quant à cette expérience, elle est sans exemple sur toute la surface du globe, car tout le monde craint de se brûler les doigts en touchant un fer chaud.

Ce physicien célèbre, lorsqu'il procède à ses expériences publiques, est ordinairement vêtu en Crispin, et l'on y assiste pour la bagatelle de deux sous, encore ne paie-t-on qu'en sortant. Telle est la modique somme à laquelle je dois de pouvoir parler ici pertinemment de

ce Personnage. Entré dans l'enceinte, vous apercevez un tout petit théâtre de marionnettes, dont la toile est levée, et que remplit entièrement à lui seul un assez bel homme assis sur une chaise et s'occupant paisiblement à mettre en ordre de petits carrés de papier imprimés : c'est l'HOMME INSENSIBLE; et ces imprimés, qui sont destinés aux spectateurs, contiennent l'attestation de la Faculté et l'extrait du Journal.

On a vu à Paris un autre Homme Insensible. Celui-là avalait de l'huile bouillante, et aura fini par se brûler les entrailles; au moins semble-t-il s'être fondu, car je n'ai pu en avoir aucunes nouvelles. L'Insensible moderne, avec sa barre de fer rouge, son crochet et ses baguettes, ne court aucun danger : il ferait même bien plus encore, s'il le voulait; on le couperait par morceaux sans qu'il ressentît la moindre douleur. Je tiens cela de Paillasse, cet excellent Personnage dont j'ai parlé en son temps, et qui cette fois se met vraiment en nage à la porte, pour échauffer les spectateurs et les disposer à un spectacle si extraordinaire. Il y réussit très-adroitement. Il raconte qu'un de ses maîtres

ayant eu le malheur qu'un brigand lui détachât la tête de dessus les épaules, lui Paillasse il la rapprocha aussitôt du tronc, et sut la recoudre avec tant de succès que deux jours après on ne se fût jamais douté de l'accident. Ce qu'en dit ici notre Farceur, c'est par imitation de ces vers du Berni :

Il povero uomo, che non se n'era accorto
Andava combattendo, ed era morto.

(Le pauvre homme, qui ne s'apercevait pas qu'il était mort, combattait toujours.)

On ne se serait pas douté que Paillasse connût si bien ses auteurs.

Il faut que je rapporte ici un autre trait de génie enfanté par lui, car je ne puis trop chercher à confondre l'injustice de ses détracteurs. Il racontait un jour, qu'après avoir été long-temps à Paris garçon apothicaire, il s'était mis en tête de voyager, et était arrivé aux Grandes-Indes. Comme il en revenait, une tempête s'élève, brise le vaisseau : tout l'équipage roule précipité dans la mer. Paillasse luttait contre les flots, lorsqu'une baleine se présente et l'avale tout vi-

vant. Le Jonas moderne fut d'abord un peu interdit dans son nouveau domicile ; après avoir enfin repris haleine, il se retourne, et rêve s'il n'y aurait pas quelque moyen de s'échapper. Ce n'était pas chose facile ; mais il se rappelle tout à coup qu'il lui reste dans ses poches quelques grains d'émétique. Que fait Paillasse ? Il les pose sur la rate du poisson, et la baleine éprouve aussitôt un tel mal de cœur, qu'elle vomit son prisonnier.... jusque sur la butte Montmartre.

Je ne dirai pas, cette fois, de quel auteur ce récit admirable est imité. Mais revenons à l'Homme Insensible, ou plutôt disposons-nous à le quitter. J'ignore le nom de ce Personnage, et c'est bien ma faute, car j'eus l'honneur de recevoir de lui un de ses imprimés que j'ai maladroitement égaré. Je me rappelle pourtant quelle est la feuille périodique qui a fait naître sa célébrité, c'est défunt le *Journal des Arts.*

LE MANGEUR DE CAILLOUX.

C'est un terrible gastronome que ce Personnage ; il mange des cailloux, et il a le se-

cret de les digérer. On raconte qu'ayant fait naufrage sur une île déserte, il s'accoutuma peu à peu à cette nourriture, qui finit par lui paraître un mets si succulent, qu'il ne changerait pas aujourd'hui un plat de cailloux contre une dinde aux truffes. Je m'étonne que l'*Almanach des Gourmands* ne se soit pas encore occupé de ce nouveau comestible.

Ce Personnage ne m'est pas aussi connu que le précédent. Je n'ai pas eu l'avantage d'assister à l'un de ses repas, mais je l'ai vu passer dans les rues. Il est vêtu à la hussarde, en pelisse et pantalon rouges; il n'a qu'une jambe et même qu'une cuisse : son corps repose perpendiculairement sur cet unique pivot. Ceci n'est, dit-on, qu'un vice de conformation et une bizarrerie de la nature; cette marâtre, au surplus, l'a récompensé en lui donnant deux bras droits; mais il n'en montre qu'un, pour ressembler au moins en quelque chose extérieurement aux autres hommes. On le dit très-adroit escamoteur.

LE BATONNISTE.

C'est un jeune homme dont le poignet est fort agile et le coup d'œil extrêmement sûr.

Un enfant s'agenouille soutenant une pièce de monnaie en équilibre sur son nez ou sur son menton, et le Batonniste, en faisant le moulinet, emporte la pièce sans effleurer la place. Tous les spectateurs sont libres d'en faire l'épreuve.

Cet artiste procède à divers autres exercices au son d'une orgue portative, jouée par son épouse. Il jette son bâton en l'air en le faisant pirouetter, le ressaisit, le rechasse par derrière, par sous sa jambe, et toujours en mesure; j'ai dit qu'il était fort adroit. Le spectacle se termine par l'offre qu'il fait à chacun des spectateurs d'un petit étui où se trouvent trois excellens numéros pour la loterie.

LE MUSICIEN DES PROMENADES.

Virtuose extrêmement connu et qui mérite sa grande célébrité. Cet artiste ingénieux s'est imaginé de mettre toute sa personne en œuvre : il fait entendre à lui seul un double flageolet, une harpe, un tambourin, et en outre des cymbales et un groupe de

sonnettes attachées à deux petites branches de fer qu'une ficelle fait mouvoir :

Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différens.

Ces vers de l'histoire du fameux Perroquet sont même ici une application trop faible, car, de bon compte, le musicien fait à la fois au moins cinq parties, et de plus, on vit longtemps au-dessus du groupe de sonnettes un pantin qui, mu en cadence, exécutait une pantomime fort divertissante.

Une voix de femme se marie ordinairement à ses accords. Je ne l'ai entendu qu'une fois accompagner un chanteur. Celui-ci entreprit le grand morceau de *la Rosière : Ma barque légère portait mes filets.* On vit sa barque en danger ; j'ignore si elle fut ramenée à bord. Une des cantatrices avait le défaut de sembler immobile en chantant ; mais le public goûtait beaucoup sa romance favorite. En voici un couplet, je ne sais même s'il y en avait plusieurs ; il est sur l'air du mineur de l'*andante d'Armide.*

Malgré notre misère,
Et navré de douleur,

Nous bravons, pour vous plaire,
La honte du malheur.
Ayez de l'indulgence,
Sensibles amateurs,
Avec peu de dépense
Soyez nos bienfaiteurs.

Cet artiste n'est certainement pas sans talent. Tout le mouvement qu'il se donne égaie parfois les spectateurs; mais il me semble qu'on se démènerait à moins, puisqu'il est obligé d'y aller des pieds et des mains; l'on peut vraiment dire de lui qu'il est musicien jusqu'au bout des ongles. Il exécute souvent aussi le rondeau *Enfant chéri des Dames* et plusieurs grands morceaux de musique. Au surplus, les personnes qui désireront sur lui de plus grands renseignemens, en trouveront abondamment un peu plus loin, à l'article de la CHANTEUSE VOILÉE.

LE JOUEUR DE SERINETTE.

Je n'ai vu qu'une fois ce Personnage; c'était sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. Sa serinette était placée sur une petite table, et il jouait paisiblement à quelque distance du

Musicien des Promenades. Celui-ci eut la malice d'accroître encore l'harmonie de son concert, déjà naturellement un peu bruyant. Le joueur de serinette se fâcha, et on en vint de part et d'autre à des apostrophes très-vives. — Qu'êtes-vous donc? lui disait le Musicien des Promenades, *un tourneur de manivelle!* — Et vous, répliqua le Joueur de Serinette, qu'êtes-vous? un musicien *à coups de pieds et à coups de poings!* A ce mot, le harpiste se leva furieux, mais il fut retenu par les différentes ficelles qui l'attachent à ses instrumens. J'ignore comment se termina cette querelle, qui amusait beaucoup les passans.

L'AVEUGLE A LA GRANDE BARBE.

Cet aveugle, ainsi nommé parce qu'il a en effet une barbe blanche fort longue et fort épaisse, est un Personnage aussi pacifique que le Musicien des Promenades est bruyant. Il est assis et ne dit mot; tout son talent se borne à agiter sa tasse, dans laquelle il fait résonner une petite pierre. C'était autrefois

une petite pièce de monnaie qu'il faisait sauter ainsi; un mauvais plaisant s'avisa de la lui enlever et d'y substituer un caillou. Depuis ce temps, l'aveugle, à chaque sou qu'on lui donne, le met aussitôt dans sa poche, et laisse le caillou dans la tasse.

LA CHANTEUSE VOILÉE.

Cette chanteuse voilée venait tous les soirs, il y a une dixaine d'années, s'adosser contre le portail de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois : c'était une jeune personne dont la mise était toujours très-soignée. Sa taille était élégante, sa voix douce et flexible, son accent tendre, sa prononciation pure : que de titres pour intéresser! J'ajouterai qu'elle était fort jolie; solution qui inquiétait beaucoup alors les spectateurs. On voit que j'écris vraiment d'après des Mémoires particuliers; je vais en donner une nouvelle preuve, en racontant une aventure fort extraordinaire, à laquelle donna lieu cette mystérieuse inconnue.

Il est, en général, trois différens motifs à l'intérêt qu'inspirent mes Personnages : le premier, c'est la curiosité, et celui-là ne leur est jamais guère profitable ; le second, c'est la sensibilité, sentiment exagéré dont ils ne retirent guère plus d'avantages ; et enfin l'humanité, qui les sert beaucoup mieux. La curiosité veut absolument savoir ce qu'ils sont ; la sensibilité se les figure souvent ce qu'ils ne sont pas ; l'humanité, s'inquiétant fort peu de ce qu'ils ne sont pas ou de ce qu'ils sont, s'empresse en courant de soulager leur infortune : c'est donc ce dernier sentiment que j'invoque en leur faveur. Je fais cette petite réflexion moi-même en passant, et seulement parce qu'elle me vient à l'idée. Arrivons à l'anecdote.

Il s'agit ici d'un tour qui fut joué à deux anciennes amies par un de leurs vieux voisins, leur société intime, et qui avait contre elles un petit ressentiment. Le tour paraîtra un peu fort ; mais ces bons amis se rendaient souvent la pareille, et l'on finissait toujours par un raccommodement en forme. Madame Dumont et mademoiselle Rose (c'est le nom de ces dames) occupaient en commun le se-

cond étage d'une des maisons situées sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Orgont demeurait vis-à-vis dans une de ses propriétés, et venait passer toutes les après-midi avec ses voisines, qui se plaisaient à le turlupiner, parce qu'il était tant soit peu railleur et fanfaron, quoiqu'au fond un excellent homme. On parlait même d'un mariage entre sa fille et le neveu de mademoiselle Rose. Léontine était l'unique héritière d'un riche patrimoine; M. Alphonse n'avait rien, mais il espérait une excellente place : on ne pouvait une union plus convenable, et M. Orgont n'était pas éloigné d'y consentir; d'ailleurs, les deux jeunes gens s'étaient déjà entrevus deux fois, et s'aimaient éperduement.

On riait donc, on jouait, on causait, surtout on s'entretenait de tout ce qu'on voyait sur la place. — Mais que pensez-vous donc de la Chanteuse voilée? lui demandait la sensible mademoiselle Rose. — Ma foi, répondit l'original M. Orgont, cette Chanteuse pourrait bien être quelque sultane favorite échappée des sérails du Grand-Mogol; c'est certainement, ajouta-t-il, quelque illustre infortunée. Mademoiselle Rose s'était pincé les

lèvres en entendant prononcer la première phrase, tant M. Orgont parlait souvent avec une exagération capable de faire croire qu'il prenait ces dames pour dupes : par exemple, n'avait-il pas prétendu un jour qu'il jugeait à l'inspection des astres que le grand kan des Tartares actuellement régnant, devait être gaucher. Mademoiselle Rose, sans savoir seulement s'il existait un grand kan des Tartares, avait parti d'un éclat de rire, et madame Dumont, à son ordinaire, avait aussitôt imité son amie ; mais, pour cette fois, sa seconde phrase parut à mademoiselle Rose extrêmement raisonnable, parce que cette phrase s'accordait avec sa pensée. Aussi les questions se succédèrent-elles. Ces dames voulaient tout savoir et qu'il devinât tout. — Mais, demandait la bonne madame Dumont en examinant le Musicien des Promenades, comment lui sera-t-il venu à l'idée de jouer de tant d'instrumens à la fois? Où a-t-il été s'imaginer de retourner des pincettes et d'attacher en haut des cymbales ? Voisin, comment se nomme-t-il ? Cet artiste est-il né en France ? Oh ! non, à son grand chapeau, je le crois quelque Russe..... A propos, com-

ment cela s'est-il passé avec son Joueur de Serinette!..... — Corbleu! répétait M. Orgont, me croyez-vous sorcier, ou faut-il que je me creuse la cervelle à vous forger des romans? Il ne disait pas cela sans malice, parce que mademoiselle Rose en lisait beaucoup. Mademoiselle Rose fut piquée, et osa lui répondre qu'elle ne craignait pas qu'il en forgeât. Ceci était un trait mordant contre M. Orgont, qui s'était flatté qu'il serait, s'il le voulait, poète et romancier. D'ailleurs, ajouta-t-elle, monsieur présume-t-il que nous soyons assez crédules pour ajouter foi à toutes les invraisemblances que son imagination pourrait enfanter? M. Orgont partit d'un éclat de rire, parce qu'il présumait, et même était persuadé, que ces dames étaient extrêmement crédules. Madame Dumont s'en mêla. On se prit de mots. Il les traita de vieilles folles; elles le traitèrent de vieux fou, et mademoiselle Rose ajouta ironiquement le défi d'un roman de sa façon. A ce mot, que fait M. Orgont? il prend sa canne et son chapeau, et le voilà parti.

La troisième soirée s'écoulait, disent les Mémoires, et M. Orgont ne revenait pas faire

le piquet de ses voisines. La brouille paraissait fort sérieuse, et sans doute il s'en était allé à la campagne, car ses volets restaient constamment fermés. — C'est fini, M. Orgont ne reviendra plus, disait douloureusement madame Dumont; plus de jeux pour nous, plus de nouvelles, il nous faudra toujours rester seules, ne sachant que dire et que faire. Rose, tu as eu tort. — Vous vous plaignez, répondait son amie; qui plus que moi pourrait perdre à cette querelle? je crois bien que voilà le mariage manqué..... Mais endurer des sarcasmes! être prise pour dupe! non, jamais.

Cependant l'âme héroïque de mademoiselle Rose était ébranlée par les longs soupirs de son amie qui s'ennuyait à mourir, et de part et d'autre un découragement complet décelait une sombre inquiétude. Les Mémoires nous font ici un tableau affreux de la situation de ces dames. Tout, y est-il dit, souffrait de leur peine secrète : les oiseaux chéris n'apprenaient plus, d'après la serinette, à répéter l'air charmant de *la Découpure;* la toilette du bel épagneul était négligée; Marie, la pauvre Marie, déjà si affligée du chagrin de

ses maîtresses, n'osait leur parler, ou recevait des rebuffades qu'elle s'efforçait pourtant de ne pas mériter. Ces dames passaient tristement les heures à leurs croisées. Là, le spectacle varié des Personnages célèbres, qui, en d'autres temps, savait si bien les distraire, ne faisait plus qu'ajouter à leur ennui. Ces dames restaient immobiles, et les regards tournés languissamment vers la maison de l'ingrat qui les délaissait. Dans cet état, elles s'abîmaient dans une profonde rêverie : je veux dire mademoiselle Rose, dont l'imagination tendre et mélancolique aimait à s'égarer de souvenirs en souvenirs ; car, pour madame Dumont, disons le mot, elle dormait.

Or, en ce moment même, à peu de distance et dans l'obscurité, la foule ne faisait que s'accroître pour écouter la Chanteuse voilée, qui ce soir-là chantait une romance extrêmement remarquable et que l'on n'avait pas encore entendue. Il se faisait souvent un murmure d'étonnement. Mademoiselle Rose fut frappée de ces voix confuses, et plusieurs fois s'efforça de réveiller madame Dumont qui s'obstinait à feindre de dormir profondément, parce qu'elle avait de l'humeur. Enfin, il se

fit un silence. La Chanteuse avait achevé sa romance; mais on la pria de recommencer, et bientôt, pour la seconde fois, elle fit entendre les paroles suivantes :

Conseiller est chose facile;
On dit : gardez bien votre honneur.
Hélas ! écoutez quel malheur
Poursuivait la pauvre Lucile....
O venez ! ouvrez-lui vos cœurs
A cette jeune infortunée,
Qui pour l'innocence était née
Et toujours versa tant de pleurs.

A peine au sortir de l'enfance,
Je fuyais les vœux d'un barbon;
Voilà qu'il m'enlève en ballon,
Avec lui seule et sans défense....
O venez ! ouvrez-lui vos cœurs
A cette jeune infortunée,
Qui vers les astres entraînée,
Dans les airs versa tant de pleurs.

J'arrive en un lointain rivage;
Un pâtre est mon libérateur.....
Survient un peuple destructeur
Et Lucile est dans l'esclavage.....
O venez ! ouvrez-lui vos cœurs
A cette jeune infortunée,
Qui dans un cachot enchaînée,
Sous terre versa tant de pleurs.

J'avais su braver la colère
D'un sombre et farouche tyran,
Mais le jeune fils du sultan
Avait encor mieux su me plaire....
O venez! ouvrez-lui vos cœurs
A cette jeune infortunée,
Dont la cruelle destinée
Fut partout de verser des pleurs.

Le dirai-je, hélas! j'étais mère.
Nous voulons fuir, on nous surprend;
Un supplice affreux nous attend,
Tout est sourd à notre prière....
O venez! ouvrez-lui vos cœurs
A cette jeune infortunée.....

Ici la romance fut interrompue. Depuis quelque temps on remarquait deux dames respectables par leur âge et leur extérieur, écoutant la Chanteuse avec un degré d'intérêt que l'on pourrait appeler le comble de l'enthousiasme. Une domestique les accompagnait à une juste distance, portant un fallot et un petit épagneul. La plus âgée s'appuyait d'une main sur une haute canne noire, et de l'autre sur le bras de sa compagne, qui, en même temps, tenait une embrette déployée, pour les garantir du serein. Ces dames, arrivées avec beaucoup d'empressement, s'é-

taient placées en avant de la foule. A chaque mot qu'elles entendaient, elles se parlaient bas avec chaleur, considéraient de nouveau l'inconnue, et se parlaient encore. Mais lorsque celle-ci eut prononcé : *Un supplice affreux nous attend; tout est sourd à notre prière....*, leurs larmes, leurs sanglots attirèrent tellement l'attention des spectateurs, qu'il fut impossible à la Chanteuse de continuer.

Le lecteur s'est douté que c'étaient madame Dumont et mademoiselle Rose : il ne s'est pas trompé. On vit la domestique qui avait reçu un ordre, s'approcher de la jeune personne, et lui parler à l'oreille en lui montrant les croisées de ces dames. Elle lui disait que ses maîtresses l'attendaient le lendemain matin sur les dix heures pour déjeuner. La Chanteuse répondit par un signe qu'elle se rendrait à l'invitation.

Ces dames s'éloignèrent donc aussitôt, fort satisfaites et d'un air très-affairé. Ma foi, disait mademoiselle Rose, cet original de M. Orgont n'avait cependant pas trop mal deviné ; c'est vraiment une sultane fugitive..... Mais quelle fatalité ! toute jeune, avoir été ainsi

enlevée au milieu des airs!.... O quel monstre que ce ravisseur! Savez-vous, chère amie, que ces aéronautes sont des hommes dangereux pour celles qui refuseraient de les aimer? en vérité, je ne voudrais pas.... Pauvre petite infortunée! Ma foi, tout bien réfléchi, nous l'entendrons. — Comment! si nous l'entendrons, répondit avec empressement madame Dumont, qui avait déjà peur que son amie n'éprouvât quelques scrupules, certainement je veux l'entendre : son récit me distraira; Dieu merci, je me suis assez ennuyée.

Les deux amies ne purent dormir, tant elles étaient impatientes d'être au lendemain. Malgré cela, dès les cinq heures, tout le monde fut sur pied. Heureusement la mère de la domestique était arrivée la veille de son pays; Catherine aida beaucoup sa fille : en général, tout le monde fut en nage.

Nos dames avaient raison de se hâter, car l'auteur de la pièce n'avait garde de laisser manquer la représentation. On assure pourtant qu'il éprouva quelques contrariétés, parce que l'actrice principale, qui ne se souciait pas de son rôle, feignit tout à coup une indisposition; mais elle fut aussitôt remplacée par une

doublure qui valait bien le premier sujet : c'était, dit-on, un jeune Batonniste lui-même fort célèbre sur la place; ce jeune homme était d'une fort jolie figure et très-bien en femme : seulement, comme la nouvelle actrice n'avait pas encore eu le temps d'apprendre tout son rôle, l'auteur décida que la pièce serait en deux actes, et se chargea de faire à propos baisser et relever la toile.

Tout cela ne produisit qu'un fort léger retard, mais qui suffit pourtant pour alarmer ces dames. Tous les timbres des horloges de la ville avaient retenti de la dixième heure, et le quart même approchait, lorsque l'on annonça la Chanteuse voilée. Son arrivée fit éprouver des transports de joie. Madame Dumont, qui était alors assise près de la volière entr'ouverte parce que Lubin s'était empigé, oublia ses oiseaux, et courut vers la cuisine en criant que l'on se hâtât de servir. Mademoiselle Rose, qui regardait impatiemment sur la place, vint de la fenêtre se précipiter sur la main de la jeune personne, et la pressa contre son cœur. — Que j'étais donc inquiète! lui dit-elle; savez-vous, cher ange, que vous avez un peu tardé. Mais quel est votre nom,

chère enfant? La sultane répondit : Lise Alton. Mademoiselle Rose, qui avait lu beaucoup de romans anglais, entendit *miss* Alton. — Madame Dumont, s'écria-t-elle, c'est une miss ! Celle-ci était en ce moment dans une pièce voisine où l'on servait. — C'est une miss ! s'écria-t-elle à son tour ; je m'en étais doutée. Allons, allons, venez, le déjeuner est prêt.

Mademoiselle Rose fit aussitôt passer la chère miss dans l'autre pièce. Les domestiques sont renvoyées ; ces dames leur recommandent que personne ne vienne les déranger, ferment toutes les portes, et font placer l'étrangère entre elles. Enfin, nous la tenons, dit madame Dumont tout en s'asseyant. Son amie lui fit plusieurs signes pour l'inviter à modérer son impatience, et en même temps elle accumula questions sur questions. Si jeune ! répétait-elle, lançant par intervalles à l'étrangère un regard tendre et compâtissant ; si jeune ! et déjà tant d'expérience.... — Mais pas autant que vous le croyez, répondit la sultane. — Comment! comment ! serait-il possible? reprit mademoiselle Rose ; en vérité, je suis d'une impatience.... — Lais-

sons-la donc déjeuner, dit madame Dumont : d'abord, chère miss, nous attendons le récit de vos infortunes. La jeune personne parut toute saisie à ces mots. « Hélas ! se prit-elle à dire, souvent à la vérité.... Mais pourquoi vouloir..... Je n'oserai jamais..... Figurez-vous donc que je me trouvais en des pays lointains dont les mœurs... les usages...» Ces dames se morfondaient pour dissiper tant de scrupules. Vous voulez donc que j'avoue à ma honte ? continuait la sultane..... Cette histoire est vraiment singulière..... Il y a des choses.... — Comment ! comment ! interrompirent enfin les deux amies ; ne vous gênez donc pas, nous sommes seules. — Nous ne sommes plus des enfans, observa madame Dumont. — Je suis demoiselle, il est vrai, reprit sa compagne ; mais, chère miss, il est un âge où il est permis de ne rien ignorer et de tout entendre. Votre honte ! ajouta-t-elle ; nous croyez-vous donc impitoyables pour avoir mieux su résister ? Eh ! mon enfant, qui donc n'a pas connu l'empire des passions ? Pensez-vous que moi-même mille fois..... — Et moi donc ! allait continuer madame Dumont.

En ce cas, dit la sultane, je vous obéis. A ces mots, les figures des deux amies s'épanouirent. Mademoiselle Rose croisa ses bras avec dignité ; madame Dumont, s'enfonçant dans son fauteuil, donna à ses pouces rapprochés une extrême mobilité, et la chère miss, après avoir toussé légèrement, parla ainsi :

« Je passerai rapidement sur tout ce qui est connu par ma romance. Mon ravisseur mourut dans les airs. Le pâtre fut mon libérateur, en ce qu'il me délivra d'une horde de Sauvages qui épouvantés par mon ballon, et par moi-même qu'ils prenaient pour un oiseau de proie d'une espèce nouvelle, s'apprêtaient à me faire périr. Quant au peuple destructeur qui survint, c'étaient les Karakalpacks, peuple habitant les bords de l'Aktouba..... — Tudieu, quels noms ! interrompit madame Dumont ; je ne pourrai jamais m'en souvenir, ni peut-être les prononcer : de grâce, répétez-les moi. Alors elle tira ses tablettes, et écrivit *Quatarapalfracs*, tandis que son amie, qui se flattait d'avoir saisi le mot, lui épelait *Caratafalpaps*. Elle y joignit l'*Artouba*, et conserva ses tablettes en main

pour y écrire à mesure les mots qui lui paraîtraient difficiles à retenir. La sultane reprit : Je passai successivement, et par le droit de la guerre, au pouvoir des Usbeks, des Kalmouks, des Nogaïs et des Kirguis. Le sultan était de cette dernière nation. Il se nommait Terribiliformoud (Ce nom effraya tellement madame Dumont, que les tablettes lui tombèrent des mains). Vous savez que ses hommages furent repoussés avec indignation; mais il faut vous dire ici que j'avais eu la douleur de voir massacrer mon vieux pâtre à mes yeux mêmes par les Karakalpacks, et que le vieillard m'avait si tendrement aimée, que même après sa mort il ne cessait pas de veiller sur moi : son ombre chérie m'apparaissait très-souvent, et nous dissertions ensemble. J'eus le malheur que le sultan me surprît plusieurs fois dans un moment où je causais très-vivement avec l'ombre protectrice. Terribiliformoud entra dans une telle colère, que je pensai mourir de peur et restai long-temps évanouie. Quelle ne fut pas ma surprise, quand je revins à moi, de voir à mes pieds un jeune prince aussi beau que le jour! La curiosité l'avait attiré vers cet ap-

partement secret, d'où il avait remarqué que son père sortait souvent la fureur dans les yeux. Fidélistan (c'était son nom) s'était tout à coup épris d'amour pour moi. Fuyons, belle esclave, me dit-il d'un ton aussi tendre que respectueux; fuyons chez les Kalmouks: ce peuple est ennemi des Kirguis, nous y serons en sûreté. Je ne disais pas non. Malheureusement le sultan ayant eu la fantaisie de revenir sur ses pas, et entendant une voix, fut curieux d'examiner cette ombre avec laquelle, lui avais-je dit, j'avais coutume de m'entretenir. Il entra donc, mais cette fois l'ombre ne disparut pas. Je ne saurais vous peindre son courroux. C'est ainsi que Fidélistan et moi, tous deux aussi innocens l'un que l'autre, nous fûmes jetés dans les fers et condamnés au dernier des supplices.

» Vous savez que j'étais mère.... — Je sais par votre romance, répondit madame Dumont, que vous étiez mère; mais vous dites ici que vous étiez tous deux innocens? — Sans doute, répondit la jeune personne avec une extrême confusion; mais c'est le sultan qui m'avait rendue mère... — Le sultan! s'écrièrent ces dames. — O ciel, avoir été l'épouse d'un sul-

tan! ajouta mademoiselle Rose ; si je ne me trompe, chère miss, vous disiez que ses hommages avaient été repoussés? — Cela est vrai, reprit la sultane d'un air embarrassé ; mais vous vous souvenez sans doute que j'avais eu une peur affreuse.... Mademoiselle Rose allait parler précipitamment, elle se retint : bornée à des notions vagues sur ce chapitre, ses yeux cherchèrent à consulter ceux de madame Dumont, qui, se défiant apparemment de ses lumières, évita le regard observateur de son amie. — Continuez, infortunée! dit mademoiselle Rose en soupirant. L'infortunée continua :

» Quoique je fusse enceinte, le sultan était si courroucé, qu'il voulait que je mourusse sur-le-champ, ainsi que Fidélistan qu'il disait n'être point son fils, mais un esclave kalmouk dont il avait eu pitié. Vous connaissez *Misalabrouck*? — Eh! mon Dieu non, dirent à-la-fois les deux amies. — Vous n'avez jamais, reprit la sultane, remarqué à Paris, sur les ponts ou sur les quais, un aveugle qui a une grande barbe et qui fait continuellement sauter un caillou dans sa tasse? c'est un murse *

* Un *Murse* est un chef de tribu chez les Karakalpacks.

karakalpack. Misalabrouck m'avait prise en telle affection, qu'il avait quitté ses tribus et sa patrie pour s'attacher à ma destinée. Les Kirguis lui avaient, en ma faveur, donné un emploi considérable. Seul, il osa venir, avec un noble courage, reprocher au sultan sa férocité et implorer notre grâce. L'impitoyable Terribiliformoud lui fit crever les yeux, ordonna qu'il fût jeté dans un cachot, et n'en fut que plus acharné à notre perte.

» Vous connaissez au moins *Solsirépifpan?* — Eh! mon Dieu non, répondirent encore les deux amies; imaginez-vous que nous sommes de pauvres délaissées, absolument étrangères à tout ce qu'il y a de remarquable dans les rues de Paris. La sultane reprit : Solsirépifpan est le Musicien des Promenades.... — Oh! oh! interrompit madame Dumont, c'est ainsi qu'il se nomme! Il était là lui! C'est bien singulier qu'il ait reçu en naissant un nom qui peint tous les talens qu'il devait réunir! Cette objection n'avait pas été prévue dans le rôle; l'actrice s'efforça d'y suppléer. Ce n'est là non plus qu'un surnom, répliqua-t-elle, son véritable nom est Agitantin. — Ma foi, il n'était pas encore trop mal nommé, re-

partit madame Dumont. — Dites donc au moins, chère miss, *il signor Agitantini*, ajouta mademoiselle Rose ; mais nous ne cessons de vous interrompre : de grâce, poursuivez votre intéressante histoire.

» Il faut vous dire auparavant, continua notre actrice, qui attendait impatiemment que l'auteur fît baisser la toile, que restée dans une cruelle anxiété sur le sort de mon cher Fidélistan, on usait pour m'accabler d'un raffinement de cruauté que vous aurez peine à concevoir. Toutes les nuits j'entendais les cris plaintifs d'un homme qui expire au milieu des tourmens; je distinguais jusqu'au frottement du fer homicide, jusqu'au léger frémissement.... Vous n'avez sans doute pas peur des fantômes? — Non, non, dites avec assurance, répondit madame Dumont d'une voix altérée. Cette altération dans sa voix venait de ce qu'elle entendait un singulier bruit dans le salon; elle était bien loin de se rappeler qu'elle avait laissé la volière entr'ouverte, et tous les oiseaux étaient épars dans l'appartement. — Dans cette position cruelle, reprit la sultane, j'implorai mon vieux pâtre, j'évoquai son ombre protectrice, qui depuis quel-

que temps semblait vouloir aussi en m'abandonnant, me punir d'un crime involontaire. Elle se rendit à mes larmes; je l'avais toujours vue se présenter paisiblement, cette fois son approche fut annoncée par un cri effrayant; elle parut accompagnée de quatre autres ombres qu'elle surpassait de toute la tête. Tout s'agita dans l'appartement, les meubles retentirent... (*Ici les oiseaux firent en effet un horrible vacarme.*) Mes rideaux s'ouvrirent avec fracas; j'aperçus dans l'obscurité tous ces spectres me regardant avec des yeux étincelans; ils étendaient vers moi leurs mains décharnées; un coup terrible.....—Ah! s'écria mademoiselle Rose, quelle situation romantique et délicieuse! Chère miss, ayez pitié de ma faiblesse, je n'y tiens plus.

Madame Dumont tremblait au point que tout son fauteuil en était agité. Eh bien! Eh bien! demandait-elle d'une voix oppressée, et Solsirépifpan?..—Parlons maintenant de lui, reprit la sultane; ceci est digne de toute votre attention.... Mais, mesdames, s'interrompit-elle tout-à-coup, n'est-ce pas une flamme que je vois briller de l'autre côté de la place, dans l'appartement tout vis-à-vis?

—Ah! mon Dieu, s'écrie mademoiselle Rose; madame Dumont, tenez, c'est chez lui; le vieux fou est de retour et tout en arrivant il aura fait quelque malheur; Dieu! sa croisée est embrasée!.. A ce mot de croisée, madame Dumont se rappelle que la sienne est ouverte ainsi que la volière, et se précipite dans le salon. Son approche subite effarouche deux serins qui s'envolent sur la place: de l'autre côté on criait *au feu!* et la voilà sur son balcon répétant: *au secours! mes oiseaux!*.. Les passans ne savaient plus auquel entendre.

Mademoiselle Rose et la chère miss sont descendues précipitamment. A leur arrivée sur la place, la scène a changé. Le feu n'était pas chez M. Orgont; une expérience de physique a donné cette fausse alarme. Les oiseaux, apercevant la flamme, sont revenus par de légers détours à la voix retentissante de madame Dumont. — Remontez, criait celle-ci; venez continuer, nous en sommes à Solsirépifpan. » Et tenant la fenêtre entr'ouverte, elle bouillait d'impatience en voyant son amie comme immobile. « Mais viens donc, Rose, se prit-elle à dire de nouveau; tu restes

là comme une momie. » Mademoiselle Rose se décida enfin à rejoindre madame Dumont, mais elle pouvait marcher à peine. Il faut bien dire ici l'aventure étrange qui venait de lui arriver. Comme elle se retournait avec empressement, un homme en manteau bleu galonné en or, et remarquable par un emplâtre sur l'œil gauche, tenait la chère miss entre ses bras ; il a couru la déposer dans une voiture arrêtée à quelques pas, s'y est précipité après elle, et la voiture a disparu.

La pauvre mademoiselle Rose se traîna chez elle plus morte que vive. L'histoire rapporte qu'elle eût été moins saisie si l'événement lui eût été personnel.—Tout est perdu ! s'écria-t-elle en entrant. — Mais non, répondit son amie, depuis une heure je me tue de vous crier.... — Oui, interrompit mademoiselle Rose, vous tenez vos oiseaux, et miss est partie!.. Se jetant alors sur le canapé, elle donna les détails de l'enlèvement et surtout le signalement du ravisseur. Madame Dumont n'en pouvait revenir et voulait que son amie rêvât. Par exemple voilà qui est fort ! disait-elle. Quoi, précisément au moment où elle allait enfin nous parler de Solsiré-

pifpan. En vérité, chère Rose, tu as commis là une grande imprudence en laissant descendre la sultane, tu devais te méfier d'une surprise; oui, tu as eu tort, très-tort, sans doute Terribiliformoud est à Paris; mais raconte-moi donc bien toute cette étrange aventure. Mademoiselle Rose ne cessait d'en rapporter toutes les circonstances, car son amie voulait toujours qu'elle eût eu le plus grand tort, et deux heures au moins se passèrent dans ces altercations. Mais, chère madame Dumont, disait-elle, remontez donc à la source de cet événement; pesez ici jusqu'aux moindres choses, et vous verrez s'il n'était pas au-dessus de toute puissance humaine d'éviter ce malheur. Il fallait que miss fût enlevée, n'est-ce pas; c'est peut-être pour la vingtième fois, mais enfin, il le fallait : or, j'oublie de fermer la fenêtre, vous de fermer la cage; miss nous parle de fantômes : j'admire, vous tremblez; il faut précisément que ce vieux fou de M. Orgont soit revenu de la campagne pour faire une expérience de physique; on crie au feu, vous vous levez, je me lève... — Bon, bon, interrompit madame Dumont, dis tout ce que tu voudras, tu as tort; c'est comme

l'autre jour pour le voisin, tu n'as pas bien fait. Crois-tu que s'il le voulait, il ne ferait pas bien un roman, et qui vaudrait au moins l'histoire de la sultane; car après tout, en savons nous plus maintenant que nous n'en avions appris par la romance? Nous en sommes toujours au même point, nous ignorons encore comment elle échappa au supplice; elle allait enfin nous parler du Musicien des Promenades... crac, la voilà enlevée; tu m'avoueras, chère Rose..... Celle-ci poussa un long soupir et s'écria enfin : cruelle amie, vous voulez donc m'accabler! — Non certes, reprit madame Dumont, mais écoute, le temps passe, nous ne saurons plus rien; puisque M. Orgont est de retour, je vais tout bonnement l'inviter à venir passer la soirée avec nous... Eh! poursuivit-elle, en changeant de ton (depuis quelques minutes elle regardait au travers des carreaux), qu'aperçois-je donc sur la place? tiens, Rose, regarde, toi qui as meilleure vue que moi.

Mademoiselle Rose s'empresse de regarder. Ceci était sérieux, car il ne s'agissait de rien moins que de crier *à la garde*. Ces dames remarquaient sur la place un homme en manteau

bleu et portant un emplâtre sur l'œil gauche; c'était un marchand de poudre pour les dents. — J'espère, dit madame Dumont, que tu as rêvé; car miss n'eût sans doute pas été enlevée par un escamoteur. — Je vous proteste, répartit mademoiselle Rose, que c'est lui, et bien lui-même; ah, le misérable! je ne m'étonne plus si elle a été enlevée aussi subtilement: vengeance!.. madame Dumont, vous le voyez maintenant, si tout ceci est digne de notre attention! Mais, comment faire? Crions... — Non, non, il s'enfuira; écoute... — Mais, si j'écoute, il peut partir....

Les deux amies en étaient là, et madame Dumont elle-même, oubliant son voisin, ne songeait plus qu'à la singularité de cette nouvelle aventure, quand tout-à-coup le marchand de poudre, quittant ses spectateurs, s'avance de leur côté. — Eh! mon Dieu, s'écrie madame Dumont, je crois qu'il vient ici, nous sommes perdues! — Perdues! répond mademoiselle Rose, n'ayez pas peur; ne voyez-vous pas que l'infortunée aura supplié le barbare de venir au moins nous donner de ses nouvelles.... Mais c'est ici qu'il faut montrer de la tête, laissez-moi faire.

On sonne en effet et l'escamoteur est annoncé. On le fait entrer. Mademoiselle Rose sort aussitôt, prévient Marie et Catherine, afin qu'en cas de danger elles se tiennent prêtes à accourir, revient, ferme les portes, et toisant des yeux l'inconnu, s'écrie d'un ton solennel : *Barbare ravisseur, qui êtes-vous?* Celui-ci veut balbutier une réponse : la sultane m'a chargé, dit-il...—Point de détours, reprend mademoiselle Rose, qui êtes-vous? où avez-vous conduit la chère miss?..—Non, point de détours, s'écrie alors madame Dumont, qui se rassurait en le voyant trembler : répondez ou sinon.

L'inconnu répond que la sultane est en ce moment à Paris même chez l'ambassadeur des Kirguis; que coupable en apparence, il n'a pourtant fait qu'agir en faveur de l'infortunée. Quoi! poursuit-il, me jugeriez-vous capable de l'avoir perfidement livrée à ses ennemis! Échappé moi-même à leur fureur, je vivais ici ignoré; j'apprends que le Sultan a découvert que la belle captive était à Paris, et qu'il a envoyé des émissaires pour la saisir. J'oublie mon propre danger. Je vole chez son Excellence; je l'implore pour l'infortu-

née ; je parviens à l'attendrir. Ce ministre craignait de se compromettre, mais enfin il avise un moyen conciliateur. « Remettez-la vous-même, me dit-il, en mon pouvoir; faites-vous l'un et l'autre mes prisonniers.... je m'empresserai d'informer le sultan de cette marque de confiance en sa générosité, c'est le seul moyen de le calmer. » Je n'ai pas hésité de suivre cet avis plein de bienveillance; et ce jour est le dernier où moi-même je dois jouir de ma liberté. Demain je me rends prisonnier.

Cette explication de la part de l'inconnu avait bien changé les dispositions de ces dames. Un tendre intérêt avait succédé à l'indignation; elles s'épuisèrent en excuses, en doléances. Ce qui fixait surtout leur attention, c'est qu'elles lui trouvaient une extrême ressemblance avec la chère miss; c'était jusqu'au même son de voix. Mais qui êtes-vous donc, généreux étranger, demanda enfin mademoiselle Rose, vous dont les traits ont tant de rapport avec ceux qui nous sont chers? vous qui montrez tant d'attachement pour la pauvre miss?— Qui je suis! répond l'inconnu; vous voyez.... Fidélistan.

LES DEUX AMIES.

Fidélistan!....

Madame Dumont s'est levée. Mademoiselle Rose a couru découvrir un fauteuil garni en soie, et l'a présenté au prince qui l'a reçu avec un salut plein de grâce et de dignité, et a refusé de s'asseoir avant ces dames.

On observait un silence respectueux. Mademoiselle Rose qui se tenait fort droite dans son fauteuil, sentait pourtant le besoin de renouer la conversation; mais une grande difficulté l'arrêtait : elle ne savait quel titre d'honneur appartenait à un prince kirguis. Madame Dumont voulut entrer en lice et le fit si inconsidérément qu'elle fut obligée de s'arrêter dès les premiers pas. Sublime pacha, dit mademoiselle Rose, l'illustrissime miss nous a parlé du fils du sultan comme d'un prince vertueux.... Ah! sans doute vous étiez nés pour vous aimer. Une tendre sympathie devait unir vos âmes, puisque la nature s'était plue à mettre tant de ressemblance dans vos traits! Oserions-nous supplier votre hautesse kirguise.... — Oh! de grâce, interrompit Fidélistan, point de contrainte avec moi.

Vous me trouvez donc beaucoup de ressemblance avec la sultane? Les amies s'écrièrent que c'était à s'y méprendre. Ce serait bien autre chose, reprit le prince, si je pouvais quitter ce malheureux emplâtre. J'ai à cet œil une horrible inflammation qui me vient d'avoir approché trop près des astres.—Quoi! aussi vous avez....., interrompit mademoiselle Rose, en vérité il y a entre vous et miss, en tout une analogie... Nous en conjurons votre hautesse! se refusera-t-elle à nous continuer le récit de tant d'événemens incompréhensibles, qui pour vous être souvent communs à tous deux, ne nous en inspirent qu'un plus grand intérêt?—Je le ferai volontiers, répondit le prince; mais permettez qu'avant tout, j'aille enlever ma table et mes gobelets que j'aï laissés sur la place.... Mademoiselle Rose le retint et le fit consentir à ce qu'elle donnât des ordres pour les faire apporter. Elle sortit donc et rentra aussitôt. Vous trouverez peut-être étrange, reprit Fidélistan, qu'un prince kirguis se trouve ici marchand de poudre pour les dents; mais la sultane y était bien chanteuse...—Sans doute, sans doute, répliqua ici madame Dumont, l'un n'est pas plus étou-

nant que l'autre. Prince, ajouta-t-elle, nous en étions restés à Solsirépifpan. — En ce cas, dit le malin personnage, qui voulait lui faire un peu désirer les détails qu'elle attendait avec le plus d'impatience, vous en étiez au moment où j'arrivai; et il se mit à leur conter mille particularités qui n'avaient aucun rapport à ce qu'elles demandaient. Mademoiselle Rose qui n'osait interrompre ouvertement, s'épuisait en monosyllabes; madame Dumont s'agitait dans son fauteuil. Elle n'y put tenir enfin, et s'écria : prince, je vous supplie de m'excuser, mais vous nous avez croqué au moins la moitié du récit; nous en étions au moment où vous veniez, miss et vous, d'être pris en flagrant délit et où vous deviez périr sous trois jours. C'est autre chose! répondit Fidélistan. Que ne le disiez-vous donc plus tôt. Il leur fit de nombreuses excuses et parla ainsi :

« Puisque dans le récit de l'adorable miss (car il paraît que ce titre est ici le plus honorable que l'on puisse donner à la vertu et à la beauté) vous en étiez à la première fois qu'elle dut vous parler de Solsirépifpan, vous saurez que les talens de ce musicien se bor-

naient encore à pincer de la harpe, tandis que son amie, nommée *Momiette*, mariait sa voix à ses tendres accords. Il fut vanté au sultan qui voulut l'entendre. Vous connaissez le pouvoir de l'harmonie; trois fois les sons ravissans du harpiste attendrirent tellement le cœur de mon père, que dans son enthousiasme enfin, il déclara que la sultane ne mourrait pas tant qu'elle serait enceinte et en signa même la résolution, de manière à n'y pouvoir revenir. Malheureusement le musicien eut une indisposition: le cœur du sultan se rendurcit; mon père se repentit de sa sensibilité, s'en prit au moderne Orphée, et le fit jeter, ainsi que sa Momiette, dans le cachot de Misalabrouck.

Vous savez la cruelle incertitude que la sultane éprouvait sur mon sort. Le sursis ne s'étendait pas jusqu'à moi et je m'attendais à chaque instant à périr. La mort ne m'effrayait pas, mais l'idée que celle de miss n'était que différée, m'accablait. Je me sentis soudain attaqué d'une fièvre ardente, car j'étais dans un cachot humide et malsain. Au bout de vingt-quatre heures, je tombai dans une si grande faiblesse que ceux qui m'entouraient crurent que j'avais cessé d'exister. Il paraît

que j'eus un sommeil léthargique assez long; lorsque je revins à moi, on me dit que j'étais au pays des Kalmouks. Quelques serviteurs fidèles avaient voulu me sauver mort ou vif. Les bons soins qui me furent prodigués me rendirent bientôt la santé. Cependant je ne cessais de penser au surcroît de péril que ma disparition allait causer à la belle prisonnière. En effet, le sultan ayant appris que je lui étais échappé, inventa les moyens les plus cruels pour tourmenter la victime qui lui restait. Pour comble de malheur, à son sixième mois, elle fit une fausse couche. Cette nouvelle remplit le sultan d'une joie barbare; il ordonna aussitôt que l'on fît les apprêts du supplice. J'ignorais ce funeste événement et comptais encore sur trois mois de sécurité : l'infortunée était sans défenseurs; tous nos amis étaient dans les fers... Il fallait un miracle pour la délivrer.

» Ce miracle arriva. Le bûcher était dressé, le peuple accourait de toutes parts; une nombreuse escorte entourait la prisonnière; l'infortuné, le vénérable Misalabrouck s'avançait à côté d'elle et devait mourir à ma place... Le sultan avait voulu être présent à ce cruel

spectacle et était assis sur un vaste amphithéâtre au milieu de toute sa cour. Déjà on allumait les torches fatales....

» Tout-à-coup on entend s'élever du sein de la foule, non les accords faibles, et déjà si puissans, d'une harpe, mais la bruyante harmonie de tout un orchestre que le tambourin, des cymbales et des sonnettes accompagnent. A cette mélodie, les spectateurs restent immobiles, les soldats laissent tomber leurs armes. L'orchestre redouble : le sultan s'évanouit et le bûcher s'écroule.

» Tout cet orchestre, mesdames, était animé par un seul homme; c'était Solsirépifpan. Sa captivité n'avait fait qu'enflammer son imagination, accroître son zèle pour nous servir; et d'ailleurs, il fallait qu'il songeât à se délivrer lui-même. Rêvant à l'effet que sa harpe seule avait produit, il avait senti tout ce qu'il pourrait opérer par une complication d'harmonie. On le voyait bien sans cesse travailler à un tambourin, réunir deux petites flûtes et placer au bout la petite cheville dont vous savez qu'il se sert pour frapper les bourdons de sa harpe; on le voyait bien encore retourner des pincettes et les clouer sur un esca-

beau; mais on ne pouvait deviner son dessein. Au premier essai qu'il fit de son travail, les portes de la prison s'ouvrirent et le geôlier tomba à la renverse.

» Je puis vous dire maintenant l'ordre qu'il avait établi dans les partitions. Voici comment tous les cahiers étaient étiquetés :

Main droite, et la petite cheville qui se trouve au bout de la double flûte. *Arpa.*

Les joues, les lèvres et la main gauche. *Flauto o Zuffolo primo e secundo.*

Le pied droit armé d'un tampon. *Tamburrino.*

Le pied gauche tenant à une petite ficelle. *Cimbali, sonaglj.*

Le chapeau, la tête et le corps. *Chi batte la battuta.*

» Tel fut donc le prodige opéré par le pouvoir de l'harmonie, et la voix de Momiette y contribuait aussi. Cependant il était à craindre que Solsirépifpan n'épuisât ses forces et alors nos ennemis eussent recouvré les leurs. Un second prodige acheva le dénouement et va vous prouver combien il est vrai que les extrêmes se touchent, car la fin de ces aventures ressemblera un peu au commencement. Tandis que tout était plongé dans une stupeur

générale, une voiture aérienne apparaît; elle avance, elle descend, touche la terre; un homme s'en est élancé, il y place la sultane et Misalabrouck; Solsirépifpan s'y précipite avec sa Momiette et tout son orchestre; et le char guidé par la même main, reprend la route des airs. Or, mesdames, ce voyageur aérien, c'était moi. »

Ici les deux amies ne purent s'empêcher de faire un cri de satisfaction. Prince, dit mademoiselle Rose, que je suis donc soulagée! Mais où aviez-vous donc fait la découverte d'un ballon?

« Ce char, reprit Fidélistan, me vint d'un Français que je trouvai un jour dans les montagnes d'Aksu, où il s'était fait une cabane. Ce voyageur était physicien; peut-être avait-il aussi été escamoteur, car si je me flatte de quelque talent dans l'art de jouer des gobelets, c'est de lui que je le tiens. Il joignit à cette science qu'il me communiqua, plusieurs tours d'adresse et de combinaisons mathématiques qui m'ont beaucoup servi dans la suite. Il m'apprit à faire passer un anneau dans une jarretière, à faire fondre une pièce d'argent dans le coin d'un mouchoir, à devi-

ner la pensée par certains nombres donnés, à faire paraître une société dans l'eau jusqu'à la ceinture, et mille autres subtilités que je pourrais sur-le-champ exécuter devant vous. Cet infortuné avait mis plusieurs années à faire cette voiture, espérant qu'elle le rendrait à sa patrie; il n'eut pas la douceur d'en jouir : à peine fut-elle achevée que la joie d'avoir réussi l'emporta en vingt-quatre heures dans l'autre monde. Comme je n'avais d'autre ressource que de soulever une horde de Kalmouks contre les Kirguis, et que je répugnais à paraître en ennemi devant ma patrie et mon père, la mort du voyageur m'inspira l'idée de me servir du ballon pour délivrer ma chère sultane, et vous avez vu combien j'arrivai à propos.

« Notre première direction ne nous conduisit pourtant pas vers vos contrées. Nous fûmes au contraire emportés vers la Chine et nous descendîmes dans la province de Léao-tong à Dschecho où précisément l'empereur passait l'été. Nous fûmes aussitôt présentés à S. M. qui prit beaucoup d'intérêt à nos malheurs et nous fit placer à sa gauche, ce qui est un signe d'honneur parce que cet empe-

reur est gaucher... (Ici mademoiselle Rose allait précipitamment questionner le prince, mais elle n'osa.) Solsirépifpan surtout lui plut beaucoup; mais tandis que celui-ci par ses accords charmait l'empereur et sa cour, un mandarin s'avisa d'en vouloir conter à Momiette. Le musicien, né jaloux, coiffa son rival avec son tambourin, qui se crevant de part en part sur la tête du Chinois, lui entra jusqu'à la ceinture. Ah! ah! interrompit madame Dumont, ne serait-ce pas là le Joueur de Serinette?—Cela pourrait bien être, reprit Fidélistan. C'était, continua-t-il, un acte d'hostilité. Nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans notre voiture et de nous perdre dans les airs. Notre nouvelle course fut de plus longue haleine. Nous nous étions élevés avec une telle rapidité que nous nous vîmes en un clin d'œil arrivés à une hauteur étonnante et à laquelle aucun aéronaute n'était encore parvenu : nous n'étions plus qu'à une portée de fusil de la région du feu. Nous étions tout en nage et nous tremblions que notre ballon ne s'embrasât; heureusement il fut tout-à-coup accroché par un tourbillon qui l'emporta avec la promptitude de l'éclair à une distance in-

commensurable, et lui imprimant avec force un mouvement rétroactif vers la terre dont il s'éloignait, le fit rentrer dans notre atmosphère. Nous fûmes trois jours et trois nuits à descendre perpendiculairement, au bout de ce temps notre char s'abattit aux environs de Bordeaux. Vous voyez que nous avions fait du chemin.

» Le merveilleux d'un tel voyage ne vous fait pas oublier que j'étais réuni à ma chère sultane, et vous me croyez enfin au comble de tous mes vœux puisque je me voyais avec elle en pays étranger. Hélas! admirez la différence des effets produits par les mêmes causes dans les différens pays : une peur l'avait rendue enceinte chez les Kirguis, une peur l'empêcha de le devenir chez les Français.. (Ici ces dames éprouvèrent une petite toux sèche qui eut beaucoup de peine à s'apaiser.) Fidélistan, me dit-elle, l'impétuosité de vos sentimens me raffermit encore dans la résolution que j'ai prise; séparons-nous, il le faut; jetée depuis mon enfance d'aventures en aventures, c'est par vous que de toutes manières j'en suis quitte pour la peur; ma main et une grande fortune seront sans doute un jour

votre récompense, mais jusqu'au moment où reconnue de ma famille et rentrée dans mes biens, je pourrai m'unir à vous par un lien indissoluble, n'espérez pas... Elle ne put achever, me serra la main, cachant quelques larmes, et me quitta. Misalabrouck et Solsirépifpan qui l'accompagnaient pleurèrent aussi en m'embrassant. Momiette essaya de me consoler et me conseilla de faire mon tour de France. Je la remerciai beaucoup de cet avis, et après les avoir suivis long-temps des yeux, comme ils prenaient la route de Paris, je pris enfin celle de Marseille....

» Un aimant irrésistible m'attirait vers la capitale : je tardai peu à m'y rendre. J'ignorai long-temps ce qu'était devenue celle qui occupait toute ma pensée, mais dès le premier jour je retrouvai Misalabrouck, Solsirépifpan et son amie. Ils avaient, ainsi que moi, pris le costume français ; le premier, comme vous le savez peut-être, était réduit à implorer la commisération publique, une tasse à la main. Quant au musicien et à son amie, ils n'étaient pas malheureux. Les talens de Solsirépifpan ne sont pas moins puissans sur les bords de la Seine qu'ils le furent sur ceux du Jaïk, et c'est

au son de l'orchestre qu'il anime à lui seul, que s'élèvent les superbes colonnades du Louvre. Momiette seconde dignement le nouvel Amphion. Vous serez sans doute bien aises d'entendre leur romance favorite.... — Oh! nous la connaissons, interrompit madame Dumont, et nous en savons même l'air. Le prince reprit : la voici donc avec des variantes qui sans doute vous sont inconnues. Et il parodia le couplet en le chantant de la manière suivante :

Malgré notre misère,
Par l'exemple séduit,
Je voudrais, pour vous plaire,
Faire encor plus de bruit.
Agréez mon tapage,
Sensibles amateurs!
Et sans vous mettre en nage,
Soyez nos bienfaiteurs.

Fidélistan n'eut pas plutôt achevé ce majeur, qu'imitant le musicien qui exécute aussitôt le mineur sur son flageolet, il poursuivit par un petit sifflement à notes pressées et détachées et arriva en se démenant et sans reprendre haleine, à une cadence perlée. Alors, comme ne quittant point son instru-

ment et prêt à accompagner la reprise, il fit un grand coup de tête en regardant ces dames, qui d'un mouvement spontané se mirent à chanter, mademoiselle Rose en haute-contre et madame Dumont en basse-taille, tandis que son sifflement forma le chant, tantôt à notes simples, tantôt à notes doubles, tantôt à trois pour deux; il semblait en outre y joindre tous les autres accompagnemens. Aux dernières mesures enfin, il fit des notes quadruples, des coulées de toute une octave, et y alla en même temps de la tête, du corps, des mains et des pieds, avec une telle ardeur et un tel bruit, que Marie et Catherine, qui ne savaient plus qu'en penser, accoururent à une porte vitrée et restèrent en extase en considérant ce tableau....

Je ne suis pas moins étonné moi-même, et commence à me repentir d'avoir inséré dans mes fastes cette histoire étrange, dont l'inconcevable folie compromet à chaque instant ma gravité. Toutefois achevons puisque nous avons commencé.

Fidélistan n'en pouvait plus après le concert. De leur côté ces dames étaient toutes confuses de l'enthousiasme qui les avait tout-

à-coup entraînées à faire entendre leur voix. Le prince les félicita tout essoufflé, et reprit : « A dater de demain, Misalabrouck, Solsirépifpan et Momiette seront pensionnés de l'ambassadeur, et ne paraîtront plus en public. Pour moi, vous savez quels furent mes moyens d'existence Le corail que vous voyez, et dont il ne me reste plus que ces six boîtes, n'est pas cette poudre pernicieuse aux gencives, que vendent une foule de charlatans ; c'est une espèce de limon aromatique que j'ai moi-même recueilli sur les bords du lac Ural, et que se disputent les belles Kirguises ; c'est le véritable conservateur des dents. Chaque boîte, si l'on appréciait justement ce qu'elle renferme, vaudrait un louis ; cependant le public est si peu connaisseur que j'ai eu bien de la peine à les vendre deux sols. » Ces dames examinèrent la poudre avec une admiration respectueuse. — Prince, dit mademoiselle Rose, permettez-nous de vous enlever ces six dernières boîtes.... non au prix que vous les vendez, ajouta-t-elle, mais au prix qu'elles devraient être vendues. Madame Dumont ne dit mot, mais elle craignit tellement que la proposition ne fût pas acceptée, qu'une

des boîtes manqua lui échapper des mains. Fidélistan, confus de tant de générosité, les supplia d'accepter ce présent comme une marque de la reconnaissance d'un prince kirguis envers deux Françaises si aimables et si compâtissantes. Achevant ces mots, il se leva. — Quoi ! prince, s'écrièrent les deux amies, vous allez déjà nous quitter ! On commençait à bannir une triste contrainte. Le beau Fidélistan fut complimenté, on le remercia beaucoup de la bonté qu'il avait eue de faire ce récit intéressant. Mademoiselle Rose loua son amabilité, sa gaîté, la douceur de sa voix et même sa jolie figure. Madame Dumont craignit que sa poitrine ne fût fatiguée et osa lui offrir un petit verre de cacis, ce qu'il refusa pourtant, mais avec infiniment de grâce. Ah ! prince, dit mademoiselle Rose, vous allez donc être prisonnier !.. Mais ne pourrions-nous vous aller visiter ? Ne pourrions-nous aussi voir la pauvre miss ?.. Si même nous adressions une requête au sultan... — Vous le pouvez, mesdames, répondit Fidélistan ; demain à pareille heure, si vous daignez vous présenter, je me fais fort d'obtenir de l'ambassadeur.... — Nous irons ! nous irons !

interrompit madame Dumont, oui certes, nous irons ; cette pauvre enfant ! Mademoiselle Rose était émue aux larmes, et ne pouvait prononcer un seul mot. Le prince leur indiqua où il fallait se rendre et se disposa à partir.

Ces dames ne se contentèrent pas de le reconduire ; elles voulurent l'accompagner assez loin. Il mit ses gobelets dans ses poches, et s'obstina à porter lui-même sa table sous son bras. Les amies, descendues avec lui, traversèrent la place à ses côtés, marquant dans leur maintien et leur conversation une grande déférence pour le Personnage qui marchait entr'elles. Elles n'oublièrent pas de faire dire les choses les plus tendres à la chère miss, et ne se séparèrent du prince qu'après lui avoir fait chacune une triple révérence.

Comme on le suivit alors des yeux, on remarqua que, pour un homme qui avait une table sous le bras, et dans ses poches des gobelets qui lui battaient sur les jarrets, il avait une tournure encore fort agréable. On ne le perdit de vue que pour continuer de s'entretenir de lui. Mademoiselle Rose ne se lassait pas de vanter son excellent ton, ses manières

et surtout sa courtoisie. — Mais que dites-vous donc, ne cessait-elle de répéter, d'une telle ressemblance avec la chère Alton ?... A propos, mon amie, avez-vous fait attention à un passage de son récit qui m'a beaucoup frappée ?... — Je sais, je sais, interrompit madame Dumont, tu veux parler de l'empereur de la Chine qui les a fait placer à sa gauche ? Eh bien, qu'est-ce que l'empereur de la Chine a de commun avec le grand kan des Tartares ? Oh ! monsieur Orgont ne nous en contera pas : tu as bien fait, chère Rose, de le tancer. Mais sais-tu que tu as parlé un peu précipitamment en proposant de prendre chaque boîte à raison d'un louis ! écoute donc, nous ne sommes pas dans une position.... s'il ne s'agissait que de quelques sous, à la bonne heure. Mademoiselle Rose s'excusa en disant qu'elle n'avait pas eu plutôt parlé, qu'elle s'était repentie. Madame Dumont continua : mais dis-moi donc enfin ton sentiment sur une chose qui est un problême pour moi. C'est à cette peur que je ne cesse de songer ! Voyons, qu'en penses-tu ? — Par exemple, répartit mademoiselle Rose, j'aime bien la question que vous me faites là ! il me semble,

madame Dumont, que vous êtes plus que moi en état d'approfondir ce sujet. Madame Dumont répliqua : en vérité, chère Rose, j'ai eu des enfans ; mais tu me croiras si tu veux, je te proteste que c'était sans avoir jamais éprouvé la moindre peur. Ne serait-ce pas ici une manière délicate de dire les choses ? car, s'il t'en souvient, cette peur fut suivie d'un évanouissement, et ces momens-là... — Oh oui, interrompit vivement mademoiselle Rose, ces momens-là sont fort dangereux ! et malheureusement j'y suis bien sujette.....

Parlant ainsi, ces dames qui avaient continué leur promenade, longeaient un des côtés du Louvre. L'aspect des travaux leur rappela Solsirépifpan. — Entre nous soit dit, continua madame Dumont, je crois que le prince et la chère miss elle-même nous ont souvent parlé avec un peu d'exagération : tu n'as sans doute pas cru que les colonnades du Louvre s'élevassent d'elles-mêmes par le seul pouvoir de l'harmonie ? — Eh mon Dieu, répondit sa compagne, vous me croyez donc bien crédule et surtout bien peu instruite ; c'est le privilége du style oriental ; c'est ce que l'on nomme parler par métaphore : le prince ne vous a-t-il

pas cité Amphion lorsqu'aux accords de sa lyre il bâtit la ville de *Trèves?* — Je sais, je sais ma mythologie, reprit madame Dumont, Dieu merci; mais s'il ne parlait que par métaphore, dis-moi un peu comment au fait les choses seront arrivées; comment, par exemple, le sultan tomba-t-il évanoui? comment le bûcher s'écroula-t-il?... — Allons, madame Dumont, interrompit son amie, n'allez-vous pas croire..... Mademoiselle Rose s'arrêta un peu embarrassée, et comme en ce moment des machines dérobées à sa vue élevaient des pierres sur les colonnades, ses regards distraits cherchaient involontairement de tous côtés aux environs s'ils n'apercevraient pas l'orchestre merveilleux.

Ces dames se rapprochaient de leur demeure, quand tout-à-coup elles remarquèrent un vieil Aveugle ayant une barbe longue et épaisse. — Ah! mon Dieu, se dirent-elles réciproquement, voilà Misalabrouck! Elles s'avancèrent aussitôt et restèrent à le considérer. Il suffit, à Paris, qu'une personne ou deux s'arrêtent pour que tous les passans s'arrêtent également; en peu de minutes l'Aveugle fut entouré d'une grande foule, qui regardait at-

tentivement sans savoir ce qu'il y avait de remarquable. Les questions ne cessaient de se renouveler. Madame Dumont et mademoiselle Rose répondaient à droite et à gauche : *C'est un pauvre murse* caratapalpap*; nous le connaissons beaucoup; c'est son noble courage qui l'a réduit à ce triste sort. Heureusement que demain il sera pensionné de l'ambassadeur des* Tirguis. Mademoiselle Rose mit quelques sous dans la tasse de l'Aveugle, et lui dit à mi-voix : *Dieu vous récompense, bon murse! nous allons écrire au sultan et j'espère que vos malheurs finiront avant peu.* La foule restait ébahie. Qu'entendez-vous par un murse caratapalpap? demanda un jeune homme à mademoiselle Rose. Celle-ci eût été fort embarrassée de le dire, mais elle ne se déconcerta point : Comment à votre âge, monsieur, pouvez-vous faire une pareille question? répondit-elle avec dignité; et prenant aussitôt le bras de son amie, toutes deux s'éloignèrent à grands pas.

Il n'y avait plus de raison pour qu'une erreur si chère dût s'évanouir enfin; mais le poète-romancier attendait ces dames, assis auprès des petites boîtes de corail; un seul

mot qu'il prononça fut un trait de lumière qui amena le dénouement, et sans doute le lecteur se figure bien ce coup de théâtre : de grands éclats de rire d'un côté ; de l'autre, du dépit, de la fureur, des projets de vengeance... et enfin la proposition d'une partie de piquet. La bonne madame Dumont, après avoir beaucoup ri du tour, assura qu'elle s'en était doutée, et voulut que sa compagne eût tort et très-tort, parce qu'elle avait défié le voisin. On dit pourtant que tout le monde n'approuva pas M. Orgont d'avoir poussé les choses si loin, et qu'il passa pour n'être guère moins fou que ses voisines.

On prétend que le Musicien des Promenades eut connaissance de cette étrange histoire, et que cet ingénieux artiste en tira parti en s'avisant de placer en avant de son orchestre, un petit écriteau sur lequel était tracé en grosses lettres : SOLSIRÉPIFPAN ; nouveauté qui égaya les spectateurs, et lui valut une abondante recette. Je désire sincèrement que la reprise de la pièce lui procure un pareil succès. C'est depuis ce temps, qu'il plaça un pantin au-dessus du groupe de sonnettes. Quelquefois à présent il abandonne

son orchestre pour jouer de la flûte traversière, ou se borne à son flageolet et à sa harpe; mais cette restriction afflige toujours les spectateurs, qui se disent alors tristement *qu'il ne bat plus que d'une aile.*

Quant à la véritable histoire de la Chanteuse, elle n'est pas longue. Cette jeune personne avait fui de chez ses parens et s'était engagée dans une troupe de comédiens. Se trouvant alors sans emploi et dans la misère, elle évitait de se faire connaître, dans la crainte que son état actuel ne lui nuisît par la suite. Le jeune acteur qui avait joué tous les rôles, était son amant. M. Orgont les retira de cette position malheureuse, et les maria le jour même qu'Alphonse épousa Léontine : ce second dénouement pallie un peu les défauts du premier. C'est du Suisse même qui précéda les époux que je tiens tous ces détails. J'étais dans la foule, et il eut le malheur que sa hallebarde me donnât sur le pied : il crut ne pouvoir mieux me consoler qu'en me communiquant *une pitite manisciriste* qu'il avait *dans son poche*; c'était l'aventure en question tracée de sa propre main. Le coup de hallebarde me valut cette confidence : à quoi tiennent

pourtant les plus heureuses découvertes!

On a vu depuis, plusieurs autres Chanteuses Voilées; mais celles-ci ne se cachaient, dit-on, que parce qu'elles n'étaient pas jolies: nous n'en parlerons pas.

LA CHANTEUSE NON VOILÉE.

C'EST évidemment par opposition à la Chanteuse précédente que l'on nomme celle-ci la Chanteuse non Voilée. Sa chanson favorite est *Gusman ne connaît plus d'obstacles*. Elle va de rue en rue et se montre aux passans,

Belle de son enfant à son sein suspendu.

LE MUSICIEN HARMONIQUE.

QUELQUES verres placés sur une petite table, et remplis d'eau, composent l'orchestre de ce virtuose. Il en frotte légèrement les bords, et tout le monde jouit de l'Harmonica: c'est un petit Mesmer. On ne dit pas qu'il ait encore produit des sensations trop vives.

LE MUSICIEN SANS ORCHESTRE.

A bien prendre, ce Musicien n'est pas sans avoir aussi son orchestre, mais il peut le porter partout avec lui sans que ses instrumens l'embarrassent. Il produit de l'harmonie en faisant claquer ses doigts ; il en donne avec sa bouche, avec ses coudes, avec ses genoux, et avec ses pieds : c'est le vrai singe du Musicien des Promenades.

LE DISLOQUÉ.

Auteur d'une nouvelle danse à caractère qu'il exécute, les jambes pliées en arrière et appliquées à son cou. Il se transforme ensuite en motte de terre pour aller à la chasse ; son corps et tous ses membres ne formant plus qu'une boule, il imite le bruit d'un coup de fusil et se met à rouler, comme courant à la recherche de la pièce de gibier que l'arme a dû abattre. Dans cette situation, il casse un noyau de pêche et aplatit une balle de plomb avec son derrière, dont il se sert en ce moment avec autant de succès, qu'un paveur

de la pièce de bois ronde et ferrée avec laquelle il enfonce les pavés. C'est ordinairement le soir et presque toujours dans la Cour-des-Fontaines, près du Palais du Tribunat, que l'on voit ce Personnage; une grande quantité de bougies allumées est placée en cercle autour de lui. J'ignore s'il eut un modèle, mais il est certainement sans rival.

GOMARD.

M. Gomard est un tireur de cartes justement estimé. Je pourrais me contenter d'avoir ainsi d'un seul mot rendu justice à son talent, mais je veux la rendre également à son bon cœur. Il en fut la dupe un jour. Voici une aventure qui lui arriva rue de la Bibliothèque, ci-devant Champ-Fleuri, aventure dont je fus le témoin.

Un charretier ivre menaçait la multitude. Son fouet lui est arraché et jeté au loin. Gomard s'avançait, vêtu de noir, la perruque bien peignée et la canne à la main : il ramasse le fouet et vient, avec la gravité d'un sage, le présenter à celui qu'on en a dépouillé. Mais

qui pourra croire à un tel excès d'ingratitude! le charretier n'a pas plutôt recouvré son arme, qu'il en donne un grand coup sur la figure de celui-là même qui a eu la générosité de la lui rendre. Une lutte terrible suivit cette brutalité, les champions roulèrent dans les eaux bourbeuses et stagnantes de cette rue. Le charretier coucha à la Préfecture; mais l'obligeant Gomard, en outre de plusieurs meurtrisures qu'il avait reçues, revint sans canne, presque sans perruque, et son habit tout couvert de fange. On assure que rentré chez lui, notre interprète des arrêts du destin, contemplant son jeu de cartes, répéta douloureusement ces paroles du prince troyen:

Nec vates...., quùm multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus! . . . . . .

« O Destin! toi qui m'as souvent révélé tant de grands événemens, tu ne m'avais pas prédit tous ces malheurs! »

LE PAILLASSE BEL-ESPRIT.

Le Paillasse Bel-Esprit a une petite fille de quatre ans dont le père et la mère étaient

âgés de quatre ans ; la petite a aussi quatre ans , elle est mariée depuis quatre ans , est mère de quatre enfans , lesquels alement comme elle âgés de quatre a. .

Paillasse ne se borne pas ici à faire montre d'esprit, il fait aussi preuve d'une force extraordinaire, au moins dans les mâchoires, car il soulève avec ses dents une table qui supporte quatre personnes. Tout va par quatre avec lui : n'est-il pas accoutumé, pour plaire, à se mettre lui-même en quatre?

QUAT', QUAT', QUAT', QUAT', UN SOU QUAT'.

En voici encore un qui y va par quatre ; mais il ne s'agit ici que de quatre échaudés qu'il donne pour un sou. Le cri de ce Personnage est tout ce qui le distingue ; ce n'en est pas moins dans son genre un *inventeur*.

LA MARCHANDE DE CURE-DENTS.

Poète et musicienne, n'annonçant tout ce qu'elle vend que par un petit couplet dont

elle-même a fait l'air et les paroles. Je devrais déjà peut-être avoir recours aux notes de musique, mais je ne veux user de cette ressource qu'à la dernière extrémité. Figurez-vous donc que vous entendez chanter d'une petite voix tremblottante :

Des cure-oreilles, des passe-lacet,
D'jolis étuis, mesdames,
Achetez-moi quelque chose, s'il vous plaît.

Mineur.

Des brosses à dents,
Des cure-oreilles
Et des cure-dents.

Reprise du majeur.

Des cure-oreilles, des passe-lacet, etc.

C'est, dit-on, une haute infortune qui a réduit cette virtuose à vendre des cure-dents.

LA MARCHANDE D'AMADOU.

C'EST une grosse mère toujours réjouie, toujours chantante. La principale cause de sa grande célébrité est son goût particulier pour les contrastes : comme sa large figure est toute

noire, ainsi que ses mains et ses vêtemens, elle est toujours coiffée d'un chapeau très à la mode, de satin ou de taffetas blanc. Ainsi parée, elle s'en va : *La v'là, mes enfans, la Marchand'. d'amadou.*

LE MARCHAND DE PETITS PAINS.

Ce nouveau Personnage chantant n'est que poète; l'air sur lequel il annonce ses petits pains est, je crois, de la pièce des *Vendangeurs* ou de quelque autre petit opéra du même temps; mais combien il aura tout-à-l'heure d'autres droits à nous intéresser! Citons d'abord le couplet qui est de sa composition. Le lecteur y verra un défaut de rimes: je le préviens que très-souvent nos Personnages font à dessein usage des vers blancs.

Accourez, jeunes fillettes,
J'ai de quoi vous contenter;
Si vous ne voulez descendre,
Fait'-moi signe de monter.....

Ils sont au beurre et aux œufs,
Mes p'tits pains,
Ils sont au beurre et aux œufs,
Qu'est-c' qu'en veut.

Ce Boulanger ambulant fut le premier qui s'avisa de chanter ses petits pains, au lieu de les crier. Cette nouveauté le rendit bientôt célèbre, mais ce fut aussi bientôt à qui l'imiterait. Tous avaient le droit de s'annoncer comme lui par un couplet de leur composition ; un de ses confrères n'eut-il pas l'indignité de lui voler le sien mot pour mot! Le larron fut cité en justice; le propriétaire dépouillé, plein de confiance en l'équité du tribunal, eut l'espoir de recouvrer son bien avec dommages et intérêts, mais une douleur trop vive avait froissé son âme sensible, le coup était porté... Le dirai-je enfin? ce Personnage que je place ici parmi les vivans, n'est cependant plus de leur nombre : il mourut de chagrin.

LA MARCHANDE DE PETITS PAINS, ET UN SECOND BOULANGER AMBULANT.

Celle-ci répète tous les matins, d'une voix aigrelette, le couplet composé par le Personnage précédent; mais c'est maintenant un

hommage rendu à sa mémoire : elle ne le chanta point de son vivant; et les productions des auteurs dans les rues de Paris appartiennent au public le jour même de leur mort.

Je ne dirai pas précisément si le second MARCHAND DE PETITS PAINS que je cite ici est le larron en question. Je le croirais assez à sa voix rauque et mal assurée; son regard même (car je l'ai souvent considéré de près) m'a semblé ne pas annoncer une conscience poétique bien nette. Je puis me tromper, mais s'il est coupable, qu'il tremble le malheureux! un tel crime ne peut rester impuni : à quelque moment les Harpies se précipiteront sur son panier et enleveront tous ses petits pains.

L'après-midi, on le voit, en habit de Paillasse, vendre des échaudés en criant, *Quat', quat', quat', un sou quat'* : ce personnage est terrible pour s'approprier toutes les heureuses inventions. Il semble pourtant qu'il commence à éprouver des remords, car on l'entend quelquefois à présent annoncer ses petits pains par un couplet nouveau sur l'air d'un *Noël.*

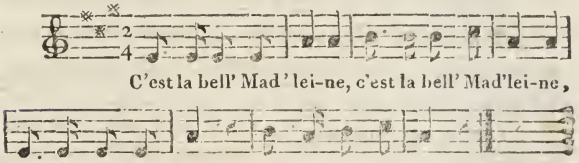
MADELEINE.

Je nomme cette femme célèbre, et cela pourrait suffire : qui ne connaît Madeleine, la marchande de gâteaux de Nanterre! Toute sa personne est si remarquable, qu'elle-même, s'il arrive à quelqu'un de la regarder avec un peu d'attention, elle lui dit aussitôt : *Eh bien! quoi? c'est bien moi, c'est Madeleine; allez, mon enfant, je suis connue dans tout Paris.*

Madeleine a été représentée sur plusieurs théâtres; des poètes lui ont adressé des couplets charmans, même des madrigaux; son portrait se voit à presque tous les cadres d'échantillons des peintres en miniature du Palais du Tribunat *; son nom enfin a brillé en toutes lettres affiché sur les murs de Paris. Madeleine ne s'est pas toujours bornée à vendre des gâteaux. Dévorée du noble dé-

* Je citerai le cadre d'échantillons de M. Maignen, galerie de Foy, n°. 72, près le café Alexandre. Madeleine y est représentée en pied, son panier à son bras. Elle fait partie d'un groupe de Personnages célèbres, tels qu'un Chanteur aveugle, la Marchande d'amadou, l'Homme à la Perruche, et autres.

sir de former quelque établissement public d'une utilité reconnue, elle fit un jour annoncer : « qu'elle allait ouvrir ce que l'on nomme dans les rues de Paris *un Bastringue*, aux Champs-Elysées, où les jolies demoiselles trouveraient une compagnie brillante et choisie, des gâteaux toujours frais, du vin toujours vieux, et en outre, des cabinets particuliers pour les amis de la décence. » J'ignore si l'établissement eut lieu, mais ce que je sais, c'est que tous les matins aux environs du Palais du Tribunat, on voit Madeleine passer en dansant, et criant ses gâteaux de Nanterre sur l'air suivant, qui est de sa composition ainsi que les paroles.



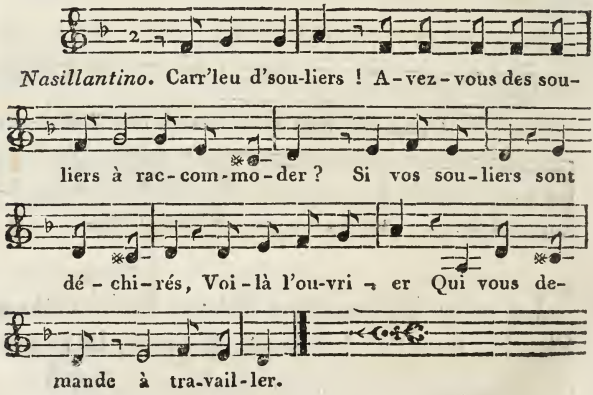
La belle Madeleine a le teint fort brun, la bouche grande, les yeux saillans, le regard un peu égaré. Dès que sa chanson est finie, elle pose son panier à terre et dit aux passans :

« Des gâteaux tout chauds ! messieurs, mesdames, régalez-vous, *c'est la joie du peuple.* »

Madeleine n'est point mariée. C'est une vierge de Nanterre.

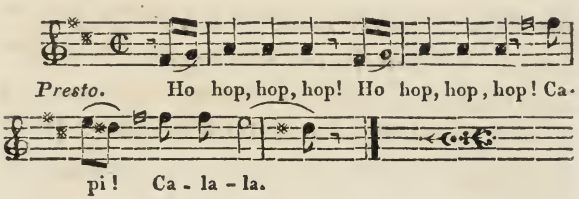
LE CARRELEUR DE SOULIERS.

Personnage grave ; auteur de l'air et des paroles, et jouant avec la rime. Il faut ici un peu du ton nasillard des Confrères de la Passion ; comme la langue musicale n'avait pas prévu le cas, je n'ai fait nulle difficulté d'y suppléer.



LE MARCHAND DE FOURNEAUX.

Ah! ah! — Cette exclamation se fait du ton qui exprime la surprise; elle est suivie d'un *récitatif* dont voici les paroles : *Me voici!.. me voilà!.... Bon! v'là c'que c'est, c'est là, c'est ça....* Le tout se termine par ce *cantabile* :



Je ne me flatte pas de donner le sens de ces dernières paroles. Je dirai seulement que ce *Capi calala* nous rappelle le *En nog novet en matherisoth* que j'ai cité dans ma première Partie, chant à deux voix et en langage inconnu.... *peut-être à l'auteur même*, ajoutent les historiens.

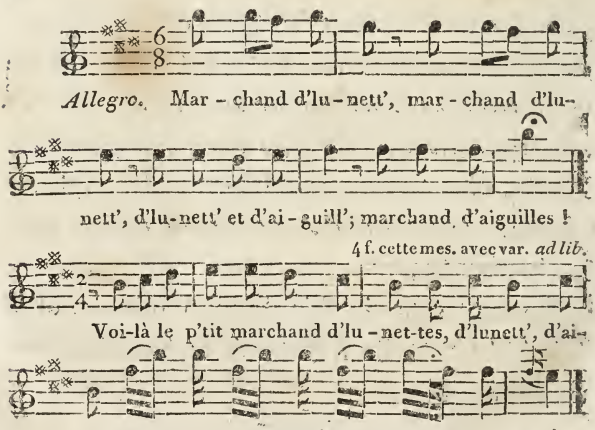
En tout cela, je fais de mon mieux, et je prie le lecteur de me savoir au moins gré de mes efforts.

LA MARCHANDE DE SEL.

Deux notes égales du ton le plus perçant, et une troisième à près de deux octaves plus bas. Ces trois tons forment un cri célèbre dans les rues de Paris, et c'est celui qui donne en musique *marchand' d'sel!*

LE PETIT MARCHAND DE LUNETTES ET D'AIGUILLES.

Air chantant, paroles intelligibles: petit Personnage qui annonce les plus grandes dispositions.



LE MARCHAND DE FROMAGES.

C'EST un gros réjoui, un beau vieillard à la figure fraîche et vermeille. Il vend des fromages de Neuchâtel. Il a une voix de Stentor. Sa poitrine est si bonne et sa respiration tellement libre qu'il fait sur le mot *fromages* une cadence qui dure cinq ou six minutes, et sa voix, loin de s'affaiblir sur les dernières lettres, se prolonge et tout à coup renforcit le son au point que toutes les vitres en retentissent. C'est ainsi qu'il fait entendre Froma—aaa-aaa—aaa—aaa—ge à LA CREUME; il prononce ensuite d'un ton plein et soutenu : FROMAGES DE NEUCHATEL. EN VOULEZ-VOUS DES FROMAGES!

J'ai imité ici la manière de noter de nos premiers poètes dramatiques, et je ne pouvais employer plus à propos une espèce de plain-chant, car on assure que notre Personnage est chantre dans son village. Je ne cesse en vérité de renvoyer à ma première Partie ; ai-je eu raison de dire préliminairement que tout cet ouvrage formait un ensemble suivi, approfondi?

PREMIER MARCHAND D'ENCRE.

Ce Personnage est un peu monotone. Je l'ai souvent écouté attentivement; je ne puis comparer son cri qu'au roulement sourd et interrompu du tambour à une pompe funèbre. Voici tout ce que j'ai pu recueillir; une seule fois il y eut une légère variation que je vais citer également. — *Blan. Blan. Berolan.* — *Blan.* Variante : *Blan. Mian. Berolan* — *An.*

SECOND MARCHAND D'ENCRE.

Tête découverte, cheveux ébouriffés, face large, noire et enluminée. Il s'arrête par intervalles, se retourne et fait entendre, d'une voix enrhumée, ce *récitatif* qu'il accélère sans reprendre haleine et termine enfin brusquement: *C'est moi! V'là qu'cest moi, c'est lui, v'là qu'c'est moi; comm'ça, madame, on n'en a jamais vu comm'ça, jamais comm'ça mia mia mia mia mia mia mia mia, jamais, jamais d'pareil à ça!* Il y a ici quelque chose du bredouillement des Crispins : *voyez* notre troisième Partie.

Ce Personnage est ordinairement accompagné de sa femme et de son chien. Sa compagne porte un petit mannequin pareil à celui de son mari ; mais elle ne dit mot.

LE MARCHAND DE PIERRES A BRIQUETS.

— *N'ou-bliez pas-en-passant des pierres à brrrriquets qui rrrrrrrrrrendent la lumierrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrre à volonté.*

C'est sur le Pont-Neuf que l'on entend une langue humaine exécuter ce roulement admirable.

LE TONDEUR DE CHIENS.

Joseph Lorin tons lé chien va en vile coupe lé chât et sa fame Lessez votre adrece.

Le Personnage suivant prend des pensionnaires.

L'HOMME A LA PERRUCHE.

Cette perruche ne cesse de dire aux passans : *Ah! qu'il est donc bête.* Aussi tout le monde admire son esprit. Un malheureux a voulu empoisonner cet aimable petit perroquet! heureusement le crime n'a pas été consommé.

L'AVEUGLE MARCHAND DE BILLETS DE LOTERIE.

Figurez-vous un grand homme sec, adossé contre un parapet et toujours debout, qui de minute en minute se courbe presque en deux, tend le nez en avant, et ouvrant une large bouche s'écrie d'une voix lamentable : *Ah! voyez donc, messieurs, mesdames, mon dernier en passant!* Pendant cette exclamation, ses deux mains, chargées de billets de loterie, sont fortement pressées entre ses cuisses ; il se redresse aussitôt après. Ce tic est tout ce qui rend ce Personnage remarquable. On le voit ordinairement vis-à-vis la Samaritaine.

Comme l'Aveugle à la grande barbe, il fut un jour la dupe d'un plaisant; quelques-uns trouvèrent même le tour assez risible; quant à moi, je ne sais trop, je l'avoue, s'il y a quelque chose de bien comique à jouer un malheureux qui est privé de la vue. Un passant, après avoir tenu et examiné un de ses billets de loterie, le lui avait rendu, disant qu'il ne lui convenait pas : observons qu'il y avait substitué un billet d'attrape taillé dans les mêmes proportions. Un second amateur s'avance. « Prenez celui-ci, lui dit aussitôt l'Aveugle, en lui présentant le billet qu'on venait de lui rendre, prenez celui-ci, c'est le bon, tout-à-l'heure on me l'a refusé. » L'amateur crut d'abord qu'il plaisantait, et voulut choisir, mais l'Aveugle se mettait en quatre pour l'engager à n'en pas choisir d'autres. « Prenez, répétait-il, vous m'en saurez gré, celui-ci est le meilleur. » Il fallut bien lui faire connaître enfin ce qu'il voulait faire prendre : c'était une feuille de papier blanc. On se peint ses lamentations : l'auteur de la pièce, qui s'était arrêté à quelques pas pour en examiner les suites, se hâta d'y venir mettre fin en avouant sa plaisanterie.

Cet Aveugle a, dit-on, beaucoup voyagé en pays étrangers, pour le seul plaisir de respirer un autre air que celui de sa patrie.

L'HOMME A L'ÉLÉPHANT.

L'HOMME était un Marchand de Numéros pour la loterie, et l'Éléphant un sorcier qui indiquait les bons. L'homme était de chair et d'os comme un autre, mais le sorcier n'était que de carton, et ce simulacre du plus grand des quadrupèdes était alors de la grosseur d'un mulet. *Combien y a-t-il de loteries en France?* lui demandait son maître. L'Eléphant de carton levait et baissait cinq fois la tête. Le maître ajoutait : *Combien sort-il de numéros à chaque tirage?* Les signes de tête indiquaient encore le nombre cinq. Il disait ensuite : M. l'Eléphant, *tel numéro sortira-t-il?* et c'était oui ou non. — Mais, interrompit un jour un spectateur, qui avait vu avant la représentation un petit bonhomme se glisser dans le corps de l'éléphant, et qui ne jugeait pas qu'il résultât assez de merveilleux d'un aussi grand appareil, mais ce petit garçon qui

est là-dedans va étouffer. On se prit à rire et le cornac montra beaucoup d'humeur. Depuis ce temps, l'Eléphant est réduit à la grosseur d'un carlin, et ce quadrupède ne remue plus la tête. Mais heureusement son maître vient de faire un très-grand voyage, pendant lequel il s'est livré à des calculs mathématiques qui lui ont donné la connaissance certaine des bons numéros.

LE MARCHAND D'AIGUILLES ET SA CHOUETTE.

Le Marchand crie ses aiguilles, et la Chouette regarde les passans. Qu'y a-t-il là de remarquable? me dira-t-on. Je l'ignore, mais cependant c'en est assez pour que les passans à leur tour regardent la Chouette et le Marchand.

LIBRAIRES AMBULANS.

— *Avez-vous rêvé d'chats? Avez-vous rêvé d'chiens? Avez-vous vu d'l'eau trouble?.. Voilà l'explication de tous les rêves : un volume broché, avec des figures.*

—*La Belle au bois dormant pour un sou. Cendrillon avec la gravure, la Belle au chaperon rose, et le Conte de l'Oiseau bleu : trois éditions pour deux sous.*

L'ANE SAVANT, SON MAITRE, SA MAITRESSE, ET LA TROUPE DES CHIENS DANSEURS.

L'ANE porte les danseurs et les danseuses ; le maître joue du violon, la maîtresse bat du tambourin. L'homme s'occupe exclusivement de tout ce qui concerne la danse : c'est le maître des ballets ; la femme est chargée de maintenir l'ordre, l'union, et surtout la décence parmi les artistes des deux sexes qui composent la troupe dansante.

Le Roussin d'Arcadie commence le spectacle. Il désigne la demoiselle la plus amoureuse de la compagnie, l'amant le plus jaloux ; la femme la plus entêtée, le mari le plus grondeur. Il indique aussi en frappant du pied, l'âge des personnes, l'heure qu'il peut être à la montre qu'on lui présente. C'est un animal extrêmement pacifique ; il verrait

passer toutes les ânesses du monde sans se mettre à braire. Le dernier exercice qu'il exécute à commandement, c'est de faire la moue à la société : son maître alors s'approche de lui d'un air carressant, lui prend le museau..... (*Icy baisent l'ung l'autre.* (Confrères de la Passion.))

Après ce divertissement, arrivent les danseurs. Les artistes du sexe féminin se distinguent par un petit chapeau placé sur l'oreille et un petit jupon; quant aux cavaliers, ils sont en général dans leur costume naturel. Le directeur de la troupe daigne ouvrir le ballet, et tout en jouant du violon, danse avec la première danseuse le *menuet d'Exaudet.* Suivent plusieurs entrées en scène : différens groupes exécutent des pas difficiles, et le tout se termine par des walses.

LE CHEVAL SAVANT.

Ce cheval imite d'abord toutes les gentillesses que nous venons d'admirer dans l'Ane Savant. Il indique l'heure, il fait la moue, etc.; mais tout ceci n'est qu'une plaisanterie, et peut-être même une petite moquerie du pau-

vre roussin, dont l'échine allongée n'annonce guère en lui d'autre mérite que celui de posséder l'art de la divination. Bientôt le bouillant coursier, impatient de se livrer à un exercice qui le distingue en prouvant qu'il réunit la force à l'intelligence, se couche sur le dos : une table est posée sur ses quatre pieds, et sur cette table qu'il soutient en équilibre, se montre un homme placé en attitude, élevant un drapeau d'une main et de l'autre sonnant de la trompette.

Le but de ce spectacle est de réunir une société d'amateurs à laquelle on veut faire une confidence importante. Ici pourtant il n'est pas besoin d'oreilles, il ne faut que des yeux. Aussitôt que le spectacle est terminé, le maître du cheval, qui est un gros papa de bonne mine, prie la compagnie de lui accorder un moment d'attention : il déroule alors une petite sacoche, et contemplant son auditoire avec un sourire malin, il expose silencieusement à tous les regards l'intérieur de la pièce curieuse. Que voit-on? une trousse garnie de tous les instrumens nécessaires pour limer, scier, polir, nettoyer, plomber ou arracher les dents.

LE MARCHAND D'ÉPONGES ET SON CHIEN.

Ces deux Personnages ne sont plus : une tendre amitié les unissait et le même jour les vit mourir!

Il n'est pas inutile, avant de faire le récit de ce terrible événement, de donner quelques notions préliminaires.

Le Marchand d'éponges allait de rue en rue avec une manne chargée, qu'il portait d'un côté en criant, tandis que son chien cheminait silencieusement, supportant l'autre côté à l'aide d'un mouchoir qu'il tenait dans ses dents. Cette occupation était pénible pour tous deux, surtout par les grandes chaleurs. Un jour d'été, comme ils rentraient pour prendre leur repas (ils le prenaient toujours ensemble) la fatigue les accablait. Le maître met la table, ou pour mieux dire il n'en mettait jamais; il donne un bon morceau de pain à son compagnon, en coupe un pour lui-même; voulant se régaler, il ajoute au sien un morceau de volaille froide et s'assied tenant son dîner sous son pouce.

Cependant, tel était l'accablement qu'ils éprouvaient l'un et l'autre qu'au lieu de manger ils s'endorment. Le chien s'éveille le premier et se livre paisiblement au modeste repas qui lui est accordé. Il sent bien que celui de son maître est un peu meilleur que le sien; mais il n'y toucherait pas pour tout au monde. Hélas! une fatalité conspirait contre lui : le maître se réveille à son tour et ne trouve plus en sa main que le pain sur lequel il avait posé son mets. Un affreux soupçon frappe sa pensée; il se lève... Il est des instans malheureux! des momens où soi-même on ne se reconnaît plus!.. Hors de lui, il saisit un bâton noueux et en assenne un coup terrible sur la tête de son chien... Le coup à peine est porté qu'il se repent. Il court à son compagnon : ô mon pauvre Jupiter! lui disait-il (Jupiter était le nom de ce chien célèbre); il l'appelle, il le flatte... O douleur! ô saisissement! son chien ne répond plus, Jupiter est mourant, immobile... En ce moment, il aperçoit à terre ce mets funeste et cause d'une fureur aussi injuste que barbare... A cette vue ses forces l'abandonnent, il se précipite sur son malheureux et fidèle serviteur, il le

serre dans ses bras, il l'arrose de ses larmes et sent qu'il ne pourra lui survivre... En effet, le chien expire, et un moment après le maître a cessé d'exister.

Ainsi moururent le Marchand d'éponges et son chien.

Le sieur AUGIER, escamoteur; les Srs. MIETTE et MAILLOT, physiciens.

Le sieur Augier est le doyen et le plus habile de tous les escamoteurs vivans, le digne émule de tous ceux qui ont vécu, le modèle de tous ceux à naître. Il joint au talent de faire des tours de gibecière, plusieurs des secrets du grand et du petit Aibert; mais toutes ces vieilles découvertes se sont rajeunies et perfectionnées par ses méditations, et ses petits livres récréactifs en font foi.

Les physiciens Miette et Maillot rivalisent le fameux Pinetti. C'est parler d'eux-mêmes que de rapporter les choses merveilleuses qu'exécutait ce Personnage si célèbre d'abord dans les rues de Rome et ensuite dans les salons de Paris. Voici ce que l'on en ra-

contait en 1784. « On vous a peut-être dit que cet habile physicien mettait une bague dans le canon d'un pistolet; qu'après l'avoir fait bourrer par dessus et tirer en l'air, cette même bague se retrouvait au bec d'une colombe renfermée dans un petit coffret scrupuleusement fermé à clef; on vous a peut-être dit même, qu'après avoir fait écrire quelques mots à volonté sur un billet, et l'avoir fait brûler, il faisait retrouver intact ce même billet dans tel corps pénétrable qui se trouvait présent, soit fruits ou bougies : mais ce qu'on n'a pu vous dire encore, est la scène aussi plaisante que surprenante qu'il vient, dit-on, de jouer devant M. le duc de Chartres. Ce prince venait d'entrer à son spectacle ainsi que plusieurs autres seigneurs. Pinetti s'avance vers son altesse et lui témoigne une sorte d'étonnement. Qu'avez-vous donc, Pinetti?—Monseigneur, je vous avoue que je suis surpris de vous voir au milieu d'un cercle aussi brillant, sans avoir de chemise.—Qu'est-ce à dire?.. Le prince se regarde, et se trouve effectivement sans chemise. Surpris au-delà de toute expression, il demande à Pinetti s'il est possible qu'il la lui ait escamotée. —Non,

monseigneur, mais bien M. de Fitz-James à qui vous vous fiez, et qui l'a dans sa poche. M. de Fitz-James se fouille et trouve la chemise. Ce n'est pas tout. Pinetti prend la chemise, la jette dans un brasier, et lorsqu'on la croit en flamme, monseigneur s'aperçoit qu'elle est replacée sur son corps. Mais cela ne suffit pas encore à la gloire de l'incomparable Personnage. Que fait-il? M. le duc de Chartres avait une montre du plus grand prix; il la lui demande, et veut, dit-il, la réduire en pièces et lui rendre aussitôt sa première forme. Monseigneur balance, puis il consent. On approche un mortier de métal, Pinetti s'empare du pilon, broie de toutes ses forces ladite montre aux yeux des spectateurs stupéfaits, et moyennant quelques paroles bien magiques, il la fait reparaître d'un coup de baguette dans son premier état. »

Tout ce récit parut alors invraisemblable. On se refusa d'y croire. Si l'on en doutait encore aujourd'hui, que l'on se rende dans la rue de Madame ou sur les Boulevards dans les cabinets ambulans des physiciens Miette et Maillot, et l'on verra se renouveler tous ces prodiges. Le spectacle de M. Miette sur-

tout est remarquable au dehors par un écriteau chargé de toutes sortes de termes en *ique*, ce qui prouve assez qu'au dedans tout doit être magique.

ENCORE UN CART'RON, CLAUDINE.

Ce refrain remplace ici le nom d'une vieille maman fort célèbre dans les rues de Paris. C'est une femme de campagne qui chante sa chansonnette en dansant la sauteuse. Elle parut d'abord accompagnée d'un petit homme, bien moins âgé qu'elle et que l'on disait avoir été le magister de leur village. Celui-ci entonnait les deux premiers vers de chaque couplet et elle continuait. C'est maintenant elle-même qui entonne, qui poursuit et elle n'en danse pas moins bien tout en répétant :

Encore un cart'ron, Claudine,
Encore un cart'ron.

DUVERNY.

Ce Personnage est aveugle. Il compose des chansons, les chante et les débite lui-même.

C'est un des plus heureux imitateurs des Duchemin et des Lajoie. J'ose dire même qu'il les surpasse et que ses couplets sont encore plus joliment tournés ; je vais en donner quelques exemples.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Une mère est un grand tourment,
La mienne me rend presque folle ;
Si je dis un mot seulement,
Elle m'interdit la parole :
Sans savoir comment ni pourquoi,
Quand tout le jour elle babille,
Maman ne peut souffrir en moi (*bis.*)
Ce petit défaut de famille. (*bis.*)

Autres. L'AVEUGLE SANS CHAGRIN.

AIR : *Au coin du feu.*

Je suis heureux sans doute,
Amis, de n'y voir goutte,
Car c'est un bien.
Restons comme nous sommes:
Du mal que font les hommes
Je ne vois rien.

Assis près d'Armandine,
Parfois je la lutine,
Car ç'est un bien.

Me pousse-t-on du coude,
Fait-on celle qui boude,
Je n'y vois rien.

Souvent elle se sauve
Jusqu'au fond de l'alcove :
Je la suis bien.
Finis, tu me chiffonnes ;
Mais je te le pardonne,
Tu n'y vois rien.

Et puis, que l'on dédaigne les enfans de chœur du Pont-Neuf! Je n'ajouterai que ce couplet d'une chanson intitulée : l'*Heureux Vigneron*.

Le ciel m'a cru digne
Du souverain bien :
J'ai femme, j'ai vigne,
Je ne veux plus rien.
Quel mortel au monde
A moins de souci ?
Ma vigne est féconde,
Et ma femme aussi.

Ce joyeux Personnage possède un autre talent qui étonnera bien davantage le lecteur. Malgré sa cécité, il fait en public des tours de cartes, si subtilement exécutés que souvent ce sont les spectateurs qui n'y voient goutte.

LE GRAND SUISSE ET SA TROUPE.

Le grand Suisse parcourait les rues de Paris en cabriolet et accompagné d'un second char que remplissait un groupe de musiciens tous magnifiquement vêtus, et faisant entendre une musique militaire. On eût dit une marche triomphale. Dès que le cortége s'était arrêté, le grand Suisse revêtu d'un manteau galonné en or, se levait, ôtait son large chapeau, essuyait ses longues moustaches, et disait aux spectateurs : « Messieurs, mesdames, c'est le » véritable vulnéraire suisse ou thé suisse que » j'ai l'honneur de vous annoncer. Votre ser- » viteur a l'honneur de vous prévenir que ce » vulnéraire a la vertu et les propriétés sûres » de purifier la masse du sang, qu'il fait trans- » pirer par les sueurs et par les urines; qu'il » enlève toutes les jaunisses; qu'il fait sortir » toutes les vermines ou vers du corps hu- » main; qu'il guérit du poumon, lorsqu'on » s'y prend à temps et qu'on en fait l'usage » pendant six mois; qu'il enlève toutes les » opilations aux filles et aux femmes; qu'il » enlève toutes les fièvres; qu'il empêche

» qu'elles ne viennent à ceux qui ne les ont
» pas; qu'il est excellent pour les temps criti-
» ques des femmes, en continuant jusqu'à par-
» faite guérison pour le retour de l'âge, etc. »

Ces paroles étaient suivies d'une fanfare, pendant laquelle le public s'approvisionnait en cadence, et la fanfare terminée, le cortége s'éloignait pour aller recommencer sur une autre place.

Le grand Suisse ne se montre plus ainsi triomphalement, et cependant c'est le moment où il jouit en réalité des honneurs du triomphe; car de toutes les diverses sortes de thé suisse qui ont paru, c'est le sien qui a encore la plus grande vogue, et qui peut-être est le plus justement estimé. Les paroles que j'ai citées sont extraites de l'imprimé qu'il joint à ses rouleaux.

LES ARTISTES RÉUNIS.

Ces artistes ont commencé sur le Pont-Neuf. Tout le monde sait l'usage qu'ils font de leur pinceau. S'il restait pourtant quelque incertitude à cet égard, le petit couplet suivant que me communique un de mes amis

M. B., ne laissera plus la moindre obscurité à cet égard.

Air de l'Asthénie.

Au Tribunat me promenant,
D'une enseigne je fais lecture :
Aux Artistes.... Eh ! mais vraiment,
Faisons-nous peindre en miniature.

(*Parlez.*) J'entre dans une salle très-bien décorée.

Je me place comme je dois ;
Mais soudain tout change de notes :
Quelle est ma surprise !... je vois
Les *Artistes* cirant mes bottes.

JOUEURS D'ORGUES PORTATIVES.

Il faudrait être bien maussade, avoir les oreilles bien étrangères à tous les charmes de l'harmonie, pour ne pas écouter avec plaisir, tout le jour, et souvent à toute heure de la nuit, les accords délicieux que produisent les Joueurs d'orgues portatives ou de vielles organisées, c'est je crois synonyme. Cette mélodie est tantôt vive, tantôt lente et toujours tendre. Elle répète les airs de nos plus jolies romances, souvent même elle exécute des ouvertures. Déjà composée par elle-

même de la réunion et des effets combinés de diverses partitions, des instrumens étrangers la secondent encore et ajoutent aux douces émotions qu'elle ne pouvait déjà manquer de produire; pour ne pas aimer ces concerts, il faut ne point connaître

Et la mélancolie, et la douce tristesse,
Filles rêveuses de l'Amour....

Mais c'est assez m'occuper des orgues portatives; parlons de ceux qui les font mouvoir.

La plupart de ces Joueurs unissent leur chant aux accords de leurs orgues. L'un d'eux est remarquable par une voix mâle, harmonieuse et fort juste. D'autres ont avec eux un chanteur ou une cantatrice. Il en est un qu'accompagnent trois petits violonistes, qui semblent trois petits chevaux échappés, et qui ne jouent pas trop mal du violon; l'un de ces enfans chante aussi. Toutes ces voix, comme les instrumens qui les soutiennent, sont en général fort agréables, si on les écoute de loin. Ceci a l'air d'une malice et n'en est pas une : les artistes qui déploient leurs talens en plein air ont besoin de n'être ni vus, ni entendus de trop près, parce qu'ils sont obligés

de calculer les effets de leur jeu ou la portée de leur voix, d'après la vaste étendue de leur salle de spectacle. Il ne faut donc les juger que d'après les lois de l'optique et de la perspective. Du reste, les Chanteurs-Organistes, en général, suivent dans toute sa perfection la bonne méthode actuelle, c'est-à-dire, qu'ils grossissent leur voix sur les premiers mots, et la laissent expirer en poursuivant : c'est ainsi que tout le monde doit chanter.

LE VIELLEUR ET SON SIFFLET.

Ce vielleur chante aussi. Ce n'est pas un ténor; sa voix est même excessivement grêle, mais il a pour les préludes et les ritournelles un nouveau genre d'harmonie d'un effet merveilleux; c'est une manière de siffler en imitant le chant du rossignol : s'il n'en est pas un lui-même, au moins sait-il produire une compensation.

LE DEVIN DU PONT-NEUF.

Le Devin du Pont-Neuf a établi la salle de ses consultations à l'entrée du quai des Lu-

nettes, presque vis-à-vis la baraque qui masque les travaux de la colonne que l'on élève à la gloire de la Grande-Armée. C'est un vieillard, un peu courbé. Une petite table est devant lui. Sur cette table sont plusieurs vases remplis d'une eau limpide : ceux qui le consultent prennent au hasard plusieurs cartes dans le jeu qu'il leur présente; ils les tiennent par devers eux, et le Devin, à chaque événement qu'il leur révèle, ajoute : *C'est ce que m'indique telle carte que vous devez avoir dans votre main : donnez-moi telle carte.* Il prononce ces mots d'un air riant et gracieux, et les accompagne d'un petit mouvement des deux mains, les coudes pressés contre son corps; geste assez remarquable, et qui donne un nouveau charme à son talent pour la divination. La personne qui le consulte, étonnée de voir qu'il désigne successivement toutes les cartes qu'elle a tirées, ne sait plus qu'en penser, et tous les assistans partagent sa stupéfaction.

Un jour que je me promenais en rêvant à mes Personnages, je me trouvai du nombre de ses spectateurs. Ce n'était pas me distraire de mon sujet : lui-même était un des héros

que j'avais à célébrer. Tout d'ailleurs autour de moi ne cessait de me rappeler l'objet de mes méditations : d'un côté, j'entendais la bruyante harmonie du Musicien des Promenades; d'un autre le récitatif du second Marchand d'Encre. Par là, s'exerçait le Batonniste à faire sauter la pièce de monnaie; par ici, se distinguait le Marchand de Pierres à Briquets à faire son roulement inimitable; mes regards mêmes, ainsi que mes oreilles, étaient partout entretenus de ma secrète pensée : les nombreuses affiches qui couvrent la baraque, celles que l'on appose au parapet, m'offraient de toutes parts la réunion des diverses célébrités connues jusqu'alors; je voyais : HOMMES CÉLÈBRES, FEMMES CÉLÈBRES, FILLES CÉLÈBRES, ENFANS CÉLÈBRES, CHIENS CÉLÈBRES, CHEVAUX CÉLÈBRES, etc., etc.; et je me repaissais de la douce idée que parmi tous ces titres, bientôt ressortirait : PERSONNAGES CÉLÈBRES DANS LES RUES DE PARIS. Telle était ma rêverie, et cependant je ne pouvais revenir de mon admiration à la vue du nouveau Personnage qui devait encore trouver place dans mon histoire. Je m'avise tout à coup de mettre sa science à l'épreuve.

Il me présente les cartes; j'en extrais au hasard un certain nombre que je garde en main, et me voilà attendant mon sort. J'avais *les quatre rois, le sept de careau, le sept de pique, l'as et le dix de treffle, et le dix de cœur.*

Monsieur, me dit-il, il est très-possible que vous soyez amoureux de quelque belle, mais vous brûlez principalement de l'amour de la gloire.... » Ce petit prélude me flatta singulièrement, et je m'empressai de répondre :

Continuez, Denis. . . . . .

Or, monsieur, reprit le Devin, veuillez me bien écouter. Vous êtes souvent environné d'une société de Personnes extrêmement illustres, et vous méditez une entreprise de la plus haute importance : C'est ce que m'indiquent les quatre rois et l'as de treffle ; donnez-moi l'as de treffle et les quatre rois.

Je laisse à penser si mon homme me parut sorcier. Je continuais d'être intérieurement très- flatté de mon horoscope.

Monsieur, continua le Devin, ici un voile impénétrable m'empêche de pouvoir vous désigner les choses. Je ne sais quelle

voix inconnue vous inquiète; je vous vois menacé d'une arme toute petite, mais dont les coups sont terribles.... vous pourriez bien être un peu courroucé : c'est ce que m'indiquent le sept de pique et le sept de carreau; donnez-moi, s'il vous plaît, le sept de carreau et le sept de pique.

Ceci changeait de note et je n'étais plus satisfait. Cependant il me restait une carte, et j'attendais avec beaucoup d'inquiétude, lorsqu'heureusement le Devin ajouta : mais, monsieur, rassurez-vous, ce léger nuage sera suivi d'une victoire complète : c'est ce que m'indique le dix de cœur; donnez-moi le dix de cœur.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un salut de sa part auquel je répondis par une légère offrande qui lui était bien due, et je m'éloignai, ne me lassant point d'admirer le tireur de cartes et surtout de réfléchir à mon horoscope.

Ce Personnage fait aussi plusieurs tours d'adresse et distribue *gratis* des pierres à enlever les taches, mais il prévient qu'elles n'enlèvent pas celles que l'on a sur la conscience.

LES CHEVAUX DE BOIS.

Les chevaux de bois sont un genre d'équitation à l'usage des cavaliers qui redoutent les coursiers fougueux. Il est assez ordinaire aujourd'hui de remplacer ces chevaux par des cygnes et par des oies. Comme il est des des dames qui se livrent à cet exercice, ce sont elles qui montent sur les cygnes et alors on leur donne le nom de Léda. Quant aux hommes, lorsqu'ils sont en selle sur les oies, j'ignore comment on les nomme.

LE PETIT LONGCHAMP.

Le Petit Longchamp est une promenade qui n'est pas sans une grande analogie avec l'exercice d'équitation sur les chevaux, les oies ou les cygnes de bois. Ici des chars à quatre places tiennent également à un arbre central qui en tournant les fait avancer tous à la fois, mais ils portent sur un parquet formant le cintre, et lorsque toutes les roues sont en mouvement, si quelque chose égale la

beauté de ce spectacle, ce ne peut être que le bruit qui en résulte. Tel est le diminutif du magnifique coup d'œil qu'offre tous les ans la promenade de Longchamp.

Dans ces deux exercices, c'était des personnages ou inventeurs ou imitateurs que, selon l'usage, je devais surtout m'occuper; mais j'ignore les noms des Directeurs de ces spectacles. Ce sont les *Entrepreneurs du Petit Longchamp* eux-mêmes qui tournent l'arbre central et font mouvoir tous les chars; on peut dire que peu d'entrepreneurs gagnent aussi bien leur argent : ils sont tout en nage.

Je pourrais parler encore d'un grand nombre d'Escamoteurs, de Physiciens, et surtout de plusieurs troupes de Sauteurs, parmi lesquels on voit des enfans exécuter des choses presque inconcevables. Cette quatrième et dernière Partie est un petit tableau de Paris; je l'ai dit en débutant, lorsque je considérais l'ensemble de mon travail : peu de sujets sont aussi vastes, sans pouvoir cesser d'être intéressans. J'y reviendrai sans doute; l'abondance des matières et surtout l'importance des découvertes que je ne cesse de faire à

chaque pas, m'engagent à préparer une suite où je réparerai toutes mes omissions. En attendant, comme il faut des limites en tout, je m'arrête : le lecteur se fâcherait peut-être enfin s'il croyait cet ouvrage interminable.

FIN.

ERRATA.

TOME I. *Page* 17, *ligne* 5. Jocrisse, *lisez* Dame Gigogne.
— 43 — 10. Plutôt, *lisez* plus tôt.
— 47 — 11. L'avant-scène était ce que nous *la.... lisez* ce que nous le, etc.
— 165 — 9 Fluctuosités, *lisez* flatuosités.
— 312 — 16 et 18. Francisca, *lisez* Francesca.

TOME II. *Page* 84, *ligne* 23. Est due, *lisez* est dû.
— 124 — 16. Qu'au-, *lisez* qu'aura-.
— 262 — 24. Répondit, *lisez* répartit.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE

ET DES

PERSONNAGES IMITATEURS.

Brigands et escrocs (S. Pierre et S. Paul). *pag.* 1
L'ÉCLAIR ET FINE-OREILLE (Suite. Le marchand de tableaux) 8
LES ROUGETS ET LES GRISONS (l'avocat de Rouen). 15
CLÉOMAS (intrépidité). 19
ARPALIN (tour à un Anglais). 21
PALIOLY (la *Poire d'Angoisse*). 25
LUCROMIS (les échelles de cordes). 29
FILEMON (l'aventure du Beaunois). 33

CARREFOUR (les tapisseries). *pag.* 43
ADRASTRE (le lit enlevé et le clystère). 44
MAILLARD (la bourse bien cachée). 50
CARTOUCHE, NIVET, RAFIAT, POULAILLER. 54

Lettre à madame de Ségur. 63
Les *Fourberies de Cartouche*, comédie de Legrand. 67
L'Argot ou jargon des Voleurs. 79

LE GRIMACIER. 82

Ars ratioque os distorquendi, ou *l'Art de grimacer*, ouvrage du 15e. siècle, et la gravure. 84
M. PRÉJAN (Jeu des Boules ascendantes et descendantes). 88

AOTOUROU, habitant de Taïti, amené à Paris par M. de Bougainville. 91
DUCHEMIN, LE PÈRE LA JOIE (plusieurs de leurs chansons.) 103
BÉBÉ, Nain. 110
L'AMBASSADEUR. 111
TACONNET (le Molière des Boulevards). 116
RAMPONNEAU (Personnage célèbre malgré lui). 118
FANCHON LA VIELLEUSE. 122

BALTHASAR ou LE PETIT PRINCE NOIR (haute infortune, mélodrame à coups de théâtre). *pag.* 124

TROISIEME PARTIE.

PERSONNAGES D'IMAGINATION.

PETIT PROLOGUE. *pag.* 169
PANTALON. 171
CRISPIN. 172
PASQUIN, SCAPIN. 176
MEZETIN. 179
SCARAMOUCHE (sa Vie et ses Aventures). 184
VIOLETTE, MARINETTE, TRIVELIN, BRIGUELLE, MATAMORE LE CAPITAN. 209
GILLES ou PIERROT ou PAILLASSE. 210
JANOT. 215
JEAN BÈTE. 216
JOCRISSE, CADET ROUSSEL. 217
ARLEQUIN. 218
COLOMBINE. 225
CASSANDRE. 226

DAME GIGOGNE. *pag.* 227
POLICHINELLE. 228

QUATRIEME PARTIE.

PERSONNAGES VIVANS.

L'HOMME INSENSIBLE. 234
LE MANGEUR DE CAILLOUX. 240
LE BATONNISTE. 241
LE MUSICIEN DES PROMENADES. 242
LE JOUEUR DE SERINETTE. 244
L'AVEUGLE A LA GRANDE BARBE. 245
LA CHANTEUSE VOILÉE (grand Episode. *Misalabrouck*, *Solsirépifpan*, *Momiette*, etc.) 246
LA CHANTEUSE NON VOILÉE. 297
LE MUSICIEN HARMONIQUE. *ibid.*
LE MUSICIEN SANS ORCHESTRE. 298
LE DISLOQUÉ. *ibid.*
GOMARD (Tireur de Cartes). 299
LE PAILLASSE BEL-ESPRIT. 300
QUAT', QUAT', QUAT', QUAT', UN SOU QUAT'. 301
LA MARCHANDE DE CURE-DENTS. *ibid.*

LA MARCHANDE D'AMADOU. *pag.* 302
LE MARCHAND DE PETITS PAINS. 303
LA MARCHANDE DE PETITS PAINS ET UN SECOND BOULANGER AMBULANT. 304
MADELEINE. 306
LE CARRELEUR DE SOULIERS. 308
LE MARCHAND DE FOURNEAUX. 309
LA MARCHANDE DE SEL. 310
LE PETIT MARCHAND DE LUNETTES ET D'AIGUILLES. 310
LE MARCHAND DE FROMAGES. 311
MARCHANDS D'ENCRE. 312
LE MARCHAND DE PIERRES A BRIQUETS. 313
LE TONDEUR DE CHIENS. *ibid.*
L'HOMME A LA PERRUCHE. 314
L'AVEUGLE MARCHAND DE BILLETS DE LOTERIE. *ibid.*
L'HOMME A L'ÉLÉPHANT. 316
LE MARCHAND D'AIGUILLES ET SA CHOUETTE. 317
LIBRAIRES AMBULANS. *ibid.*
L'ANE SAVANT, SON MAITRE, SA MAITRESSE, ET LA TROUPE DES CHIENS SAVANS. 318

LE CHEVAL SAVANT. 319
LE MARCHAND D'ÉPONGES ET SON CHIEN. 321
LE SIEUR AUGIER, ESCAMOTEUR; LES SIEURS MIETTE ET MAILLOT, PHYSICIENS. 323
ENCORE UN CART'RON, CLAUDINE. 326
DUVERNY. *ibid.*
LE GRAND SUISSE ET SA TROUPE. 329
LES ARTISTES RÉUNIS. 330
JOUEURS D'ORGUES PORTATIVES. 331
LE VIELLEUR ET SON SIFFLET. 333
LE DEVIN DU PONT-NEUF. *ibid.*
LES CHEVAUX DE BOIS. 338
LE PETIT LONGCHAMP. *ibid.*

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN ÉGRON,
rue des Noyers, n.° 49.

Special 91-B 5313

THE GETTY CENTER
LIBRARY